A.F. MUMMERY

MES ESCALADES

DANS LES ALPES ET LE CAUCASE

8 Héliogravures hors-texte
5 Croquis carte
26 Gravures hors-texte
10 Dessins

Ouvrage traduit de l'Anglais
par
MAURICE PAILLON.

A. F. MUMMERY

MES ESCALADES

DANS LES ALPES ET LE CAUCASE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

MAURICE PAILLON

ANCIEN RÉDACTEUR-EN-CHEF DE LA « REVUE ALPINE »

AVEC

UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

24 ILLUSTRATIONS HORS TEXTE ET 4 CARTES

LIBRAIRIE J. ROTHSCHILD

LUCIEN LAVEUR, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

PARIS

AMIS DU VIEUX CHAMONIX

1903

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface de l'Auteur	I
Préface du Traducteur	III
Notice sur A. F. Mummery	XII
Chapitre I. — Le Cervin. — L'Arête de Zmutt	1
Chapitre II. — Le Cervin. — L'Arête de Furggen	21
Chapitre III. — Le Col du Lion	39
Chapitre IV. — Täschhorn. — La Teufelsgrat (par Mme A. F. Mummery)	56
Chapitre V. — L'Aiguille des Charmoz	82
Chapitre VI. — Le Grépon	107
Chapitre VII. — La Dent du Requin	144
Chapitre VIII. — L'Aiguille du Plan	164
Chapitre IX. — L'Aiguille Verte, par le Glacier de la Charpoua	183
Chapitre X. — L'Aiguille Verte, par l'Arête du Moine	197
Chapitre XI. — Un petit Col, le Col des Courtes	214
Chapitre XII. — Le Dych Tau	229
Chapitre XIII. — Quelques Cols Caucasiens	255
Chapitre XIV. — Plaisirs et Pénalités de l'Alpinisme	289
Table des Illustrations hors texte	323
Table des Cartes	329

Tours, imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta.

A. F. MUMMERY

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Il est écrit dans les décrets de la destinée que l'alpiniste sera tôt ou tard victime de la « furor scribendi » ; comme il est inutile à un simple mortel de résister aux dieux, j'ai acquiescé à leurs désirs. Une juste récompense m'a été accordée en retour : bien que les délices d'aller à l'aventure à travers les grands champs de neige, ou de se plonger au milieu des forêts primévales de quelque vallée caucasienne, ne puissent être égalées par la joie d'édifier même le meilleur ouvrage de mémoire, je dois dire pourtant que le travail d'assemblage de tous ces vieux incidents de voyage, le souvenir des gaîtés et des craintes, des luttes désespérées et du sauvage triomphe de victoires déjà anciennes, ont coloré beaucoup de mes soirées d'hiver des teintes chaudes des couchers de soleil alpestres et ont aussi raffermi à nouveau de vieux liens d'amitiés éprouvées ; jusqu'à un certain point même, ce travail m'a fait revivre cette jeunesse téméraire, heureuse, infatigable, alors que les longues montées de gazons, les pénibles pentes de pierres et tous les autres maux de la vie

n'avaient pas encore eu la puissance de troubler mon âme.

On ne trouvera ici, je le crains, mélangée aux histoires de rochers et de séracs, d'orage menaçant et de temps parfait, aucune contribution à la science, à la topographie même, ni à un enseignement d'aucune sorte. A dire vrai, je n'ai que les idées les plus vagues au sujet des théodolites comme des planchettes de planimétrie : leur nom seul est pour moi une abomination. A ceux qui pensent comme moi, qui considèrent l'alpinisme comme un jeu sans mélange, je dédie ces pages. Puissent-elles, en une sorte de clair-obscur, refléter la joie et l'espièglerie de vacances ensoleillées : leur principale mission aura été accomplie, et une douce fierté viendra caresser leur auteur.

Je dois mes plus sincères remerciements aux amis qui ont mis à ma disposition des dessins et des photographies ; je sens en vérité que ma dette envers eux est au dessus de toute expression.

A. F. MUMMERY.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

L'ouvrage que nous présentons au public de langue française a pour titre *My Climbs in the Alps and Caucasus ;* c'est un volume de XII-360 pages, édité à Londres par Fisher Unwin, bien illustré et du prix de 40 francs. L'édition est actuellement épuisée et il est difficile de se procurer le volume, même chez les bouquinistes anglais, car il se fait rare.

Ce livre, en effet, est un livre de valeur. Il marque une étape dans l'alpinisme. Les pionniers de la première heure ont raconté leurs exploits dans les *Peaks, Passes and Glaciers*, mais le volume qui a le mieux résumé cette époque et son optique spéciale, celui qui a initié les foules aux attraits de ce sport naissant, celui qui a eu le plus grand succès de librairie de tous les livres alpins, c'est celui de Whymper, *Escalades dans les Alpes.* C'était l'heure des toutes premières explorations, l'heure de l'apprentissage du métier pour les guides et pour les touristes, l'heure où les dangers paraissaient formidables : ils étaient de deux sortes, dangers abstraits résidant dans l'inconnu même, dans ce

facteur moral dont l'effet réflexe paralyse force et souplesse, et dangers concrets exagérés encore par le manque d'entraînement et l'inhabileté de certains. C'est cette étape d'exploration du terrain et de recherche des méthodes qui a été largement exposée par Whymper, avec la manière du journaliste dans la façon de mettre au point, avec une grande sûreté de plume et de dessin pour exagérer les effets.

L'alpinisme est, depuis ces temps déjà lointains, devenu tout un art, et la science que nous en avons a conduit dans son exercice à un véritable métier. Les montagnards des Alpes ont, dans cette collaboration avec des touristes entreprenants et intelligents, acquis toute une technique. Puis les alpinistes ont compris que, avec de l'entraînement physique, avec la connaissance de l'art de grimper, avec la progression dans les difficultés, ils pourraient arriver à se passer de guides.

C'est cette deuxième étape à laquelle nous arrête le livre de Mummery. Il sera caractéristique d'une époque. S'il n'obtient pas le même succès de curiosité des foules banales — car l'auteur n'a nulle part cherché à leur plaire — du moins il aura dans le monde alpin français, comme il l'a eu en Angleterre, un véritable retentissement. Je ne veux point dire qu'il ne plaira pas à tous ceux — et en France ils commencent à devenir légion — qui traversent chaque année les Alpes, qui, dans un trajet circulaire autour des sommets les plus réputés, vivent dans leur atmosphère

si réconfortante, et qui peu à peu s'éprennent de ce beau Pays-d'en-haut : ceux-là y trouveront quelque chose de commun à lui et à eux, l'amour de la Montagne ; ils auront, avec le plaisir de rencontrer de jolies descriptions, avec la gaîté de trouver des remarques humoristiques, la joie de satisfaire des curiosités nombreuses au sujet de l'état d'âme du véritable alpiniste. Mais ceux pour lesquels ce livre a une valeur grande, ce sont tous les grimpeurs, depuis les plus habiles — s'ils n'y trouvent rien à apprendre, ils pourront s'y remémorer bien des principes nécessaires, toujours purement cristallisés — jusqu'aux moins exercés, ceux qu'une nature calme retient aux ascensions faciles — ceux-là rencontreront une foule de remarques utiles, protectrices des dangers toujours possibles.

Le style du livre est graphique : on ne connaît pas un art d'une façon aussi approfondie sans en parler avec la plus grande précision. Nous retrouvons bien là parfois la vieille forme des récits alpins avec tous leurs minutieux détails, mais ce n'est point pour nous déplaire : ceux qui ont vécu cette vie, si intense que les jours semblent des semaines, les mois des années, savent l'importance que prennent les plus petits faits. Les premiers chapitres se ressentent un peu de l'époque ancienne à laquelle ils ont été écrits ; on y rencontre l'inexpérience de l'écrivain qui n'a pas encore l'habitude de s'inquiéter de la forme en émettant sa pensée. Puis l'évolution se fait au cours du volume

et les chapitres qui ont trait à l'expédition du Caucase sont parfaits. Au chapitre XIII notamment, la description de la vallée de Mujal, de ses vieilles forêts, de ses longues chaînes de pâturages dominées par l'Ush-ba aux deux têtes, est de tous points excellente; excellentes aussi ces observations humoristiques sur l'hospitalité du Starshina; l'auteur y atteint parfois à l'intensité d'expression des vieux aèdes, et le récit de sa réception à Mujal, avec ses « jeunes gens aux pieds légers », πόδας ὠκύς, fait penser aux scènes d'Homère.

Un des principaux dons de Mummery est l'humour; il a au plus haut point cette qualité de sa race, cette gaîté d'imagination qui se traduit à froid. Il exploite admirablement cette veine comique et nous présente parfois des scènes vraiment drôles, telle son amusante façon de décrire au chapitre II le procédé par lequel l'or se peut créer. Très sceptique, comme il l'avoue lui-même en plusieurs endroits, il se moque des superstitions, parfois même de la foi de ses guides; mais qui pourrait lui en tenir rigueur? il le fait avec tant d'esprit! Du reste, tout en se moquant et en se jouant, il atteint parfois à de fort intéressantes constatations des croyances populaires. Il est aussi le premier à se railler lui-même en maints endroits: avec une modestie absolue, il nous parle, dans son chapitre des Charmoz, d'une « erreur ridicule » commise par lui dans la conduite de la route, lors de son ascension du Mont Blanc par la Brenva, et il faut lire

le récit de ses camarades pour voir combien il fut un excellent guide en cette occasion. Dans le même ordre d'idées, il nous montre au chapitre V Burgener se gaussant de lui : « Une face barbue coupée d'un gros rire me regarde par-dessus le sommet du couloir et me demande gaîment : — Pourquoi ne montez-vous pas ? » Cela fait image, avait coutume de dire un de nos vieux professeurs quand il voulait faire un suprême éloge.

Mais, si Mummery est un observateur profond et un fin humoriste, c'est aussi un technicien de premier ordre et, quand il n'aurait écrit que son dernier chapitre, il mériterait bien d'être porté au pavois. Ses « Plaisirs et Pénalités de la Montagne » sortent entièrement du convenu et font souvent table rase des idées acceptées jusqu'à lui. « Et pourtant son enseignement arrive aux mêmes conclusions », nous dit C. T. Dent, « il prêche aussi l'attention incessante, l'importance d'apprendre avec de bons guides, le danger de l'inattention lorsque les principales difficultés sont passées. Ses notes sont aussi orthodoxes que pourrait le désirer le plus exigeant des pédagogues alpins. Si les avertissements semblent un peu différents des enseignements contenus dans le reste du volume, le désaccord doit en être attribué au fait que l'auteur s'est donné la tâche de généraliser et de défendre des propositions, vraies seulement dans le cas d'individualités exceptionnelles, *les élus*. » On peut ne pas être entiè-

rement d'accord avec lui sur cette question si controversée du nombre idéal de grimpeurs à la même corde, mais on ne pourra s'empêcher de constater que ses déductions partent d'une science consommée. Il a en tous cas révélé une manœuvre nouvelle de la corde à deux, en cas de chute dans une crevasse, manœuvre extrêmement ingénieuse, résolvant un problème que nombre de grimpeurs sans guide s'étaient posé avant lui.

Nous n'aurions garde d'oublier de parler du chapitre de la Teufelsgrat. Il est dû tout entier à la plume de Mrs Mummery. Elle l'a écrit avec toute la grâce des œuvres féminines, sur un ton familier et plaisant que l'on n'est pas habitué à trouver dans le récit d'aussi superbes exploits. Il se présente comme un des mieux écrits du livre.

Et maintenant nous demandons la permission de nous expliquer sur la manière dont nous avons compris la traduction de cette œuvre.

Nous n'avons pas voulu faire une adaptation, qui eût été peut-être plus agréable au lecteur, mais qui aurait pu encourir le reproche de donner moins exactement la pensée toujours si précise de l'auteur. Nous avons donc traduit au plus serré et, cette translation de l'idée une fois faite, nous n'avons corrigé que les phrases qui se trouvaient par trop étrangères au génie de notre langue. Nous espérons avoir ainsi gardé un

peu de la saveur du parler anglais et ceux qui, de plus en plus nombreux, ont horreur du trop connu, du cliché, nous en sauront gré, nous le savons. C'est dans cet esprit que nous avons gardé certains mots expressifs et intraduisibles, bien français d'allure et provenant la plupart du temps du français des Normands; d'autres ont acquis droit de cité parmi nous grâce au sport hippique, tels : le *walk over* de la course qui doit se faire et dans laquelle, de tout le champ engagé, il ne reste qu'un cheval; la *performance*, ce chef-d'œuvre accompli dans un sport par l'animal qui, par l'entraînement, a acquis ses meilleures formes; le verbe *handicaper*, qui rend l'action d'égaliser les chances, inégalisées par le poids supporté ou par l'âge; jusqu'à ce verbe *stepper* employé par Mummery pour rendre cette marche sur la moraine dans laquelle le pied est lancé en avant comme lance sa jambe le cheval qui steppe, etc.

Dans tout art, dans toute science, dans tout métier qui se crée, une langue nouvelle naît au besoin des idées neuves à exprimer. L'alpinisme n'a point fait exception et, comme son champ est vaste, nombreux ont été les termes nouveaux. Si *alpin* était français, *alpinisme* ne l'était pas; *piolet* n'a été admis que dans le supplément du Dictionnaire de Littré. Nous pourrions donner l'explication des principaux termes alpins, comme *le clapier*, *se coincer*, *la cordée*, *se décorder* et *s'encorder*, *se dérocher*, *un éboulis*, *un gen-*

darme, *un jodel* ou *yodel*, *un piolet*, *une rimaye*, *le rochassier*, *la sagne*, *un sangle*, *une vire*, etc. Mais ce ne serait point ici le lieu de le faire et, du reste, ce sont termes courants pour les alpinistes. Nous avons été de même obligé d'employer quelques expressions françaises déviées de leur sens, comme *grimpeur*, *rochassier*, *tailler une pente de glace*, ou quelques mots nouveaux, facilement compréhensibles, comme *extriquer*, *fissuration*, *grimpade*, *hissement*, *intensifier*, *précipitueux*, *protubérer* : nous l'avons fait le moins souvent possible et seulement dans les cas où cela nous a paru nécessaire.

Pour les altitudes du Caucase, nous avons adopté les hauteurs données, en pieds anglais ($0^m,3048$), par MM. Freshfield et Sella.

Il nous reste maintenant l'agréable devoir de remercier ceux qui ont bien voulu nous aider dans la préparation de ce volume.

Miss K. Richardson, l'alpiniste anglaise bien connue, a comparé notre traduction avec le texte original, nous apportant l'aide de sa connaissance littéraire de l'anglais comme aussi de sa science alpine, et nous donnant la certitude que nous avons rendu avec une stricte correction le sens des descriptions les plus ardues — et il n'est pas toujours facile de traduire les mouvements si compliqués et si minutieusement précis des « mauvais passages ». — C'est un appui sans lequel nous n'aurions pas osé entreprendre cette traduction.

En dehors des illustrations de l'édition anglaise qui ont été faites d'après des phototypes de Miss Bristow, de MM. Sella et Holmes, et dont nous avons gardé une bonne partie, en choisissant les meilleures, nous avons pu nous procurer des photographies fort intéressantes, pour ajouter à l'attrait artistique et documentaire de la présente édition. M. Sella a bien voulu nous laisser choisir dans son importante et nouvelle collection du Caucase. M. Piaget nous a accordé quelques-unes de ses si artistiques compositions. Le père de notre regretté camarade A. Brault a consenti à nous envoyer les clichés doublement précieux faits par son fils pendant une escalade au Grépon. Enfin Mrs Mummery nous a procuré un excellent portrait photographique de son mari que nous avons pu reproduire en phototypie.

A tous nous adressons nos sincères remerciements.

MAURICE PAILLON.

Oullins (Rhône), le 1er février 1903.

NOTICE SUR A. F. MUMMERY

1856-1895

---

1. *Son âge, son type physique.*

Nous aurions désiré donner des notes très complètes à tous points de vue sur A. F. Mummery, chercher dans sa vie privée des traits de caractère qui pussent expliquer sa manière toute personnelle et très entière de comprendre l'alpinisme. Nous devons nous incliner devant une volonté formelle qui désire laisser dans l'ombre le Mummery intime. Nous nous contenterons donc de présenter et de mettre en lumière les traits typiques de celui qui fut un des plus connus et un des meilleurs grimpeurs de l'heure actuelle, de celui dont la science, la puissance de volonté et l'énergie physique ne seront pas de longtemps dépassées.

Mummery, né en 1856, était donc dans toute la force de l'âge au moment de ses grandes escalades. Nous n'avons pas eu le plaisir de le rencontrer dans les Alpes; mais ceux de nos camarades qui ont passé quelque temps au Montenvers, aux époques où il y

était, nous le dépeignent comme présentant bien le type anglo-saxon, mince, plutôt grand et bien découplé, en somme admirablement taillé pour exceller dans l'escalade des rochers les plus ardus. Mais il n'était pas qu'un rochassier ; c'était un alpiniste bien complet, car il était aussi un glaciairiste, et, comme les difficultés des pentes glacées sont encore plus terribles que celles des murailles de roc, il était encore plus séduit par elles; ne nous dit-il pas quelque part que « les joies elles-mêmes de l'escalade de rocher pâlissent devant celles des murs de glace perpendiculaires » ? Quelle maëstria et quelle magnifique sûreté de soi cela suppose!

2. *A l'école de Burgener.*

Quand un grimpeur s'attache à un guide, c'est que ce montagnard possède des qualités qui répondent aux qualités physiques et morales du grimpeur lui-même : on a les guides que l'on mérite. C'est probablement à ces causes qu'il faut attribuer l'influence persistante du guide sur son touriste longtemps même après que cet alpiniste a pris ses grades et qu'il s'est émancipé de toute assistance professionnelle. Mummery ne fera pas exception à cette règle, nous dit M. C. T. Dent, dans une notice très intéressante sur le livre que nous traduisons, parue dans l'*Alpine Journal* d'août 1895. « Une association dès le début de sa carrière alpine avec un grimpeur aussi déterminé que

l'était Burgener, cet homme pour lequel la vieille expression d'« inaccessible » avait si peu de sens, porta ses fruits et conduisit notre grimpeur à se développer suivant les mêmes principes et à exceller par les mêmes méthodes. Ceux-là seuls qui ont été à l'école de guides de l'étoffe de Burgener sont capables d'escalader des rochers aussi difficiles que la « Fissure » du Grépon et que la Dent du Requin. »

3. *Son caractère.*

La façon même dont il fait connaissance avec Alexandre Burgener, et qu'il nous raconte d'une façon si typique dans le premier chapitre, nous montre bien que la rudesse d'écorce de ce montagnard était pour le séduire et que le caractère du grimpeur était fait pour s'entendre avec celui du guide. D'un esprit tout d'une pièce, plutôt sceptique, irrévérencieux pour les idées admises, Mummery n'était pas de ceux qui sont aimés de tout le monde. Il fut dédaigneux et dédaigné des majorités de l'Alpine Club, et ce ne fut que tardivement qu'il entra dans cette célèbre association alpine, alors qu'il honorait autant l'Alpine Club en y entrant que celui-ci l'honorait en l'admettant dans son sein.

Mais, par contre, notre célèbre grimpeur se créa des amitiés passionnées. Dans ses courses sans guide, il eut comme compagnons de cordée MM. Ellis Carr, Norman Collie, G. Hastings, Pasteur, Cecil Slingsby,

Claude Wilson, tous grimpeurs éprouvés. N'oublions pas Miss Bristow, les Misses Pasteur, et Mrs Mummery, qui firent avec lui quelques-unes de ses brillantes escalades. La vie que l'on menait alors au Montenvers, au milieu de la bonne camaraderie des Alpes, était de tout point exquise, comme nous l'écrivait notre regretté ami Théodore Camus : « Il y a ici les meilleurs grimpeurs de l'Alpine Club : Gibson, qui a fait les Arêtes de la Meije ; Wicks, Morse et Pasteur ; Misses Pasteur, Miss Walker et son frère le président de l'Alpine Club ; Mummery est parti hier soir [4 août 1892] par le Géant pour Courmayeur ; Eccles a fait ce matin la Dent du Géant, avec M. et A. Payot... Le Montenvers me plaît, c'est un beau centre. » Et les jours de repos, « c'était une éternité de déjeuners et une perpétuité de goûters », comme le dit Mummery, faisant allusion à l'un des charmes de cette vie de plein air, le formidable appétit que donne la montagne.

4. *Sa vie alpine.*

Mummery avait quinze ans quand il fit connaissance avec les « falaises de la Via Mala et les neiges du Théodule ». C'est en 1871 qu'il vint « épier la silhouette du Cervin entre les sapins du Riffelberg ou regarder son énorme masse dominant les plateaux fleuris de la Staffel Alp ». Il fit bientôt sa première ascension du Cervin, qu'il devait réescalader sept fois. En 1879, il

passe le Col de Tiefenmatten, « regarde longuement et ardemment la puissante Arête de Zmutt », qu'il réussit à ascensionner le 3 septembre. Il en donne à l'*Alpine Journal* un récit qui est publié dans ce périodique en février 1880 (IX, p. 458). L'année suivante, nouvelle et magnifique campagne ; après le passage du Col Tournanche, il est séduit par la splendide allure du Col du Lion et, le 6 juillet 1880, il en exécute le remarquable passage. Il se dirige rapidement sur Chamonix, et, le 15 il entreprend et réussit l'escalade encore non osée de l'Aiguille des Charmoz. Que ces courses soient connues du monde alpin, peu lui en chaut : aussi ne se donne-t-il même pas la peine d'en communiquer les notes techniques à l'*Alpine Journal*, témoignant ainsi d'une modestie qui lui sera comptée comme indifférence. De Chamonix, maintenant que les deux courses qu'il avait en projet ont été menées à bien, il se dirige de nouveau vers Zermatt pour accomplir une troisième prouesse, et, le 19 juillet, quatre jours après les Charmoz, il force sa route au Cervin, en partie par l'Arête de Furggen. Il passe le Col du Géant en juillet 1881 pour aller au Montenvers et, le 30, il prend cette grande route, tout indiquée, mais pourtant dangereuse et difficile, du Glacier de la Charpoua à l'Aiguille Verte, toujours avec Burgener : son second guide, indisposé, est consolé en recevant l'assurance qu'il aura au Grépon toutes les joies qu'il peut désirer. C'est le 3 et le 5 août 1881 que Mummery, avec

Burgener et Venetz, mène à bien cette escalade du Grépon que l'on n'avait pas osé croire possible et qui déjouera toutes les tentatives ultérieures pendant cinq ans. Ces magnifiques prouesses des Charmoz et du Grépon n'étaient pas publiées dans l'*Alpine Journal* et c'était grand dommage pour le monde alpin. Enfin, en 1888, l'Alpine Club admet Mummery, qui pouvait déjà être classé parmi les tout meilleurs grimpeurs. Au début de juillet de cette même année, nous le trouvons en plein Caucase, campé sur la rive droite du Glacier de Bezingi. Après une première tentative au Dych Tau, faite en compagnie d'un seul guide, et que le manque d'entraînement l'empêche de mener jusqu'au bout, il atteint tout seul pendant un jour de repos un pic de 4.100 mètres. Quelques jours après, Zurfluh et lui ascensionnent enfin le Dych Tau, 5.198 mètres. Et c'est là certainement un des plus beaux exploits de Mummery, non que les difficultés puissent se mesurer à celles de l'Arête de Zmutt, du Col du Lion ou des Aiguilles de Chamonix ; mais, pour faire de pareilles explorations, à de telles altitudes, loin de toutes bases de ravitaillement, sans connaissance approfondie du pays, de son orographie générale et de ses difficultés alpines spéciales, il faut une science du métier consommée, une endurance physique considérable et une énergie morale exceptionnelle; et Mummery dut posséder au plus haut point ces qualités, obligé qu'il fut de lutter non seulement contre tous ces obstacles, mais encore de soutenir le

moral chancelant de Zurfluh, atteint du mal du pays.

Est-ce là la cause qui le fait renoncer aux guides? Ou, à la suite de pareille expérience, se sent-il capable de s'en passer ? Toujours est-il que voici Mummery converti aux courses sans guide. Entre temps, il consacre deux semaines à des excursions dans les vallées de Balkar, de la Suanétie, de Bashil Su et de Chegem, pendant lesquelles il franchit le Besingi Vsek, puis, au retour, une variante de ce col, fait une tentative au Shkara, franchit le Col de Zanner et, au lieu de faire le traditionnel Col de Twiber, passe deux cols nouveaux, le Col du Tot (?) et le Col de Leksur.

Au commencement de 1892, le 3 mai, il consent enfin à raconter à l'*Alpine Club* ses anciennes expéditions (1880 et 1881) aux « Aiguilles des Charmoz et de Grépon », et le récit en paraît, au mois d'août, dans l'*Alpine Journal* (vol. XVI, p. 159-73).

5. *Ses ascensions sans guide.*

Nous avons dit que Mummery est converti aux ascensions sans guide, il vient du reste de prouver au Caucase qu'il vaut un professionnel. En 1892, il exécute l'escalade des Charmoz avec de seuls touristes ; les 14 et 15 août, il fait cette sensationnelle tentative à l'Aiguille du Plan, dans laquelle il resta, lui et ses valeureux compagnons, deux jours sur une terrible pente de glace. Un des faits qui prouvent le mieux toute son énergie

morale, disons tout son courage, c'est que, cinq jours après une aussi dure expédition, il ose entreprendre sans guide cette extraordinaire escalade qu'est l'ascension du Grépon par la « Fissure Mummery »; c'est le 18 août 1892 que se place cette prouesse, la plus belle performance peut-être que Mummery ait faite. Sa campagne de 1893 lui fait grand honneur, il fait sans guide, toujours comme leader, mais admirablement secondé par ses compagnons, la première ascension de la Dent du Requin, le 25 juillet, et, le 7 août, la première ascension de l'Aiguille du Plan par l'arête Nord-Ouest. Le 24 août le trouve en compagnie de Mrs Mummery, de M. G. Hastings et du Dr Norman Collie, faisant sans guide l'ascension du Cervin et la descente par le versant italien. En 1894, la série des courses sans guide continue, Mummery s'attaque à l'Aiguille Verte par l'Arête du Moine, puis au Col des Courtes, qu'il franchit en maître, le 3 août 1894; peu de jours après, la même caravane, Dr Norman Collie, G. Hastings et A. F. Mummery, s'attaque à plus forte difficulté encore, à ce fameux Glacier de la Brenva, doué d'une si mauvaise réputation; nos grimpeurs vont bivouaquer le 5 août au pied du glacier; le 6, longue lutte, bivouac en plein glacier et, le 7, réussite à forcer le passage et ascension finale du Mont Blanc. Les participants à ces deux dernières expéditions s'étaient bien promis de se retrouver l'année suivante. Mais les Alpes ne suffisaient plus à leur courage et à leur habi-

leté : on décida de se retrouver dans les Himalayas. Nous reparlerons tout à l'heure de cette campagne qui devait se terminer fatalement pour Mummery.

6. *Ses qualités alpines.*

Après pareille énumération, point n'est besoin de dire que Mummery fut un grimpeur exceptionnel; de l'avis de tous ceux qui l'ont connu, il fut un des meilleurs montagnards de l'heure actuelle. Il fut la preuve vivante de la science technique à laquelle on peut atteindre par le développement des méthodes de l'alpinisme, manifestant ce qui peut être accompli par la culture assidue de l'escalade. Il apprit de Burgener à examiner froidement les chances de succès d'une première expédition, à en apprécier minutieusement la réalisation et à l'exécuter avec une science consommée et une volonté implacable. Il acquit ainsi ces précieuses qualités qui le rendirent un chef incomparable dans les courses qu'il entreprit plus tard sans guide. Dans ses « Deux jours sur une pente de Glace » à l'Aiguille du Plan, M. Ellis Carr fait bien ressortir cette froide maîtrise de Mummery qui en imposait à tous, même à des grimpeurs aussi exceptionnels que MM. Ellis Carr et Cecil Slingsby. Nous traduisons le récit du premier : « Nous nous étions arrêtés pour considérer le problème qui se posait devant nous. Dans la partie qui se présentait, nous n'arri-

vions pas à découvrir la moindre possibilité de tourner le couloir de glace, soit à droite, soit à gauche ; et, comme il formait, nous l'espérions et le croyions avec raison, la barrière la moins difficile qui s'opposait à toute avance plus haut, la terrible rapidité et l'étroitesse de ce chemin étaient suffisantes pour justifier la plus longue des haltes, en vue de considérer la force de ses défenses. Combien de temps aurais-je posé là, avant de battre en retraite, s'il m'avait été demandé de prendre la tête pour escalader pareille difficulté, je ne veux pas m'arrêter à le rechercher, mais je me souviens nettement que mes efforts pour étudier le problème furent coupés par la tranquille assurance de Mummery, qu'il était prêt à en tenter la résolution. Laissez-moi constater ici que, parmi les autres qualités alpines de Mummery, celle qui n'est pas la moins remarquable, c'est d'inspirer confiance à ceux qui grimpent avec lui, et tous deux, Slingsby et moi, en donnâmes la preuve en le suivant sans la moindre hésitation. »

7. *Comment il comprend l'alpinisme.*

Avec Mummery, l'alpinisme technique a atteint un degré de perfection très grand et ce résultat est dû à ce que ce merveilleux grimpeur considérait l'alpinisme comme un sport pur et simple, un jeu sans mélange : « unmixed play ». Dans ce magistral chapitre XIV, que

dans notre préface nous citions comme le plus important de son livre, Mummery tend à apologiser le « pur gymnaste », très attaqué dans la littérature alpine. Et, ma foi, il le fait avec plein succès. Il proteste avec raison que le pur gymnaste soit incapable de plaisirs esthétiques; bien au contraire, son être vibre au plus haut point. Il jouit des joies de l'escalade pure, mais la raison même qu'il est habile à se jouer au milieu des difficultés fait que ses joies s'accroissent de toutes les beautés des arêtes précipitueuses sur lesquelles il est suspendu et qui font le plus fantastique, le plus invraisemblable et le plus splendide premier plan aux merveilles plus lointaines du monde d'en haut. Il ne faut pas confondre le pur gymnaste avec les faiseurs de records qui sont de retour du Cervin à Zermatt à onze heures du matin ou qui réussissent l'escalade de la Meije en dix heures trente-six. Le vrai grimpeur s'attarde à la contemplation de toutes les beautés de la montagne, dans les limites de temps qui lui sont accordées par le soleil. Souvent même il s'attarde et ne rentre qu'à la nuit.

Il est curieux qu'avec un esprit aussi large, avec une compréhension aussi haute de l'alpinisme, à qui il ne dénie pas les plaisirs délicats de l'esthétisme, Mummery lui refuse les joies de la science. Elle n'exclut pas, comme il semble le croire, toute poésie. Nous n'en voulons pour témoignage que les magnifiques scènes décrites dans « The Glaciers of the Alps », par ce grand savant qu'était John Tyndall, un des pionniers des

Alpes et l'un des fondateurs de l'Alpine Club. « A la tombée de la nuit, les montagnes semblèrent nous envelopper ; jamais scène plus solennelle n'avait frappé mes regards et saisi mon imagination... Quand l'aurore parut, sa lumière rouge empourpra les nuages et les vapeurs diaphanes qui enveloppaient les sombres crêtes de la montagne. Le ciel prit un aspect étrange, surnaturel, et, devant cette indescriptible scène, ce vers de Tennyson me revint à l'esprit : Dieu se manifeste dans la splendide majesté de l'aurore. » Certes oui, les savants de l'heure actuelle sont aussi des poètes. Il nous souvient de ce joli tableau du Lac Blanc, encadré dans une œuvre de pure science, une étude géologique du massif des Grandes-Rousses, par le professeur Termier : « Ses eaux profondes, d'un bleu admirable, sont enchâssées entre la granulite et les schistes, et les falaises blanches de la rive droite, reflétées longuement dans l'azur noir des eaux, contrastent étrangement avec les pentes sombres de la rive gauche. En juillet, les deux rives se couvrent de fleurs et les femmes d'Huez viennent en foule cueillir des violettes. L'effrayante solitude du lieu est alors troublée pour quelques jours. La cueillette finie, rien ne vient plus rompre le silence de l'étroite combe, que le bruit lointain des pierres qui croulent dans les couloirs de la haute chaîne, et le murmure continu des eaux courantes. » Mais les attaques de Mummery ne sont peut-être que boutades d'humour. Passons.

Pour bien comprendre le caractère de Mummery, il faut lire attentivement ses « Plaisirs et Pénalités de la Montagne ». On y saisira bien la modeste et mâle énergie du grimpeur. Modeste certes, il l'est : racontant ses plus grands exploits simplement, sans forfanterie, comme ils étaient exécutés. Et quant à son courage, c'est le courage qui n'est pas fait d'excitation, c'est le courage à froid qui sait regarder en face avec magnanimité tous les risques. « Le vrai grimpeur, nous dit-il, jugeant par ses habitudes, emporté par des sentiments d'altruisme et pensant simplement au salut de ses futurs compagnons, préférera que la loi de survie du plus apte ait libre carrière et le passe lui-même à son feu d'épuration. » Il nous semble qu'on ne peut pas faire de plus bel éloge de Mummery que de citer cette phrase où la grandeur des sentiments le dispute à l'élévation de la pensée. Il a sur le sport des idées très hautes : c'est bien pour lui la régénération morale par l'intensité de la vie physique, et ce sont là des « gains pour lesquels on ne saurait demander un trop grand prix ». Il sait mieux que personne que « les grandes escalades demandent parfois leur sacrifice, mais le vrai montagnard, » nous dit-il, « ne renoncera pas à sa passion même s'il sait qu'il est la victime désignée ». Dans sa jeunesse, il n'a pas toujours été prudent, pourtant il se rendait compte des dangers courus : parlant du couloir de la face Ouest du Cervin, il note qu' « il est dangereux au plus haut point d'entrer dans de

pareils couloirs et ceux qui le font doivent reconnaître clairement qu'ils courent des risques très sérieux ». On serait bien tenté de croire parfois qu'il est un peu fataliste : il nous parle ici d'un « hasard heureux » ; plus loin ce sont les pierres qui « exhibent leur talent habituel à manquer le fidèle grimpeur » ; une autre fois, il affirme que « nos meilleurs efforts doivent être quelquefois secondés par la grande divinité du hasard ». Avec sa tendance à l'humour, au paradoxe, qui en est un procédé, il semble avoir foi dans son étoile; pour nous, il a plutôt foi dans la sûreté de son jugement, basée sur l'expérience, et dans son habileté à se sortir du danger par un expédient quelconque. Cette tendance au paradoxe, nous la retrouvons dans cette phrase : « N'y a-t-il pas toujours plaisir à aller à l'encontre du sage? » Et pourtant la prudence de Mummery éclate à chaque pas de ses dernières excursions : au Shkara notamment, il a le courage de battre en retraite, abandonnant sans arrière-pensée cette première ascension d'un pic de 5.193 mètres.

C'est toujours à ce tour d'esprit humoristique et à cette pointe de scepticisme qu'il faut attribuer les traits, parfois assez acérés, qu'il décoche aux guides. Non qu'il ne les aimât, car il fait des guides du vieux temps de très beaux éloges et en maints endroits on sent la sympathie qui le joint à Burgener, mais il y a tant d'esprit, de fine observation dans ces traits, qu'on ne peut que les trouver charmants... et au fond pas méchants. Du

reste, ne se moque-t-il pas de lui-même le mieux du monde : qui donc aurait le droit de se fâcher?

8. *Sa dernière campagne. — Aux Himalayas.*

Il n'avait été jusqu'ici presque rien publié sur la dernière campagne et sur la mort de Mummery. Une courte note dans l'*Alpine Journal* et un récit plus détaillé dans la *Revue Alpine*, tiré en partie d'une lettre adressée au *Times*. Un livre, publié récemment à Edinburg, *Climbing in the Himalaya*, et dû à la plume du Dr J. Norman Collie, l'un des compagnons de Mummery dans son expédition au Nanga Parbat, est venu donner la narration de toute cette campagne. Nous en extrairons les passages qui intéressent le plus directement notre héros et nous renverrons au volume lui-même pour les très intéressants détails de l'expédition et les magnifiques photogravures qui l'illustrent.

Mummery quitta l'Angleterre le 20 juin 1895 avec ses deux compagnons de l'année précédente à la Brenva, le Dr Norman Collie et M. G. Hastings, pour rejoindre le paquebot à Brindisi et atteindre, seize jours après, Bombay. Poursuivant droit leur voyage vers la montagne, ils atteignent, le 17 juillet, Rawall Pindi, près de l'Indus, aux confins du Panjab et du Kachemir. De là à Baramula ; dans cette dernière vallée, nos voyageurs suivent en tonga à deux roues une excellente route, accomplissant un voyage de 270 kilomètres en trois

jours. Ils remontent alors la rivière de Jhelum, le lac de Woolar et trouvent, sur ses bords, leur caravane toute composée, serviteurs, ponets, etc., par les soins du Major C. G. Bruce, du 5e Gurkhas, un des compagnons de Sir M. Conway au Karakoram Himalaya et l'un des meilleurs explorateurs de cette région. Le 11 juillet, les ponets sont chargés et nos voyageurs partent et franchissent un col de 3.600 mètres; ils passent dans la vallée de Kishnganga, puis dans celle de Burzil. Ils franchissent, le 14 juillet, un col de 3.700 mètres où ils trouvent encore un peu de neige et d'où, pour la première fois, Mummery aperçoit à une soixantaine de kilomètres ce Nanga Parbat vers lequel la destinée le conduit. Le Nanga Parbat... « Rien dans les Alpes, » nous dit le Dr Norman Collie, « ne peut se comparer à lui en grandeur. Il était colossal, immense; et instinctivement nous nous découvrîmes. » Deux jours après, ils campent à Rattu, dans la vallée de l'Astor, et, le 16 juillet, vingt-sept jours après avoir quitté l'Angleterre, ils arrivent à nuit close dans le vallon de Rupal, au pied de la grande chaîne, « au seuil de l'inconnu ».

Dans les explorations antérieures, la plus grande hauteur atteinte dans les Himalayas était l'altitude de 7.000 à 7.320 mètres; et encore l'ascension de M. Graham au Kabru est-elle discutée. L'ascension du Pic des Pionniers (6.888 mètres) par Sir M. Conway et le Major Bruce marquait et marque encore la plus

avec leur entraînement, leurs connaissances du grand pic et de ses contreforts.

Dans la vallée de Diamirai, leur camp est placé au milieu de pins rabougris et d'énormes blocs, sur le bord du grand glacier lui-même qui domine le plancher de la vallée de plus de 60 mètres. « Du côté de l'Est, à la tête de la vallée, le Nanga Parbat nous domine de 4.200 mètres, en une masse de glace et de neige, aux contreforts rocheux saillant çà et là, aux puissants glaciers en surplomb, prêts à tout instant à précipiter sur les glaciers du bas des milliers de tonnes de glace. Brillamment coloré d'orange par le soleil couchant, les ombres des neiges inférieures d'un gris pâle, il paraissait certainement des plus magnifiques ; mais il nous fallait trouver un chemin le long de sa face précipitueuse, et à première vue il ne paraissait pas beaucoup nous en promettre un. De notre camp nous pouvions voir sa face entière, et Mummery ne fut pas long à dégager une route qui devait, pensions-nous,, gagner les champs de neige supérieurs, juste sous le sommet, et de là le point culminant qui chatoyait à la lumière du soleil. »

9. *Son ascension au Col et au Pic de Diamirai* (5.800 *m.*).
Il atteint 6.400 *mètres.*

Les jours suivants ils atteignent dans leurs reconnaissances le Col de Diamirai (5.505 mètres), puis une alti-

haute limite indiscutable atteinte à l'heure actuelle.

Le Nanga Parbat avec ses 8.117 mètres était bien fait pour tenter Mummery et ses solides compagnons, car il occupe le huitième rang dans la liste des plus hauts pics du monde. C'est le point culminant d'un massif séparé de la grande chaîne du Karakoram Himalaya par l'Indus lui-même et qui devait leur apporter la joie des grandes escalades et une vue dominante sur toute une part des Himalayas. Le premier jour est passé en exquise flânerie, dans ce camp situé à 3.000 mètres, au milieu des saules et des prairies, à l'issue du vallon de Rupal, sur le fond duquel surgissent trois pics de 6.000 mètres, et dont le flanc Nord est dominé par le Nanga Parbat lui-même. Le 18 juillet, Mummery et le Dr Norman Collie partent pour une exploration du vallon de Rupal avec l'idée d'ascensionner un belvédère de 6.000 mètres pour reconnaître la face Sud du Nanga Parbat. Ils se rendent compte qu'ils ne sont pas assez entraînés pour cette expédition et se contentent d'examiner la formidable face du géant, qui se dresse d'un jet de 4.500 mètres sur une distance horizontale de 3 kilomètres, en une pente sensiblement plus forte que le Mont Blanc sur Courmayeur. « Les précipices dominent les précipices et les glaciers suspendus semblent perchés à tous les endroits les plus incommodes. » Après avoir été rejoints par M. Hastings, nos grimpeurs décident de rallier le vallon de Diamirai à l'Ouest du massif pour compléter,

tude de 6.400 mètres dans une tentative d'ascension à un pic de 6.536 mètres, au cours de laquelle Mummery n'avait pas voulu battre en retraite même devant la nuit. Nos grimpeurs avaient entre temps été rejoints par le Major Bruce accompagné de deux Gurkhas, Ragobir et Goman Singh. Et ce fut une vie charmante d'explorations et d'escalades. « Nous avions appris », dit le Dr Norman Collie, « que l'ascension d'un pic de 6.000 mètres est une laborieuse entreprise. De prime abord nous avions parlé avec quelque mépris des « faiseurs de six mille », et non sans raison, car nos désirs s'étaient fixés sur le Nanga Parbat (8.117 mètres). Malheureusement, ces pics de 6.000 n'étaient pas aussi faciles que nous l'eussions désiré; non seulement parce qu'ils entraînaient une ascension de 2.100 à 2.400 mètres depuis notre camp, mais une somme considérable d'escalade sous une pression d'une demi-atmosphère. Les interminables pentes de glace, qui dans le district du Nanga Parbat sont beaucoup plus communes que dans les Alpes, nous demandaient de nombreuses heures de taille de marches, et l'état de mollesse de la neige, dès que le soleil s'était montré, ajoutait considérablement à notre travail. »

Malgré ces difficultés, Mummery fit l'ascension du Pic de Diamirai (5.800 mètres). « Nous avions ascensionné entre 1.800 et 2.100 mètres, et Mummery avait tenu la tête tout le temps. Les derniers 900 mètres avaient été très durs, parce que la plus grande partie

des marches avaient dû être laborieusement tracées et que, à la fin, nous avions eu à forcer notre route au piolet. Mais Mummery était aussi frais que possible et aurait pu aller pendant des heures, la diminution de la pression (381 millimètres) ne paraissant pas avoir d'effet sur lui. »

10. *Sa tentative au Nanga Parbat, dans laquelle il arrive à une altitude de plus de* 6.100 *m.*

Il résolut alors de s'attaquer au Nanga Parbat lui-même. Malheureusement le temps, qui au début de son séjour avait été magnifique, au point de lui donner des panoramas éloignés de plus de 160 kilomètres, le temps se gâtait de plus en plus. Deux promontoires rocheux, sortant des chutes de glace qui formaient l'écoulement des névés supérieurs, devaient, pensait Mummery, servir à atteindre ces plateaux. Pour être plus près de ces escaliers naturels, Mummery avait établi un camp supérieur à 4.575 mètres sur le dernier gazon de la face Nord de la montagne, en haut de la vallée de Diamirai. Le 6 août, accompagné de Ragobir, il part à minuit pour la face Ouest du Nanga Parbat. « Pendant cette journée, il arrive à atteindre le faîte du second promontoire de rocher, situé sous le sommet lui-même, à une hauteur d'environ 5.100 à 5.400 mètres. Le soir, il était ravi de son exploration, car c'était, disait-il, une magnifique escalade, et

il avait trouvé sur le sommet du second promontoire une place où la tente pourrait être montée... Mummery avait raison quand il disait que c'était une magnifique escalade. La seule, dans les Alpes, à laquelle je puisse la comparer est celle des Aiguilles de Chamonix. Dans plusieurs endroits c'était pareil au côté Ouest de l'Aiguille du Plan par le Glacier des Pèlerins. » Le 8 et le 9, Mummery, le Dr Norman Collie (M. Hastings était au ravitaillement), Ragobir et Lor Khan transportent un sac de provisions et quelques objets sur le second promontoire à 5.100 mètres, et le camp supérieur est largement approvisionné. Le 13, le 14 août, il pleut beaucoup, la montagne s'enneige. Le 15, le Dr Collie, atteint de migraine, ne peut partir et Mummery s'en va seul avec Ragobir et Lor Khan, dans l'intention de monter les provisions qui sont déjà sur le second promontoire et de pousser jusqu'à 6.000 mètres. Ceci nécessitait une nuit passée sur le second promontoire. Ce qui fut fait. Le 16, il escalada le troisième promontoire et parvint ainsi à 5.400 mètres. Là il laissa un sac de provisions. « Tard dans la nuit il arriva au camp, entièrement mouillé, mais charmé de l'escalade. Son récit sur le monde glaciaire du Nanga Parbat était merveilleux. Nulle part dans le Caucase il n'avait vu quelque chose à lui comparer. Les avalanches tombaient d'un millier de mètres, à des angles qui dépassaient 66 grades, et capables de balayer des villes entières. Les crevasses étaient énormes, et l'escalade des

rochers, difficiles quand même, se trouvait à un angle tel qu'il n'y aurait pas de temps perdu pour atteindre le glacier supérieur sous le pic terminal. Si seulement le temps voulait s'éclaircir, Mummery était sûr qu'il pourrait atteindre ce glacier supérieur. Mais le temps boudait et se prononçait contre nous... »

Le soir du 18 août, le temps était redevenu beau, mais menaçait de ne pas laisser de répit ; en conséquence Mummery et le Dr Norman Collie décident de partir au camp supérieur pour, de là, faire la tentative finale. Le 19, le Dr Collie, indisposé, est obligé de laisser partir Mummery seul avec Ragobir. Ils arrivent au second promontoire, y passent la nuit, partent au jour et atteignent, par une escalade très difficile, une hauteur de plus de 6.100 mètres. Mais Ragobir prend le mal de montagne et tous deux sont obligés de descendre. Les principales difficultés étaient passées ; Mummery avait donc bon espoir d'arriver au bassin supérieur, de trouver à y coucher une seconde nuit et d'atteindre le sommet le lendemain. Le Dr Norman Collie ajoute : « Je considérerai toujours cette tentative de Mummery comme une de ses plus belles escalades. »

Il avait été laissé sur le sommet du promontoire des objets de trop de valeur pour les abandonner. En conséquence Mummery décida d'envoyer les deux Gurkhas à leur recherche, de grand matin le 23, pendant qu'il irait, lui, seulement au camp supérieur. Le lendemain,

il remonterait avec eux le Glacier de Diama, pour sortir par le haut de ce long couloir pris entre le Nanga Parbat au Sud et le Ganalo (6.586 m.) au Nord; il passerait le Col de Diama, pour aboutir de l'autre côté, sur le revers Nord, où il devait rejoindre le Dr Norman Collie, M. G. Hastings et les porteurs; et tous feraient alors le tour du massif, dans le but de chercher une autre route au Nanga Parbat.

11. *Sa dernière exploration vers le col de Diama. Sa disparition. — Les causes probables de sa mort.*

« Il nous laissa le 23, et prit avec lui Lor Khan et Rosamir, notre chef coolie, pour porter quelques provisions supplémentaires au camp supérieur. Le soir, il fut rejoint par Ragobir et Goman Singh, qui avaient réussi à descendre les sacs laissés.

« Le lendemain, le 24 août, Lor Khan et Rosamir, les ayant vus partir pour remonter la vallée de Diama vers l'Est, revinrent et descendirent la vallée de Diamirai pour nous rejoindre plus tard. Mummery, Ragobir et Goman Singh n'ont plus jamais été revus. »

Sur ces entrefaites, le Dr Norman Collie et M. G. Hastings se dirigeaient avec les coolies et les bagages au Nord du massif pour le contourner aussi près que possible de la ligne des neiges. Trois jours après, leur lourde caravane arrivait à un col dominant le vallon de Rakiot. De là ils aperçurent le difficile glacier de

Rakiot et la formidable face Nord du Nanga Parbat. Le Col de Diama aboutit sur sa face Nord-Est à un glacier qui s'écoule dans le glacier de Rakiot. « Nous pouvions voir la grande face que Mummery et les Gurkhas avaient à descendre, eussent-ils atteint le Col de Diama. Elle nous sembla complètement sans espoir. »

Ils examinèrent attentivement à la lunette les neiges supérieures du col sans y voir de traces. Ils pensèrent alors que Mummery, trouvant trop difficile le passage du col, avait battu en retraite sur le camp supérieur, qu'il trouverait là de quoi se ravitailler, et qu'il contournerait le massif en suivant la route prise par eux, mais avec deux jours de retard. Comme le Dr Norman Collie devait partir à date fixe pour rentrer en Angleterre, il fut entendu que M. G. Hastings, qui, lui, pouvait attendre le temps voulu, reviendrait dans le vallon de Diamirai pour rejoindre Mummery. Le 5 septembre le Dr Norman Collie reçoit un télégramme, difficilement envoyé de Jiliper sur l'Indus par M. Hastings. Celui-ci était retourné avec Rosamir et Lor Khan au camp supérieur d'où Mummery était parti. « Là il trouva les provisions supplémentaires et quelques autres objets, exactement où les avait laissés Mummery, le 24 au matin. Il n'y avait qu'une conclusion à en tirer : Mummery, Ragobir et Goman Singh avaient trouvé la mort quelque part sur le glacier situé entre le Pic de Ganalo et le Nanga

AMIS DU VIEUX CHAMONIX

Parbat. Car il n'y avait aucune route pour en sortir, à l'exception de celle qu'ils avaient prise. Le Col de Diama aboutit sur le vallon de Rakiot et nous le savions impossible sur sa face orientale; au Sud surgit le Nanga Parbat, alors qu'au Nord se trouve le Pic de Ganalo, de 6.586 mètres d'altitude. Si donc ils n'étaient pas revenus vers le camp et les provisions, c'est qu'une catastrophe les avait enlevés pendant leur tentative pour escalader le col. »

« De ce que j'ai vu de la vallée, » ajoute le Dr Norman Collie, « une avalanche tombée de la face Nord du Nanga Parbat semble l'explication probable de l'accident ; mais, dans ces immensités glacées, si nombreux sont les dangers que toutes les suppositions sont plausibles, et l'on ne saura jamais ce qui est arrivé. »

M. Hastings, seul avec des gens inexpérimentés, ne pouvait songer à faire une exploration utile de l'immense surface glaciaire qu'il fallait sonder. Sur sa demande, des officiers anglais organisèrent des recherches, mais seule une exploration faite par les alpinistes pouvait donner quelques résultats et ce fut seulement le 16 septembre que, après un long et dur voyage dont on trouvera les détails dans le livre que nous avons déjà si souvent cité, le Dr Norman Collie, après avoir rejoint son camarade, parvint de nouveau dans le vallon de Diamirai. « Quel changement attendait nos regards! Les grandes masses d'églantiers qui

nous avaient accueillis de leur bienvenue étaient dépouillées même de leur feuillage. Les saulaies maintenant s'élançaient nues, leurs branches sans feuilles dressées dans l'air froid, soupirant des plaintes de deuil au souffle du vent glacial, et les rhododendrons étaient poudrés de neige. L'hiver était venu, comme les bergers Chilas nous en avaient avertis, un mois seulement auparavant ; et le contraste était encore rendu plus sensible par la comparaison avec la température de près de + 38° à l'ombre que nous venions de trouver à peu de kilomètres plus bas le long de l'Indus.

« Hastings et moi nous nous rendîmes compte que toute tentative d'exploration sur les glaciers supérieurs était hors de question. Nous remontâmes le glacier jusqu'à mi-chemin du camp supérieur où les provisions avaient été trouvées intactes ; mais même là le terrain se trouvait ouaté de près d'un pied de neige ; finalement, à travers une épaisse neige en poudre, nous ascensionnâmes 150 mètres environ sur le versant méridional, pour jeter un dernier regard sur la vallée dans laquelle Mummery, Ragobir et Goman Singh avaient trouvé la mort. Les avalanches croulaient avec un bruit de tonnerre le long de la face du Nanga Parbat, remplissant l'air de leur poussière ; et, quand même rien d'autre ne nous eût interdit toute pénétration dans la forteresse de ce pays de montagne, froid, triste et couvert de neige, elles nous donnaient à haute et intelligible voix l'ordre de partir. Lentement

nous descendîmes, et pour la dernière fois nous jetâmes un regard à la grande montagne et aux blanches neiges où, dans quelque repli inconnu, nos amis étaient ensevelis.

« Mais, bien que Mummery ne soit plus désormais, avec nous, que pour ceux qui l'ont connu ce soit une irréparable perte, qu'il ne puisse plus jamais nous conduire et nous réjouir sur les « dalles nues, décharnées, sur les saillies droites et à pic des arêtes, sur la glace bombée des couloirs », pourtant sa mémoire demeurera, il ne sera pas oublié. La montagne impitoyable l'a réclamé et il est resté là-bas parmi les glaciers chargés de neige des monts immenses. « La courbe des corniches moulées par le vent, les délicates ondulations de la neige sur les fissures de la glace », le recouvrent, pendant que « les farouches précipices, les grands rocs bruns suspendus par delà l'espace incommensurable », et les pics neigeux qu'il aimait tant veillent sur lui et montent la garde au dessus des lieux où il est enseveli. »

12. *Morts utiles.*

Morts inutiles? comme l'a dit récemment un pamphlétaire. — Non pas, morts utiles!

Mummery, malgré sa profonde connaissance des Alpes, malgré ses expériences au Caucase, est tombé victime de son désir de pousser l'art du montagnard

à ses dernières limites. Les Himalayas sont construits sur une tout autre échelle que les Alpes, le Caucase et les autres montagnes aux neiges éternelles. Les phénomènes glaciaires y ont une intensité qu'ils n'ont nulle part ailleurs. Et Mummery savait bien qu'en s'attaquant à elles il s'attaquait à des problèmes inconnus, qu'il allait y courir des dangers nouveaux et certains, s'exposer à des chutes d'avalanches « capables de balayer des villes entières ». Certes, il pensait en venir à bout, grâce à sa connaissance de la montagne, mais il était prêt aussi à payer de sa vie ses expériences de pionnier. Avec une grande sûreté de coup d'œil il choisit au Nanga Parbat une route d'ascension, il mena l'attaque avec une habileté consommée, il arriva très haut, 1.700 mètres seulement en dessous du sommet, ayant passé les endroits les plus difficiles. Le malaise d'un guide, puis le mauvais temps l'arrêtèrent seuls dans cette formidable expédition. Et peu de jours après, dans un passage de col, quelque avalanche colossale, que Mummery ne pouvait peut-être pas même prévoir, franchit les ressauts qui en cachaient l'imminence et ensevelit le « grimpeur fidèle ». « En montagne, » nous dit-il dans les dernières lignes de ce livre, « c'est l'inattendu qui arrive toujours. »

Mummery était homme à envisager en face le danger qu'il courait, il savait qu'il n'est pas possible d' « éviter invariablement tous les risques ». Mais il n'est pas homme à renoncer « même s'il est la victime dé-

signée ». C'est qu' « il y a dans le danger une puissance éducative et purifiante que l'on ne trouve à aucune autre école ». La perte d'hommes de la trempe de Mummery est une lourde perte, mais ce sont là des morts utiles. Parmi tous les camarades qui ont accompagné Mummery dans les plus hardies et les plus ardues de ses expéditions, tous ont échappé aux dangers de la montagne. Cette « puissance éducative » a donc pu s'exercer sur d'autres, en gains absolus. Un peuple qui a de pareilles méthodes d'éducation et qui trouve toute une jeunesse capable de les suivre est un peuple jeune, sûr de la vitalité présente et de l'expansion future de sa race, cette survie de l'individu.

MAURICE PAILLON.

Oullins (Rhône), 23 février 1903.

MES ESCALADES

DANS LES ALPES ET LE CAUCASE

CHAPITRE PREMIER

LE CERVIN — L'ARÊTE DE ZMUTT

Alors que j'avais quinze ans les falaises de la Via Mala et les neiges du Théodule firent surgir en moi une passion qui n'a fait que croître avec les années et n'a pas peu contribué à influencer ma vie et ma pensée. Elle m'a conduit dans des régions d'une si féerique beauté que, près d'elles, les merveilles fabuleuses de Zanadu semblent de très ordinaires paysages ; elle m'a apporté des amis, sûrs aux bons comme aux mauvais jours ; et elle a enrichi mon esprit de souvenirs qui sont trésors indestructibles par les vers comme par la rouille, par la maladie comme par l'âge. Mes joies d'enfance au milieu des grandes blancheurs des pics planant sur l'ombre des sapins sont encore actuellement évoquées en moi quand la lourde diligence roule à travers les Gorges de la Diosaz ou lorsque le Cervin se dresse au fond de l'ombreux Val Tournanche. Je me rappelle, comme si c'était d'hier, ma première vue de la grande montagne. Elle profilait son ombre dans la calme majesté d'une lune de septembre, et, dans le repos de cette nuit d'automne, elle semblait l'incarnation réelle du Mystère, l'idéal séjour des esprits dont les vieilles légendes peuplent ses abruptes pentes

balayées par les pierres. Depuis ce moment, j'ai été l'un des plus dévots adorateurs du grand pic, et, lorsque le puissant roc monte sur l'horizon lointain, je salue son apparition avec une joie pieuse. La vulgarisation de Zermatt elle-même, les excursionnistes et leurs vêtements fripés ne peuvent me chasser tout à fait de ses dernières pentes, et j'aime encore à épier sa silhouette entre les sapins du Riffelberg ou à regarder son énorme masse dominant les plateaux fleuris de la Staffel Alp. Dans ces jours déjà lointains (1871), il était pourtant encore enveloppé d'un halo à demi dissipé d'inaccessibilité [1], et, lorsque je jetais les yeux sur lui soit à travers le réseau des sapins, soit des pentes de l'Alpe fraîche, je n'osais pas espérer qu'un jour je pourrais être compté dans la phalange glorieuse et peu nombreuse des grimpeurs ayant escaladé ses murailles glacées. Trois ans plus tard, l'ascension en était devenue à la mode ; le déluge était commencé et avec ses premières vagues j'étais jeté sur le sommet tant désiré.

Je sais bien que, dès lors, mon intérêt pour le pic aurait dû cesser, que le vrai grimpeur ne refait jamais une ascension, que son but est d'escalader le sommet, que, ce but atteint, son travail est ailleurs, et qu'il peut alors se reposer dans l'odieuse paresse. La vérité sur ce sujet me paraît cristallisée dans cette lumineuse remarque qui me fut faite l'an dernier [1894] par un touriste immaculé, vrai pilier de l'Hôtel du Mont-Rose [2] : « J'avais à aller à Grindelwald pour y faire l'ascension de

1. La première ascension du Cervin datait, il est vrai, du 14 juillet 1865 ; mais la terrible catastrophe qui la termina et qui coûta la vie à quatre personnes entretint pendant longtemps le renom de difficulté et de danger de cette montagne. — M. P.

2. L'Hôtel du Mont-Rose fut le premier hôtel de Zermatt — auparavant on couchait chez le curé, — et c'était, alors comme aujourd'hui, le rendez-vous des plus célèbres grimpeurs. L'Hôtel du Mont-Rose, et ses tenanciers le père et la mère Seiler, auront une page dans l'histoire alpine. — M. P.

l'Eiger; cela m'ennuyait horriblement, mais il me fallait *finir* l'Oberland : car je n'y retournerai jamais. »

Pour moi je suis obligé de confesser ma déplorable faiblesse de caractère. Je n'ai pas plutôt escaladé un pic que ce pic devient un ami, et quelque délicieux qu'il soit de chercher la nouveauté « d'autres bois et d'autres pâturages », je soupire au plus intime de mon cœur pour ces pentes dont je connais chaque repli et dont chaque muraille me rappelle un moment de gaîté et de rire ou me fait souvenir des amis d'antan. Une conséquence de cette terrible faiblesse de caractère est que je ne suis pas allé moins de sept fois sur le sommet du Cervin. Je m'y suis trouvé en compagnie de ma femme par un temps tel qu'une allumette éclairée ne vacillait même pas dans un air entièrement calme ; une autre fois je fus chassé de sa crête brisée, poursuivi sur le côté italien par la furie de la foudre, des éclairs et des tourbillons de neige. Pourtant chacun de ces souvenirs a son charme particulier et la sauvage musique de l'ouragan ne m'apporte pas une joie moindre que les gloires d'un jour parfait. L'idée qui s'insinue chez un montagnard orthodoxe, qu'une seule ascension, certain jour, certaine année, le rend capable de comprendre et de savoir ce que sera ce pic les autres jours, les autres années, me ferait croire qu'il n'est pas loin d'être encore un Philistin. Il est certain que murailles et rochers sont toujours identiques, mais leur charme et leur beauté sont dans leurs lumières et leurs ombres toujours changeantes, dans les brumes qui les enguirlandent, dans leurs énormes corniches et dans leurs glaçons suspendus, dans toutes leurs variations de temps, de saison et d'heure. D'ailleurs, il n'y a pas que la vision réelle, celle qui est imprimée sur la rétine, qui reflète chaque modalité et chaque

changement d'orage ou de soleil; l'observateur lui-même n'est pas moins inconstant. Quelque jour il sera dominé par l'impressionnante horreur du précipice, par la nudité décharnée d'effroyables murailles, ou par la course à la mort des rochers, alors que d'énormes blocs brisent leurs amarres et se précipitent dans les airs — véritables emblêmes d'un irrésistible courroux. Un autre jour il ne porte aucune attention à ces choses; bercé par des teintes délicates d'opale et d'azur, il se complaît dans la douceur vaporeuse des vallées italiennes, dans la gracieuse course de la neige balayée par le vent, ou dans le charme simple des petites fleurs alpines nichées dans les fissures du granite. La montagne parfois peut imprimer son cachet sur celui qui en est le spectateur, mais souvent aussi le spectateur ne voit que ce qui s'harmonise avec lui-même. Un homme peut être assurément construit de telle façon que

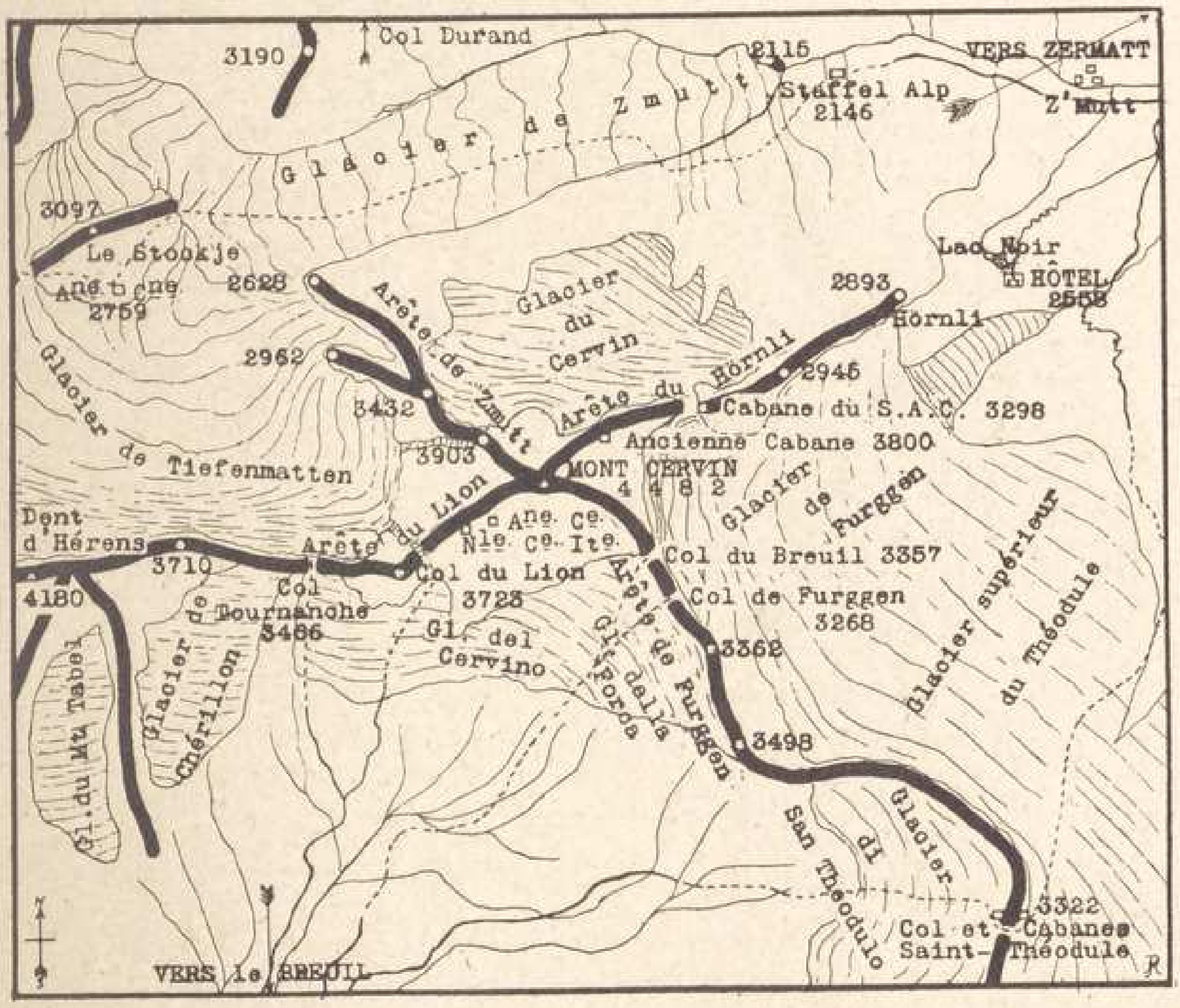
> « Une primulacée, au long de la rivière,
> Est simplement pour lui la jaune primevère »,

et ne peut en aucune circonstance être autre chose; mais d'autres hommes, plus heureusement constitués et capables de se réjouir de la beauté du monde extérieur, ne sentiront guère « les souillures de la banalité », même s'ils connaissent avec précision la structure intime du rocher ou de la glace sur lesquels soleil ou nuages, brouillards, brise ou ciel bleu, viennent poser la gloire de leur irradiation.

Ce fut avec un vif intérêt pour la grande montagne, intensifié par ma première ascension, que je passai en 1879 le Col de Tiefenmatten[1]. Pendant que je descendais le

1. Ce col (3.593 m. d'altitude) est situé à l'Ouest de la Dent d'Hérens et joint le Glacier de Za de Zan (Valpelline) au Glacier de Tiefenmatten. Se reporter à la carte esquisse ci-contre. — M. P.

glacier, je regardais longuement et ardemment la puissante Arête de Zmutt, courtine dominant les longues pentes de roc et les couloirs de la face Ouest, balayés par les pierres. Je n'étais certainement pas le premier dont le regard se posait ainsi ; M. Whymper, notamment, avait, avec les guides Michel Croz et Christian Almer, soigneusement



Carte esquisse du Massif du Cervin,
dressée au 1/100.000e, par Maurice Paillon.

étudié cette arête depuis les murailles de la Dent Blanche. Les conclusions de cette étude peuvent être résumées par le paragraphe suivant dès *Escalades dans les Alpes*[1] :

« Mon vieil ennemi le Cervin, vu à travers le bassin du Glacier de Z'mutt, paraissait totalement inaccessible.

1. *Scrambles amongst the Alps* [*in the Years 1860-1869*, par Ed. Whymper ; London, 1871 ; édition anglaise], p. 278 [édition française, p. 305].

« Pensez-vous », me demandèrent les guides, « que vous, ou que quelqu'un d'autre, escalade jamais *cette* montagne ? » Et quand, sans être entamé par leur ridicule remarque, je leur répondis : « Oui..., mais pas par ce côté, » ils éclatèrent en gloussements de dérision. Je dois confesser que mon espoir s'en affaiblit, car rien ne peut paraître ou être plus inaccessible que le Cervin sur ses faces Nord ou Nord-Ouest. » A l'usage, ce jugement n'apparut pas sans appel ; l'arête de neige et les rochers dentelés qui la continuent un peu au delà offraient, il est vrai, une route peu facile jusqu'à une hauteur de 3.950 mètres, mais sur l'arête finale, à partir de 4.250 mètres, et jusqu'au sommet, le grimpeur n'avait presque plus rien à craindre. Les difficultés sérieuses paraissaient ainsi limitées à la courte portion de la route par laquelle ces deux chemins aériens avaient à être soudés. D'après mes observations, faites en cette occurrence ou en d'autres occasions, il était évident que, de l'endroit où l'Arête de Zmutt commence à se redresser jusqu'à devenir perpendiculaire, il serait nécessaire de se porter à gauche dans un couloir profondément buriné et qui tombe dans les précipices terrifiants du Glacier du Cervin. La partie supérieure du couloir, où nous avions seulement à compter avec lui, ne paraissait pourtant pas sans espoir, et, en supposant qu'il pût être ascensionné, l'arête pourrait être regagnée au-dessus de son premier ressaut inaccessible. A une courte distance au delà, à l'endroit où elle redevient perpendiculaire et même surplombante, il paraissait possible de se diriger à droite, le long des grandes pentes de la face Ouest, et d'atteindre de nouveau, après une longue escalade, l'Arête de Zmutt, au-dessus de toute difficulté sérieuse. Ayant arrêté ce programme quelque peu ambitieux, je descendis à Zermatt pour trouver un guide capable de le mener à bien.

Devant l'hôtel du Mont-Rose je rencontre un vieux compagnon de course, Alois Burgener, qui me donne la bonne nouvelle que son frère Alexandre pourra peut-être se joindre à moi pour quelques jours. Les épaules carrées d'Alexandre apparurent et j'interviewai sa face à moitié cachée sous une épaisse barbe ; tout de suite il m'exprima brutalement son opinion, à savoir que partir pour une pareille expédition avec un Monsieur dont on ne savait rien serait « verfluchte Dummheit » une stupide bêtise. Je fus impressionné par cette expression hardie ; elle me parut non seulement indicative d'une sage défiance vis-à-vis d'un alpiniste non mis à l'épreuve, mais aussi pleine de la détermination de pousser l'attaque, une fois commencée, aux dernières limites du possible. Mes expériences précédentes s'étaient faites principalement, sinon exclusivement, avec des hommes empressés de partir pour n'importe quelle tentative, fût-elle désespérée, et trop polis pour s'enquérir si leur voyageur avait quelques notions de l'art de grimper. Dans la première phase de l'expédition ces hommes se trouvaient avoir invariablement, très développé en eux, un sentiment particulier d'affection pour leur femme et leurs enfants, sentiment très touchant, très recommandable, mais plein d'inconvénients pour le touriste, car il les poussait à cesser l'ascension dès qu'elle n'était plus facile. La démarche assurée d'Alexandre, sa réponse plutôt brave me parurent démontrer qu'il n'était pas de cette race : tout cela me sembla d'un bon présage pour notre connaissance future. J'acceptai avec plaisir son idée et nous tombâmes d'accord que nous ferions ensemble quelques expéditions préliminaires.

En conséquence, nous passâmes dans la Laquin Thal par les cols du Mischabel et de Laquin, forçant notre route de retour sur le Fletschhorn par un chemin nou-

veau remarquablement difficile. Nous ascensionnâmes le Portienhorn; et, le cinquième jour, nous retournions à Zermatt par le Pas de Ried et Saint-Nicolas[1]. Notre campagne ayant été inaugurée avec succès, nous nous trouvions prêts à porter notre attention sur l'Arête de Zmutt. Nous avions bien gagné un jour de répit, aussi passâmes-nous le dernier jour d'août à nous reposer dans les préalpes au milieu des faucheurs. Le soir nous apprenons que M. Penhall, avec Ferd. Imseng, et L. Zurbrucken, est parti ce jour même pour aller coucher dans la montagne et donner le lendemain matin l'assaut à l'Arête de Zmutt. Nous ne doutions pas de leur succès : le temps paraissait parfait, la montagne était en condition extraordinairement bonne, et la caravane était d'une force et d'une habileté exceptionnelles. Nous nous déterminons en conséquence à changer de projet et à passer le Col Durand. Ce plan devait nous permettre de voir les progrès de l'autre caravane et d'acquérir ainsi d'intéressantes informations pour l'avenir : nous espérions aussi que l'arête Est et la face Nord Est de la Dent Blanche nous apporteraient une consolation à la perte de l'Arête de Zmutt.

Le lendemain matin, pendant notre trajet à la Staffel Alp nous nous apercevons que le vent fait si furieusement rage sur les hauts pics qu'il semble rendre impossible aucune ascension sérieuse. Nos pensées et aussi nos espoirs reviennent immédiatement à l'Arête de Zmutt, et, lorsque

1. Les résultats de cette expédition n'ont jamais été publiés (Voy. p. 296); tout au plus trouvons-nous dans *l'Alpine Journal* de février 1883, XI, p. 181, mentionnée d'après le carnet de Burgener, la course du Portienhorn (?) sous le nom de Sonnighorn ; elle se fit très probablement de Schönenboden dans le Furggthal, par le glacier Sud et la face Sud-Ouest, avec descente par l'arête Nord sur le Mittelpass et la vallée de Saas (Voy. *Climbers Guide to the Eastern Pennine Alps*, par Sir Martin Conway, London 1891, p. 129-30). — M. P.

nous rencontrons la caravane Penhall sur son retour et que nous apprenons qu'elle a définitivement abandonné la route de l'arête, nous décidons de suite de passer un jour au Stockje pour voir si vents et nuages méditent réellement un mauvais coup. A notre arrivée les guides furent vite d'accord que le temps était sans espoir. J'étais beaucoup trop jeune et trop ardent pour songer au retour, et, comme j'étais complètement ignorant en fait de météorologie, je fus capable de prophétiser d'excellentes choses avec une telle apparence de savoir que Burgener en fut à moitié convaincu. Une seconde difficulté surgit. Nos provisions avaient été calculées pour une course de dix heures et, partant, se trouvaient insuffisantes pour une course de deux jours. Le sentiment de Gentinetta, stimulé sans doute par la contemplation de ces ressources limitées, se fit jour à travers son habituelle taciturnité, et, sans se laisser émouvoir par « cette intimidante barrière qu'est un Monsieur », il exprima son opinion sur ma prophétie. Il attaqua celle-ci en établissant sa conviction sur ce que, à n'importe quelle période depuis la création du monde, et même antérieurement, jamais pareil vent et pareils nuages n'avaient amené autre chose que le temps le plus désespérant et finalement le plus mauvais. Nous pensâmes que quelque exercice serait excellent pour son état d'esprit et qu'à tout prendre sa compagnie serait dépressive pour nous, en sorte que nous l'envoyâmes à Zermatt en vue de quérir des provisions et de chercher le meilleur porteur capable de l'aider à les amener ici. Nous décidâmes la place de notre bivouac et nous nous entendîmes avec Gentinetta sur les signaux à lui faire pour l'arrêter dans son retour si le temps nous paraissait décidément trop mauvais pour coucher dehors.

De sombres nuages roulaient toujours à travers le Col

Tournanche. Le rugissement du vent autour des murailles du Cervin devint distinctement perceptible, disant la furieuse tourmente qui faisait rage le long de ses puissantes arêtes. La confiance de Burgener commença à faiblir; il revint à la charge pour me proposer les délices capouanesques de l'Hôtel du Mont-Rose. J'eus presque la crainte de douter de moi ; mais le dé en était jeté, je me fiai à mon étoile; je gardai une contenance assurée et déclarai que, arriverait que pourrait, nous aurions une agréable surprise du temps. Burgener en fut impressionné. Le constant effacement des arêtes lointaines, la marche des nuages toujours accumulés autour du Cervin, et plus qu'un soupçon d'humidité dans les furieuses rafales de vent qui nous frappaient à de courts intervalles, étaient des signes assez distincts et assez infaillibles, pensait-il, pour que même un Monsieur les reconnaisse. Pourtant ma persistance lui suggéra que j'étais peut-être un Mahatma (ou son équivalent de la Vallée de Saas); il se réfugia dans un coin, charmé par les caressantes bouffées de Dame Nicotine, ma pipe, et il me raconta des histoires de sorciers au sujet des esprits et des gnomes qui hantent encore le vaste cirque des murailles bastionnant le Val Anzasca. Comme le jour s'écoulait, le fardeau obligé de ma contenance suggestive me devint trop lourd, aussi me retirai-je dans un coin tranquille, songeant, drapé dans de nombreuses couvertures, à noyer mon anxiété dans le sommeil. Tard dans l'après-midi Burgener me réveille d'une vigoureuse poussée en me disant de regarder le temps. Ma première impression est qu'il vient me confondre comme imposteur et tourner mes prophéties en méprisante dérision. Son air de jubilation et l'apparence légère des nuages attardés mettent pourtant à néant mes pensées pénibles et je comprends que la vigoureuse

poussée était destinée à accompagner une respectueuse appréciation de mon étonnante prédiction. Je me libère des couvertures humides. Un rayon perce les nuages et nous saluons le retour du disque du jour avec des hurlements à remplir les oreilles, et des sauts aussi vigoureux que nous le permettent les plaques de clous de nos brodequins. Notre conduite en cette circonstance eût sans aucun doute suggéré à un critique compétent que nous étions de pieux sectateurs de Zoroastre (ou encore des fous échappés). Cette explosion de joie nous ayant épuisés, nous fîmes le sac et, après nous être approprié les couvertures du refuge, nous partîmes pour le rendez-vous fixé à Gentinetta.

A l'extrême coin Nord-Ouest du grand promontoire sur lequel s'appuie le Glacier du Cervin, il y a un plateau pierreux, duquel la glace s'est depuis longtemps retirée. Nous espérions y découvrir comme abri quelque anfractuosité parmi les débris de rocs dont il est parsemé. Nous nous y dirigeons lentement. A notre arrivée, nous voyons qu'il y a absence totale d'abri commode et sommes obligés de nous contenter, pour toute protection, de celle que peut offrir la face d'un gros rocher. Près de nous se profile la grande falaise du glacier, coupant presque toute vue de notre montagne. A sa droite, et hors d'atteinte des blocs qui s'en peuvent détacher, il y a une longue arête de roc conduisant à la crête de neige. Après avoir allumé notre feu et mis l'eau à bouillir nous nous asseyons près de la falaise qui surplombe le Glacier de Zmutt; bientôt nous découvrons Gentinetta et un autre homme traçant rapidement leur itinéraire à travers les crevasses. Pendant ce temps le soleil s'était couché et avec l'ombre croissante les dernières traînées de nuages s'étaient dispersées magiquement. A huit heures environ les guides

arrivèrent et nous vîmes que notre nouvelle recrue était Johann Petrus. Ce que voyant, nous fûmes tous deux très satisfaits, car jamais meilleur grimpeur et guide plus résolu ne s'était présenté au désir d'un touriste entreprenant.

Les provisions de Gentinetta avaient surtout la forme liquide. Aussi notre dîner consista-t-il principalement en restes de nos provisions premières et en une mixture hétéroclyte de vin rouge et de marsala, de bière et de cognac. Pendant la durée de ce festin, Burgener et Gentinetta rivalisèrent à qui mieux mieux en exaltant les prophéties météorologiques de leur Monsieur. Petrus fut appelé à témoigner sur l'apparence du temps, complètement compromis le matin ; enfin, pour ajouter à mon triomphe, on rappela les dires d'Imseng, à Zermatt, qui avait parlé du temps comme étant sans espoir d'amélioration. « Du reste, leur Monsieur n'avait jamais hésité dans sa confiance » — ils n'avaient pas heureusement deviné mes sentiments de la journée — « et il avait courageusement témoigné contre un adversaire résolu ». Une expérience subséquente est encore venue à la rescousse, et Burgener me considère comme d'un mérite transcendant dans cette branche de l'art de grimper. Lorsque, comme il est bien naturel, des faits contraires ne s'accordent pas avec mes prévisions, il est tout prêt, comme le célèbre savant français, à s'écrier : « Tant pis pour les faits. »

La nuit amena un froid intense. Les nuages avaient empêché les rayons du soleil de réchauffer le plateau, et les petites cuvettes d'eau comme les plaques de neige étaient encore, lorsque nous les avions atteintes, fortement prises par le froid des nuits précédentes. Sous nous, un rocher glacé, au dessus, un vent du Nord perçant, nous gelaient jusqu'aux moelles et nous étions transis

sous nos maigres couvertures. Nous fûmes tout heureux lorsque vint l'heure de se lever, et au premier soupçon du jour (4 h. 15 mat.)[1], nous commençâmes à escalader les rochers le long de l'arête conduisant à la crête de neige. A 5 h. 20 mat., nous en atteignîmes le pied et sur une saillie abritée nous trouvâmes les débris du campement Penhall. Là nous fîmes halte pour déjeuner et nous déposâmes les couvertures, que, dans la prévision d'une deuxième nuit à passer sur la montagne, nous avions apportées jusqu'à ce point. Après une demi-heure de halte nous nous mettons à la corde et commençons l'ascension de l'arête de neige. Nous atteignons la dent rocheuse qui, de Zermatt, se profile si visiblement sur le ciel, et nous escaladons des piles branlantes de rocs brisés par le gel. Au delà de la troisième dent nous sommes arrêtés par une profonde coupure. Burgener et Petrus ont tôt fait de dégringoler les rochers sur notre droite et d'atteindre le fond. Aller plus loin devenait impossible, car l'arête se relevait perpendiculairement au dessus d'eux et une grosse console la supportant en surplomb enlevait toute chance de pouvoir traverser. Cela n'eût pas arrêté l'un ou l'autre des deux guides, car un étroit couloir, entre cette console et les ressauts de la dent sur laquelle Gentinetta et moi nous nous trouvions, venait offrir un moyen évident de tourner, plus bas, l'obstacle; mais au-delà, en avant et à gauche, une pente se présentait avec l'aspect désagréable, à sa base, de rocs brisés et verglassés ou masqués de neige en poudre. Plus haut la pente se redressait jusqu'à paraître presque perpendiculaire. Il fallait arriver en haut de cette pente ou abandonner l'ascension. Effrayés par cette vue,

1. Le 3 septembre 1879; consulter un court récit de cette course fait par A. F. Mummery, et paru dans l'*Alpine Journal*, IX, p. 458-62. — M. P.

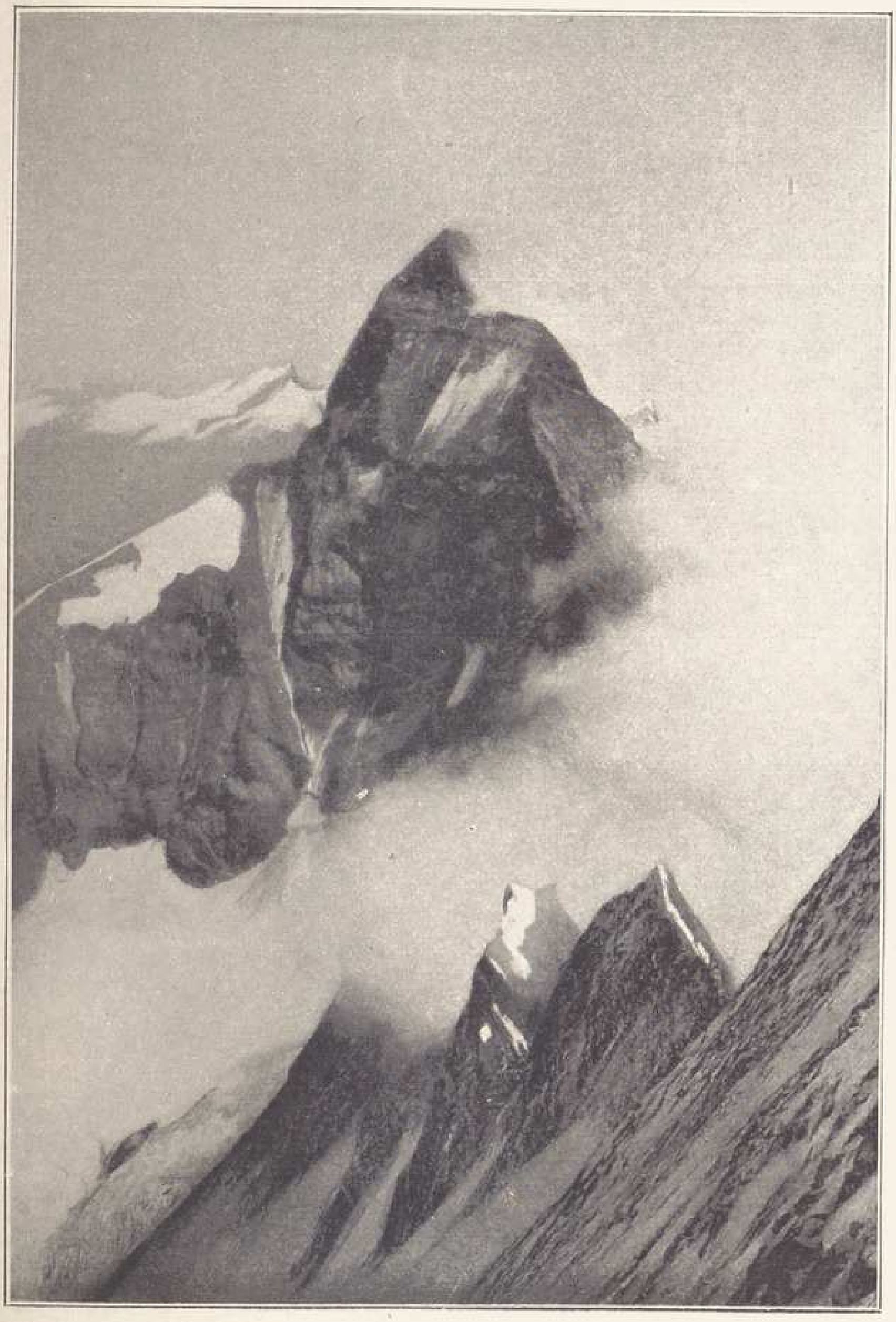
les guides revinrent sur les rochers où j'étais encore établi.

Pendant trois quarts d'heure nous examinâmes la pente sans pouvoir y découvrir un passage satisfaisant et des doutes désagréables commençaient à s'exprimer librement dans notre caravane quand un cri lointain, un jodel, vint attirer notre attention. Là-bas, au bas de la montagne, nous découvrîmes trois points que nous conjecturâmes avec raison devoir être Penhall et ses guides[1].

Nous perdîmes la demi-heure suivante à suivre alternativement leurs progrès ou à étudier notre pente. A la fin ils disparurent derrière un contrefort : cette excuse à notre retard s'étant évanouie, il fut décidé que nous aborderions la coupure pour examiner de plus près notre pente. Nous voici dans la brèche. Burgener et Petrus descendent le couloir et trouvent bientôt une voie pour gagner la face en question. En arrivant à ce point[2] quelques minutes plus tard je trouve Burgener et Petrus déjà en plein travail au-delà. Au bout de quelques minutes nous étions de nouveau sur l'arête. Après l'avoir

1. Le même jour en effet, 3 septembre 1879, M. Penhall et ses guides réussirent à faire la première ascension du Cervin par la face Ouest ; ils aboutirent quelques heures après Mummery, comme on le verra plus loin, au haut de l'Arête de Zmutt d'où ils gagnèrent le sommet. La route qu'ils prirent en cette occasion, dit Sir Martin Conway (*Climbers Guide to the Central Pennine Alps*, London, 1890), « ne devra jamais être prise, excepté après une longue persistance du beau temps. Si les rochers sont verglassés, il est impossible de les escalader, et le retour est une opération extrêmement hasardeuse, car les pierres tombent de tous côtés ». M. Penhall a fait le récit de cette ascension dans l'*Alpine Journal*, IX, p. 449-58. — M. P.

2. Ce point est situé, dans l'illustration ci-contre, juste au-delà de la dent rocheuse qui termine l'arête de neige. La route tourne alors à gauche dans le couloir, puis de nouveau atteint l'arête au-delà de la première marche à pic. Plus haut, près de l'endroit où l'arête se soude à la grande face Ouest — à la gauche de trois petites plaques de neige — la route tourne à droite, et la formidable face Ouest est suivie jusqu'à ce qu'il devienne possible de revenir en travers à la fin de l'Arête de Zmutt, que l'on suit alors jusqu'au sommet.



CERVIN

suivie sur une courte distance nous atteignions l'endroit où il fallait prendre la mauvaise pente. Là, la discussion recommença. Burgener était nettement contraire à l'idée de la tenter, mais, comme il n'y avait pas d'autre passage, Petrus s'avança pour l'explorer.

Je n'ai pas le moindre doute que l'objection de Burgener à prendre cette pente venait exclusivement de ce qu'il n'avait jamais encore abordé semblable passage avec moi. La pente était évidemment praticable. Mais ce qui était non moins certain c'est que la glissade de l'un eût entraîné tous ceux qui étaient encordés avec lui. De semblables situations m'ont fait partager plus tard sa manière de voir. La certitude que l'on ne pourrait rien pour arrêter une glissade, combinée avec la crainte précise qu'elle peut arriver, crée, comme on se l'imagine facilement, une situation dénuée de charme. La crainte de glisser soi-même peut être considérée comme pleine de délices si on la compare à la sensation apportée par ce véritable piège qu'est la corde lorsqu'il y a à l'autre bout « une quantité inconnue ».

Nos haltes à ce point et à la troisième dent avaient excédé deux heures, nous n'avions donc plus de temps à perdre. Petrus semblait gagner du terrain régulièrement, aussi Burgener s'apprêta-t-il à traverser à son tour. Bien qu'il ne fût pas du tout un homme de haute stature dans la vallée, sur une pente de glace vive il paraissait visiblement grandir, et semblait être un véritable géant lorsqu'il maniait son irrésistible piolet. Pour quelque raison cachée, probablement pour fournir une excuse valable à ne pas encorder Gentinetta et à le sauver ainsi du risque de la « quantité inconnue[1] », Burgener nous dit de le laisser

1. Dans plus d'une occasion, j'ai trouvé Burgener attentif à sauver les autres de risques auxquels il se trouvait exposé, et cela par des expédients

aller jusqu'à ce qu'il fût « ganz fest », bien établi. Nous lui filâmes trente mètres de corde, et, comme il n'y avait pas apparence immédiate qu'il fût « ganz fest », et comme aussi dans l'éventualité d'une glissade il était à peu près certain qu'il n'y aurait aucune différence qu'il soit là ou plus loin, je suivis ses traces avec précaution ; Gentinetta fermait la marche, libre du dangereux esclavage de la corde. Après avoir traversé en tout environ cinquante mètres nous pouvons enfin quitter la pente et atteindre bientôt un rocher, qui bien que fort incliné nous offre une foule d'excellentes saillies. Burgener fait de furieuses enjambées ; tout à coup un morceau de roc rase son habit et un hurlement d'angoisse nous avertit que sa pipe, fidèle compagnon dans tant de dures escalades, et souvenir de son meilleur touriste, venait d'être jetée hors de sa poche et précipitée sur le Glacier du Cervin.

Bientôt après nous regagnons l'arête, et, sans aucune halte, nous la suivons jusqu'au point où non seulement elle devient perpendiculaire mais où réellement elle surplombe [1]. Nous avions maintenant à suivre en travers sur notre droite la grande face Ouest du pic. Burgener scruta anxieusement l'énorme muraille et, saisissant ma main, il s'écria : « La pipe est vengée, nous tenons le sommet, » ce qui m'amena à penser que nous finirions bien par l'atteindre un moment ou l'autre.

Les guides commencèrent la construction d'un cairn, pendant que j'utilisais cette halte à la recherche assidue d'un diminutif de poulet que Burgener m'avait affirmé

variés plus ou moins transparents. Pour ceux qui le connaissent, il n'est pas besoin d'ajouter que jamais il n'a fait courir à d'autres des risques dont il était exempt lui-même.

1. Soit du Mettelhorn, soit des pentes qui sont auprès et à l'Ouest du Breuil, on se rendra compte qu'il n'y a là aucune exagération. De ces deux points opposés on aperçoit distinctement cette partie de l'arête.

avoir mis dans le sac. Nous préparâmes alors une de nos nombreuses bouteilles pour y mettre dûment nos noms et nous la cachâmes soigneusement dans le cairn. Ce devoir rempli, et Burgener ayant emprunté la pipe de Gentinetta qu'il ne rendit, naturellement, que lorsque nous fûmes de retour à Zermatt, nous commençons l'ascension de la face Ouest. Nous prenons par le travers sur une courte distance, et, tournant droit à la pente, nous escaladons des dalles rocheuses, verglassées et en équilibre instable. A tout prendre, elles ne sont pas difficiles et nous avançons rapidement. Nous eussions probablement trouvé meilleure route sur la droite, mais Burgener ne voulait pas, avec raison, aller dans cette direction, car elle nous eût amenés trop au-dessus de l'autre caravane. Même à l'endroit où nous étions il insistait pour que nous prissions le plus grand soin d'éviter les chutes de pierres. J'ai appris plus tard de Penhall que sa caravane était trop loin sur la droite pour avoir rien à craindre des rochers détachés par nous, et que des deux ou trois blocs que nous délogeâmes aucun ne se fit voir ou entendre d'eux.

Après quelques bonnes escalades, nous atteignons un point d'où il nous paraît possible de regagner l'Arête de Zmutt, mais Burgener n'en a pas l'absolue certitude et, comme il apprend que Carrel a jadis traversé sur une corniche plus élevée, il préfère prendre cette direction. Nous avons bientôt gagné cette corniche, le fameux « Corridor » des premières ascensions du Breuil, et nous ne trouvons à la suivre aucune difficulté, à part qu'elle nous barre l'accès du sommet. Petrus est promptement envoyé à bout de corde pour voir si le dernier pourra descendre sans aide. Étant acquis que c'est impossible, notre seconde corde est dépliée. Un temps assez long est dé-

pensé à la fixer, le seul morceau de roc de nature à se prêter à cet usage étant trop rond pour que l'on puisse aisément y attacher l'anneau de corde. Pendant ces instants j'eus le temps d'explorer notre corniche qui serpentait comme un sentier vers l'arête Sud, épousant toutes les sinuosités de la montagne. Elle se trouvait entièrement dégarnie de glace et de neige, et, en l'état actuel, aurait pu être facilement traversée. Je rencontrai aussi, fiché dans le roc, un crampon profondément rouillé, une relique, je pense, de l'ascension de M. Grove en 1867[1]. Après avoir fait couler la corde à nous, nous trouvons le reste de la corniche en condition très différente. Au lieu d'offrir au pied de bonnes saillies sur le roc, elle était garnie de neige folle, et les quelques protubérances qui en sortaient étaient verglassées, et, pour la plupart, brisées. Ces difficultés ne sont, heureusement, pas longues et nous pouvons bientôt plonger dans la neige qui recouvre l'arête (12 h. 50 soir). Petrus, qui tout le long du jour passe son temps à errer en avant de nous, a disparu. Nous suivons ses traces, parfois sur l'arête, mais le plus souvent sur la pente abrupte de gauche, et en trois quarts d'heure nous le rejoignons sur le sommet (1 h. 45 soir).

Le jour était parfaitement calme et la vue sans nuages. Le temps fuyait rapidement, et, quand Burgener vint me mettre à la corde à 2 h. 30 soir, j'eus beaucoup de peine à me figurer que nous avions passé là trois bons quarts d'heure.

Nous descendîmes alors l'arête Nord-Est, drapée de câbles, jusqu'à l'Épaule où nous attendîmes quelques minutes pour examiner la caravane Penhall qui arrivait précisément en vue sur l'Arête de Zmutt. Après un jodel

1. Voy. *Alpine Journal*, IV, p. 185 : Ascensions Nord et Sud du Cervin, par F. C. Grove. — M. P.

de départ envoyé à nos amis, nous descendons rapidement les pentes jusqu'à la cabane. Il nous fallut pourtant prendre grand soin d'éviter les verres cassés et les boîtes de sardines accumulées en larges quantités. Une courte halte et nous voici dégringolant vers le Glacier de Furggen. A 5 h. 30 soir, nous débouclions nos guêtres sur la moraine en-dessous du Hörnli. Une heure et demie plus tard nous vagabondions dans la grande rue de Zermatt, et nous savourions bientôt, comme de simples mahométans, la « récompense des fidèles »[1].

Note. — Autant que j'ai pu m'en enquérir, l'ascension, jusqu'à 1894, n'a été refaite qu'une fois. Le 27 août de cette année-ci [1895], S. A. R. le duc des Abruzzes, le Dr Norman Collie et moi, nous sommes allés bivouaquer sensiblement plus bas que mes premiers quartiers. Sous la conduite du jeune Pollinger, qui était le seul professionnel de notre caravane, nous avons pris à droite de mon ancienne route, et, atteignant le Glacier de Tiefenmatten, nous l'avons longé jusqu'à l'endroit où il aboutit aux falaises du Cervin. Tournant droit alors, nous avons escaladé les pentes dans la direction de l'arête de neige, juste à l'endroit où elle se soude à la dent de rocher.

Nous avons trouvé la montagne presque complètement débarrassée de neige et de glace, et nous avons pu grimper sans sérieuse difficulté la face située à gauche de l'arête — dans le couloir tombant sur le Glacier du Cervin, — face qui, dans ma première ascension, avait été excessivement dangereuse. Pareille bonne chance nous suivit quand nous émergeâmes sur la face Ouest; nous y avons trouvé comparativement faciles et simples des

1. Un court récit de cette belle escalade parut sous la signature de A. F. Mummery, dans l'*Alpine Journal* de mai 1880, vol. IX, p. 458-62. — M. P.

parties qui, en 1879, avaient été formidables. A 9 h. 10 mat., nous avions gagné la partie supérieure de l'Arête de Zmutt ; elle fut, grâce à l'absence de neige, particulièrement aisée et, un peu avant 10 h. mat., nous atteignions le sommet. La crainte d'un mauvais temps menaçant nous avait poussés à prendre notre meilleur pas, et il n'est pas probable que l'ascension soit souvent faite aussi rapidement.

Quatre jours plus tard, trois caravanes se trouvaient ensemble sur cette face de la montagne : Miss Bristow, avec Pollinger jeune et Zurbriggen (ascension par la route du Hörnli et *descente* par l'Arête de Zmutt — la première descente effectuée sur cette face de la montagne) ; le Dr Güssfeldt avec Rey ; et M. Farrar avec D. Maquignaz (l'une et l'autre ascension par l'Arête de Zmutt, le Dr Güssfeldt descendant par la route du Hörnli et M. Farrar revenant par celle de Zmutt).

CHAPITRE II

LE CERVIN. — L'ARÊTE DE FURGGEN

Une année plus tard [1] à, l'Hôtel Couttet, je rêvais doucement à ma *bien-aimée*, l'Aiguille des Charmoz, à laquelle nous avions avec succès fait la cour les jours précédents, lorsque Burgener vint interrompre mon sommeil et m'arracher impitoyablement au délicieux confort de mon lit.

Toute protestation fut vaine. Le colossal contrefort du Cervin, l'Arête de Furggen avait tenté depuis longtemps ses désirs; et que peuvent bien peser le sommeil, le repos, la tranquillité béate, si on les met en balance avec la joie sauvage de saisir les saillies gris-brun du roc, de battre et d'entailler jusqu'à soumission complète les longs couloirs de glace noire? Tous les instincts invétérés de bataille avaient surgi en lui. Il voulait se lancer une fois encore à l'assaut des murailles et des arêtes, mesurer son habileté contre leur résistance muette et passive, les forcer maintenant, comme jadis, à céder à son attaque téméraire. Le temps pressait et, si une tentative avait à être faite, il devenait nécessaire, pour ne pas porter préjudice à des projets ultérieurs longuement caressés, de rallier Stalden cette nuit même. Nous atteignîmes rapidement Argentière, et là le cocher, pensant qu'il nous tenait bien

1. Cette première tentative par l'arête de Furggen eut lieu le 19 juillet 1880 : la simple nouvelle en fut publiée, sans notes techniques, dans l'*Alpine Journal*, X, p. 96. — M. P.

en son pouvoir, nous déclara froidement qu'il était tout à fait impossible d'arriver à Martigny pour le train de midi; du reste, ni ses chevaux ni d'autres n'en seraient capables. Nous n'étions pas gens à nous laisser ainsi leurrer. Saisissant nos piolets et nos sacs, nous laissons sur la route notre cocher désolé, et nous voici arpentant courageusement le sentier du Col de Balme. Le cocher, qui voyait la pile d'écus du tarif de Martigny se changer en une pauvre pièce de dix francs, protesta avec toute la vigueur d'un Chamoniard.

Nous fûmes soutenus, durant l'ascension du col, par l'espoir de nous procurer une voiture à l'auberge de la Forclaz. Mais, lorsque nous y arrivons, nous nous apercevons que la chance nous a abandonnés et nous devons affronter les horreurs poudreuses de la route de Martigny. A moitié étouffés par la poussière et plus qu'à moitié cuits par un implacable soleil, nous atteignons la station avec juste vingt minutes à dépenser. Burgener se rend vite compte des nécessités de la situation, il m'emprunte un franc et se précipite dans la ville, et, avant que nous ayons pu nous douter de l'objet de ses recherches, il revient avec un pot de grès plein de bière mousseuse. Les gaîtés de John Barleycorn[1] que nous trouvâmes au fond de nos verres eurent vite effacé nos misères, et avant que le train ne fût arrivé, la joie était venue de nouveau faire partie de la caravane.

Nous arrivons à Stalden à quatre heures du soir environ et nous y arrêtons pour passer la nuit, ce qui permet à Burgener et à Venetz d'aller se mettre en règle avec l'Église, chose qui leur sembla désirable devant les for-

1. John Barleycorn (barley, orge; corn, grain) est le héros d'une vieille chanson, apologiste de la bière, qui en décrit la fabrication depuis la récolte du grain jusqu'à la mise au tonneau.

midables difficultés de l'Arête de Furggen. Pareille pensée et pareille préparation me parurent bien faites pour nous jeter un mauvais sort, et les événements ultérieurs démontrèrent clairement les déplorables effets que cette absolution peut avoir sur les nerfs ; pourtant Burgener et Venetz me semblèrent l'un et l'autre en excellent état d'esprit quand ils revinrent. Nous passâmes ce beau soir d'été à conter des histoires de chasses au chamois et des exploits perpétrés à travers les neiges d'hiver.

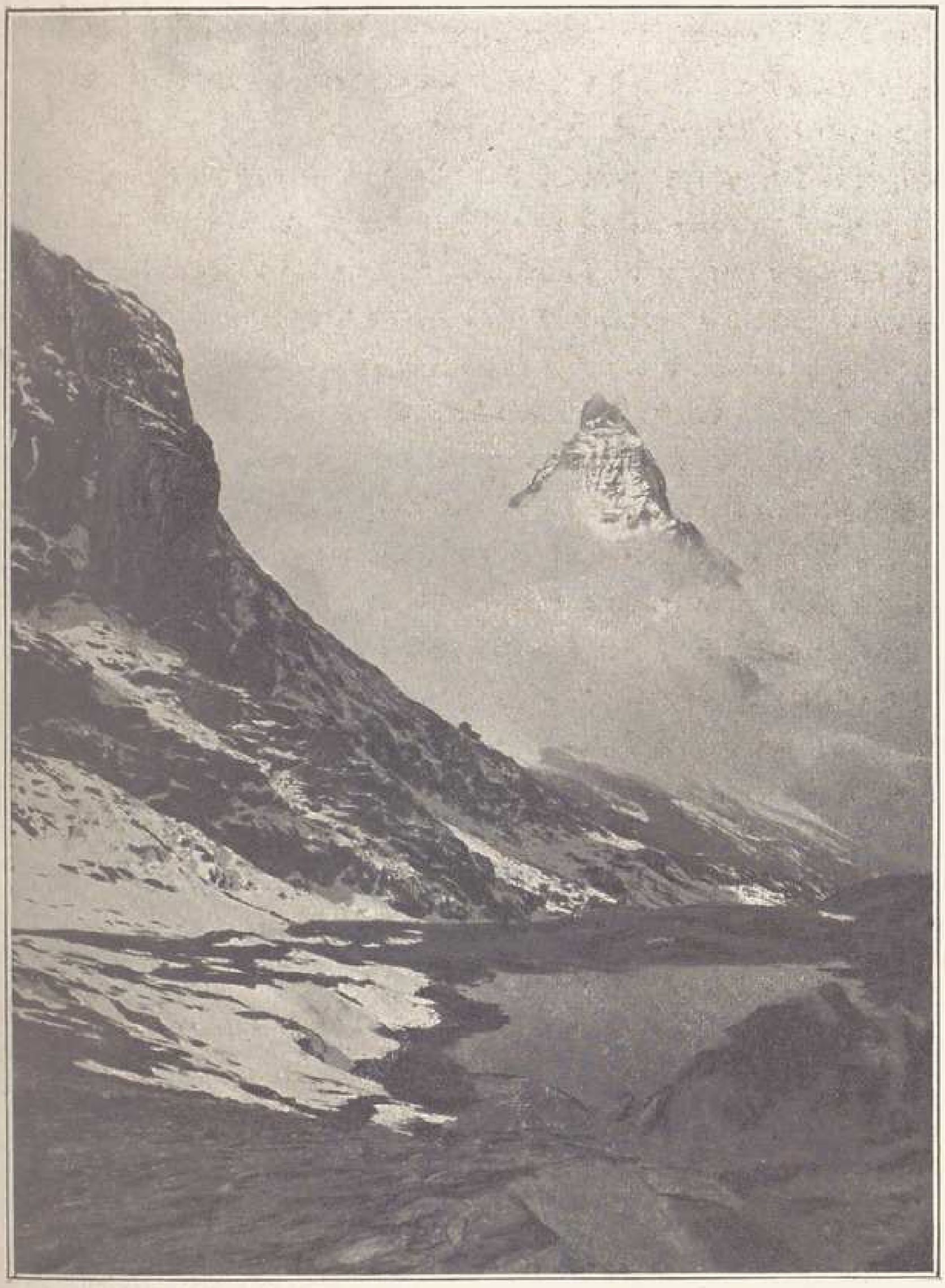
Le jour suivant nous partons en flânant jusqu'à Saint-Nicolas, et nous allons gaiement en voiture jusqu'à Zermatt; nous en repartons le soir même à dix heures et demie pour notre arête. Près des derniers chalets, les guides, entraînés par la bonne apparence d'une petite grotte, s'allongèrent là et eurent tôt fait de s'endormir. Je m'aperçois vite que le gazon est humide, pour ne pas dire mouillé, et le vent terriblement froid. La sensation d'inconfortabilité produite par cette installation sommaire finit par mettre ma patience à bout, et, comme les guides ne font pas mine de se lever, je me vois obligé de jouer du piolet sur mes dormeurs récalcitrants. On reprend les sacs et l'on se met doucement en route. Depuis cet incident nous marchons plus lentement ; finalement Burgener se déclare indisposé et comme conséquence je me vois obligé de prendre son sac. Nous continuons péniblement jusqu'à ce que nous arrivions à une grosse pierre, près du Lac Noir. Il était dès lors presque certain que l'ascension devrait être abandonnée, aussi, après une heure de halte, reprenons-nous en dégoûtés le chemin de Zermatt, où nous arrivons trop tôt pour déjeuner, trop tard pour nous coucher.

Après un bain dans le ruisseau du Trift, je retournai prendre un piteux et solitaire repas à l'Hôtel du Mont-

Rose ; de mon coin retiré j'entendais, de tous côtés, discuter mes chances de succès ; les plus ardents même négligeaient leur déjeuner pour aller prendre la pose pénible de la lunette et regarder à travers le gros télescope l'Arête de Furggen.

Un grimpeur bien connu a émis un doute, à savoir si la vertu chrétienne de la bonne humeur fait partie du devoir d'un homme avant neuf heures et demie du matin. J'espère qu'il n'en est pas ainsi, sans quoi Venetz et moi aurions devant les yeux « un mauvais quart d'heure » à passer plus tard. Burgener, avec beaucoup de sagesse, s'en alla trouver son lit ; il se libéra ainsi de la discussion par laquelle Venetz et moi nous essayâmes de passer les heures lentes à s'écouler. Avec la fin de la journée, les choses prirent meilleure tournure. Burgener, nous dit-on, allait mieux ; il paraissait même disposé à renouveler notre tentative. Deux caravanes devaient partir par la route du Hörnli à 11 h. soir ; aussi, pour éviter le bruit et l'ennui d'une troupe aussi nombreuse prîmes-nous la décision de ne pas partir avant minuit.

Grâce aux habituels retards, nous ne sommes pas en route avant 12 h. 45 mat., et nous voici encore une fois nous dirigeant vers les pentes où nous avions fait halte la nuit précédente. Pendant que les guides avalent une sorte de déjeuner préparatoire, je suis les curieux mouvements d'une lumière, loin là-bas, sur le Glacier du Gorner. La petite lumière provenait certainement d'une lanterne, mais ses mouvements étaient d'une extraordinaire indécision. Parfois elle allait rapidement dans sa marche sur le glacier, parfois elle s'arrêtait, se dandinait, en haut ou en bas, de-ci et de-là, jouant à cache-cache derrière quelque bloc de rocher ou de glace, reparaissait, et finalement revenait à son point de départ. Ces mouvements se



CERVIN ET LAC DU RIFFEL

répétèrent : dès lors il ne semblait pas possible d'assigner un but à ces divagations. Puis mon esprit fut entièrement occupé par l'Arête de Furggen, et, dès que nous fûmes de nouveau en partance, je ne pensai plus à l'étrange va-et-vient de la petite lumière. Les guides évidemment tenaient à faire oublier les lents progrès de la nuit dernière par leur marche rapide de cette nuit ; ce fut donc avec une grande joie que je saluai notre arrivée au large plateau de pâturages marécageux qui s'étend en dessous du Lac Noir.

Quelques minutes plus tard nous étions entourés par le vacillement ensorcelé, surnaturel, d'innombrables feux follets. A chaque pas ils flottaient, à droite, à gauche, toujours, en apparition ; à peine avions-nous passé qu'ils rampaient furtivement derrière nous, suivant nos traces, inquiétants, pleins de menaces auxquelles il ne semblait pas plus possible d'échapper en s'enfuyant qu'en s'envolant.

Les guides étaient frappés d'horreur. Burgener, crispé à mon bras, murmurait d'une voix rauque : « Les voyez-vous, Monsieur, les âmes des Trépassés. »

Nous étions marqués pour la vengeance des dieux immortels. Les démons qui hantent les escarpements du Cervin guettaient déjà leur proie ! Tel était le sens des chuchotements d'angoisse des guides. Je suis obligé de le confesser, les petites flammes bleues, rampantes, le silence absolu, la contagion de la crainte superstitieuse de mes compagnons me pénétraient d'une horreur instinctive. Je compris pourtant que, si je ne voulais pas retourner à Zermatt, déjoué et battu une seconde fois, il me fallait abandonner les délices d'une séance de spiritisme et entrer dans le vif d'une explication des faits. Mes efforts dans ce sens ont dû conduire Burgener et Venetz

à cette conclusion erronée que chaque mètre carré d'Angleterre, d'Écosse et du Pays de Galles est illuminé, chaque nuit, par de pareils jeux de lumière, mais bien plus brillants et plus émotionnants encore. En dépit de la façon malheureuse dont mon allemand me manquait juste au moment où j'allais leur donner une preuve convaincante, les guides commençaient à penser que ces « Geister », ces Esprits, étaient, peut-être des imposteurs; hélas: ce n'était pas tout.

« Ach lieber Herr. » « Ah! cher Monsieur, mais n'avez-vous pas aussi vu la petite lueur errante sur le Glacier du Gorner? Il n'y a pas de terrain marécageux là-bas. C'était donc bien un Esprit. »

En vain protestai-je que c'était une lanterne. « Une lanterne! Que pouvait-elle bien avoir à faire là? C'était une direction que personne ne prenait; du reste, elle ne se mouvait pas comme une lanterne, mais elle errait de ci et de là, clignotant et tournant, précisément comme peut le faire un esprit immatériel, qui n'a aucun but. »

La position devenait en toute conscience assez sérieuse. C'est un fait bien connu (attesté par toutes les autorités ecclésiastiques des vallées de Saas, de Zermatt et d'Anzasca) que quiconque a vu un Esprit est certain d'être tué dans les vingt-quatre heures! Je fis observer à Burgener que, ceci étant, il n'y avait aucun avantage à faire demi-tour; en effet, ou c'étaient des Esprits, et dans ce cas nous serions fatalement tués, ou ce n'étaient pas des Esprits, et alors nous pouvions aussi bien poursuivre notre route. Les guides admirent ce dilemme, mais firent la réflexion que, même ainsi, grimper un pic avec la perspective d'être jeté bas par quelque Esprit malfaisant n'était pas d'une gaîté folle. J'opinai à cette remarque,

non sans faire observer le désagréable ennui qu'il y avait à être ainsi attiré hors de l'Hôtel du Mont-Rose, peut-être de la table d'hôte elle-même, par un mauvais démon et ses mirmidons. Je fis observer à Burgener avec quel dédain et quel mépris le clergé de Zermatt, toujours jaloux de ses bons frères de la vallée de Saas, considérerait sa fuite devant les larges griffes du démon et les ailes noires de l'enfer. Burgener, qui, comme Luther et les premiers chrétiens, avait eu des accointances personnelles avec Sa Majesté Satan, fut d'accord avec moi que ce serait évidemment d'un fâcheux effet, et que, tout bien considéré, la balance l'emportait en faveur d'aller plus avant. Étant le plus sceptique, je fus promu au poste de chef de la caravane.

Soudain, dans le lointain, deux lumières apparaissent. « Les autres caravanes » : m'écriai-je, pensant que la peur des guides serait un peu atténuée par la présence des autres. Mais Burgener et Venetz avaient les « Esprits » en tête et assuraient que ces lumières en étaient encore. Je les forçai à presser le pas et à nous en assurer.

« Comment », crièrent-ils, « mais vous ne savez donc rien des Esprits pour oser tenter pareille chose? » Burgener, après maintes tentatives de persuasion, consentit à envoyer un jodel dans la nuit, un procédé non sans grand danger — les Esprits n'aiment pas être appelés, — un procédé à n'employer que sans forfanterie et avec timidité — les Esprits n'aiment pas qu'on se moque d'eux. A notre grande satisfaction un joyeux salut nous fut renvoyé, salut dans lequel les guides reconnurent la voix de Peter Taugwalder.

Le scepticisme ayant été grandement fortifié dans la caravane par le plus opportun des renforts nous continuâmes gaiement. Mais voici qu'un grand corps lumineux,

les bras étendus, traverse notre sentier, et, instantanément se replonge dans la nuit noire. J'avoue volontiers que moi-même, le sceptique, je sursautai à cette apparition, et que je restai immobile, pénétré d'une horreur et d'une crainte superstitieuses. Les guides, eux, étaient agités d'autres sentiments. Sachant qu'à quelques mètres se trouvait la chapelle, consacrée, du Lac Noir, ils me contrepassèrent brusquement et se précipitèrent, en une panique folle, vers cette oasis, vers ce refuge contre toute crainte.

Une seconde fois l'apparition se plaça devant nous, mais nous pouvions maintenant nous rendre compte que notre mystérieux ennemi n'était autre que le portier même de l'édifice sacré. Une chandelle laissée dans la chapelle par Taugwalder avait jeté un rayon de lumière sur le porche de bois, alors que la porte s'était ouverte et refermée sous une poussée du vent.

Les guides entrent faire leurs dévotions pendant que je continue lentement ma route. Près du Glacier de Furggen, je m'asseois sur une pierre et j'attends. Au bout d'une demi-heure j'en viens à me demander si quelque nouvelle bande d'Esprits ne les a pas ramenés incontinent à Zermatt. Fort heureusement, comme la première ligne grise du matin commençait à se montrer à l'Orient, mes appels étaient entendus ; et, réunis de nouveau, nous avancions rapidement sur le glacier. Quand le soleil se leva, ses premiers rayons tombèrent sur de longues aigrettes de neige tourbillonnant sur la crête du Cervin ; c'était d'une beauté féerique, mais cela nous annonçait aussi plus de vent que nous n'en eussions désiré.

Nous avions maintenant atteint la base du glacier abrupt qui se cramponne à la face Est du Cervin, et, comme nos aventures de revenants nous avaient indû-

ment retardés, nous nous déterminâmes à essayer de couper au plus court et à monter en travers, au milieu de glaces crevassées, jusqu'à un couloir de rocher qui devait certainement nous donner accès à la muraille de rocs brisés située immédiatement sous l'Arête de Furggen. L'adoption de cette ligne d'ascension est un exemple frappant des erreurs auxquelles le meilleur guide de glacier lui-même peut être sujet à l'occasion. Je n'hésite pas à affirmer que Burgener n'a pas son pareil pour le talent avec lequel il peut diriger sa caravane à travers une chute de séracs, et pour le flair instinctif qu'il possède de choisir le meilleur itinéraire. Mais dans cette occasion, il s'égara de la plus belle façon. On peut trouver une route facile au pied même de notre couloir, en suivant sous l'arête Nord Est jusqu'à ce qu'on ait atteint le bassin supérieur du glacier et en prenant alors en travers une bande de neige légèrement inclinée; mais le grimpeur pourra encore suivre le plateau du glacier jusqu'au pied de la Furggengrat, et trouver près de sa base une voie également facile conduisant aux neiges supérieures.

Nous ne prenons pourtant aucune de ces directions et nous voici bientôt engagés dans un dur travail de glacier, en des passages des plus sensationnels. A un moment donné il devint même probable que nous allions être obligés de revenir sur nos pas. La lèvre supérieure d'une énorme crevasse nous dominait de douze à quinze mètres et ce fut seulement grâce à leur très brillante habileté que Burgener et Venetz purent forcer leur route à l'aide d'une petite crevasse transversale qui, heureusement, coupait l'autre. Arrivés au-dessus de cette difficulté, nous nous arrêtons quelques minutes pour examiner notre ligne d'attaque.

Depuis le Col du Breuil jusqu'aux grandes pentes de

neige de la face Est, une falaise abrupte garde de toute approche la partie supérieure de la montagne; le couloir de rocher, cité plus haut, semblait le seul point où nous pouvions briser et franchir ses défenses. La principale objection à ce projet était la fréquence certaine des avalanches de pierres et l'impossibilité de gagner commodément la base du couloir sinon en ascensionnant la profonde rainure creusée par ces mêmes pierres dans la partie inférieure de la pente de glace. Nous sommes pourtant tous d'accord qu'en plein XIXe siècle il n'est pas probable que des pierres bien élevées se mettent en mouvement à cinq heures du matin, aussi tournons-nous deux rimayes, et escaladons-nous le couloir d'avalanche, en nous élançant à une furieuse allure ; un bruit de pierre vient même stimuler à son maximum la rapidité de nos mouvements. Le couloir de roc se trouve verglassé et non sans difficultés; et nous ne pouvons l'escalader que précisément dans la ligne de tir. C'est donc avec une sensation profonde de joie que nous apercevons un défaut dans la falaise à notre gauche et que nous pouvons y trouver une route vers les faciles pentes de la face même.

Là nous faisons halte pour reprendre haleine, car l'exercice désespéré que nous venons de faire a été trop violent, pour être du goût même du plus habile de la caravane. Un petit filet d'eau, que le soleil venait d'éveiller de son sommeil glacé, nous invitait au déjeuner; les sacs furent dépliés et nous nous étendîmes pour prendre du repos pendant une demi-heure. Loin dans le bas, une caravane se dirigeait sur le Col de Furggen ; nous ayant aperçus elle fit retentir les échos de la montagne de ses joyeux jodels.

En nous portant sur la gauche nous atteignons bientôt

l'arête et nous continuons notre ascension sans difficultés d'aucune sorte, jusqu'à ce que nous ayons atteint, à 9 h. mat., la grande tour que l'on aperçoit de Zermatt sur la ligne gauche du ciel juste en-dessous du pic terminal. Arrivés à la brèche, entre la tour et la masse de la montagne, nous dominions un couloir de la plus épouvantable pente. Loin au dessous de nous, au milieu des rocs de ses arêtes inférieures, des vapeurs se mouvaient en se contournant, semblables dans leur agitation sans trêve à des esprits à demi éveillés attendant leur victime. Ce profond abîme me paraissait si étrange et mystérieux que je m'attendais presque à voir ces arabesques nuageuses prendre la forme d'un corps et jeter à la mort ces mortels téméraires qui avaient surpris les Trépassés dans leur sabbat nocturne.

Très au delà, les grandes arêtes, armées de fantastiques séracs, se profilaient parfois, coupées net sur un ciel bleu-noir, et bientôt après les rocs étaient cachés dans un nuage barbouillé de neige volante ; le rugissement de chaque furieuse rafale était suivi du bruit terrifiant des chutes de glaçons, et du fracas des gros blocs de rochers précipités du sommet.

Le pic terminal paraissait formidable, et, avec un pareil temps, ne pouvait être raisonnablement attaqué dans des conditions suffisantes de sécurité. Nous décidons en conséquence de revenir par le travers à la route du Hörnli[1]. Escaladant une seconde tour, précisément au-

1. L'ascension du Cervin par l'Arête de Furggen a été tentée à nouveau, le 11 août 1890, par M. Guido Rey (Voy. *Rivista Mensile*, X, p. 210). Le célèbre alpiniste italien revint à la charge, le 24 et le 28 août 1899. Une fois arrivé à l'Épaule de Furggen, dernier point atteint par Mummery avant sa traversée vers l'Épaule du Hörnli, il ne put réussir à escalader l'arête que grâce à une corde jetée du dernier ressaut de l'arête par une caravane de guides envoyée à cette intention par la route du Hörnli, le sommet et le haut de l'arête ; il ne put même pas réussir à surmonter un terrible sur-

AMIS DU VIEUX

dessus de la précédente et comme elle visible de Zermatt, nous nous arrêtons quelques minutes et nous apprêtons à faire une rapide traversée. Jusque-là nous n'avions pas été exposés à la ligne de tir des chutes de pierres, mais maintenant nous nous trouvions obligés de sortir de notre couvert et de passer par les baguettes d'une foule de glaçons et de pierres que la tempête arrachait des murailles supérieures. Il était extrêmement difficile d'éviter ces projectiles, à cause de la façon dont le vent les jettait hors de leur route normale et apportait précisément au milieu de notre caravane ceux qui semblaient devoir tomber devant nous. Après l'avoir échappé belle plus d'une fois, nous tendons vers un point quelque peu abrité par un avancement supérieur. Burgener tourne droit sur lui, et, à une vive allure à travers ces pentes, nous amène aux pieds de ce ressaut sur une corniche où nous sommes en sécurité.

Immédiatement en avant de nous, les longues et impitoyables dalles furent balayées sans répit par une masse sifflante et hurlante de fragments de toute sorte et de toute taille. Burgener, qui pourtant avait toujours de bonnes raisons contre tous gaspillages, nous suggéra qu'il pourrait être sage de boire notre champagne et de consommer nos autres vivres, avant qu'un sort moins convenable ne nous les enlevât. Le sac fut débouclé, et, avec une grave et sérieuse religion, avec tous les égards dus à une aussi solennelle occasion, nous procédâmes à user de toutes les excellentes choses dont le prévoyant Seiler nous avait munis. Sous la douce

plomb, et ce fut seulement le 28 qu'il parvint par la route du Hörnli et le sommet à descendre et à remonter ce surplomb, achevant de cette curieuse façon l'exploration de l'Arête de Furggen. Voy. *Alpine Journal*, XX, p. 17-20, les détails de cette course et une photographie montrant bien la verticalité de cette terrible arête. — M. P.

influence de ces provisions variées notre état d'esprit atteignit son plus haut diapason et la physionomie de Burgener reprit son air de confiance habituel ; une fois encore, à une chute de pierres, il se prit la barbe dans un mouvement de méfiance en appelant « der Teufel » le Diable à témoin que nous nous étions déjà trouvés dans de tout aussi mauvais parages. En songeant maintenant à ce déjeuner, je n'ai pas le moindre doute que Burgener n'ait parfaitement compris qu'une caravane gaie et confiante en elle-même pourrait alors éviter les chutes de pierres, se glisser le long de ces dalles rapides, en un style et à une allure, dont seraient incapables des hommes anxieux et sans énergie. Son but fut pleinement atteint ; dès que nous eûmes assuré nos chapeaux avec nos divers mouchoirs, que nous eûmes jeté un coup d'œil aux lacets de nos brodequins, nous nous sentîmes en pleine confiance les uns dans les autres, et nous eûmes l'agréable sensation que glaçons et pierres exhiberaient pour nous leur talent habituel à manquer le fidèle grimpeur.

Nous voici bientôt à sauter le long des dalles comme une harde de chamois effrayés. A un ou deux endroits, quand toute la caravane se trouve ensemble, sans sécurité, sur des marches extrêmement mauvaises, nous sommes forcés de modérer un peu notre allure; même alors notre chef ne nous permet aucune hésitation, et, que cela nous plaise ou non, son « Schnell nur schnell » « Vite, allons vite » nous entraîne sans répit. Un léger coup sur la tête frappé par un éclat de glace, ou bien encore la chute d'une grosse pierre jouant à cache-cache au milieu de la caravane portaient à leur maximum les admonitions de Burgener.

Il est inutile de dire que quelques minutes seulement de ce genre d'exercice suffirent à nous amener en dehors

du champ de tir et que nous pûmes ensuite progresser en toute sûreté. A une courte distance se trouvait la fameuse « Épaule ». Dispersées çà et là sur ce ressaut, se trouvaient deux caravanes, faisant toutes deux l'ascension par la route habituelle. Les rejoindre n'était pas facile. Un rocher nu, sans prises, d'une extrême inclinaison, barrait la route. Burgener fait un effort pour s'y hisser, mais un des guides qui se trouvent sur l'Épaule descend vers nous, et, après avoir inspecté la falaise, crie que c'est « ganz unmöglich » « entièrement impossible ». Confiant dans cette appréciation, notre guide-chef revient et nous essayons de traverser quelques dix mètres plus bas. Cette direction devient bientôt absolument impraticable, et les guides qui sont sur l'arête nous disent gentiment que nous n'avons plus qu'une chose à faire, de retourner par où nous sommes venus. L'avis est bon sans doute, mais il nous met en rage et nous revenons une fois encore à la première ligne d'attaque de Burgener. Après de considérables difficultés, nous réussissons à forcer notre route à travers le rocher lisse, réfutant victorieusement les avis timorés du premier guide. Nous voici enfin sur l'Épaule, juste au point où l'arête aboutit au pic terminal.

Les autres caravanes ayant vu que notre succès est désormais assuré, reprennent leur ascension, en sorte que nous sommes obligés de nous mettre à l'abri sous un gros rocher, avec un regret bien senti que le fameux champagne ne soit plus à boire et que nous n'ayons plus toutes les choses exquises déjà dévorées. Nous escaladons enfin le sommet, nous revenons à l'Épaule et... nous aurions dû être rentrés à Zermatt à 5 h. soir, si je n'avais pas malheureusement fait quelque remarque au sujet des Esprits et des Ames des Trépassés. Cette bonne (ou mauvaise) troupe avait été oubliée dans l'excitation de

l'escalade, mais ma maladroite remarque rappelait l'attention de Burgener sur l'imminence de la catastrophe qui devait nécessairement nous surprendre. Pour des raisons qu'il n'aurait pas pu expliquer clairement, il considérait comme certain que les Esprits ou nous précipiteraient des pentes de la montagne ou jetteraient sur nos pauvres têtes quelque chose de dur et de lourd, et cela avant que nous ayons atteint le point où se dresse la nouvelle cabane. Ce fut en vain que je lui fis observer que les divers pouvoirs surnaturels seraient capables de nous détruire aussi bien à Zermatt que sur la montagne. Burgener, tout en admettant l'excellence théorique de ma doctrine, ne lui accordait évidemment pas le bénéfice de l'actualité. Son opinion sur ce sujet paraissait aussi illogique que ses vues sur le dimanche en montagne. Sur cette dernière grave question, il soutenait que faire ce jour-là une expédition difficile, c'était certainement et distinctement « tenter la Providence ». Quant aux expéditions faciles, on pouvait les entreprendre, car, disait-il, dans telle ou telle montagne, vous pouvez vous risquer, arrive que voudra, et il entreprenait alors de soutenir son opinion avec des arguments d'un matérialisme achevé. En l'occasion, il pensait clairement que les avantages naturels du terrain avaient d'excellentes chances de déjouer notre ennemi aux aguets; malgré cela, nous descendîmes avec la plus grande exagération de soins; un seul marchait à la fois et des supplications constantes nous étaient adressées avant que la corde suffisante nous fût donnée pour marcher. Ces laborieuses précautions étaient suivies d'une profusion de serments pieux et parfois de jurements contraires, et chacun dut faire vœu d'une chandelle de belle grosseur à un saint connu de Burgener, à la condition, bien entendu, que ledit saint nous donnât le pouvoir de

déjouer les Esprits malins. Quand nous fûmes dûment arrivés sur le Glacier de Furggen, Venetz émit un doute, à savoir si notre saint avait réellement gagné les cierges promis. Et voilà qu'il nous montre un petit collier qu'il porte et dans lequel se trouve ou une dent, ou un pouce, ou encore quelque pauvre débris d'un patron excessivement saint, et qui, il l'assure, est « capable », comme le dirait un joueur de cricket, « de rosser de sa batte tous les Esprits de Zermatt ». Burgener pourtant assura que dans un pareil marché, le meilleur plan était de payer, « surtout », ajouta-t-il, « quand il ne s'agit que de quelques francs ». Si bien que nous acquittâmes régulièrement notre dette. Nous arrivâmes à Zermatt juste à temps pour la table d'hôte, après une journée variée du plus excitant intérêt.

Le jour suivant nous marchons et roulons en chemin de fer puis en voiture jusqu'à Chamonix. Nos esprits étaient encore préoccupés des diverses apparitions rencontrées la veille. Burgener, après une conversation prolongée avec le curé de Stalden, était arrivé à la conclusion que ni les cierges ni la relique de Venetz ne nous auraient protégés efficacement contre les Ames des Trépassés, et que, par conséquent, les apparitions que nous avions vues pouvaient bien ne pas avoir été des apparitions réelles et de bon aloi. Mon explication des feux-follets fut acceptée, et ceux-ci furent relégués au simple rang de phénomènes naturels. Mais il devenait moins facile de se débarrasser de la petite lumière du Glacier du Gorner. Burgener et Venetz pensaient que probablement quelque grosse pépite d'or avait vu l'occasion d'aller, près de ou sur le glacier, se « wachsen » se « grossir » d'autres parcelles; et ils soutinrent leur théorie à l'aide des arguments les plus ingénieux. N'y

avait-il pas de l'or dans la vallée de Macugnaga? Et s'il y avait de l'or d'un côté du Mont-Rose, pourquoi n'y en aurait-il pas de l'autre côté? Du reste, il demeurait évident que le seul procédé par lequel l'or se pouvait créer était en se « wachsenissant » (si c'est là le dérivé correct), et que si cela arrivait à Macugnaga, pourquoi pas aussi à Zermatt? Il apparaissait donc certain que dans cette période de croissance, il devait se montrer errant, exactement comme la petite lumière que nous avions vue. J'étais préparé à accepter toutes ces explications, mais je ne pus pourtant pas convenir que, dans cette phase de croissance infantile, l'or fut capable de faire sur le glacier des promenades aussi idiotes et sans but. D'autre part, je fis remarquer que l'endroit était aussi bien choisi que possible pour être la demeure d'un dragon, et que les mouvements que nous avions vus paraissaient être exactement ceux que l'on sait entrer dans les habitudes de ce reptile. Les guides furent déplorablement sceptiques à cet endroit, et, même avec des indications authentifiées par Scheuchzer pour me soutenir, ils ne voulurent pas admettre l'existence de ce très intéressant animal[1].

A notre arrivée à Chamonix, un ami vint se joindre au débat et projeter sur le problème une nouvelle et décisive lumière. Une école de jeunes filles, avec ses maîtresses et leurs attirails paraphernaux d'étude et de curiosité, avait séjourné quelques jours à Zermatt. Désireuses d'acquérir la connaissance étroite et intime du glacier, elles étaient allées se promener au Gorner et s'étaient éparpillées sur la glace. Une des jeunes filles, douée des instincts innés

1. Ὀυρεσιφοίτης Helveticus sive Itinera per Helvetiæ Alpinas Regiones facta annis MDCCII ad MDCCXI, par J.-J. Scheuchzer. Nouvelle édition (Leiden, 1723) de son voyage de 1706, illustrée de figures des plus curieuses, parmi lesquelles d'invraisemblables dragons que l'on rencontre sur les glaciers — M. P.

d'un vrai montagnard, eut la crainte d'être en retard pour la table d'hôte, et revint sur ses pas. Naturellement, lorsque ses compagnes furent de nouveau rassemblées sous l'œil sévère du « génie tutélaire », son absence jeta l'alarme, et toute l'école fut à nouveau dispersée sur le glacier pour chercher quelques traces de la jeune fille perdue. Le soleil s'était couché, et maîtresses et élèves se trouvèrent bientôt incapables de se sortir d'embarras. M. Seiler finit par être inquiet et les envoya chercher par un guide avec sa lanterne. Le guide passa le reste de la nuit à tirer toute cette jeunesse inconsolable des trous et des creux divers où elle était tombée.

Les espoirs de fortune de Burgener, mes espérances d'avoir découvert, en plein XIXe siècle, un dragon véritable, tout cela était mis en pièces. N'empêchait, comme dit Burgener, avec ou sans Esprits, nous avions eu une journée splendide et nous avions amassé des souvenirs qui ne nous quitteraient pas de longtemps dans les soirs d'hiver. Il ajouta : « C'est dommage que nous nous soyons tant pressés à propos de ces cierges. »

CHAPITRE III

LE COL DU LION[1]

Un glorieux jour de la fin de juin 1880, en fait, une semaine ou deux avant les événements que nous venons de décrire, Burgener et moi venions de terminer la partie la plus sérieuse de notre travail de la journée, le passage du Col Tournanche; nous passions notre temps à nous chauffer sur un rocher un peu au-dessus du plateau horizontal du Glacier de Tiefenmatten. Le calumet de la paix enguirlandait l'air de fins nuages et de rubans de fumée, au milieu des rocs qui nous dominaient, pendant que devant nous se dressait la plus grandiose muraille dont les Alpes puissent s'enorgueillir, l'immense face Ouest du Cervin. Graduellement mon attention se rive au Col du Lion et il entre dans mon esprit que jamais on ne pourra choisir une manière plus difficile, plus détournée et plus mauvaise pour aller de Zermatt au Breuil que d'user de ce col comme passage. Je communique aussitôt à Burgener cette idée brillante et — j'en avais alors la conviction profonde — originale, mais il ne répond pas tout de suite à l'enthousiasme qui m'est hâtivement venu. Au contraire, il me fait observer que de nombreux touristes et de nombreux guides ont été possédés du même désir et qu'après un examen plus serré ils en ont invariablement aban-

1. Cette expédition eut lieu le 6 juillet 1880 et ne fut que brièvement relatée dans l'*Alpine Journal* : X, p. 359. — M. P.

donné l'idée. Pourtant, pendant que nous faisions le procès d'une bouteille de champagne, la première partie puis une autre portion du couloir furent déclarées praticables ; sur ces entrefaites Burgener ayant rendu une visite finale, et prolongée, à la gourde d'eau-de-vie — pour obvier aux mauvais effets que pouvait causer dans la machine humaine le trop pétillant champagne — Burgener décida que, le « Es geht gewiss » « ça ira certainement » prononcé, premièrement, il serait possible de pénétrer dans le couloir par le bas, et, secondement, il serait possible d'en sortir par le haut.

Il était vrai que le couloir présentait aux deux tiers de l'ascension une partie d'un aspect des plus rebutants, là où quelques rocs à pic coupaient le large ruban de la neige et laissaient de part et d'autre deux étroites cheminées garnies de glace noire à travers lesquelles le grimpeur aurait à forcer sa route. Mais il y avait encore une autre sérieuse objection, c'était que, si nous nous trouvions barrés près du col, il deviendrait très dangereux de reprendre nos traces, car le couloir était certainement balayé par d'importunes chutes de pierres aussitôt que le soleil atteignait les grandes faces rocheuses du Cervin ou de la Tête du Lion et fondait le verglas qui seul maintenait les débris en position. Cette dernière objection fut, pourtant, promptement abandonnée, car elle devenait en réalité une raison de plus pour ne pas battre en retraite. Une fois dans le couloir nous devions, quelques difficultés qu'il s'y trouvât, poursuivre jusqu'au sommet. En définitive, nous nous déterminons à descendre à Zermatt pour y faire les préparatifs nécessaires en vue d'un assaut pour le lendemain.

A notre arrivée, Burgener apprit que deux récentes additions à sa famille venaient de mourir, si bien que

notre expédition allait en être retardée temporairement. Pendant ce temps je recueillis des informations très défavorables sur notre couloir.

M. Whymper, l'examinant du haut du col, le décrit en ces mots[1] : « D'un côté une muraille à pic surplombe le Glacier de Tiefenmatten... Jetez une bouteille sur le Tiefenmatten, aucun son ne vous revient avant une douzaine de secondes. »

« ... Combien effrayant et vertigineux il est de jeter les yeux si bas, » dit le poète.

Puis, dans les « Heures d'exercices[2] », je rencontre le passage suivant : « De l'autre côté » du Col du Lion « une face escarpée tombe droit au Nord sur ce que nous savions être le Glacier de Zmutt. Les quelques espérances que j'avais eues de faire de cette brèche un passage du Breuil à Zermatt s'évanouirent immédiatement. »

Fort heureusement ma confiance en Burgener était à la hauteur de ces coups de boutoirs, et j'avais l'assurance qu'une fois partis pour cette expédition nous la mènerions à bonne fin.

Le lundi, 5 juillet, Burgener arriva comme il l'avait promis, mais il était fatigué de sa course en pleine chaleur, et peut-être bien aussi du festoiement des funérailles, qu'il me parut avoir suivi avec force et persistance. Nous décidâmes en conséquence de partir à dix heures du soir de Zermatt même, au lieu d'aller coucher au Stockje en vue de couper l'expédition du lendemain. Après la table d'hôte, je pensai qu'une courte sieste ne ferait pas mal, et, ayant averti le portier de l'hôtel de me réveiller à neuf heures et demie, je m'en allai dormir.

1. *Scrambles amongst the Alps in the Years 1860-1869*, par Ed. Whymper; London, 1871; Édition anglaise, p. 90-1; française, p. 90. — M. P.

2. *Hours of Exercise in the Alps*, par John Tyndall; London, 1871. — M. P.

Quand je fus éveillé par la lumière éblouissante d'une mauvaise bougie, j'eus la sensation d'être en retard et ma montre me fit aussitôt part de la pénible réalité : il était onze heures. J'avale la tasse de thé apportée par le portier et je me précipite dans le vestibule; j'y trouve Burgener dans l'état d'esprit d'un homme ensommeillé qui, depuis une heure et demie, est assis sur une chaise carrée. Il me dit tout de suite que, suivant lui, il était trop tard et que je ferais aussi bien de retourner à ce lit tant chéri. Pourtant, lorsque je lui eus exprimé ma contrition sincère et que je lui eus expliqué que mon retard provenait d'une erreur du portier, il consentit à oublier ce grave délit.

Le sac est promptement ajusté et nous voici sur le point de partir lorsque chacun demande où se trouve la corde. Burgener affirme que c'est moi qui dois l'avoir, alors que je suis également certain que nous la lui avons laissée. Nous regardons avec diligence dans le rez-de-chaussée de l'hôtel; on ne la trouve nulle part; à la vérité, si l'on en croit Burgener, nous aurions à la chercher dans les régions beaucoup plus basses de la cave ou de l'enfer. A la fin, en désespoir de cause, nous opérons une sortie pour tâcher de mendier, louer, ou acheter une corde à l'un ou l'autre des guides de Zermatt. Bien que nous soyons arrivés à amener aux fenêtres les plus diverses les têtes les plus variées, indignées sous leur bonnet de nuit, nous ne parvenons pas à trouver la moindre corde; il n'était pas probable en effet qu'un guide de Zermatt voulût venir en aide à un braconnier de la Vallée de Saas. Nous retournons, inconsolables, à l'hôtel, et le portier terrifié de notre langage énergique et de nos mines furieuses nous produit une corde qu'un Monsieur confiant lui avait laissée pour la nuit. Nos cons-

ciences sont à la hauteur de l'occasion, pas une crainte, pas un remords n'affecte leur sérénité : nous saisissons la corde et nous partons.

Sur ces entrefaites, il était presque 1 h. mat., nous nous mîmes à remonter la vallée aussi vite que possible. La nuit était très noire et lorsque nous arrivâmes sur le bas du glacier recouvert de pierres morainiques, ce ne fut pas sans difficulté que nous pûmes distinguer les crevasses. A chaque va-et-vient nécessité par une fissure plus large, il devenait nécessaire d'allumer une allumette-tison, et, dans les rares occasions où le vent ne la soufflait pas nous parvenions triomphalement à passer la difficulté. D'autres fois, quand le gaspillage des allumettes fut devenu excessif, nous mîmes à l'épreuve notre foi chrétienne et nous sautâmes avec l'assurance que nous prendrions pied quelque part. Traversant, et laissant là les moraines pour la glace pure, nous parvenons à voir un peu mieux et faisons des progrès relativement rapides qui nous conduisent au petit glacier venu de la direction de l'arête de neige du Cervin. A sa base se trouvaient une ou deux formidables crevasses, mes compagnons firent alors halte alléguant comme prétexte que nous aurions encore pendant la journée d'aussi bonnes occasions de mal finir et qu'il était totalement inutile de commencer par celles qui se trouvaient sous la main.

Nous trouvons une table de pierre et, sortant nos provisions, nous nous mettons à déjeuner. Puis nous nous racontons de vieilles histoires d'escalades jusqu'à ce que la lumière encore faible de l'Orient soit devenue un rayon ardent qui illumine le haut des montagnes d'une irradiation étrange et supra-terrestre, rendue doublement brillante par la sombre nuit qui s'attarde en dessous dans la vallée profonde. Nous avions repris notre ascen-

sion, lorsque tout à coup, d'un commun accord, nous nous reposâmes sur nos piolets pour regarder chacun le « vieux clocher » devant nous. Le soleil levant venait juste de toucher son sommet et la neigeuse Arête de Zmutt flambait d'une lumière rutilante. Nous suivons les rayons rouges du soleil qui descendent en rampant jusqu'à ce qu'ils aient atteint le large glacier en dessous, alors Burgener plante son piolet dans la neige et nous accolons la pente : le jour avait commencé.

Nous prenons franchement à droite pour arriver à une sorte de col qui mène de ce petit glacier sur le large bassin du Glacier de Tiefenmatten. Ce dernier se trouve un peu au-dessous de nous; mais, en traversant le long des pentes de neige amassée contre le Cervin, cela nous permet d'éviter de perdre beaucoup de hauteur; graduellement le glacier s'élève ainsi à notre niveau. Tout en restant près des terribles falaises de notre gauche, nous atteignons la rimaye, et pouvons enfin examiner la première partie du problème que nous avons à résoudre. Il était certain que la lèvre supérieure de la crevasse était inaccessible à un assaut direct. Cela aurait-il même été possible, que deux grosses masses de rocher auraient barré la pente à environ cent mètres au dessus, masses que surmontait la glace en une énorme bosse vert-sale qui formait un obstacle absolument imprenable. A la droite de ces masses rocheuses, mais séparée par une étroite pente, se trouvait une troisième masse, surmontée elle aussi d'un toit de glace en saillie. Il nous apparut comme tout à fait évident que la seule route pour arriver au couloir était de remonter la pente entre la seconde et la troisième bosse. Heureusement un gros sérac était bonnement venu former pont sur la rimaye, non pas à la vérité exactement au-dessous de notre direction, mais pas trop loin sur la droite.

Nous nous mettons à la corde, et, Burgener m'ayant fait passer le pont de glace, je commence à entailler la pente en me portant franchement à gauche. Mais, comme l'angle de la pente croît sans cesse, Burgener prend la tête, avant que nous ayons atteint la base de la masse de rocher vers laquelle nous tendons. Le passage en travers sous la masse en question fut formidable. La jambe droite, qui était près de la pente, ne pouvant plus passer entre la jambe gauche et la glace, un très désagréable changement de pied devenait dès lors nécessaire à chaque marche. Cela ne dura pas longtemps heureusement et nous pûmes atteindre la pente de glace entre la seconde et la troisième protubérance du rocher. Nous tournons alors franchement, bien que nous portant un peu sur la gauche, puis nous grimpons lentement la pente nue, luisante, jusqu'à la large expansion du couloir au-dessus des rochers et de leurs toits de glace surplombants. A notre gauche, sous l'ombre des murailles décharnées du Cervin, de larges plaques ou de longues bandes de neige adhéraient encore à la glace. La neige n'y était pas d'une grande épaisseur, n'excédant nulle part 12 à 15 centimètres, par contre elle était légèrement fixée par le gel à la couche inférieure. Nous montons rapidement sur des marches superficielles coupées dans ce placage peu solide. La neige avait glissé par places et il nous fallait entailler des plaques de glace vive ; mais au fur et à mesure que nous avancions, la neige devenait de plus en plus continue et notre courage se relevait rapidement. Il était pourtant évident que cette fine croûte neigeuse ne nous apportait aide qu'au prix d'abandonner délibérément toute possibilité de retraite. Aussitôt que le soleil toucherait cette pente et dès qu'elle ne serait plus glacée, toute tentative de s'appuyer sur cette neige n'aurait qu'un

résultat, celui de déterminer une vertigineuse glissade, un long saut par dessus les protubérances de rochers et une chute finale dans la rimaye. Ces considérations nous firent avancer au plus vite tout en gardant aux marches la plus petite taille compatible avec la sûreté du pied. De temps en temps nous nous arrêtions un moment pour regarder là-haut l'arête garnie de soleil, qui nous dominait d'une terrible hauteur, et le long de laquelle les voiles délicats et les banderolles de vapeurs s'enroulaient. Pourrions-nous jamais l'atteindre? Les farouches murailles du Cervin et de la Tête du Lion nous rejetteraient dans le couloir, et là, beaucoup au dessus, des rochers noirs surplombaient, coupant la neige et paraissant barrer tout passage au delà. Il nous semblait presque impossible de monter là-haut, et il y avait plus qu'une pointe d'anxiété dans ces mots de Burgener : « Wir müssen, Herr Mommerie, sonst sind wir beide caput. » « Faut arriver, Monsieur Mommerì, sans quoi nous sommes tous deux fichus. »

En attendant, le contact occasionnel de ses doigts avec la pente de glace — chose inévitable quand on entaille des pentes rapides — commençait à faire souffrir sévèrement mon compagnon. Comme ce travail devait être évidemment très long, il fut jugé préférable que les doigts les moins précieux fussent sacrifiés à ce procédé de marche. En conséquence, je pris alors la tête. Parfois encore la neige redevenait mince et de lourds coups de piolets étaient nécessaires pour couper la glace; mais pourtant à mesure que nous avancions le travail devenait moindre et à la fin une simple entaille du piolet suivie d'un bon coup de botte ferrée suffisait pour faire une marche convenable. Nous avançons enfin, rapidement et facilement, vers le pied des rochers dont il a été parlé plus haut et

qui constituent une des plus sérieuses difficultés du passage. Ces rochers, comme nous l'avions remarqué dans notre reconnaissance préliminaire de la montagne, étaient flanqués de chaque côté par d'étroits couloirs verglassés. Celui qui se trouvait à notre droite paraissait le plus facile, mais, malheureusement, le soleil chauffait déjà la Tête du Lion, et allait libérer de leurs liens glacés, qui seuls les retenaient à leurs places, les glaçons et les pierres : le résultat en serait une grêle incessante de débris qui descendraient le couloir en bourdonnant et en sifflant. Nous étions dès lors forcés de prendre la cheminée située du côté du Cervin et qui se trouvait encore à l'abri de la mousqueterie de la montagne. Burgener prend de nouveau la tête et le voici bientôt en face d'un travail peu ordinaire. La glace était nue et aussi dure que glace bien gelée peut l'être ; et de plus la pente en était extrêmement forte. Elle était même si mauvaise au dessus, qu'il s'arrêta et qu'il examina anxieusement les rochers du Cervin pour voir si nous ne pouvions pas nous échapper par là. Il était évident que nous y rencontrerions des difficultés prolongées, et finalement le problème du couloir restait entier. Une fois encore il se tourne maussadement vers le mur de glace, et, marches par marches, il nous taille une route. Le promontoire rocheux à notre droite, repoussant toujours les pentes vers le dehors, nous oblige à aller à gauche dans une sorte d'enfoncement semi-circulaire de la muraille. Soudain la taille des marches cesse. « Der Teufel », le Diable est apostrophé en termes à glacer l'âme et la moitié des saints du calendrier romain sont chargés à fond dans les plus vigoureux termes que la langue allemande puisse posséder, avec les plus sanglants reproches pour leur négligence criminelle envers le plus évident de leurs devoirs.

Le piolet de Burgener venait de se briser !

— A la moitié d'un couloir de glace de six cents mètres de haut, entre nous et l'impuissance absolue, un seul piolet demeure. Je me détache, je lie soigneusement mon piolet à la corde et l'envoie ainsi à Burgener. Mais la corde refusa de revenir à ma portée et j'eus le plaisir de continuer l'ascension des vingt-cinq mètres restant sans son aide morale et, ce qui était pire, sans le moindre piolet. Quand j'eus rejoint Burgener, l'arme brisée me fut remise. Nous étions maintenant au niveau supérieur de la protubérance rocheuse et nous pouvions voir que, sur sa pointe la plus élevée, venait s'appuyer un long ruban de neige venu d'en haut. Une fois sur cette neige il semblait que nos progrès pourraient être comparativement aisés, bien que, comme le montra Burgener par le simple expédient d'y jeter un morceau de glace, elle fut de cette mauvaise et détestable qualité que les guides appellent « pulverischen » « la neige poudreuse ». Comme d'autre part elle était au plus fort angle de pente compatible avec sa stabilité, il était évident que nous aurions à placer en la Providence plus de confiance qu'on ne croit nécessaire de le faire en ces temps de peu de foi. Pourtant la réelle difficulté était encore d'arriver à cette bande de neige. J'ai déjà expliqué que la protubérance rocheuse nous avait forcés de nous diriger sur une sorte de trou demi-circulaire, sans issue. Quelques pieds au dessus, la glace que nous avions entaillée se terminait en s'amincissant contre les surplombs rocheux, alors que la traversée jusqu'à la neige exigeait le passage d'un mur presque perpendiculaire et profondément verglassé. Cette traversée de trois mètres ou plus semblait presque impossible. Et, une fois dans sa vie, Burgener proposa de battre en retraite. Nous aurions tous deux, incontinent, redes-

cendu le couloir, courant le risque des chutes de pierres, affrontant même les horreurs de cette hideuse pente de glace et de sa fine couche de neige déjà amollie par les chauds rayons d'un soleil de midi, n'eût été la croyance absolue, confirmée par certaines assertions antérieures de mon brave compagnon, qu'effectuer cette retraite était impossible et nous conduirait à une perte certaine. Pénétré de cette idée, je pensai que la meilleure chose était de faire appel à notre courage, de repousser avec indignation l'idée de la retraite, de crier « vorwärts » « en avant », en renforçant mes paroles d'allusions aux pouvoirs surnaturels, dans la mesure où ma connaissance limitée du patois de Saas pourrait les rendre effectives. J'appelai encore à mon aide d'autres esprits, tirés des « vastes profondeurs » de ma gourde, et l'attaque commença.

La glace est trop mince ; elle ne nous permettra pas de faire des marches assez larges pour nous laisser changer de pied. Burgener adopte alors l'expédient d'entailler une corniche continue le long de laquelle on pourra s'évader, grâce à un supplément de prises entaillées au dessus pour les mains. Cette manœuvre comportait un énorme travail. Une main devait être rivée à la prise supérieure pendant que l'autre maniait le piolet. Avant que Burgener eût accompli la moitié de sa traversée, il fut obligé de revenir sur ses pas pour se reposer et pour ramener, avec la chaleur, le sentiment dans sa main gauche glacée par la crispation constante des doigts sur la glace. Une courte halte et il retourne à l'attaque, mais après cinq minutes, il est obligé de revenir de nouveau, et, avec un air de mélancolie, il me montre son poignet droit enflé par l'effort de la taille des marches d'une seule main. Heureusement notre corniche est presque complétée ; il avance

une fois encore, et peut atteindre enfin de son piolet le ruban de neige. L'inconsistance de cette neige, neige folle jusqu'au milieu même, ne pouvait nous donner aucun appui, aussi le dur travail dut-il recommencer jusqu'à ce que Burgener pût poser son pied sur la masse traîtresse. Très soigneusement il essaya de la tasser et alors, lentement, il y porta son poids. Il n'est pas besoin de dire que je suivais attentivement comment la neige se comporterait. Si elle glissait en bloc, comme elle semblait avoir tendance à le faire, rien ne pouvait nous empêcher de faire une courte et rapide descente jusqu'à la rimaye.

Heureusement, bien qu'une bonne partie se fût écoulée en avalanches commençantes, le cœur de la neige tint bon et un cri rauque de triomphe vint soulager les nerfs crispés de la caravane. Burgener immédiatement commence à forcer sa route en remontant la lame de couteau qui forme la partie supérieure du ruban, jambe d'un côté, jambe de l'autre. Je le suis bientôt à bout de corde et me vois obligé de me glisser à mon tour le long de notre corniche ; je passe le coin difficile, et grimpe vers mon compagnon. Devant nous s'offrait une longue pente de glace en dehors de laquelle sortaient quelques morceaux de rochers. Ce léger support avait suffi pour retenir, au dessus, de longs rubans d'une neige fine comme de la poussière ; nous nous apercevons alors avec joie que la muraille finale, surmontée d'une corniche brisée, est désormais le seul obstacle sérieux qui se dresse devant nous. Du côté du Cervin les falaises se retirent ici considérablement, ajoutant largement à l'étendue du couloir et lui donnant l'espace et le jour qu'il perd plus bas. Mais ce qui nous réjouissait le plus c'était de trouver la neige ; quelque mauvaise et poudreuse qu'elle fût, c'était encore de la neige. Je sais bien que les maîtres en l'art de grim-

per sont d'accord à préférer la glace à la neige sans consistance, mais lorsque la pente de glace se mesure par centaines de mètres et lorsqu'elle domine le couloir du Lion, balayé par les avalanches d'après-midi, je confesse franchement que toute neige, même mauvaise, est une joie, et que son aide, même perfide, est accueillie avec la plus grande satisfaction.

Nous voici gagnant un ruban après l'autre, entaillant en travers les bandes de glace, et nous montons ainsi rapidement jusqu'à ce que nous ayons atteint une pente continue de neige, qui nous conduit au pied d'un petit mur rocheux surmonté d'une corniche de névé surplombante, coupée net et dont les parties les plus minces s'étaient détachées. La face de cette muraille finale se composait de pierrailles et de rochers désagrégés, paraissant ne tenir ensemble que grâce à la neige et au verglas. Pourtant, il faut l'escalader; nous soufflons un peu de chaleur et de vie dans nos doigts glacés et Burgener se met au travail. Centimètre par centimètre, mètre par mètre je lui donne de la corde jusqu'à ce qu'il ait atteint le base de la corniche. Il devient bientôt évident qu'un assaut direct serait sans succès, aussi se dirige-t-il sur la droite, à un endroit où les franges et les glaçons ont apporté avec eux dans leur chute un ponceau de corniche plus solide. Une fois dans cette brèche, il peut bientôt poser une main sur la glace vive du col ; de l'autre main il agite son chapeau et, bien qu'un peu haletant, il envoie un triomphant jodel, en se portant sur le tranchant de la plus farouche muraille que j'aie jamais eu le bonheur d'escalader. Eu égard à la marche en travers que Burgener a faite la corde ne m'apporte pas cette sensation de sécurité et de réconfort si agréable à l'alpiniste amateur, et ce n'est pas sans une grande joie

que, en atteignant la brèche de la corniche, je vois se tendre vers moi une main rouge, qui, un moment après, me hisse entièrement sur le col.

Je jette enfin le sac et nous procédons au dégel de nos mains, ou du moins ce qu'il en reste ; comme un ou deux de nos pauvres doigts ont été complètement glacés par les derniers rochers, le retour du sang est excessivement douloureux. Nous devons, avec tous les mouchoirs que nous pouvons rassembler, bander le poignet de Burgener encore souffrant du travail fait dans la traversée de la fameuse rainure. Ces opérations variées étaient entrecoupées et retardées l'une et l'autre, par des jodels de défi que Burgener se croyait obligé d'envoyer de temps en temps au maudit couloir. Nous nous installâmes enfin confortablement, sur l'arête même de la grande falaise, dégustant notre vin, et nous réconfortant aux rayons d'un chaud soleil sortant à travers les déchirures d'un brouillard qui s'élevait tourmenté par le vent. De temps à autre Burgener me donnait une bonne tape dans le dos, et me disait de me pencher pour examiner tel ou tel des surprenants obstacles que nous avions eus à surmonter. Après une heure de halte nous tournâmes notre attention vers le Breuil. Le couloir de ce côté était garni d'une impénétrable brume, mais il ne paraissait pas très formidable dans les quelques mètres que nous pouvions voir. Burgener proposa une glissade debout : une minute après nous avions quitté le soleil et le ciel bleu, et nous filions à travers le brouillard, entourés par les remous d'une avalanche naissante. Parfois nous nous jetions de côté, en dehors du torrent toujours croissant, car nous craignions que sa masse accumulée ne nous mît en danger. Tout à coup, à travers le brouillard, je découvre la rimaye ; je jette un cri d'avertissement à Burgener qui se trouve à

vingt-cinq mètres au-dessus; les freins sont serrés, sans égard pour la peau de nos doigts, et nous nous arrêtons au bord même de la crevasse. Par une marche en travers à gauche nous trouvons un pont; mais comme il n'est pas assez solide pour que nous le passions même en rampant, nous nous fions à la chance d'une glissade assise. Nous tournons quelques crevasses, nous glissons quelques pentes et nous dirigeant franchement à droite nous sortons du glacier. Nous étions maintenant presque au dessous des nuages; un rocher chaudement ensoleillé nous invita, dévots adorateurs de la divine Nicotine, à l'observance de certains rites solennels. Une demi-heure fut vite passée, la corde fut insérée dans le sac et nous partîmes, en une course pêle-mêle, vers le Breuil, où nous arrivâmes en une heure et quart de marche effective, soit en une heure trois quarts, haltes comprises, depuis le col.

Mon second guide Venetz avait dû passer le Théodule, en partie à cause du sac jugé trop lourd pour la traversée du Col du Lion, mais surtout parce que Burgener avait pensé qu'une cordée de deux vaudrait mieux qu'une cordée de trois sur pareil terrain. Nous lui avions strictement enjoint de ne point céder à sa faiblesse dominante, la passion du sommeil, mais bien de guetter notre arrivée au col. Aussitôt qu'il nous aurait vus, il avait ordre de poursuivre jusqu'au gîte et d'égorger l'un quelconque de ces maigres volatiles qui, dans ces temps reculés, constituaient la seule forme de nourriture obtenable à la tête du Val Tournanche. Nous arrivions donc avec le doux espoir de trouver un repas chaud. Mais en atteignant l'auberge nous y trouvons, régnant partout, un silence de mort. Nous frappons à la porte avec nos piolets, ou plus exactement avec mon piolet et ce qui restait de celui de Burgener; nous tentons même de soulever les volets hors

de leurs gonds; mais c'est en vain, les charpentiers du Val Tournanche ont trop bien fait leur travail. Je suis déjà sur le point de me diriger vers le bas de la vallée, quand Burgener émerge de l'étable traînant hors de cet intérieur pestilentiel un naturel tout ensommeillé. Dès que le paysan a pleinement retrouvé ses esprits, tant de par les bourrades bruyantes de Burgener qu'en se frottant les yeux, en se raclant le gosier, et autres manières à lui de chasser le sommeil, il nous conduit vers une des fenêtres, et, là, sans plus de respect pour la peinture que pour le bois des volets, nous frappons avec une telle furie que le sommeil de Venetz est brutalement brisé là. Venetz ouvre bientôt la porte et exprime le plus grand étonnement de nous voir. Il s'excuse de ne pas avoir tordu le cou aux susdits poulets, ajoutant qu'il avait pensé que ce seraient nous qui nous serions cassé le cou. Il avait aussi considéré comme une sage précaution d'aller d'abord faire un bon somme, en vue des fatigues possibles d'une « caravane de secours ».

La femme de l'auberge était, paraissait-il, à quelque distance, nous dépêchons donc Venetz à sa recherche, et, bientôt, nous les voyons tous deux dans le bas de la vallée à la poursuite folle des dits maigres volatiles fuyant devant eux. Plus tard dans la journée nous descendîmes le Val Tournanche et nous finîmes ce jour en festins d'un luxe relatif.

Note. — L'histoire subséquente de ce col sera vite passée en revue. L'année suivante, le Dr Güssfeldt, avec Alex. Burgener comme seul guide, le traversa dans le sens inverse, du Breuil à Zermatt[1]. A l'aide du simple

1. On trouvera le récit de cette expédition dans le *Jahrbuch des S. A. C.*, XVII, p. 175-90 et dans le livre du Dr P. Güssfeldt, *In den Hochalpen* (Berlin, 1886), p. 253. L'*Alpine Journal* (XI, p. 184) en dit aussi quelques mots dans le compte rendu du Jahrbuch. — M. P.

expédient de ficher un pieu dans la neige du sommet et d'y fixer soixante mètres de corde, les difficultés près du col furent facilement évitées. Eu égard au temps exceptionnellement beau de 1881, la neige de la partie supérieure du couloir se trouvait en bien meilleure condition, et il parait n'avoir été rencontré aucune difficulté vraiment sérieuse par la caravane jusqu'à mi-descente. Mais la même cause qui avait rendu la partie supérieure si facile avait grandement accru les difficultés de la partie inférieure. Le beau temps avait dépouillé de neige la glace et n'avait laissé qu'une pente lisse balayée par les pierres. Heureusement les grimpeurs purent se réfugier sur une petite tablette de roc où ils furent jusqu'à un certain point à l'abri de la grêle de balles et de boulets que déchargeait la montagne; après une terrible nuit, ils purent le lendemain matin atteindre sains et saufs le Glacier de Tiefenmatten.

Un autre passage, un seul autre, a eu lieu depuis; en cette occasion, M. Kuffner, avec Alex. Burgener et Kalbermatten, l'effectuèrent de Zermatt au Breuil, mais je n'ai pas eu de détails à ce sujet. Il est possible que l'expérience acquise par Burgener lui ait fait éviter certaines des difficultés que nous y avions rencontrées. Je ne pense pourtant pas que, dans n'importe quelle condition, ce col soit jamais facile.

CHAPITRE IV

TÄSCHHORN. — LA TEUFELSGRAT

Par Mme A.-F. MUMMERY

Les pentes du Breithorn et les neiges du Weissthor sont supposées marquer la limite des ascensions permises au sexe faible. Ce qu'il y a de vrai, c'est que de graves préjugés se lèvent dès qu'une femme veut tenter de plus grandes difficultés dans la montagne. Il me paraît pourtant que ses capacités sont, en fait, plus adaptées aux difficultés réelles d'une escalade qu'à celles des ascensions de neige dont la mouture monotone est ordinairement considérée comme plus facile.

Les escalades réellement difficiles sont nécessairement faites à une allure plus lente, les haltes y sont assez fréquentes, et, à de rares exceptions près, les alternatives de chaleur et de froid y sont moins fortes. Au contraire, le broiement continu de la neige comporte un effort rigoureux — les haltes dans un sauvage champ de névé sont pratiquement impossibles — et, au danger de la morsure du froid dans le grand matin, succède la certitude des brûlures du soleil dans l'après-midi. L'esprit masculin, pourtant, est généralement imbu de l'idée qu'une femme ne peut pas être un camarade utile et agréable, soit dans les pentes abruptes de neige soit dans les précipices de rocher, et, en conséquence, il établit, comme article de foi, que les escalades de la

femme devraient être faites à la façon de Mark Twain [1], et qu'elle devrait être satisfaite de chercher, à travers un télescope, quelque colis plus ou moins invertébré, hissé sur un pic abrupt par une paire de vigoureux guides, ou bien encore d'écouter ce même colis lorsque, à son retour, il bégaye, en un ânonnement à faire mal au cœur, les nombreux périls auxquels il a été exposé.

Alexandre Burgener professe, en vérité, d'étranges opinions : il croit que les Esprits existent; il croit aussi que les femmes sont capables de grimper. Néanmoins, ce ne fut pas sans quelque surprise que je l'entendis me dire : « Vous, il vous faut ascensionner la Teufelsgrat. » La Teufelsgrat, l'Arête du Diable, comme son nom l'implique, est une arête d'une importance exceptionnelle, une arête que, quelques jours auparavant, pendant que nous gravissions le Cervin, il m'avait citée comme le vrai type de l'inaccessibilité [2]. Je fus fière du compliment et nous nous serrâmes solennellement la main. Burgener ajouta que le propriétaire nominal de l'arête et ses démons ne nous feraient pas reculer, une fois que nous serions bien partis.

Pour l'instruction de ceux qui ne connaissent pas bien les possessions alpines de Sa Majesté Satan, il faut dire que la Teufelsgrat est l'arête Sud-Ouest du Täschhorn. A une courte distance au Nord de la Täschalp, cette arête se termine au petit pic appelé le Strahlbett. Notre plan est d'aller coucher à la Täschalp et, traversant le Glacier de Weingarten, d'escalader un col bien marqué [3] situé immédiatement après ce petit pic du côté du Täsch-

1. *A Tramp Abroad*, par Mark Twain, pseudonyme de Samuel L. Clemens. London, 1880 et 1881 (richement illustré). — M. P.

2. L'ascension du Täschhorn par la Teufelsgrat n'avait pas été faite. — M. P.

3. Ce petit col est identifié, sur la carte suisse, au 1/50.000e — n° 533 du Siegfried Atlas — par la cote 3662, située entre le Strahlbett (3755 m.) et le point 4102, contrefort du Täschhorn (4498 m.). — M. P.

horn. De là au sommet, nous pensons pouvoir suivre l'arête.

En conséquence, le 15 juillet 1887, nous quittons Zermatt pour aller coucher dans les chalets les plus élevés. A cette époque, l'Auberge de Täsch était encore un luxe inimaginé. Nous passâmes sur l'alpe une après-midi très gaie. Quelques amis, trouvant là une bonne occasion pour voir un lever de soleil, s'étaient joints à notre caravane, et, très intéressés par notre expédition, se mirent tout à fait à notre joyeux diapason. Nous avions grandement étonné les animaux des environs en empiétant sur leur domaine. Durant l'après-midi, un taureau furieux fit plusieurs tentatives pour nous charger ; il finit par chasser toute la caravane, guides et voyageurs, qui se réfugia sur le toit du chalet. Finalement, comme nous commencions à trouver notre perchoir par trop étroit et incommode, une sortie générale fut ordonnée; poussant des hurlements sauvages et brandissant piolets et chapeaux, nous mîmes l'animal en déroute et l'envoyâmes beugler plus bas sur l'alpe inférieure.

Lorsque la dernière teinte du soleil couchant se fut évanouie sur le Weisshorn, nous allumâmes nos bougies et convertîmes l'intérieur du chalet en salle de bal, une salle de 4 mètres, rendue périlleuse par les chausse-trapes les plus inattendues. Néanmoins ce furent de brillantes danses agrémentées des chansons des guides et des porteurs. Andenmatten, notre second guide, était même pourvu d'un étrange chalumeau, étonnant instrument, dont il tirait avec son souffle puissant toute une musique de danse et autres mélodies des plus variées. La fête se termina par la discussion habituelle sur le temps du lendemain, et nous nous retirâmes dans nos couvertures pour essayer d'y dormir. Mais la couche était dure et

rudes étaient les couvertures. Chacun s'irritait dans la vaine attente du sommeil, quand, vers onze heures, la porte reçut un formidable coup, suivi d'un mugissement terrifiant. Nous nous dressons tous, saisissant piolets et télescopes, bâtons et souliers ferrés, toutes les armes enfin avec lesquelles nous aurons chance de tuer ou tout au moins de mettre en fuite le monstre qui a osé attaquer notre forteresse. La porte est ouverte brusquement et avec de grands cris nous nous élançons dehors; c'est notre vieil ennemi le taureau. Il se rend compte de la vigueur et de la furie de ses assaillants et se prend à fuir en faisant retentir les échos de ses ronflements et de ses grognements indignés.

L'incident nous servit d'excuse favorable pour abandonner toute idée de sommeil. Bientôt nos préparatifs de départ étaient faits et à 1 h. 30 mat. tout était prêt. Les deux lanternes, habilement préparées avec deux bouteilles de champagne vides dont on a fait sauter le fond, sont allumées; nous disons adieu à nos amis, et nous nous plongeons dans l'humidité des hautes herbes. Le sentier est bientôt perdu sans retour et nous travaillons à trouver notre route le long du torrent dont nous suivons la rive gauche jusqu'à la moraine.

Je ne veux faire de peine à personne en rappelant de cruelles émotions, suites d'un malsain et indigeste souper pris à huit heures du soir, d'une nuit sans sommeil, et enfin d'un plus indigeste déjeuner fait à une heure du matin; la vérité pourtant me force à admettre que, lorsque ces désagréables sensations sont encore accentuées par la marche sur une mauvaise moraine, désagrégée et éclairée par la lumière vacillante d'une chandelle d'un sou fichée dans une bouteille de champagne, on ne peut qu'être pleinement d'accord avec les hommes, quand ils laissent

tomber de leurs lèvres, comme ils ont coutume de le faire, en termes courts et très compréhensibles, certaines appréciations ou dépréciations des choses. Tout en trébuchant et en remontant ces pentes interminables, nous nous apercevons que le jour vient enfin, et, au moment où nous atteignons le bout du Glacier de Weingarten, le Mont Rose flambe des plus brillants rayons du soleil. Nous faisons une halte de quelques minutes, pendant que Burgener examine quel est, des deux couloirs de roc nous faisant face, celui qui nous ouvrira la meilleure route. Je confesse que ce problème n'a nullement soulevé mon enthousiasme et que, tournant le dos aux falaises, je me mets à suivre l'avance imposante du disque rutilant du soleil, dispersant les dernières ténèbres attardées dans le bas des champs de neige.

L'exploration de Burgener est vite terminée, les guides une fois de plus jettent le sac sur leurs épaules et nous voici enjambant les pierres branlantes de la moraine dans la direction du couloir le plus rapproché du Täschhorn. Les rochers se trouvent très faciles, et nous faisons de rapides progrès ; enfin, à 4 h. 45 mat., nous atteignons une place convenable pour le déjeuner. Juste en face, la falaise devient beaucoup plus rapide et se trouve coupée par des bandes plus ou moins continues de rocs à pic.

Burgener est tout joyeux de l'approche de notre première lutte, et il peut à peine refréner l'exubérance de son esprit. Il emploie son temps, quand sa bouche n'est pas occupée à plus sérieuse besogne, à essayer, dans son meilleur (!?) anglais de me rendre nerveuse. Il me fait une peinture variée et des plus saisissantes des terribles précipices que j'aurai à saluer de mes yeux inexpérimentés, finissant toutes ses phrases par cette sentence : « It is more beautifuls as the Matterhorn » « c'est plus beau

que le Cervin », ce pic étant le seul que nous ayons gravi ensemble.

Le temps consacré au repas étant épuisé, nous nous mettons à la corde pendant que Burgener prend une contenance affairée. Il garde naturellement la tête; je suis; viennent alors Andenmatten, puis mon mari, dernier. Pendant quelque temps, les rochers sont assez bons, mais plus haut ils deviennent plus abrupts et très brisés. Notre guide-chef prend le plus grand soin de ne pas détacher des pierres, et me lance de terribles avertissements d'avoir à être aussi soigneuse. « Vous tueriez votre homme, et vous n'aimeriez pas ça. » Je ne « tuai pas mon homme », mais ce fut là néanmoins que notre premier accident arriva.

Nous avions atteint une sorte de plate-forme séparée des pentes supérieures par une muraille de rochers à pic. A un endroit pourtant, là où le bout d'une dalle surplombante s'était délité et affaissé, il paraissait tout juste possible de franchir cet obstacle. Burgener se met vite au travail, mais les éclats de roc sont tellement instables qu'il ne peut trouver aucune bonne saillie; ses progrès doivent être faits sur des prises aussi peu sûres pour le pied que pour la main. Pourtant, il avance sans s'arrêter, et, à la fin, il arrive juste à poser la main sur le sommet du rocher et à saisir une grosse pierre qui semble solide. Solide elle l'était jusqu'à un certain point. Assez solide pour ne pas nous rouler sur la tête, mais, hélas! pas assez solide pour ne pas glisser sur la main de Burgener. Un grognement étouffé, un jet de sang le long du rocher, suivi d'un long et énergique juron de patois, fut toute l'explication qui nous fut accordée, jusqu'à ce que Burgener, dans un dernier effort, eût escaladé le sommet de la muraille. Nous suivons rapidement, et, trouvant une place convenable,

nous nous préparons à faire notre diagnostic. Un pouce quelque peu déchiré, enflé et saignant venait offrir un intéressant problème à une étudiante de l'Association de l'Ambulance de Saint John. L'hémorragie fut vite arrêtée et le pouce blessé, bandé avec des mouchoirs de poche variés, pendant que Burgener murmurait tout le temps du ton le plus pathétique et dans son plus mauvais anglais : « Je n'ai plus de force dans la main. »

Nous proposons de battre immédiatement en retraite: mais, après un regard à l'arête déchiquetée, maintenant bien en vue, après une demi-bouteille de Champagne (nous avions oublié d'apporter du cognac), et après un morceau d'un poulet coriace, l'invalide laissa tomber de ses lèvres un sarcasme à l'idée de retourner. « Vorwärts » « En avant », cria-t-il, et en avant nous vînmes, au milieu d'un étrange mélange de joyeux jodels jetés aux tours ou gendarmes qui de loin nous défiaient à la lutte et de plaintes répétées : « Je n'ai plus de force dans la main, » dites d'une voix d'enterrement et accompagnées de regards abattus.

A environ 5 h. 30. mat., nous atteignons l'arête, ici couverte de neige. Andenmatten prend la tête et, comme la neige est en excellente condition, nous avançons à grands pas. Puis vinrent bientôt les dalles bizarres d'un rocher stratifié, empilées à angle presque droit, l'une sur l'autre, semblables à une rangée de formidables ardoises. Leurs saillies tranchantes offraient pourtant de bonnes prises aux mains et aux pieds. Peu après, ces rocs brisés étaient interrompus de temps à autre par d'audacieuses tours à pic qui furent pour notre nouveau chef l'occasion de montrer de quel métal il était fait. Ce premier gendarme était à peine passé qu'un second se dressa devant nous — un large empilement jaune brun de rocs brisés

nous cachant entièrement toute vue du reste de l'arête.

Une courte consultation des guides détermine la meilleure route à suivre, et Andenmatten avance encore à l'attaque. La base de la tour fut bonne et peu à peu les difficultés semblaient céder. Le visage du guide-chef rayonnait de fierté et de plaisir au fur et à mesure qu'il emportait rocher après rocher, mais, hélas! il oublia le proverbe bien connu, l'orgueil précède la destruction et l'esprit s'exalte avant la chute[1].

Salomon devait encore une fois être justifié, et le joyeux Andenmatten devait en être victime. Une dernière et petite dent de rocher arrêtait ses progrès : comme elle ne lui offrait pas de prises suffisantes, il appela Burgener à son aide. Il traita comme une insulte la proposition qui lui fut faite de quitter le sac, et une minute après, aidé d'une poussée amicale, il avait non seulement trouvé une bonne prise sur le sommet de la dent, mais il avait même pu y poser les bras. La dent se trouvait donc à tout prendre complètement escaladée, quand, avec horreur, nous voyons ses bras glisser, et, après un dernier effort convulsif pour trouver à agripper quelque roc avec ses doigts, il est précipité la tête en bas le long de la muraille. Longtemps avant que le commandement de « Tenez bon » ait pu être lancé, nous le vîmes glissant sur une pente de rocher verglassée, quelques cinq mètres en dessous de nous, les pieds en l'air, les bras étendus, le sac pendu par une seule bretelle, son chapeau roulant dans l'espace. Burgener avec une admirable prestesse avait déjà apporté l'aide de la corde que Andenmatten était encore en pleine chute, et sa poigne de fer avait heureusement pour nous soutenu l'effort. J'étais encore cramponnée à une protu-

1. *Contritionem præcedit superbia : et ante ruinam exaltatur spiritus* (*Prov.*, XVI, 18). — M. P.

bérance de roc que déjà notre dernier guide s'était jeté à moitié de l'autre côté de l'arête prêt à toutes les conjonctures. La chute arrêtée, toutes les mains hâlèrent sur la corde, mais sans arriver à rien. Mon mari descendit et trouva que la veste d'Andenmatten s'était accrochée au rocher. Une fois détachée, quelques solides efforts hissèrent la victime sur l'arête. Un silence de mort régnait et n'était interrompu que par les sanglots de ce paquet de nerfs brisés qui gisait à nos pieds et dans lequel il était difficile de reconnaître l'homme actif, hardi, à l'esprit éveillé, qui nous avait fait danser, qui nous avait égayés de ses cris joyeux au milieu de ces murailles de roc, et dont l'allégresse avait même un peu diminué l'horreur des moraines pierreuses et des éboulis sans fin. Le silence n'était toujours rompu que par les plaintes du blessé — quand soudain une voix solennelle s'écria : « C'est providentiel qu'aucune des deux bouteilles de Champagne ne se soit brisée. » Alors regardant autour de moi, je m'aperçois que mon mari avait employé ces instants terribles à inventorier le contenu du sac. Une des fameuses bouteilles fut promptement ouverte, et un verre du liquide mousseux fut versé dans le gosier haletant du pauvre guide.

Après avoir employé tous mes talents chirurgicaux et l'avoir ausculté et percuté sur les côtes, après avoir fait jouer ses articulations et l'avoir en général traité avec rudesse et sans merci, je le déclarai plus effrayé que blessé. « Vorwärts, » cria Burgener, « En avant, nous ne battrons pas en retraite, » et il prit à nouveau la tête. Je suivais, puis mon mari et enfin Andenmatten, la figure mortellement pâle, les membres tremblants, et la tête enveloppée d'un grand mouchoir rouge. A chaque petit roc se dressant sur notre route, il murmurait d'amères malédictions sur le passé, ou bien des prières pour l'avenir,

choses qui, l'assurions-nous, étaient de peu d'importance s'il ne commençait par bien placer ses pieds. Un peu plus loin, nous sommes forcés d'abandonner l'arête pour la face du Weingarten. Chaque saillie, chaque corniche était tellement garnie de débris perdus et roulants qu'il devenait impossible de se mouvoir sans détacher quelques larges dalles ou quelques grosses pierres. Elles glissaient sous nos pieds, amassaient autour d'elles une véritable avalanche, et rebondissaient de ressauts en ressauts avant de faire un terrible plongeon final jusqu'au glacier. Arrivés à la fin de ces pentes et de ces saillies, nous sommes ramenés en haut par des « Latten », des strates, et forcés de réescalader l'arête une fois de plus. Pendant ce temps, les plaintes lugubres du pauvre Andenmatten venaient soulever notre pitié, aussi fîmes-nous halte pendant quelques minutes tant pour examiner son dos que pour présenter à ses lèvres certain remède bien connu. En même temps, un bon avis lui fut donné, à savoir qu'il est absolument inutile de se plaindre de toute espèce de douleurs fussent-elles au dos ou ailleurs, si l'on n'est pas dans un endroit où on puisse les traiter.

Sur ce, nous recommençons à travailler. Un gendarme impraticable se présente devant nous et nous voici obligés de passer sur la face du Glacier de Kien, le long d'une pente rapide de glace à l'aspect des moins engageants. De ci et de là, une dalle rocheuse sort de la glace, promettant une petite saillie pour la main, mais invariablement se trouvant, à l'épreuve, être désagrégée et se détachant au plus léger toucher. Pareille somme de marches à tailler était extrêmement ennuyeuse pour Burgener. Parfois sa main se mettait à saigner de nouveau, et un grognement de douleur s'échappait de ses lèvres toutes les fois que, d'un coup de piolet, il envoyait les fra-

giles éclats de glace dévaler en glissant au bas de cette pente unie comme verre. En dépit de cette blessure, il lui fallut continuer à tailler une bonne demi-heure encore — une demi-heure qui me parut interminable — car j'entendais devant moi des gémissements et, derrière moi, des plaintes et des sanglots intermittents. Andenmatten surtout avait l'air d'être en si mauvais état qu'il semblait devoir s'évanouir d'un moment à l'autre; contingence qui apportait à la défense de la Teufelsgrat le meilleur de ses atouts.

Toute avance sur la pente de glace parait désormais barrée par un contrefort infranchissable, d'un roc noir et poli, sorte de racine d'une puissante dent qui domine l'arête à grande hauteur au dessus de nous. Burgener se trouve donc forcé de continuer son travail sur la droite, et de se diriger vers le haut par la cheminée ou couloir de roc dont la dent est flanquée. A cela on peut évidemment objecter que cette cheminée nous conduit à l'arête sur le mauvais côté de la grande dent, mais, comme notre guide-chef nous le fait remarquer, « Es giebt keinen anderen Weg ! » « Il n'y a pas d'autre chemin ! » Une escalade assez difficile le porte dans le couloir. Quand il a pu trouver une place solide, je grimpe et je puis m'arrimer dans une petite fente remplie de glace. Il prend alors mon piolet, le perche pour moi dans le couloir, et, après un autoritaire « Vous, restez là, » il continue son chemin. Pierres et éclats de glace sifflent bientôt, suivis, quelques minutes après, par une plaque de glace qui balaye tout et fait sauter mon piolet; en un instant ce soutien chéri a disparu dans l'espace.

A la fin la corde se tend; obéissant à l'ordre « Venez », j'escalade des rochers verglassés, ou masqués par la neige, jusqu'à une grosse marche taillée dans une glace plus

épaisse près du sommet du couloir. Au dessus, de la neige et des rochers faciles nous conduisent sur l'arête. Mais comme nous l'avions craint, la grosse dent nous faisant face était infranchissable, et il devenait certain qu'une autre marche en travers aurait à être exécutée. En arrivant tout près de la dent nous découvrons avec joie dans le roc une fente extraordinaire. La fente est juste assez large pour permettre à quelqu'un de passer au travers et se dirige dans le sens de l'arête, tournant apparemment l'obstacle qui se dresse devant nous.

Je suis sûre que mes compagnons ont partagé le tressaillement de joie qui s'éveilla en moi à cette vue, car Burgener jeta dans les airs un vigoureux jodel, mon mari un joyeux éclat de rire et Andenmatten ne fit plus entendre de plainte. Il nous fallait maintenant exploiter cet affreux et malencontreux tunnel. Quelqu'un de nous se détacha de la corde et s'enfonça dans ses demi-ténèbres. Ses grognements de dépit pendant qu'il fonçait à travers l'étroit passage, et une finale volée de ces expressions intraduisibles, dans lesquelles l'ennui masculin cherche soulagement, nous apprirent que le trou n'apportait que désillusion et que la montagne s'était jouée de nous.

La seule alternative est de tourner l'obstacle par la droite. Burgener nous conduit alors le long d'une corniche étroite, plus ou moins couverte des débris tombés d'en haut. Mais il est nécessaire d'être extrêmement circonspect, car la falaise de gauche est couverte d'un placage de pierres brisées, et il semble que le dérangement d'une seule d'entre elles précipiterait toute cette masse instable sur nos têtes. A droite se trouve un précipice vertigineux de cinq cents mètres ou plus, avec les crevasses du Glacier de Weingarten au dessous. Au bout d'un moment nous atteignons un petit gendarme qui

barre l'arête ; nous l'escaladons ou plutôt nous tournons un peu autour et nous trouvons un recoin sûr où nous nous asseyons pendant que Burgener se décorde pour aller explorer plus loin. Il est bientôt caché à nos yeux par un rocher, et, pendant un moment, toutes les nouvelles que nous avons de lui viennent du bruit incessant des pierres qu'il détache. A la fin nous le voyons réapparaître, mais sans le moindre brio dans ses mouvements et avec une physionomie sérieuse. Pour toute réponse à nos questions il dit : « Herr Mommerie, c'est tout à fait impossible. » Pendant notre repos forcé nous avions eu le temps d'étudier à fond le mur de roc qui coupait notre accès à l'arête. Un optimiste de la cordée avait même dit : « Vraiment si Burgener ne parvenait pas à escalader cette pente, ce serait pitoyable. »

Prenant la corde de nouveau, le grand homme de notre caravane, s'élance à l'assaut. Avec grand soin il place sa main, bien fixée dans une fente ; mais, au dessus comme de chaque côté, aussi loin qu'il peut atteindre, tout ce qu'il touche part, me couvrant d'une averse de schistes en poussière. J'appuie ma tête à la falaise, mais c'est là un maigre abri contre les éclats aiguisés et les feuillets d'ardoise qui volent sur moi ; et quand enfin j'entends l'ordre « Venez, » mes doigts et mes bras sont en partie hors d'usage, mes yeux sont devenus un réceptacle de toutes les choses assez petites pour y entrer. Mais le plus difficile reste à faire : comment ferai-je pour monter sans tuer tous ceux qui sont au dessous de moi, ou, ce qui semble beaucoup plus probable, sans faire partir tout le placage entier qui recouvre la muraille. Chaque fois qu'une pierre se détache celles qui sont au dessus suivent, balayant tout, en une véritable avalanche, tellement que Burgener prend peur et me crie : « Vous allez tuer votre

homme si vous ne faites pas attention. » Mon impression personnelle était que je ne « tuerais pas mon homme » seulement, mais que toute la caravane et la plus grande partie de la montagne seraient précipitées sur le glacier en dessous. Ce fut donc le cœur tout à fait joyeux que je me trouvai à la fin assise en sécurité sur un rocher dominant la pente de neige à gauche de l'arête, et que je pus enfin, dans une confortable situation, examiner en dessous les misères de mes compagnons.

Aussitôt que nous nous fûmes complètement assurés que la montagne et nous étions en bon état, Burgener examina soigneusement notre route. Au bout de peu de temps éclatèrent ces mots joyeux, « Herr Mommerie, das geht » « Monsieur Mommeri, ça y est. »

Une fois encore nous avancions, cette fois « Herr Mommerie » conduisait. L'arête devenait assez facile, bien que nous trouvassions de temps à autre des ressauts de rocher courts mais à pic où devenaient nécessaires tantôt les épaules de Burgener, tantôt l'appui de son piolet. A un endroit, un ressaut plus formidable se dressa, et sacs, habits, Andenmatten et moi, tout fut laissé en dessous pendant que les rochassiers de la caravane jonglaient avec la difficulté. Des cris à la fin annoncent leur succès, puis la corde en cinglant descend pour hisser les colis variés. Dès qu'ils sont enlevés, la corde revient pour moi, et je me prépare à suivre avec une joie sans mélange, car ma demi-heure de halte a été moins que plaisante, un vent horriblement froid s'étant élevé pendant que le soleil se cachait derrière quelque nuage en pleine course. Une troisième fois la corde est jetée et, après avoir été criblé de nombreux conseils pendant qu'on le hisse, Andenmatten nous rejoint. Nous prenons alors le long de l'arête jusqu'à un ressaut plus élevé, nous barrant le chemin en un à pic

infranchissable. Nos chefs se consultent encore, et, après une courte halte, ils nous conduisent sur la face du Glacier de Kien, où une bonne pente de neige semble nous apporter un moyen facile, sinon très expéditif, de tourner l'obstacle.

La neige étant en bon état nous gagnons du terrain rapidement ; pourtant, à mesure que nous avançons, le piolet touche parfois la glace en dessous et l'épaisseur de la neige finit par diminuer jusqu'à n'avoir plus que deux centimètres, même moins. Et chaque marche devait être entaillée dans une dure glace noire. Pensant que la place de guide-chef ne doit pas être plus longtemps confiée à un amateur, le prudent Alexandre se détache, et, taillant quelques marches en dessous de moi, il se dirige sur le front de la caravane et là se met à cribler de coups puissants l'impitoyable pente. Il est désirable pour nous d'aller aussi vite que possible, car les rochers situés au dessus envoient constamment sur nos traces leurs pierres et glaçons superflus ; nous craignons à tout moment que de plus gros projectiles ne suivent et ne nous balayent avec eux, dans leur fuite affolée faite de sauts et de bonds, jusqu'à la gigantesque crevasse bleue, loin, très loin là bas. Mais la glace était dure et Burgener était gêné par sa blessure à la main. Nous semblions ramper lentement le long de la pente. Quand nous atteignîmes le rocher, nous ne trouvâmes que des dalles lisses verglassées. Nous avancions d'une marche pénible et lasse. Nos mains et nos pieds avaient depuis longtemps perdu toute sensation et la seule espérance qui soutenait notre esprit déprimé était la croyance que, en passant une nervure de rocher non loin devant nous, nos difficultés seraient alors finies et l'ascension pratiquement terminée. Nous atteignîmes au bout de quelque temps

cette nervure ; derrière elle la neige était visiblement plus épaisse, et, aussi loin que nous pouvions voir, il n'y avait plus rien devant nous qui pût nous causer le moindre ennui. A juger par le temps que nous avions déjà dépensé pour l'ascension et par les difficultés que nous avions surmontées, j'en vins à la conclusion que le sommet serait bientôt vaincu. Mon mari se mit de nouveau à la tête, et, Burgener ayant repris sa place dans la cordée, la traversée continua.

« Oh ! vains espoirs et conclusions légères ! » L'épreuve la plus cruelle était encore à venir. Neige, rocs et glace venaient de nous étonner par la nature de leurs défenses ; en addition à tout cela, nous étions maintenant handicapés par l'heure tardive (1 h. 30 soir), par un brouillard imminent, et, pis que tout, par la fatigue, le froid et la faim.

La neige recommence à devenir peu épaisse, laissant seulement une forte couche de glace. La tailler au piolet nous aurait pris des jours. Il devient clair que nous n'avons plus qu'à regagner une fois de plus l'arête. Burgener est d'avis que nous avons passé les tours et les clochers les plus difficiles, et que, si nous parvenons à atteindre la crête, nous y trouverons une route sûre et pas trop ennuyeuse. Il indique donc à notre chef de prendre droit à la pente, dans la direction de grandes dalles rocheuses, protubérant en dehors de la glace. Ces dalles pourtant deviennent bientôt trop abruptes et par trop lisses, et nous sommes réduits, comme dernière chance, à entailler un hideux couloir de glace qui flanque les rochers. Par places la neige couvre la glace, et le couloir incliné et étroit ne peut nous offrir que des marches plus ou moins traîtresses. Une recommandation de Burgener revenait constamment : « Prenez où la neige est la plus épaisse. » Mais la neige bientôt

diminuait jusqu'à ne plus dépasser deux centimètres ; pourtant, tant que les coups de piolet pouvaient nous tailler une marche suffisante, nous avançions sans arrêt. A la fin cependant le bruissement gai des copeaux de glace cessa, et à la question de Burgener vint la réponse : « Es giebt gar kein Eis. » « Il n'y a plus un brin de glace. » A gauche et à droite les dalles lisses du couloir de rocher étaient légèrement verglassées, et au dessus de ce verglas il y avait encore une fine couche de neige folle. Le mur de rocher à droite semblait pourtant nous suggérer la possibilité de continuer l'ascension. Notre chef en commença l'escalade, mais à peu de distance le mur devint tellement verglassé et tellement à pic qu'il fut obligé de s'arrêter. Il devenait même douteux qu'il en pût redescendre, et sa position devenait évidemment critique à l'extrême. Heureusement il était, pour l'instant, dans une position assez sûre.

La forte présence d'esprit de Burgener se montre sans un moment d'hésitation. Tout de suite il se détache et, se servant de la corde comme d'une rampe, il monte rapidement. Arrivé au point où mon mari avait traversé sur la droite, il lâche la corde, se dirige un peu à gauche et finit par trouver une glace assez épaisse pour pouvoir y tailler des marches très superficielles. Aidé de ci et de là par une pierre en saillie, il travaille jusqu'à ce que la pente du couloir soit devenue moins raide, une quantité plus considérable de neige s'y étant accumulée. Cette neige était de la pire qualité et coulait comme de la farine à chaque marche ; cependant, quelque mauvaise qu'elle fût, elle rendait nos progrès possibles ; nous le voyons enfin travaillant avec une indomptable énergie atteindre une position sûre. Nos sentiments se donnent alors libre cours par des cris et des jodels ; mais c'est tout de même un dur travail que de se

tenir trois quarts d'heure sur une marche étroite, exposé à des éclats de glace et à des flots de neige qui descendent vous geler les mains et les pieds au point de ne pas savoir si on pourra le supporter encore. A la vérité rien n'aurait pu me faire rester inactive aussi longtemps, sinon la certitude pleine et entière que j'avais, que se mouvoir eût été glisser. Aussi bienvenues étaient les assurances joyeuses qui venaient d'en haut. « Tenez encore un peu et tout ira bien. » Mais Burgener, n'étant pas encordé, ne pouvait donner aucun appui direct à mon mari et il se passa quelque temps avant que ce dernier pût revenir dans le couloir et remonter par des marches perfides à la neige au dessus. Quand la sécurité de la caravane fut de nouveau entre les mains de Burgener, je me mis à monter, alors que mon mari arrivait déjà sur l'arête. L'ordre de me détacher vint alors et la corde fut lancée à Andenmatten.

Après un regard hâtif à cet inoubliable couloir, nous nous portons en avant, quelque peu fatigués, escaladant, grimpant, ascensionnant les pointes, clochers et promontoires suspendus qui constituent l'arête. Comparativement à nos récents exploits, c'est facile et nos progrès deviennent rapides. Soudain, pourtant, notre chef s'arrête, et, bien que Burgener le presse de continuer, il refuse nettement ; après quelques instants il appelle Alexandre à la tête de la cordée. Je ne puis pas voir son visage, ordinairement si expressif, mais les mots « Herr Gott, unmöglich » « Mon Dieu ! C'est impossible » frappent mes oreilles, et je me hâte en avant pour voir quel nouveau péril nous attend.

Pour faire comprendre la position, il est nécessaire de décrire en détail la très curieuse formation du rocher. L'arête où nous sommes projette une puissante corniche

rocheuse, loin au dessus du précipice. Immédiatement au delà cette corniche est rompue. En conséquence l'arête que nous suivons se termine abruptement et il ne peut être question d'aller plus loin, devant nous s'ouvre un espace incommensurable. Six à huit mètres à notre gauche, la véritable arête, sans la moindre corniche de roc, monte rapidement en une série de degrés à pic. Ce n'est pas cette arête que nous regardons, mais bien la face nue qui étend ses à pics au dessous. Eussions-nous même pu atteindre le bas de cette face, que aucun grimpeur ne pouvait espérer s'y cramponner; du reste nous ne pouvions même pas y arriver : entre elle et nous se trouvait le plus effroyable abîme qu'il m'ait été donné de voir. Cette formation d'arête est unique, à en juger d'après l'expérience de chacun des membres de notre caravane. Cela donnait l'impression qu'il y avait deux arêtes, séparées l'une de l'autre par un abîme infranchissable. Il n'est donc pas étonnant qu'une horreur noire se soit emparée de nous. Il ne fallait pas penser à revenir sur nos traces, et avancer semblait impossible. Nous étions là, totalement impuissants; nos dents claquaient de froid, un brouillard cruel nous pénétrait de son humidité et venait ajouter l'obscurité à nos autres embarras.

Fort heureusement, au bout de quelques minutes, nous commençons à revenir du choc mental causé par cette coupure tout à fait dramatique de l'arête, et nous entreprenons de réduire ses apparences terrifiantes aux étroites mais tristes limites de la réalité. Comme nous sommes sur une corniche dominant un précipice, il devient évident qu'il nous faut descendre de cette corniche à la véritable arête et de là chercher à attaquer les difficultés qui se présentent en face. Descendre n'est pas très facile, les dalles rocheuses étant en pente abrupte au-dessus du

glacier de Kien, et pointes et interstices étant garnis de glace. Pourtant on peut trouver quelques prises sur l'extrême tranchant de la corniche; après avoir dégagé de glace les diverses fractures ou irrégularités du roc, mon mari arrive à un endroit qui domine immédiatement une crevasse profonde coupant l'arête en corniche de celle qui n'en a pas. Au-delà de ce point l'appui confortable de la corde put nous être donné. Quiconque s'y fût fié, il est vrai, se serait immédiatement vu nager en liberté dans l'air, et l'on peut se demander, comme dans le conte d'enfant, « si tous les chevaux du roi et tous les hommes du roi » auraient suffi à replacer sur l'arête ce pendu aérien. Une recherche minutieuse vint heureusement nous révéler dans le rocher une petite encoche à laquelle on pouvait confier une corde; bien qu'il fût certain qu'une corde souvent secouée y échapperait, il était non moins évident que bien fixée elle se maintiendrait dans cette position tant qu'une secousse parfaitement appropriée ne lui serait pas donnée. Ce fut pourtant d'un ton peu assuré que partirent ces mots : « Mettez la corde et je vais essayer. » Auxquels Burgener répondit : « Herr Jesus, es muss gehen sonst sind wir alle caput » « Jésus, mon Dieu ! il faut que ça marche sans quoi nous sommes tous fichus. » La corde étant bien fixée à une pointe de roc au sommet de la corniche, l'autre partie fut envoyée en bas et notre chef la força dans la petite encoche. Après l'avoir tendue soigneusement afin d'éviter toute brusque glissade quand son poids s'y pendrait, nous le voyons se suspendre dans l'espace et disparaître. Un moment après nous apprenons sa bonne arrivée, « Ça va bien, il y a de bonnes prises tout le long ».

A la fin il vient en vue, traversant l'abîme béant, et nous le voyons attaquer le rocher au delà et grimper avec

circonspection le long d'un gros bloc d'une stabitité douteuse et en équilibre sur l'arête comme une « pierre branlante ».

Trois ou quatre vilains mètres viennent ensuite, puis nous entendons le joyeux « Kommen Sie nur, Alexander » « Venez seulement, Alexandre ». L'ancre de veille de la caravane étant filée, j'avais à suivre, et j'étais aux anges de trouver que je pourrais accomplir sans aide un mauvais pas qui, une minute ou deux auparavant, semblait infranchissable aux plus forts et aux plus hardis.

A le regarder en arrière, le rocher que nous venions de quitter était étrange à l'extrême ; bien qu'au sommet il eût 6 à 8 mètres en largeur, il allait s'amincissant de manière à ne pas avoir plus de 60 centimètres au pied de sa chute ; il semblait même qu'un bon coup de piolet l'aurait envoyé tout entier sur le Glacier de Weingarten. Et, comme des vapeurs entouraient en tournoyant ses à pics, il paraissait chanceler déjà, comme s'il allait tomber. Mais il est maintenant 4 h. soir, et nous sommes encore loin de la bande de neige désirée ; aussi, pendant que l'on aide Andenmatten à passer ce mauvais pas, mon mari se détache, se met au travail et grimpe à un des abrupts échelons de l'arête. La corde nous est ensuite envoyée ; avec son assistance, Alexandre exécute l'escalade à son tour et se trouve en position d'aider le reste de la caravane. Cette manière de procéder est alors répétée. Les rochers suivent les rochers, ici rocailles folles qui partent au moindre toucher, là contreforts à pic dont l'accès n'est possible qu'avec l'usage des fortes épaules de Burgener comme marchepied. Tout d'un coup, pourtant, les difficultés semblent cesser ; puis notre chef se remet à la corde, et nous faisons résonner les rochers sous nos

pas jusqu'à ce que notre route s'élargisse en une grande arête neigeuse.

« Der Teufelsgrat ist gemacht » « La Teufelsgrat est faite », cria Burgener, et nous commençons à marcher à grands pas le long de cette neige qui se dresse, en face et sur notre droite, en une crête rapide. En haut de ces pentes, nous pouvons voir les empreintes d'une caravane qui, sous la conduite de Franz Burgener, a fait, les jours précédents, l'ascension par la voie ordinaire. « Une demi-heure encore et ce sera fini. et la Teufelsgrat sera à nous », ajoute Alexandre excité par le succès, pendant que nous nous hâtons, sentant que la réussite est en nos mains. Les empreintes deviennent plus visibles et plus fortes, et nous courons jusqu'à ce que nous puissions placer nos pieds dans les traces même. Là, tout bagage inutile est déposé ; pourtant, Burgener voyant que j'ai très froid me revêt de son manteau et de ses gants. Nous nous dépêchons, ne trouvant à cette neige d'autre difficulté que sa mollesse extrême. Une escalade, sur quelques rocs tranchants comme une ardoise, encore un peu de neige, et à 5 h. 30 soir, nous sommes sur le sommet, pour un moment seulement. Burgener, avec un air des plus sérieux, commence à dire tout de suite : « Je n'aimerais pas un orage sur cette arête. » Il n'y avait du reste aucun doute à avoir sur ce sujet, les nuages nous entouraient, et un grondement lointain venait rouler jusqu'à nos oreilles. « Allez, allez, plus vite, Herr Mommerie ! » puis dans une poussée il me bouscula le long de l'arête. « Allez toujours, je retiendrais une vache ici, » furent les mots encourageants que j'entendis pendant que je descendais pêle-mêle avec tout ce qui se trouvait sous mes pas. Bientôt, les pentes de neige sont atteintes et nos sacs sont repris. Nous courons de notre mieux dans l'orage aveuglant,

presque assourdis par les bruits répercutés du tonnerre. Mais qu'importait ! Certes, il était tard ; certes, nous avions froid et faim ; certes, nous étions fatigués, nous enfoncions dans le névé jusqu'au dessus du genou, et plus bas la trace avait disparu sous la neige tombant rapidement ; mais « la Teufelsgrat était à nous », et peu nous importait ces petites misères, et nous riions de la tempête en de méprisants jodels, en des cris de triomphe. Une courte traversée sur la gauche, et nous franchissons la rimaye ; une lassante promenade sur de faibles pentes de neige, un peu d'attention en passant quelques crevasses ouvertes, et nos dangers sont finis. A 8 h. soir, nous atteignons le bout du Glacier de Kien, et une fois encore nous voici steppant dans la moraine. Nous descendons des pentes de pierres pendant une autre heure, et je commence à me souvenir que notre dernier repas a eu lieu à 10 h. mat. Comme il devient évident que nous ne pourrons pas atteindre Randa cette nuit, je suggère une halte, idée qui est reçue avec des applaudissements. En quelques minutes nous étions assis sur des pierres variées, mâchonnant notre repas du soir. Le seul mécompte était que nous avions très froid ; mes mains et mes pieds étaient engourdis, et ce qui restait de nos vêtements (nous en avions laissé une bonne partie sur la Teufelsgrat) était trempé ; enfin, le pire de tout, mes brodequins, examinés à la lumière vacillante d'une bougie, semblaient devoir difficilement me porter jusqu'à Randa.

Notre appétit apaisé, je surpris des symptômes de sommeil chez les guides ; en conséquence, je rappelai à Burgener sa promesse de nous amener en tous cas jusqu'à la limite des forêts, afin que nous pussions y goûter la jouissance d'un beau feu. Une fois encore nous partons, soigneusement encordés ; la pente, rapide et coupée de

petites falaises, et la nuit, noire comme de l'encre au point de ne rien laisser voir, nécessitaient cette précaution. Nous descendîmes comme s'écroule un château de cartes. Burgener tombant en arrière et me repoussant, et moi repassant le choc derrière moi aux autres. Cette façon d'avancer nous prend jusqu'à 11 h. soir, quand soudain nos guides s'arrêtent et nous demandent, en un chuchottement de terreur, si nous pouvons voir une petite lumière, là sur la droite ? Avec un mouvement de joie, je réponds : « Oui, ce doit être un chalet. » Mon avis est traité avec un silence méprisant. « Alors qu'est-ce que cela peut être ? » Sur un ton d'enterrement, Burgener répond : « Je n'en sais rien ; » mais Andenmatten chuchotte timidement : « les Esprits. » A partir de ce moment, je compris que nous n'aurions pas le feu promis ; que nous serions heureux si nous arrivions à nous glisser sous le couvert d'un rocher pour nous abriter contre l'orage qui menaçait une fois encore d'éclater sur nos têtes.

Quelques pas plus loin, un gros objet noir se dresse devant nous. A l'examen nous reconnaissons que ledit objet peut nous offrir une place convenable pour passer le peu d'heures de nuit qui restent. En cinq minutes les guides ronflaient paisiblement ; mais nous, après avoir secoué l'eau de nos habits trempés, nous fûmes réduits à exécuter diverses danses de guerre avec le fallacieux espoir de nous réchauffer. Lorsque ces exercices devinrent par trop fatigants, nous nous mîmes à guetter le jeu des éclairs autour des pics et des arêtes, et finalement nous réveillâmes les guides avec un piolet et nous les pressâmes de continuer la descente. Ils n'approuvèrent pas du tout cette manière de faire, car ils considéraient leur bivouac comme luxeux et éminemment propre à entretenir un sommeil rafraîchissant. Les deux heures suivantes

furent dépensées à glisser lentement ou à dégringoler sur des pentes de pierres coupées de gazon. Nous tournâmes alors à droite sur un terrain plus uni. Mais les guides refusèrent d'aller plus loin dans cette direction, objectant qu'il y avait là au devant denous, de terribles précipices, et que, dans les ténèbres d'une nuit d'orage, il était presque impossible de s'y diriger avec une sécurité suffisante. Les guides encore une fois se mirent à dormir profondément pendant que, fatigués, nous attendions les premiers signes du matin. Une bande lumineuse vient à la fin disperser les ténèbres, nous voyons à peu de distance la sombre ligne des forêts et nous la rejoignons immédiatement. Un feu flambe bien vite et nous essayons de nous réchauffer; mais, quoique nos pieds et nos mains soient à peu près rôtis et notre figure brûlée, le reste nous semble, peut-être par contraste, plus froid qu'avant et nous grelottons péniblement devant le pétillement des sapins.

Aussitôt le grand jour venu, nous transportons nos lourdes personnes à travers la forêt, le long et en bas des pâturages, enfin à 5 h. 30 mat. nous entrons dans la petite auberge blanche de Randa. Nous éveillons le propriétaire qui nous fait vite un beau feu. Vient un déjeuner chaud; puis, après avoir rendu justice à ses efforts culinaires, nous grimpons dans un char-à-bancs tout branlant et nous revenons ainsi à Zermatt.

Burgener était dans les meilleures dispositions; il avait une joie intense à penser que notre non retour, la nuit précédente, aurait donné l'alarme, et que nous aurions l'important privilège de rencontrer une caravane de secours, dûment équipée pour le transport de nos restes en morceaux. Mon mari, lui, n'entre pas tout à fait dans ces sentiments, car il semble avoir une juste

appréciation des pourboires, tarifs, et autres agréments pécuniaires qu'entraîne pareil luxe. Nous savions heureusement que nos amis n'étaient pas prêts à penser qu'il pourrait nous arriver quelque dam. Et quand, deux heures plus tard, nous entrons à Zermatt, nous les trouvons, dans leurs chambres, sommeillant encore paisiblement.

CHAPITRE V

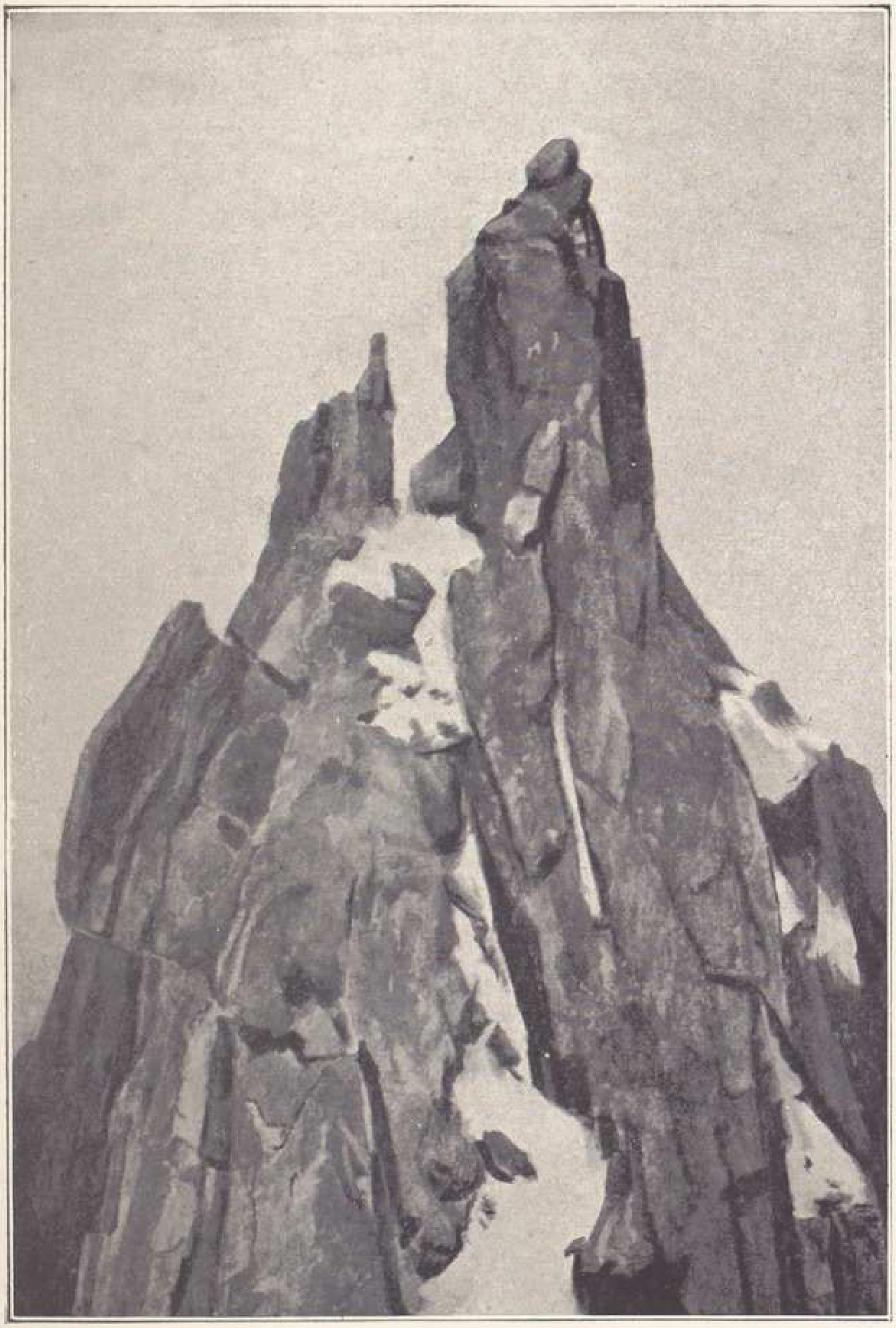
L'AIGUILLE DES CHARMOZ

AVEC GUIDES

Après le passage du Col du Lion, décrit plus haut, nous partîmes en voiture pour Courmayeur, en quête de grands exploits. Le mauvais temps nous y fit prisonniers et pendant quatre jours consécutifs un fort vent de Sud-Ouest versa un incessant déluge de pluie dans la vallée, emportant des meules de foin et même un chalet dans les flots limoneux du gros torrent qui passe en dessous du village.

J'étais le seul touriste à l'Hôtel Royal, et son habile chef voua son temps et son intelligence à me mettre hors de condition et de forme. Pendant les rares intervalles où je n'étais pas occupé à me délecter des excellentes choses qu'il préparait pour me mettre en joie, il venait faire de soigneuses enquêtes sur ce que je pouvais aimer ou ne pas aimer.

Le cinquième jour, le temps présenta des symptômes d'amélioration et, durant l'après-midi, Burgener, Venetz et moi, nous allâmes nous promener jusqu'à l'auberge du Mont Fréty, avec quelque vague idée de tenter un nouveau passage sur Chamonix. Mais avant le lever du jour un terrible orage et de furieuses rafales de vent et de pluie vinrent mettre fin à toute velléité de course nou-



AIGUILLES DES CHARMOZ

velle, au point même de sembler rendre notre passage du Col du Géant une téméraire et périlleuse aventure. Pourtant, comme le jour s'écoulait, les nuages commencèrent à se déchirer et, quand nous atteignîmes les séracs, un brillant soleil faisait fondre les neiges fraîches contre les faces rocheuses, alors que, contre les pentes plus abruptes, il les faisait partir en avalanches de toutes sortes et de toutes grandeurs.

A Chamonix je fus encore en danger de devenir positivement victime des ruses des propriétaires d'hôtels et de leurs cuisiniers ; mais heureusement quelques amis reconnurent la périlleuse position où je me trouvais et ils m'enlevèrent jusqu'aux Grands Mulets. Nous n'étions pas plus tôt là qu'un autre orage nous assaillit et nous garda dans la cabane trop tard pour que nous pussions descendre. Le lendemain matin, quand nous parvenons à nous éveiller tout à fait, nous nous apercevons que nous sommes déjà à mi-chemin du Grand Plateau, Burgener et Venetz étant évidemment restés sous l'impression que nous avions l'intention de passer le reste de la journée à ascensionner le Mont Blanc, occupation qui me rappelle le « Moulin de discipline » où les condamnés anglais sont forcés de travailler sans relâche pour ne moudre que du vent. Des idées révolutionnaires gagnent bientôt la caravane, et aboutissent au refus formel des membres amateurs de faire un pas de plus. En dépit de l'indignation et du mépris des professionnels, nous dégringolons en glissades vers les Grands Mulets, où nous prenons nos peu nombreuses affaires, et nous dévalons à Pierre Pointue puis à Chamonix.

La même après-midi nous tenons un conseil solennel où il est décidé que ce genre de vie ne peut pas durer plus longtemps ; en désespoir de cause on décide de partir

pour les Charmoz[1]. Le mauvais temps continuel avait bien dû vraisemblablement entamer nos chances matérielles de succès; mais comme la montagne a une exposition Sud-Ouest et qu'elle n'est pas très haute, nous espérions n'avoir rien à craindre de sérieux.

Le lendemain matin (ne dois-je pas dire la nuit même) nous partons, et comme nous avons été munis par M. Couttet d'une admirable lanterne (cette expédition avait lieu à l'âge où la lanterne pliante n'était pas connue) nous prenons une assez bonne avance pendant la première demi-heure[2]. Nous commençons alors à ascensionner ce

1. Une grande confusion a régné si longtemps sur la partie septentrionale des Aiguilles de Chamonix qu'il nous paraît nécessaire de revenir sur ce sujet pour bien fixer la nomenclature et permettre les identifications bibliographiques.

La carte de Mieulet était, dans cette partie, contraire aux indications locales. Ses dénominations furent adoptées par l'*Alpine Journal* et nous voyons encore, en 1887, dans ce périodique, XIII, p. 197 : « l'Aiguille des Charmoz que M. Dunod appelle très à tort (very inconveniently) l'Aig. de Grépon ».

M. L. Kurz, qui, dans maints passages de son *Guide de la Chaîne du Mont Blanc* (Neuchâtel, 1892), a corrigé si heureusement les cartes existantes, suit ici la nomenclature de la carte de Mieulet : il décrit l'ascension des Grands Charmoz, p. 110, sous le nom de Cime septentrionale de l'Aiguille des Charmoz, et, p. 107, l'escalade du Grépon sous le nom de Cime méridionale de l'Aiguille des Charmoz; page 106, le Col des Nantillons est appelé Col de Blaitière.

Déjà M. H. Dunod avait, dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, fait apparaître le nom de Grépon dans son récit: « Un mois autour de l'Aiguille de Grépon ou Grands Charmoz. » Mais il laissait encore bien des incertitudes : le col dont il parle à la page 89, ligne 22, est le Col des Nantillons ; la légende de la planche de la page 94, notamment, est erronée (Voy. la note, p. 108-9).

Enfin M. Joseph Vallot publia, dans l'*Annuaire du Club Alpin Français* de 1894, p. 1-49, une « Étude des Aiguilles de Chamonix » et une esquisse des aiguilles (à la p. 33), magnifique travail qui mit définitivement les choses au point. M. Kurz, après examen des documents de M. Vallot, se rallia à l'opinion de celui-ci et rectifia ses indications antérieures du guide dans sa carte (la Chaîne du Mont-Blanc, au 1/50,000e par Barbey, Imfeld et Kurz), parue en 1896.

C'est d'après les données dont il est parlé ci-dessus qu'a été faite la carte esquisse ci-contre. — M. P.

2. Cette première ascension des Grands Charmoz (3,443 m.) eut lieu le 15 juillet 1880 et le récit en fut publié dans l'*Alpine Journal*, seulement en

CARTE ESQUISSE

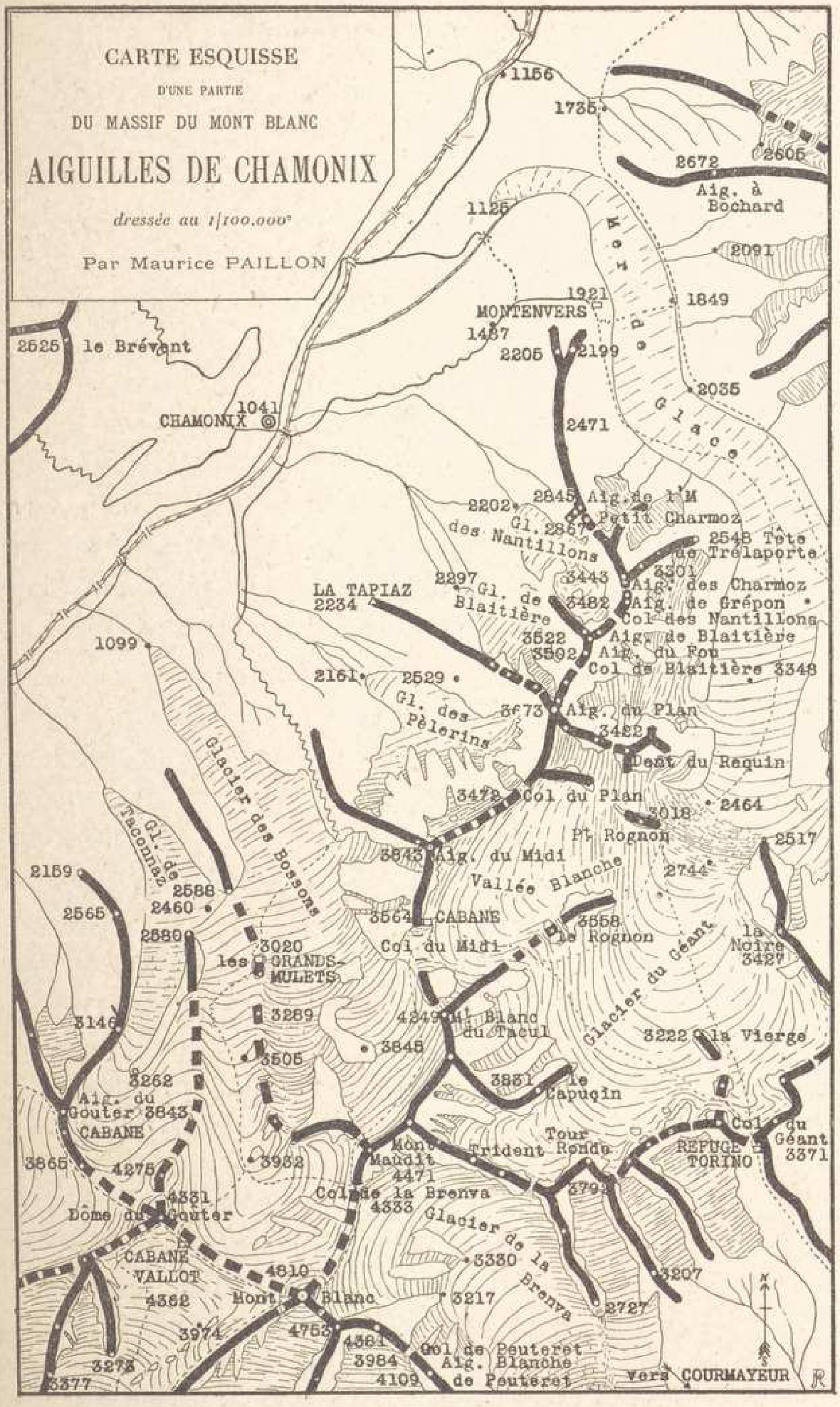
D'UNE PARTIE

DU MASSIF DU MONT BLANC

AIGUILLES DE CHAMONIX

dressée au 1/100.000e

Par Maurice PAILLON



que Burgener appelle pompeusement un sentier, sentier qui du reste, insensible à — ou peut-être blessé dans sa modestie par — une si grosse flatterie, se dérobe timidement à la vue tous les trois pas. Après une longue et ennuyeuse marche, nous nous apercevons enfin que la lumière grise du matin commence à vaincre celle de notre lanterne, en sorte que, trouvant une pierre convenable à cet usage, nous la cachons soigneusement, tout en marquant l'endroit avec une branche de sapin. Mais, chose désagréable, bien que nous ayons, à notre retour, trouvé de nombreuses pierres marquées de nombreuses branches de sapin, aucune ne possédait en dessous notre lanterne : circonstance regrettable, car comme je le reconnus plus tard à une ligne de ma note, ce devait être une lanterne à laquelle M. Couttet tenait énormément.

La forêt s'éclaircit bientôt; au moment où nous atteignons un torrent en dessous de la moraine latérale du Glacier des Nantillons[1], nous nous arrêtons pour déjeuner. Là nous découvrons que trois tranches de viande, un petit morceau de fromage, 30 centimètres de pain long, et un gros panier de raisin étaient toutes les provisions que le portier de l'hôtel avaient jugées nécessaires. Heureusement, c'était Burgener qui avait été laissé à la charge du commissariat, et, comme en montagne je préfère les raisins à tout, j'étais enclin à considérer la conduite du portier avec assez de philosophie, état d'âme que ne partageaient pas du tout mes compagnons.

1892, XVI, p. 159-66, sous le titre : « Les Aiguilles des Charmoz et de Grépon. » Mais c'est bien à cette expédition qu'il est fait allusion, dans l'*Alpine Journal* de novembre 1880, vol. X, p. 95, sous ces termes : « La première ascension du plus bas pic de l'Aiguille des Charmoz, celui qu'on voit du Montanvert. » Consulter la note de la page 84. — M. P.

1. Bien que l'édition anglaise porte « Glacier Nantillon », nous avons adopté la forme ci-dessus d'après les usages locaux. (Voy. du reste Kurz, Vallot, etc.) — M. P.

Après avoir tourné, à tort, par la droite, la chute inférieure des séracs, nous ascensionnons un couloir entre les falaises de l'Aiguille de Blaitière et les rochers à pic par-dessus lesquels le glacier se précipite. Le couloir est très facile, mais sur notre gauche se trouve un promontoire de rocher encore plus aisé, nous le prenons et l'escaladons à grands pas. Immédiatement au-dessus de nos têtes plane une succession interminable de séracs, monstres colossaux découpés sur le ciel, nous menaçant d'une destruction instantanée. L'endroit n'est pas de ceux que l'on choisit pour une halte, aussi tournons-nous à gauche pour voir comment nous aborderons le glacier. A un point, à un seul point, c'est possible. Un sérac, à moitié tombé de la falaise, et paraissant très enclin à vouloir aller bientôt s'ajouter à la masse des blocs de glace brisés à une centaine de mètres en dessous, se trouve être le seul pont disponible. Nous l'escaladons, nous passons une crevasse sur les débris d'une avalanche et remontons très vivement une courte pente de glace jusqu'à la partie libre du glacier. Dix minutes nous ont suffi pour nous amener comparativement en sûreté; nous traversons alors jusqu'à un îlot de roc par lequel la chute de séracs est ordinairement tournée.

Là nous faisons halte et nous procédons à la vérification du sac, à la recherche possible de provisions cachées. Pendant que Venetz et moi étions occupés à ce devoir, Burgener se contournait, lui et son télescope, en une foule d'attitudes extraordinaires, faisant à la fin, avec plein succès, un examen satisfaisant de notre pic. Une heure plus tard, nous partions de nouveau, pour atteindre la base du long couloir qui conduit à la dépression située entre le Grépon et les Charmoz.

Nous passons la rimaye à 8 h. 45 mat., et tournant tout de

suite à gauche, en dehors du couloir, nous faisons route pendant trois quarts d'heure à travers de bons rochers : une ou deux dalles nous offrent seules quelque résistance. Sur ces entrefaites, nous avions atteint le sommet d'une arête secondaire, qui aboutit contre les murailles terminales de la montagne. Nous nous asseyons sur un roc revêtu de glace, et, sortant nos parcimonieuses provisions, nous conspuons de nouveau solennellement le portier chamoniard. Nous déposons la gourde de vin dans un recoin sûr; puis, à l'unanimité, nous mettons de côté habits et bottes, qui, avec deux chapeaux sur trois et la même proportion de piolets, sont enveloppés ensemble et déposés en sécurité dans un trou de rocher. Les bagages, consistant en une corde de supplément, deux coins de bois, la nourriture, une bouteille de Champagne, un flacon de cognac et un piolet, furent placés sur mon dos.

Les deux guides commencent à chercher leur voie en escaladant la falaise, Venetz, poussé par Burgener et à son tour aidant celui-ci avec la corde. Mais nos progrès étaient pénibles et lents, et, lorsqu'à la fin on trouvait une position solide, c'était alors la corde qui refusait de venir jusqu'à moi. Finalement, il me fallait faire une traversée difficile pour l'attraper, car il m'était tout à fait impossible de monter un piolet et un sac sans son aide. Ce genre de travail continua pendant trois quarts d'heure ; puis, une attente plus longue vint me faire penser qu'il se trouvait plus haut quelque morceau sérieusement mauvais. Une demande instante de ma part amena la réponse que le passage suivant était tout à fait impraticable, mais, ajoutait Burgener, « Es muss gehen » « Il faut passer ». Anxieux de voir cet obstacle qui, bien qu'impraticable, devait être franchi, j'escaladai de mon côté le tranchant d'une grande dalle, jusqu'à une étroite

corniche, puis, tournant un coin embarrassant, je m'introduisis dans une sombre et froide cheminée.

Un gros bloc de 12 mètres environ de hauteur s'était détaché de la masse principale de la montagne, laissant un couloir arrondi et perpendiculaire, qui se trouvait partout garni d'un placage de glace. Un petit filet d'eau coulait dans le fond du couloir et s'était congelé sur le roc à peu près à mi-hauteur, formant une épaisse colonne de glace, flanquée de chaque côté de fantastiques cannelures de la même matière. Un bombement verdâtre, à environ 5 mètres au dessus, nous empêchait de voir le fond du couloir au delà. Rien ne pouvait paraître plus impossible ; il n'y avait même pas une saillie présentable où nous pussions nous tenir ; partout brillait la glace noire garnissant et masquant les irrégularités de la roche recouverte.

Quelques dix minutes plus tard les guides apparaissent à mes yeux inexpérimentés dans des positions extrêmement critiques. Venetz, presque sans soutien d'aucune sorte, s'approche graduellement du bombement verdâtre déjà mentionné; un piolet, habilement appliqué par Burgener à cette partie du costume des guides ordinairement décorée de pièces de couleurs voyantes et variées, fait l'office de force motrice pendant que Burgener lui-même se trouve adroitement posé sur d'invisibles saillies taillées dans la mince couche de glace qui garnit le roc. Avant que Venetz ait pu surmonter le bombement verdâtre, il devient nécessaire de transférer le piolet sous son pied, et pendant un instant il est laissé à lui-même, agriffé comme un chat aux aspérités glissantes de l'énorme glaçon. Comment fait-il pour se maintenir dans cette position, c'est un mystère connu de lui seul et des lois de la gravitation. Grâce au piolet fixé sous son pied, il peut

encore avancer, et après un effort désespéré hisser sa tête et ses épaules au-dessus du bombement. « Wie geht's » « Comment ça va? » hurla Burgener. « Weder vorwärts noch zurück » « Ni en avant ni en arrière, » haletait Venetz, et, à une autre demande s'il pouvait aider Burgener à monter, il répliqua « gewiss nicht » « sûrement non ». Pourtant dès qu'il eut recouvré son souffle il renouvela ses efforts. Peu à peu ses jambes, travaillant par secousses spasmodiques, disparaissent de notre vue, et à la fin un juron de patois, un hissement de la corde, et Burgener avance et disparaît à son tour. Le sifflement des glaçons et autres petits fragments, et le souffle puissant des guides me faisaient savoir qu'ils avançaient. Burgener me crie de bien me mettre à couvert, de peur des pierres, mais, comme le rocher auquel je me tiens suffit seulement à me protéger le nez, les doigts et un pied, je trouve sage de descendre de la cheminée jusqu'à un rocher chaudement exposé, ce à quoi du reste, je suis vivement incité par l'état de mes orteils, qui, n'étant plus protégés par mes brodequins et par mes chaussettes depuis longtemps déchirées, ne sont pas du tout fâchés de changer le froid du rocher ou de la glace pour la bonne chaleur des rayons du soleil.

Bientôt un cri ému partit et une grosse pierre bondit dans l'espace, suivie bientôt d'un rauque jodel qui annonçait la conquête du couloir. Comme je réescaladais la cheminée, la corde vint me cingler en tombant à moi; je m'y attachai aussi bien que cela m'était possible d'une seule main, car de l'autre je tenais un coin verglassé. Après avoir accompli cette importante opération, je commence l'ascension. Tout va bien dans les premiers mètres, puis les prises semblent devenir insuffisantes; un effort désespéré pour y remédier ne réussit qu'à me faire nager

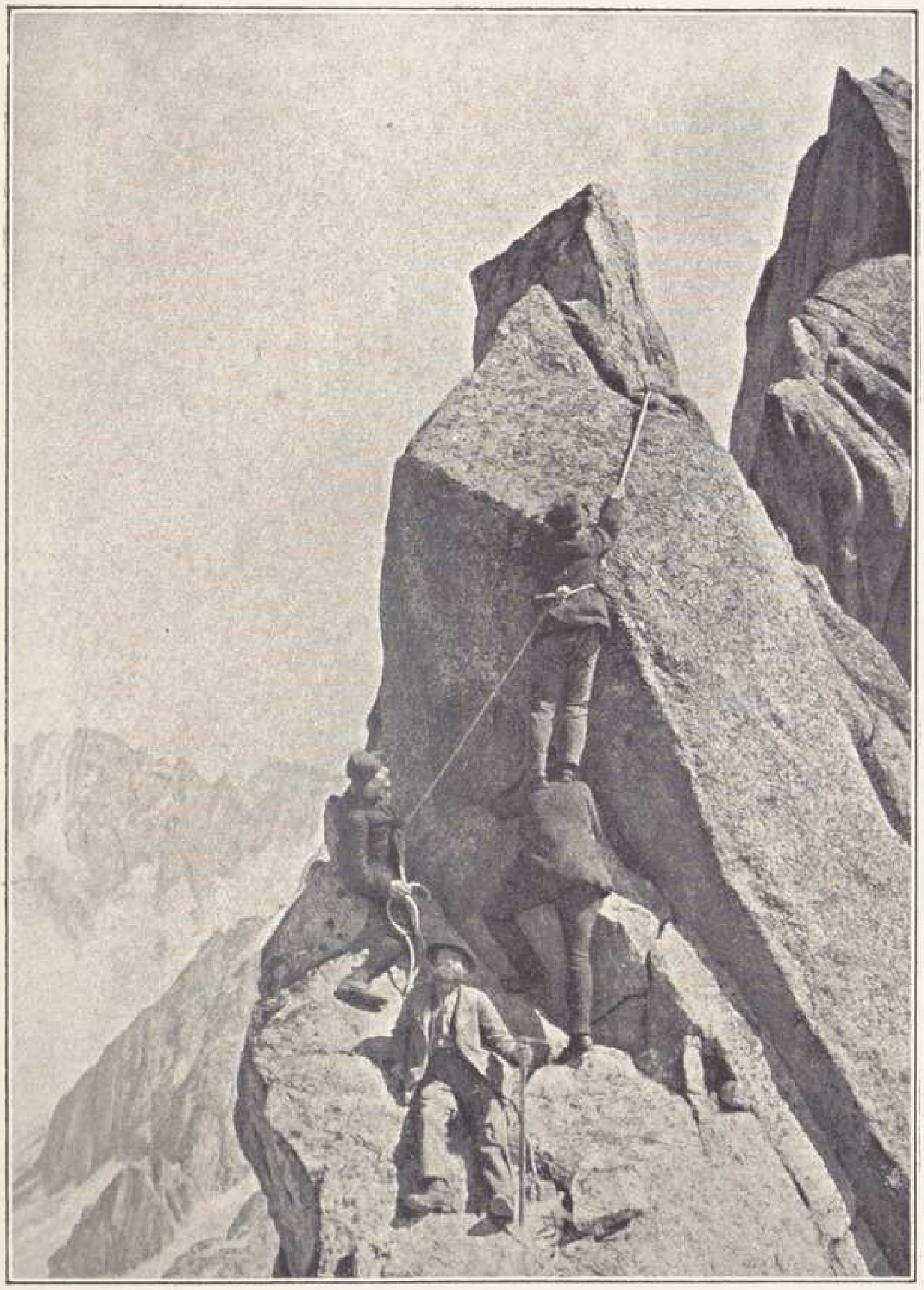
dans le vide, incapable de me rattacher au roc comme à la glace. Une face barbue, coupée d'un gros rire, me regarde par-dessus le sommet du couloir et me demande gaîment :
« Pourquoi ne montez-vous pas? »

Quelques vigoureux hissements et me voici au-dessus du bombement verdâtre; j'entre alors dans une étroite fissure. Ses murailles lisses et précipitueuses étaient partout garnies de glace et leurs surfaces parallèles n'offraient ni prises ni saillies d'aucune sorte. Il était tout juste possible d'appuyer le dos contre un des murs et de serrer les genoux contre l'autre, mais il ne fallait pas songer à avancer dans ces conditions. Après quelques minutes qui sont données à un Monsieur pour le convaincre, malgré son scepticisme à cet endroit, qu'un sac et un piolet ne sont pas les seuls impedimenta d'une caravane, l'influence persuasive de la corde m'amène sur un terrain moins lisse et une escalade me remet au soleil.

Les guides regardaient tristement leurs coudes déchirés et saignants, car ils n'étaient arrivés à s'attacher au couloir et à grimper qu'en appuyant leurs mains l'une contre l'autre, en les serrant contre leur poitrine, et en coinçant alors leurs coudes contre les parois opposées. Comme ils étaient l'un et l'autre tout à fait hors d'haleine, nous fîmes une halte et certain flacon circula. Puis je m'étendis sur la pierre chaude tout en me demandant combien de temps prendraient mes organes internes à revenir dans leur position normale d'où les avait délogés la pression de la corde.

Un quart d'heure plus tard nous étions de nouveau en route. Au dessus, une longue série de falaises, de rocs brisés, hachés par une suite assez continue de fissures verticales assuraient nos progrès jusqu'à l'arête. Comment j'ai escaladé de grandes dalles suspendues sur des coins

impossibles — comment à des moments critiques le sac s'accrochait à des éclisses de roc — comment le piolet se prenait dans les fissures pendant que les blessures de mes doigts de pieds devenaient plus béantes et plus larges et que la corde faisait ma taille toujours plus mince, en accord avec l'idéal moderne de la beauté féminine, tout cela est indélébilement fixé dans ma mémoire ; mais il y a des choses trop pénibles à dire, je me bornerai donc à raconter que sur certains rochers, pour me conformer aux idées à la dernière mode parmi les grimpeurs, je faisais à Burgener une conférence sur l'absurdité de l'usage de la corde, pendant qu'au même instant je prenais le plus grand soin de vérifier si le nœud était assez bien fait pour résister à toutes les conjonctures ; sur d'autres rocs j'étais tout juste capable de grimper en des attitudes nouvelles et originales, qui, je le crois encore en dépit de critiques contraires, auraient rendu célèbre un artiste assez habile pour saisir leur grâce et leur élégance, et lui auraient en plus apporté un élément très différent des modèles généralement adoptés. Sur d'autres rochers encore, j'usai d'une méthode d'avancement qui, j'ai le regret de le dire, a donné lieu à des discussions acharnées parmi les amateurs et les professionnels de la caravane ; on allégua du côté amateur qu'il n'y aurait aucune difficulté à grimper de semblables rochers si l'on n'était pas empêtré par le sac et le piolet, et du côté professionnel qu'un tour de taille de 45 centimètres, dont témoignait la corde, devait, pour de mystérieuses raisons, être pris en considération et enlever à son possesseur un peu de son mérite de grimpeur. Sans entrer dans plus de controverses sur une aussi pénible matière, je dois dire brièvement que, à 11 h. 15 mat., nous escaladions l'arête et que nous réjouissions déjà nos yeux de la vue du sommet.



ESCALADE DES GRANDS CHARMOZ

Les plus ardents de la caravane concluent de suite que c'est un renflement de l'arête, situé à gauche et d'un accès facile, qui se trouve être le point le plus élevé ; mais voici que certain triste opposant affirme que c'est une vilaine dent, sur la droite et de nature rébarbative, qui est le vrai sommet. On se rit de ce sceptique, et le roc facile est escaladé au milieu d'une sauvage explosion d'enthousiasme, quitte à trouver que là comme ailleurs la route large et facile n'est pas pour les fidèles.

Nous retournons à la brèche où nous avions atteint l'arête et nous nous dirigeons vers le pied du sommet réel. Venetz est promptement hissé sur les épaules de Burgener pour être expédié plus haut à l'aide du piolet ; mais la première attaque ne réussit pas et Venetz retombe rapidement sur Burgener. Le Monsieur qu'on avait méprisé vient augmenter l'échelle; grâce à ce procédé Venetz peut atteindre n'importe quelle prise pour arriver finalement au point culminant. A 11 h. 45 mat., nous étions réunis sur le sommet, les guides tout joyeux de l'inconscient gaspillage de poudre par lequel M. Couttet fêtait notre arrivée. Burgener, pour reconnaître dignement cette attention, plante notre unique piolet sur le point le plus élevé, pendant que les simples soldats de l'expédition cherchent diligemment des pierres dans le but d'élever tout autour du piolet un cairn de protection. On lui attache soigneusement un mouchoir d'un dessin brillant mais en mauvais état, résultat de ce qu'avait pu faire la lessive de Zermatt de deux mouchoirs de dimension plus ordinaire et de couleurs moins éclatantes.

Pendant que ces divers travaux étaient terminés de façon satisfaisante, le lourd colis de la caravane se chauffait au soleil dans un recoin confortable, absorbant cette mixture de lumière, d'air, de lac miroitant et d'arêtes déchiquetées

dont se compose une vue de sommet. Les longues heures d'effort qui ont tendu les muscles à leur extrême limite, et la sauvage excitation d'une victoire à demi gagnée mais encore douteuse, se changent en un instant en un sentiment d'aise et de sécurité, si parfait que seul le grimpeur, étendu dans quelque recoin chauffé par le soleil et abrité du vent, peut trouver l'oubli total qui berce et endort jusqu'au moindre soupçon de peine ou de souci, et apprendre que, si le bonheur évite souvent la poursuite, il peut parfois néanmoins être surpris endormi sur les étranges rochers des aiguilles de granite. A de pareils moments, se fatiguer le cerveau en cherchant à reconnaître les sommets éloignés, à corriger ses notions topographiques, ou encore à poursuivre un but scientifique quelconque, semble un sacrilège de la pire espèce. Pour moi le vrai culte me paraît être de s'étendre au soleil, les yeux mi-clos, et de laisser la nature,

> Comme une délicate et douce mélodie
> Qui s'insinue en nous sans que nous l'écoutions,

nous envelopper d'un délicieux repos, jusqu'à ce que, avec le poëme des Mangeurs de Lotus, nous nous soyons écriés :

> Prêtons donc le serment.....
> De vivre sur les monts, reposés et couchés,
> En cénacle de dieux, loin de l'humanité.

Mais Burgener ne partageait pas tout à fait ces vues, et, à 12 h. 30 soir, il insista pour que nous fissions un rappel de corde en vue de gagner l'arête en dessous du sommet.

Tout alla bien jusqu'au couloir de glace. Là, Burgener essaya de fixer un de nos coins de bois ; mais, quoi qu'il fit, le coin persista à ne pas remplir son devoir, s'échappant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en sorte que la corde glissait toujours par dessus la tête du coin. Nous nous

mettons tous à faire des essais variés, le portant dans des fissures que trouvait notre fantaisie et entreprenant même de l'étayer avec d'ingénieux arrangements de petites pierres. Quelqu'un souleva la question de savoir si l'usage des coins n'était pas une hérésie, une sorte de génuflexion devant Baal, et s'il n'était point le premier pas sur le sentier de perdition où l'art de grimper allait se diriger pour aboutir à une course au câble. Sur quoi nous déclarons à l'unanimité que les Charmoz ne seront profanés par aucun engin fixe; nous trouvons une protubérance rocheuse plus ou moins sûre, nous l'entourons en doublant notre corde et Venetz se laisse glisser en bas. Je suis, et, pour prévenir autant que possible les chances de glissement de la corde autour de la protubérance, elle est contournée plusieurs fois autour, et nous en tenons les bouts tendus quand Burgener descend.

Vers 2 h. 20 soir, nous retrouvons nos bottes; et la pensée de la table d'hôte vient remplacer des idées d'un ordre plus poétique. Nous dégringolons les rochers, puis nous parcourons le glacier à une allure qui, nous l'apprîmes plus tard, causa un très grand étonnement à divers amis placés à l'autre bout du télescope de M. Couttet. Plus nous allions et plus vite nous courions, car les séracs, qui, le matin, nous menaçaient désagréablement, maintenant se penchaient tellement sur nos têtes que les « Schnell, nur schnell » « Vite, allons vite, » de Burgener faillirent en détacher un. Suivant leur habitude les séracs restèrent penchés et chancelants, mais ne tombèrent pas, et nous arrivâmes au glacier inférieur tout essoufflés, sans la moindre alerte. Comme nous avons atteint les parages de la lanterne, nous nous mettons à sa recherche, mais ne la trouvons point; nous faisons de même pour un chalet que Burgener connaissait.

Nous trouvons du moins la jolie propriétaire elle-même en train de donner à manger à ses cochons. Elle nous apporte du lait, et, bien qu'il soit d'une qualité exceptionnelle, les plus difficiles de la caravane l'eussent préféré si les nombreux habitants du chalet et de la propriétaire n'étaient pas venus auparavant chercher la mort dans le bol écumant.

Heureusement les lacets de la route ne furent pas trop longs à se dévider devant nous, et à 5 h. 30 soir nous étions chaudement félicités par M. et Mme Couttet et salués par un excellent champagne.

L'AIGUILLE DES CHARMOZ — SANS GUIDES

Cette ascension ne fut pas refaite, plusieurs années durant, mais finalement M. Dunod, avec F. Simond, parvint au sommet Sud, et l'année suivante il reprit le piolet que nous avions laissé sur le pic Nord. Peu après, l'escalade de notre montagne devint l'ascension la plus populaire des environs du Montenvers[1], et la traversée des Cinq Pointes (c'est ainsi qu'on la désigne maintenant) est reconnue pour être la meilleure, et la plus amusante préparation aux escalades de rocher à Chamonix.

En 1892, je partis de nouveau pour cette ascension. Cette fois nous étions sans guides, car nous avions appris la grande vérité, à savoir que ceux qui désirent réellement goûter aux joies et aux plaisirs de la montagne doivent

1. Les cartes de Mieulet et de Kurz ont adopté cette orthographe; Durier écrit Montanvers; M. J. Vallot adopte Montanvert. Voyez à ce sujet une intéressante note de M. J. Vallot : *Annuaire du Club Alpin Français*, 1894, p. 46. — M. P.

savoir se débrouiller dans les neiges d'en haut en ne se confiant qu'en leurs talents et en leurs connaissances propres. Cette évolution a été rendue nécessaire par de nombreuses causes ; elle est due pour la plus large part au changement qui s'est produit chez les montagnards professionnels. Le guide des premiers âges alpins, du temps des « Peaks, Passes and Glaciers[1] », était un ami et un conseiller ; il conduisait la caravane, et il entrait dans tous les amusements et toutes les gaîtés de l'expédition ; au retour, dans la petite auberge de montagne, il faisait encore, plus ou moins, partie de la caravane, et la pipe du soir n'était joyeuse qu'avec lui. Heureux dans ses montagnes à lui, habile à dénicher les maigres ressources du village, il était un compagnon indispensable et très agréable. Mais l'avantage de cette situation n'était pas pour le touriste seul. Mis constamment en contact avec ses employeurs le guide acquérait de ceux-ci les règles élémentaires de conduite et de politesse qui sont d'un usage essentiel entre guides et voyageurs, si l'on veut qu'il se développe entre eux des sentiments d'amitié et de respect. Parmi ces pionniers de la première heure, Melchior Anderegg et quelques autres restent encore[2] ; mais parmi les jeunes, il n'y en a plus avec lesquels on pourrait être dans ces mêmes vieux termes de l'ancienne intimité. L'envahissement des touristes a amené avec lui la malencontreuse distinction des classes et le guide moderne habite le dortoir des guides et ne voit plus son

1. Les trois volumes des *Peaks, Passes and Glaciers* ont été les précurseurs de l'*Alpine Journal ;* ils ont paru, le volume I en 1859 (la 3e édition en 1860, l'édition française, sous le titre les *Grimpeurs des Alpes*, en 1862) et les volumes II et III en 1862. La série de l'*Alpine Journal* commence en 1863. — M. P.

2. On trouvera d'intéressants détails et de magnifiques portraits de ces premiers explorateurs dans *The Pioneers of the Alps*, par C. D. Cunningham et W. Abney, London, 1887 et 1888. — M. P.

Monsieur que pendant les courses. Ce commerce d'intimité d'antan n'existant pas, le guide tend de plus en plus à n'être qu'un læquais, et le touriste orgueilleux ne le regarde que comme regarde son mulet le touriste, son frère, moins ambitieux en fait de courses.

La répétition constante de la même ascension tend de plus à faire du guide une sorte d'entrepreneur. En effet, pour tant de dizaines ou de centaines de francs il vous emmènera partout où vous le désirerez. Le talent du grimpeur ne compte pour absolument rien ; le guide exercé regarde le touriste simplement comme un colis. Bien entendu s'il est d'un poids et d'une grosseur anormale, il devra payer en plus un certain nombre de francs, précisément comme un cavalier qui a une monte de cent kilos doit payer plus cher pour le cheval ; mais, à part l'accident du poids, l'individualité du Monsieur est sans importance.

Le guide, ayant fait un contrat, désire naturellement le mener à bien le plus tôt possible. Pour ce faire, l'ascension de la montagne est dirigée avec la plus grande exactitude. Le guide contractant sait, à la seconde, le temps auquel il arrivera à tel roc, à telle arête. Les plus petites variations de ce temps légal choquent ses sentiments et altèrent la sérénité de son caractère. Partant, il n'y a naturellement plus durant l'ascension aucune fantaisie et aucune gaîté. Les voyageurs poussés à l'extrême limite de leur capacité de marche ne sont pas en état de s'égayer par eux-mêmes ; autant demander à un homme essayant de battre le record du mille de regarder la vue, ou aux membres d'une équipe de bateau d'Oxford de saisir une plaisanterie. La caravane est simplement poussée en avant, arrêtée seulement lorsque les poumons ou les jambes du voyageur empêchent d'aller un pas plus loin.

Durant les courtes haltes alors accordées, haltes habituellement désignées du nom de déjeuner, bien que personne n'y mange quoi que ce soit, les amateurs sont essoufflés, bâillent et ressentent toutes, et plus, les angoisses d'un mal de montagne qui commence, pendant que les guides se lamentent tristement sur la lenteur des voyageurs. Il n'y a pas besoin de dire que la condition essentielle aux plaisirs de la conversation et à la contemplation de la nature dont se réjouissaient les fondateurs du métier n'existe plus désormais. Malheur au touriste, pauvre habitant des villes, qui se trouve surmené par un couple de paysans en parfaite forme, et de poumons, et de muscles.

Le grimpeur sans guides est libre de ces pernicieuses et brouissantes influences. Tant qu'il a du temps devant lui, et très souvent lorsqu'il n'en a pas, il préfère s'étendre sur quelque roc abrité pour regarder sur les monts lointains les ombres toujours changeantes et se pencher vers les énormes profondeurs où, sans trêve, des vapeurs flottent sur le glacier. Il ne lui prend jamais envie de peiner en remontant à forte allure des pentes de neige ou d'éboulis; en pareils cas, chaque pierre plate lui suggère une halte et tout filet d'eau l'invite à se désaltérer à fond.

J'ai rencontré un jour, à onze heures du matin, un homme qui venait de terminer l'ascension des Charmoz. Il semblait très fier de sa performance et certainement il avait dû marcher avec une extraordinaire rapidité. « Mais pourquoi, » me dis-je à moi-même, « est-il allé aussi vite ? » Comment donc un individu, qui a des yeux et une âme, peut-il quitter les rudes beautés de l'arête des Charmoz pour se hâter de venir retrouver le troupeau des touristes dirigés sur le

AMIS DU VIEUX CHAMONIX

Montenvers, qui en remplissent et en rendent insupportables les après-midi. Et ce n'est pas là un cas exceptionnel ; à Zermatt on peut fréquemment rencontrer, assez tôt dans la journée, des hommes qui ont gratuitement abandonné les retraites les plus belles et les plus secrètes des Alpes, telles que le Gabelhorn, le Rothhorn, ou d'autres pics semblables, pour se hâter vers quelque orchestre de cuivres, vers quelques minstrels nègres et autres amusements de cette station d'excursions. Le grimpeur sans guides n'agit pas ainsi ; rarement on peut le voir rentrer avant que la dernière lueur soit morte à l'horizon du couchant. C'est la nuit, et la nuit seule, qui le ramène aux lieux fréquentés par la foule des touristes. Cet amour de vivre dans la lumière des neiges supérieures est la pierre de touche de l'enthousiaste et le démarque de la race des vantards et des poseurs et de tous les « faiseurs d'ascensions ». Nous ne voulons pas dire que l'amour de la Montagne doit être considéré comme le premier des devoirs humains ou que la valeur morale d'un homme peut être déterminée par son heure habituelle d'arrivée à l'auberge ; mais bien, que cela seul distingue le montagnard, l'homme capable de sentir la beauté de toutes les variations de lumière ou d'ombre et de chercher la quintessence du Monde d'en haut, et que c'est là la caractéristique qui le sépare de ses imitateurs dégénérés et hypocrites.

Ma principale objection aux caravanes conduites par des guides est dans la manière certaine dont la journée se passera. Non seulement le guide est capable « de dépeindre de son lit chaque marche de la route », mais il peut encore, toujours de son lit, vous dire à une fraction de minute près le temps exact que vous mettrez à faire telle partie de l'ascension et le moment, précis, où il vous ra-

mènera, sain et sauf, au propriétaire souriant de votre hôtel. Certes oui, je suis d'accord avec Landor, que « les choses faites avec certitude, sont vides d'intérêt et amènent la satiété ». Quand je pars le matin, je n'ai pas envie de savoir exactement ce que l'on fera, et exactement comment tout se passera. J'aime à sentir que nous pourrons avoir besoin de faire appel à nos efforts les plus efficaces et que, même alors, nous pourrons être déconcertés et battus. Il y a également une joie infinie à énumérer toutes les chances variées qui peuvent survenir au courant d'une victoire longue et âprement disputée ; mais par contre le souvenir d'un succès, assuré et lassant, derrière deux guides infatigables reste sans couleur dans la mémoire et s'efface bientôt dans l'indistinct passé.

Peu d'escalades nous ont apporté plus de plaisirs, à mes compagnons et à moi, que l'ascension du Mont Blanc par la Brenva[1]. Grâce à une erreur ridicule, dans laquelle je persistai malgré l'avis de mes amis, nous nous lançâmes contre un énorme mur de séracs où nous combattîmes avec une vigueur et, l'on voudra bien ne pas nous accuser de vantardise, avec une crânerie magnifiques ; cette lutte nous apporta sur le moment, et nous apportera longtemps encore, tant que durera notre mémoire, des plaisirs et des jouissances sans mélange. Déjoués, repoussés, nous campâmes sur une arête de rocher exposée, et, le lendemain matin, traversant pour la troisième fois la fameuse crête de glace en lame de couteau, nous repartîmes à l'assaut des séracs, cette fois-ci à un endroit plus vulnérable. Mais la victoire était encore indécise ; ce fut seulement lorsque Collie eut

1. On trouvera dans l'*Alpine Journal*, *XVII*, p. 537-51, sous le titre de « Par dessus le Mont Blanc par la route de la Brenva », le récit de cette fort belle expédition dû à la plume de M. G. Hastings : la course fut faite sans guides par MM. Norman Collie, G. Hastings et A. F. Mummery, le 2 août 1894. — M. P.

construit un mauvais escalier, en fixant nos trois piolets dans les interstices d'un mur perpendiculaire de débris de glace congelés, qu'il escalada l'obstacle et que nous le portâmes en triomphe vers les grands champs de neige déroulés en dessous, mais à une distance connue, de la Calotte du Mont Blanc. Pareils moments sont dignes d'être vécus, mais il ne faut pas songer à les trouver si vous avez dans la caravane un guide capable de dépeindre de son lit chaque marche de la route. Le sport alpin, comme l'a bien fait remarquer M. Leslie Stephen[1], est « aussi strictement un sport que le cricket, l'aviron, ou le knurr and spell[2] » ; et il s'en suit nécessairement que les jouissances qu'il procure dépendent de la lutte pour la victoire. Partir pour une expédition ordinaire avec des guides, est, au point de vue sportif, aussi intéressant, sinon moins, qu'une course de chevaux en « walk over ».

Il y a sans doute un autre côté à la question. Les pieux adorateurs du grand dieu « Cook » considèrent que faciliter une ascension est un bien sans mélange. Le Cervin « drapé de cordes », et « garni de cabanes », le guide « capable d'aller les yeux fermés », sont bien venus d'eux comme ne représentant que l'âge primitif de cet état de progrès qui aura son apogée dans les Funiculaires et les Crémaillères. Monter au Cervin en ascenseur à vapeur et penser tout le temps que des hommes courageux ont été simplement victimes des difficultés rencontrées sur ces

1. *The Playground of Europe*, par Leslie Stephen ; London, 1871, 1894, 1895 et 1899, p. 307 — M. P.

2. Le Knurr and Spell est un jeu peu connu en France; il se joue avec un tremplin, une petite balle et un long bâton à tête : on choque le tremplin mis en équilibre, la balle est jetée en l'air, et l'on doit la frapper avec le bâton. L'objectif du jeu est d'envoyer la balle aussi loin que possible: on compte le nombre de mètres, et le gagnant est celui qui a le plus de points en un nombre déterminé de coups. — M. P.

gigantesques murailles glacées, sera pour le badaud et ses congénères une jouissance sans pareille. Lorsque les gens de cet acabit lisent un récit des pionniers de la montagne, sur leurs bivouacs, sur leurs nuits passées dans les chalets, sur leurs pieds gelés, et même sur la destruction d'une caravane entière par suite d'une simple glissade, il leur semble, alors qu'ils sont assis dans de confortables wagons, être enveloppés dans une atmosphère de danger et de souffrance, qui les fait se sentir de vaillants lutteurs.

Peut-être est-ce nous autres de la vieille école, qui devrions changer d'idéal. On nous affirme que dans quelques centaines d'années l'anglais sera une mixture d'argot de Cockney[1] et de mauvais américain ; pourquoi donc ne pas admettre, dans le cycle des évolutions, un nouveau *credo* de l'alpinisme. Abandonnez la vieille passion des nuits froides en plein air, des repas bizarres dus à l'hospitalité du curé, les folles escalades sur des glaciers peu connus et les traversées d'arêtes colossales encore vierges ; au lieu de cela fréquentez les hôtels et les églises de Zermatt et de Grindelwald, et, dans les courts intervalles laissés libres par les occupations appropriées à ces deux genres de bâtisses, courez à la Jungfrau en ascenseur à vapeur ou escaladez le Cervin en crémaillère.

Mais ces pensées sont par trop horribles. Que la tourmente vienne chasser de nos narines le relent des huiles de machine, que le tonnerre de l'avalanche et le hurlement de la tempête éteignent le son pitoyable des cloches de fonte et le tintamarre des orchestres allemands bon marché. Gardons même l'espoir que les grandes Alpes résisteront aux terrassiers et aux ingénieurs, du moins

1. Nom donné à la populace de Londres. — M. P.

pour notre temps, et que nous pourrons encore exercer notre culte en paix, dans les grands sanctuaires de nos pères.

Les joies de l'escalade sans guides m'ont emporté bien loin des rocs et des tours des Charmoz ; elles m'ont même, je le crains, conduit à la plus grande des indiscrétions, une confession de foi. La prudence m'engage à quitter ce terrain dangereux pour retourner sur le solide granite de notre pic. Jusqu'à l'endroit où, lors de notre première ascension, nous avions laissé nos bottes, je ne trouvai ni plus ni moins de difficulté que je ne m'y attendais ; au delà ce fut beaucoup plus facile. Il est possible que durant cette première expédition l'absence des protectrices habituelles de nos pieds nous ait causé plus de gêne que de facilité ; il est possible aussi que l'extraordinaire diminution de la glace dans le couloir ait rendu aisé ce qui auparavant s'était trouvé être la plus terrible des difficultés, diminuant ainsi l'impression générale que nous avait faite la montagne entière ; il est possible encore, et cette pensée apporte son baume aux membres les plus âgés de la caravane, que les années écoulées n'eussent pas encore pu faire leur œuvre déprimante sur nos muscles, nos poumons ou nos nerfs. Mais foin de ces spéculations ; j'oubliais que l'enthousiasme lui-même était encordé dans notre caravane. La présence de deux dames, qui nous avaient fait l'honneur de leur compagnie, nous avait doués sans doute d'une force et d'une agilité que pas même l'entraînement des guides, pas même l'activité de la jeunesse, n'auraient pu surpasser. Notre marche vers le premier sommet fut donc simplement une série de victoires faciles.

A partir de ce point, nous suivons à grands pas l'arête, escaladant en route le curieux clocheton très irrévéren-

cieusement connu sous le nom de « bâton de Wicks[1] », et finalement nous forçons notre passage le long d'une très étroite boîte aux lettres[2], jusqu'au dernier sommet. Quand nous sommes sur le point de descendre, nous cherchons et trouvons une route meilleure le long de la tour finale et nous atteignons alors, sans la moindre difficulté, la tête du grand couloir qui sépare le Grépon des Charmoz. Nous le descendons en tremblant, car les pierres y sont en équilibre instable et notre caravane est longue. Heureusement personne ne fut atteint, à l'exception toutefois de Pasteur qui, selon toute apparence, ne fit que s'en amuser.

Notre descente de la pente de glace vers les rochers de la « salle à manger » est égayée par la vue d'une immense rangée de bouteilles et de citrons, par un énorme « bateau à vapeur » fumant, le tout entre des mains évidemment émérites, et attendant les premières femmes[3] qui eussent bravé les périls de la traversée des Charmoz.

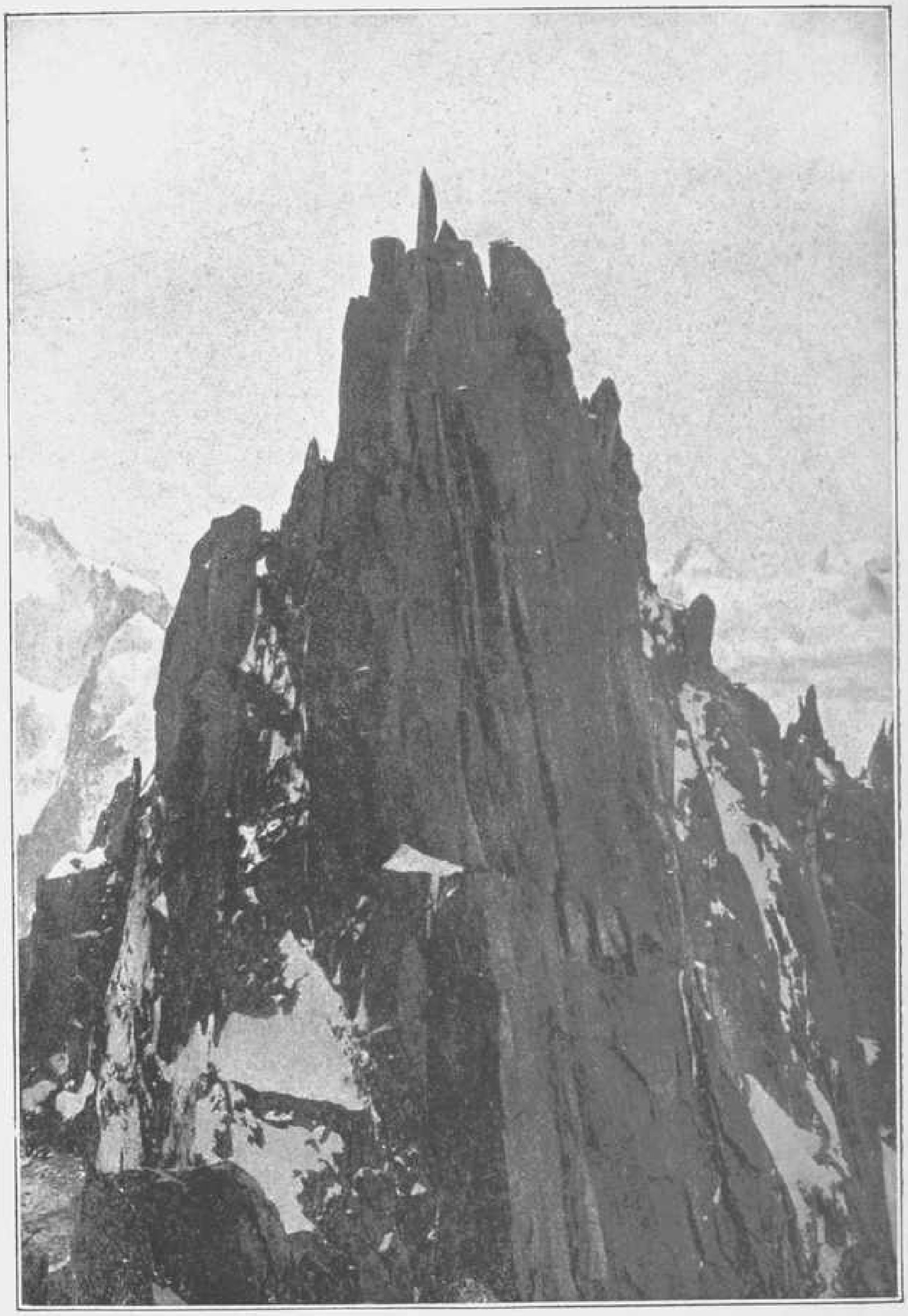
Tard dans la soirée, les lumières du Montenvers réjouissent enfin notre vue. Cris et jodels succédent aux fusées ; et, comme nous descendons les pentes de rhododendrons, nous voyons un des membres les plus importants

1. Allusion à l'ascension faite par MM. J.-H. Wicks et W. Muir, avec É. Rey et J. Fischer, le 9 août 1887, dans laquelle ils gagnèrent l'arête à peu de distance au Nord de la brèche qui sépare les deux aiguilles des Charmoz, franchirent la pointe formant l'extrémité Sud de la crête et suivirent l'arête jusqu'au sommet. Voy. *Guide de la Chaîne du Mont Blanc*, par L. Kurz, p. 111. — M. P.

2. Le nom de boîte aux lettres est donné dans les environs du Montenvers à des fissures de roc. Pareils accidents sont fréquemment rencontrés dans les Aiguilles de Chamonix ; les grimpeurs les utilisent soit horizontalement comme passages, soit perpendiculairement comme échelles, en se coinçant et en se faufilant dans les fentes.

3. La première ascension féminine de l'Aiguille des Charmoz avait déjà été faite quatre ans auparavant, le 15 août 1888, par Miss Katharine Richardson, qui avait exécuté de même la traversée des cinq pointes en un jour. — M. P.

de l'Alpine Club exécutant, sur une mauvaise table, un brillant cavalier seul, et se profilant sur l'éclat brillant d'une flamme de bengale rouge et d'autres amusements pyrotechniques. Une tumultueuse bienvenue salue notre arrivée, et des fêtes prolongées terminent la soirée.



GRÉPON

CHAPITRE VI

LE GRÉPON

UN PIC INACCESSIBLE

LA PLUS DIFFICILE ESCALADE DES ALPES,

UNE COURSE FACILE POUR DAME.

Alors que j'étais sur le sommet des Charmoz en 1880, le Grépon me frappa, comme rivalisant avec le Géant lui-même par la sauvage grandeur de ses murailles. Du point où j'étais, l'arête semblait absolument infranchissable; de grandes tours, s'élevant de 30 à 40 mètres en un seul obélisque de granite lisse, semblaient lui enlever toute possibilité d'accès. Nous avions auparavant examiné avec une longue vue la muraille de la face des Nantillons; nous avions vu qu'elle était presque, sinon tout à fait, perpendiculaire, et que sa formation, particulièrement défensive, se présentait, comme disent les guides allemands « abgeschnitten », en structure coupée. Certains néanmoins qu'il devait y avoir un passage quelque part, nous fûmes conduits par le procédé d'élimination à déduire que nous le trouverions sur la face de la Mer de Glace. Nous décidâmes en conséquence de faire notre premier assaut de ce côté.

Sur la route de la Verte en venant, Burgener et moi, du Glacier de la Charpoua, nous avions utilisé nos haltes à étudier soigneusement sa face Est. Nous y découvrîmes au sommet d'excellentes cheminées, plus bas des

couloirs de neige commodes ; avec les yeux de la foi, mais avec quelque difficulté pourtant, nous discernions de bonnes fissures, arêtes ou traversées, réunissant l'un des systèmes à l'autre. Ayant ainsi déterminé un plan de route excellente, à supposer qu'on pût se fier aux yeux de la foi, nous décidâmes de le mettre à exécution. En conséquence, le 1er août 1881, nous voici rassemblés, à 1 h. mat., dans le salon de l'hôtel du Montenvers[1]. Burgener malheureusement se trouve indisposé et il faut lui donner quelques doses de chartreuse et de cognac avant qu'il puisse se mettre en route. Quelque peu retardés par cet incident, il est 2 h. mat. quand nous partons. Nous passons le reste de la nuit à nous débattre impitoyablement au milieu de clapiers sans fin et de crevasses obstruées par des moraines. Après avoir tourné le promontoire de Trélaporte, nous laissons la Mer de Glace et remontons quelques arêtes gazonnées. Nous les suivons en appuyant toujours à gauche, jusqu'à ce que nous arrivions au petit Glacier de Trélaporte. Dans notre inspection préalable,

1. Une note technique relative à cette belle première ascension fut publiée dans l'*Alpine Journal* de novembre 1881, vol. X, p. 357, et le récit de l'expédition, de la plume de Mummery, parut dans le même périodique, vol. XVI, p. 166-74. L'escalade du sommet Nord (3,478 m.) eut lieu le 3 août 1881 et celle du sommet Sud, point culminant (3,482 m.) le 5 août 1881.

De nombreuses tentatives avaient été faites auparavant pour atteindre ce difficile sommet. Parmi celles-ci, nous dit le Rév. W. A. B. Coolidge (*Alpine Journal*, X, p. 399), le plus grand nombre avait eu lieu par l'arête Sud-Ouest, au cours desquelles une hauteur très élevée (le point où les lettres C P sont peintes) [Voyez la note, page 126] fut atteinte par MM. Stephen (?), Dent, Maund, et d'autres membres de l'Alpine Club.

La première tentative directe depuis la Mer de Glace fut faite, croit-on, par M. Wallroth en 1873, mais les résultats acquis par cet explorateur et par ceux qui le suivirent dans cette direction montrèrent la grande improbabilité d'un succès par cette face. Au début du présent chapitre, A. F. Mummery décrit précisément une tentative faite le 1er août 1881 sur ce côté du Grépon.

En 1878, MM. J.-W. Hartley et W.-E. Davidson atteignirent les premiers, par la route suivie depuis par Mummery dans son ascension, un point situé à moitié chemin environ entre la dépression qui sépare les deux

faite de la Verte, nous avions vu que, de ce glacier, trois couloirs mènent au haut de la montagne. Nos préférences s'étaient fixées sur celui du milieu, qui nous était apparu comme le plus convenable à tous points de vue.

Au moment d'atteindre sa base, une sérieuse objection se présente : c'est qu'il est entièrement et totalement impossible d'arriver jusqu'à lui. La rimaye n'offre pas le moindre pont, sa lèvre supérieure est plus haute de 6 ou 8 mètres que l'inférieure, et se trouve à plus de 30 mètres au-dessus d'une masse de débris sur laquelle la crevasse doit être franchie. De chaque côté les rochers sont lisses et tout à fait inaccessibles, en sorte que nous voici obligés d'abandonner le couloir de notre choix. Nous traversons donc à gauche pour voir si le suivant ne nous sera pas plus favorable. Nous trouvons que, si la lèvre supérieure de la rimaye nous laisse également sans espoir, par contre, la glace du couloir s'est tellement séparée du rocher qu'elle a laissé une sorte de cheminée, à pic il est vrai,

divisions de l'arête et le sommet Nord ; plus tard, en 1880, MM. F.-C. Hartley, J. Eccles, et W.-E. Davidson arrivèrent à un point légèrement plus haut sur l'arête Nord-Ouest, probablement 10 à 12 mètres plus bas que le sommet Nord atteint par Mummery le 3 août 1881.

Quelques jours avant les premières ascensions de A. F. Mummery, le 19 juillet 1881, M. Balfour parvint par la route C P à ce que l'on a appelé depuis le Pic Balfour, précédant dans l'arête Sud-Ouest la fameuse brèche qui arrêta si longtemps les tentatives faites par cette route.

En 1885, après trois tentatives, M. H. Dunod parvint à escalader, le 2 septembre, l'Aiguille du Grépon par l'arête Sud-Ouest. Il en a donné le récit dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, 1885, p. 88-100 ; la légende de la planche de la page 94 doit être corrigée comme suit : — — — — 1. Ascension des Grands Charmoz par M. Mummery, 15 juillet 1880. + + + + 2. Ascension du sommet Nord du Grépon par M. Mummery, le 3 août 1881. + + + + Ascension du sommet Sud du Grépon par M. Mummery, le 3 août 1881. 4. Point atteint par M. G.-W. Balfour, le 19 juillet 1881 et point atteint par M. Dunod, le 25 août 1885. 5. Point atteint par M. Dunod, le 11 août 1885.

On trouvera encore dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, 1897, p. 75-107, un très attachant récit « Le Grépon et ses difficultés » par notre regretté ami, A. Brault.

Consulter en outre la carte esquisse de la page 85. — M. P.

mais par laquelle Burgener pense pouvoir forcer le passage. En conséquence, nous descendons Venetz dans la rimaye ; il la franchit sur un pont de débris de glace, et attaque la cheminée. Il n'avait pas encore escaladé plus de 3 mètres qu'il se trouva coincé et incapable de se mouvoir, pas plus en haut qu'en bas. Le pont de glace n'arrivait pas jusqu'au pied de la cheminée, mais il laissait béante une ouverture précisément bien placée pour recevoir Venetz dans sa chute et la position de celui-ci apparaissait extrêmement critique. Burgener, voyant la nécessité d'une action immédiate, saisit la corde de secours et, sans attendre d'y être attaché, il me laisse le descendre dans la rimaye. Il escalade promptement l'amas confus de blocs de glace tout branlants et se trouve bientôt à portée de prêter à Venetz l'aide nécessaire. Celui-ci, après une courte halte sur les épaules de Burgener, arrive à ficher son piolet entre roc et glace, et, s'en servant comme d'une marche, à gagner une position tolérable sur un rocher en corniche. Je jette alors la fin de la corde dont s'était servi Venetz à Burgener qui, aussitôt attaché, monte sur la console de roc. Ce pendant, j'avais planté un de nos piolets dans la neige, alors, l'entourant d'une courte longueur de la corde de secours, je me laisse glisser jusqu'au pont de glace et le franchis pour arriver au pied de la cheminée où la corde m'attendait déjà. Le rocher du couloir était douloureusement froid et ce fut avec grande satisfaction que j'atteignis le replat de la console et que je pus rejoindre les guides ; nous tentâmes alors de ramener un peu de vie dans nos pauvres doigts.

Des rochers vraiment faciles nous permettent ensuite de faire de rapides progrès. Un ruisselet qui se sert aussi de ces rocs comme passage, bien qu'en sens inverse, nous soumet à une douche momentanée. Au bout d'un instant,

nous trouvons que les plaisirs de la douche eux-mêmes peuvent rassasier et nous tournons à droite pour aboutir à la neige du couloir. Nous suivons celui-ci jusqu'à ce que ses parois deviennent tellement fermées de chaque côté que nous craignons de ne plus pouvoir en sortir si nous continuons à le remonter plus loin. Tournant à notre gauche, nous parvenons, après de grandes difficultés, à aborder la muraille et à l'escalader assez facilement pendant une centaine de mètres. Nous nous trouvâmes alors arrêtés de face par une dalle infranchissable ; elle bloquait ou plutôt terminait le couloir que nous venions de grimper, et nous fûmes forcés de nous échapper par la gauche en traversant le long du surplomb de son arête la plus basse. Nous nous maintenions principalement en agrippant entre les doigts et le pouce le bord inférieur de cette dalle, pendant que nos jambes s'appuyaient sur le roc en dessous, travail inutile pour lequel il eût mieux valu les laisser à la maison. Après avoir surmonté cette difficulté, nous nous portons par quelques mètres d'agréable grimpade au sommet de la grosse tour rouge que l'on aperçoit assez bien de la Mer de Glace.

Bien que nous eussions déjà marché huit heures, nous n'avions guère encore commencé l'escalade réelle ; d'un commun accord nous faisons halte pour voir si la tentative d'ascension que nous opérons semble être digne d'un effort ultérieur. Le col entre Grépon et Charmoz paraissait accessible, et il semblait encore possible de forcer sa route jusqu'à la brèche située entre le sommet et la tour que l'on nomme maintenant Pic Balfour. Mais chacun de ces points pouvait, nous le savions, être atteint plus facilement du Glacier des Nantillons. Notre but avait été d'ascensionner tout droit la face et d'éviter ainsi les difficultés de l'arête : ce qui, nous nous en

apercevions maintenant, était presque, sinon tout à fait, hors de question. Burgener dit qu'il était tout disposé à aller plus loin, mais que cela comporterait nécessairement pour nous une nuit dans le rocher. Les provisions étaient trop insuffisantes pour nous le permettre ; aussi, après une heure de halte, l'opinion générale se prononça-t-elle clairement en faveur de la descente.

Nous revenons par la route prise à la montée en y apportant une variante, quand nous atteignons le Glacier de Trélaporte. Au lieu de dévaler le glacier et les pentes qui conduisent à la moraine de la Mer de Glace, nous prenons à notre gauche, passant en col la grande dépression qui servit de station de repère au Professeur Tyndall[1] et réduisant ainsi la traversée du clapier que nous avions à franchir avant d'atteindre le Montenvers.

L'idée que la face de la Mer de Glace était la vraie ligne d'attaque, ne survécut pas à cette expédition. Une fois de plus nous nous décidons à tourner notre attention sur le côté des Nantillons, et, pour commencer, à tenter de suivre l'arête à partir du col Charmoz-Grépon. L'idée ne nous vint pas que la voie la plus facile pour le glacier des Nantillons serait de traverser depuis le Montenvers, le promontoire peu élevé du Petit Charmoz, route invariablement prise maintenant, et, dans notre ignorance, nous descendîmes à Chamonix comme préliminaire à notre escalade.

Le 3 août, j'étais impitoyablement jeté hors de mon lit à 1 h. 30 mat., et informé qu'il n'y avait pas un nuage, pas la moindre vapeur, qui pût servir de prétexte à ma paresse et à mon désir de sommeil, aussi, maudissant les

1. Dans ses observations sur la marche de la Mer de Glace, en 1857. Voy. *Peaks, Passes and Glaciers*, vol. I, chap. II, et *The Glaciers of the Alps*, par John Tyndall ; London 1860 ; édition française, Paris, 1874. — M. P.

guides, les montagnes et les départs de grand matin, je finis par passer mes vêtements pour descendre dans un salon froid et inconfortable. Là je trouve que ni le thé chaud pour Monsieur, ni le déjeuner pour les guides ne sont arrivés. Peut-être est-ce la juste récompense accordée par la Providence (ou par M. Couttet) à ceux qui amènent des guides suisses à Chamonix.

Au début, nous marchons très lentement, nos progrès se trouvant entravés par l'obscurité, que perce mal une bouteille-lanterne. Heureusement, avant que la perte de temps soit réellement devenue sérieuse, Venetz prend avantage d'un rocher poli et de quelques ronces entrelacées, pour tomber sens dessus dessous, on ne sait où, à moins que ce ne soit, d'après les remarques qui lui échappent, dans le quartier le moins désirable des Enfers. Lorsqu'il réapparait, la lanterne n'est plus ; ce qui nous rend capables de faire de plus rapides progrès ; enfin, après une marche fatigante, nous atteignons le Glacier des Nantillons.

Une idée qui ne nous souriait pas, c'était de refaire la traversée des pentes supérieures qui nous avaient conduits aux Charmoz. En conséquence, nous faisons halte et nous cherchons une méthode meilleure pour contourner la chute de séracs. Une langue de glacier, descendant en pente raide et située entre la muraille des Charmoz et le promontoire rocheux projeté par l'Aiguille de Blaitière, semble nous offrir une ligne d'ascension facile et assez sûre ; elle est adoptée à l'unanimité.

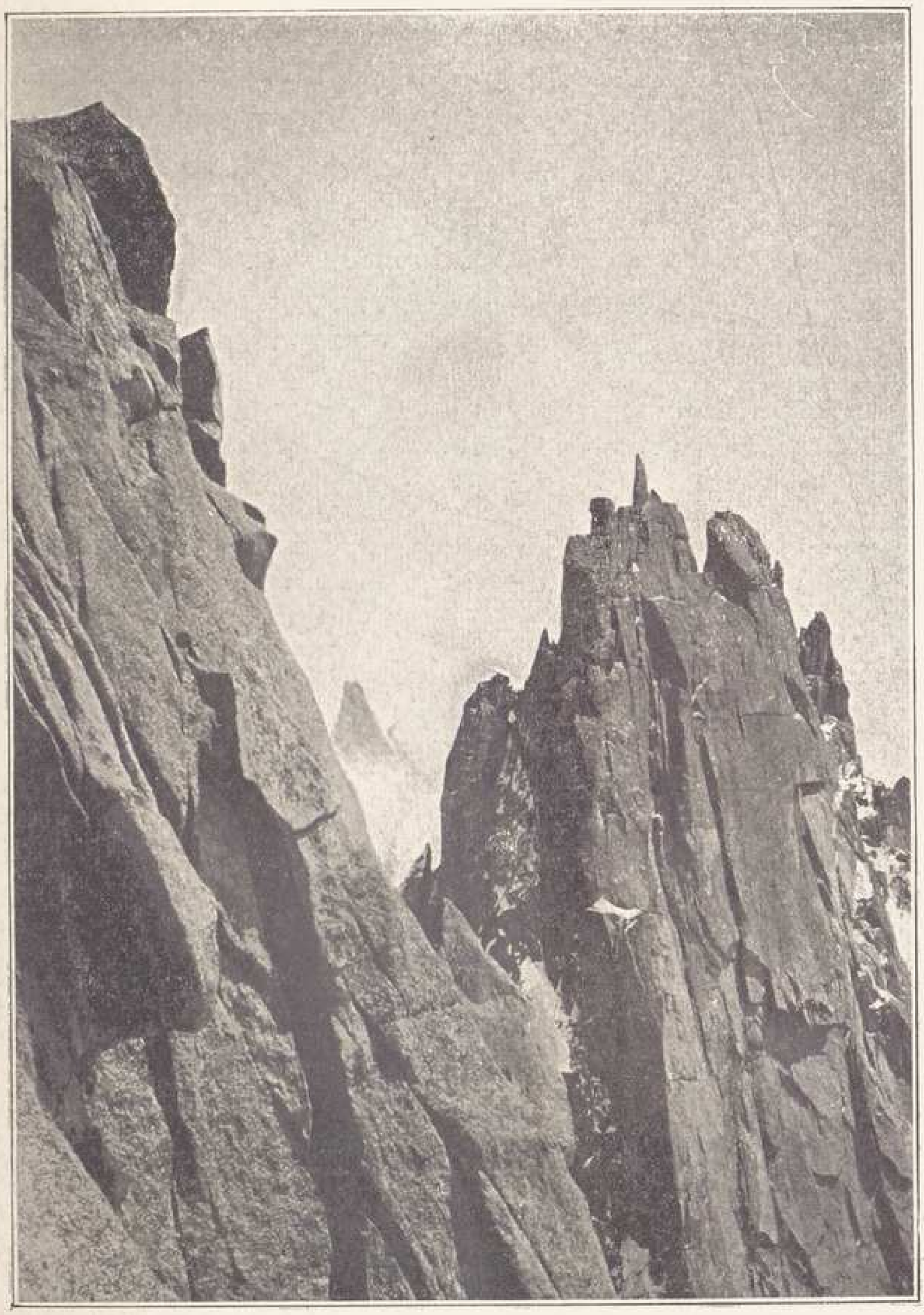
Après ces préliminaires nécessaires au travail de la journée, nous nous dirigeons vers la fin de cette langue de glace. Nous prenons tout droit, et nous trouvons qu'elle est juste assez inclinée pour exiger la taille des marches sur tout le parcours. Le procédé était ennuyeux,

et, ce qui chagrinait le plus Burgener, c'est qu'une caravane partie pour la Blaitière gagnait sur nous, pas à pas, dans des rochers faciles à notre droite[1].

Notre guide chef déploya toute sa force, et, par un effort herculéen, il parvint à atteindre le glacier supérieur en même temps que l'autre caravane. Elle était conduite par un guide de l'Oberland qui n'était pas peu fier de son choix judicieux. Nous prenons ensemble jusqu'au pied du couloir qui va au Col Charmoz-Grépon. Là nos directions divergent; après des adieux mutuels et avec des souhaits de toutes sortes de bonheur et de succès les uns pour les autres, nous nous séparons, l'Oberlandais offrant d'abord à Burgener beaucoup de bons avis et finissant en lui recommandant très fort d'abandonner notre tentative, « car, » dit-il, « je l'ai essayée, et, quand j'ai échoué, personne au monde ne peut espérer y réussir ». Burgener est très impressionné par cette péroraison, et j'apprends par un torrent d'intraduisible patois que notre sort est jeté et que, dussions-nous passer le reste de nos jours dans la montagne (ou nous y tuer), il serait, à son avis, préférable d'y rester que de rentrer battus, pour s'exposer aux railleries et aux injures de ce sceptique.

Nous trouvons un rocher qui nous abrite des chutes de pierres, et nous faisons halte en vue d'un second déjeuner. Nous reprenons une fois de plus notre ascension et nous voyons que le couloir, bien qu'encore un peu exposé aux pierres, est assez facile jusqu'à 20 mètres du col; c'est là seulement, après avoir traversé sur la droite et escaladé une grande dalle que nous trouvons notre première difficulté sérieuse et que nous jugeons nécessaire de

1. C'est le vrai chemin et c'est, je crois, celui que maintenant prennent invariablement les caravanes en route pour les pentes supérieures du Glacier des Nantillons.



AIGUILLE DU GRÉPON ET COL CHARMOZ-GRÉPON

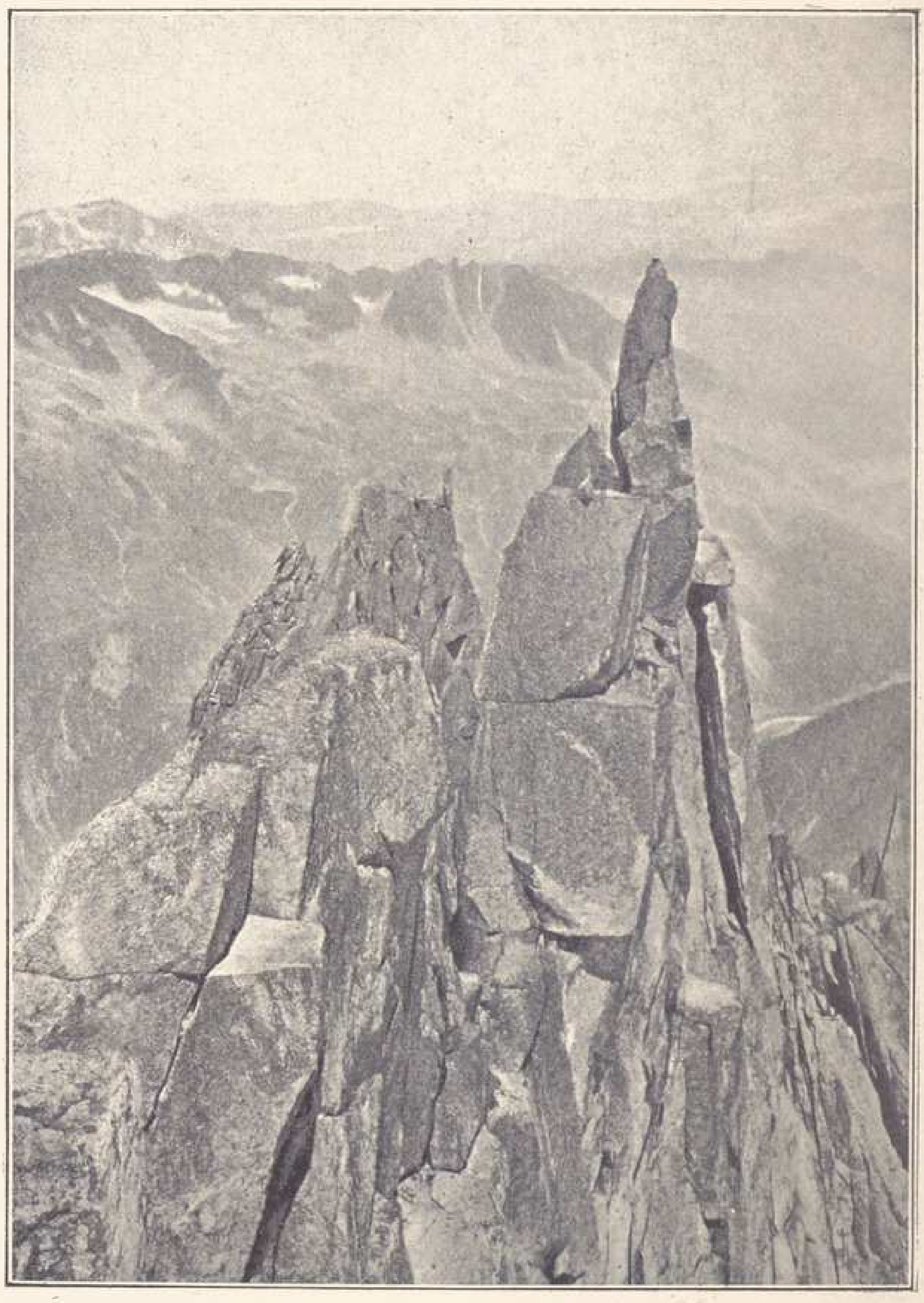
mettre la corde. Tous deux, Venetz et moi, nous faisons diverses tentatives, mais, dès que nous avons quitté le support fixe et sûr du piolet de Burgener, tout progrès plus haut devient impossible, et, bien que nous approchions à quelques décimètres des points où se trouvent des rocs brisés et très faciles, nous sommes obligés de revenir à chaque fois. Alors qu'il était encore douteux qu'une attaque plus déterminée pût vaincre notre ennemi, Venetz en homme avisé redescendit dans le couloir et escalada le col dans le but de voir s'il ne serait pas possible de découvrir une meilleure voie à suivre. Bientôt il nous appelle à lui, et, laissant Burgener prendre le sac et la corde, je contourne et escalade le col où je trouve Venetz perché à quelques 3 mètres de haut sur une énorme dalle. Cette dalle s'appuie comme un contrefort contre le gros rocher carré, qui ferme le col du côté du Grépon par un mur perpendiculaire. Son pied accessible par une large et facile arête, est à environ 6 mètres plus bas que le col, pendant que son sommet mène au pied d'une courte cheminée, au faîte de laquelle se trouve un curieux trou dans l'arête baptisé par Burgener le « Kanones Loch[1] » « Trou du canon ». Cet endroit une fois atteint, nous pensons que le sommet sera accessible.

Aussitôt que Burgener nous a rejoints avec le sac et la corde, Venetz s'attache et part à son travail. A un ou deux endroits la marche est très difficile, la fissure étant en certaines parties trop large pour laisser prise et forçant le grimpeur à escalader une face de la dalle. Au point le plus difficile ma longue taille me permet d'atteindre d'un doigt une petite saillie; comment Venetz, dont la taille est certainement moins haute d'une trentaine de centi-

1. Je ne suis pas responsable des fautes de la grammaire de la Vallée de Saas.

mètres, s'est-il arrangé pour monter, je n'ai jamais pu me l'expliquer. A l'étage au dessus, la fissure se rétrécit mais une pierre s'est précisément coincée à l'endroit utile ; plus haut, le côté droit de la fissure est formé de rocs brisés et c'est avec une facilité relative que nous parvenons à nous hisser sur le faîte. Ce faîte forme là un passage étroit, mais parfaitement aisé et horizontal, à la cheminée qui conduit au trou de l'arête. Nous trouvons ce trou ou portail gardé par un gros bloc de rocher tellement instable qu'un contact malencontreux amènerait une réplique sévère et que l'impertinent voyageur serait lancé sur le Glacier des Nantillons. Après avoir foncé au travers, nous steppons sur un petit plateau couvert de débris de rochers fendus par la glace.

Burgener nous propose, au milieu d'un silence révérencieux et approbateur, que des libations soient dûment répandues avec une bouteille de Champagne. Cette religieuse cérémonie ayant été régulièrement accomplie (c'est la forme occidentale des prières faites par les pieux bouddhistes quand ils atteignent la crête de quelque col thibétain), nous procédons à l'attaque d'une petite fente qui surplombe la Mer de Glace, et dont le sommet se trouve habilement protégé contre notre assaut par un rocher en saillie. Au-delà nous nous trouvons dans une sorte de crevasse de granite, et comme, aussi loin du moins que nous pouvons la voir, elle n'a pas de fond, nous avons à nous hisser de nos genoux d'un côté et de notre dos de l'autre. En cet endroit Burgener fit montre de la plus pénible anxiété, et son « Herr Gott! geben Sie Acht ! » « Mon Dieu! Faites attention ! » avait le ton d'une lamentation dans son ardente prière. Quand j'émergeai à la lumière son anxiété disparut. N'était-ce pas le sac qui était sur mes épaules, et dans le sac n'étaient-ce pas



PETIT PIC DU GRÉPON

les diverses demi-bouteilles de Champagne pour lesquelles il avait eu des craintes?

Nous nous jetons maintenant hardiment sur la face des Nantillons, où une immense tranche de rocher s'est séparée de trente à quarante centimètres de la masse de la montagne offrant une lame aiguë comme un couteau, capable de vous mettre en pièces les doigts, les culottes et même l'épiderme en dessous, mais apportant par contre des prises fermes et sûres. Ce rocher nous conduit à une plate-forme spacieuse, d'où une escalade de quelques 6 mètres nous porte sur la pointe aiguë du sommet Nord. Burgener faisant abnégation de soi-même s'offre à descendre pour me rapporter une pierre avec laquelle je puisse briser la pointe extrême du pic; mais l'agréable illusion que je m'étais faite d'occuper le confortable siège ainsi créé fut vite dissipée. Une quantité de morceaux de roc me fut hissée par Venetz et je commençai la construction d'un homme de pierre[1], je devrais peut-être, eu égard à son âge et à sa grandeur, dire un bébé de pierre. Un large mouchoir rouge sortit d'une poche, et le bébé fut décoré et drapé de ces atours de fête. Ces devoirs accomplis, nous regagnons, partie en escalade, partie en glissade, la grande plate-forme, et là nous nous adonnons à la joie de sentir que notre travail est fini, que notre sommet est vaincu et qu'il nous est permis de goûter aux jouissances d'un chaud soleil et d'une vue magnifique.

Cette nuit-là mes rêves furent troublés par les visions d'une grande tour carrée — la grande tour carrée qui de l'autre côté de l'arête sommitale, élevait ses épaules plus haut que les neiges du Col du Géant — et je sentais

1. Dans la vallée de Chamonix, les cairns employés comme repères, signaux, etc., sont toujours appelés des « hommes de pierre ». — M. P.

que, malgré l'assurance répétée par les guides de son infériorité au pic gravi par nous, je serais, tant que je ne l'aurais pas escaladée, abandonné des joies d'un esprit calme et d'une conscience sans remords. Après déjeuner, je me mis à la recherche de Burgener, mais il était invisible, une partie essentielle de son vêtement ayant reçu de si terribles dommages que les efforts prolongés du tailleur local furent nécessaires pour sa réapparition en public. En réponse à mes supplications réitérées, Venetz se mit au lit et Burgener apparut resplendissant dans les vêtements de celui-ci.

Il résulta de notre conversation que Burgener devait être à Martigny le surlendemain matin, en sorte que, pour lui donner le temps, après notre retour du Grépon, de faire en voiture la Tête-Noire, nous résolûmes d'aller le soir même aux chalets de Blaitière Dessous et ainsi de quitter le Montenvers d'assez bonne heure. Le tailleur accomplit dûment sa besogne et relâcha Venetz. Aux environs de 4 h. soir nous montions en flânant vers les chalets, en compagnie d'un porteur.

Nous sommes en partance le lendemain à 2 h. mat., et, suivant la route déjà décrite, nous atteignons la base du premier sommet. Passant à sa droite nous nous laissons couler le long d'un ressaut de cinq mètres et nous remontons en grimpant un rocher lisse jusqu'au tranchant de la grande coupure qui divise l'arête sommitale en deux égales sections. Après un examen minutieux et comme il ne nous apparaissait pas d'autre méthode de descente, nous fixons notre corde de secours, non sans y avoir fait deux ou trois nœuds aux intervalles voulus. Venetz descend le premier, et après une courte inspection il nous fait signe de le suivre. Burgener descend ensuite et je ferme la marche en compagnie du sac et d'un piolet. Je

trouve d'abord les premiers 6 mètres très faciles, puis je commence à penser que la corde de l'Alpine Club est trop fine pour ce genre d'exercice; enfin je note une curieuse et inexplicable augmentation de mon poids. Pour ajouter à ces embarras variés, mon piolet, qui était maintenu par une attache autour de mon poignet, se fiche dans une fissure et casse sa ficelle. Heureusement, d'un mouvement brusque j'arrive juste à le saisir de la main gauche. Cette aventure causa une forte émotion à Burgener, qui, incapable de voir ce qui arrivait, crut que non seulement le piolet mais son Monsieur allaient exécuter une rapide descente vers la Mer de Glace. Nous remettons nos esprits par la douce contemplation du contenu de certain flacon, puis nous allons à la poursuite de Venetz qui a emporté la seule corde restante. Une bienveillante lame de roc s'était séparée de la montagne sur le côté des Nantillons; elle nous offrit un sentier en zigzags assez facile jusqu'au sommet de la tour, qui de ce côté ferme la grande fissure.

Nous trouvons là, particulièrement bien développée, une des nombreuses perfections du Grépon. Sur la face de la Mer de Glace, de 3 à 6 mètres au dessous de l'arête, un large passage, vraie route bonne pour les voitures, bicycles, ou autres agréments de ce genre, nous conduit droit à une cheminée bien visible par laquelle la dernière coupure est facilement gagnée; nous évitons ainsi la nécessité de suivre l'arête et d'escalader ou de descendre ses nombreuses irrégularités. Il est vrai que cette promenade agréable ne pouvait être atteinte qu'en contournant un coin fâcheux, déclaré difficile par mon compagnon, et qu'elle se trouvait interrompue plus loin par un épaulement suffisant pour repousser au delà des limites de l'agréable notre centre de gravité au-dessus de la Mer de Glace; mais, à part le passage de ces petites

difficultés, il était possible de se promener bras dessus bras dessous le long d'une partie de la montagne que nous nous étions attendus à trouver aussi terrible que tout ce que nous avions déjà pu rencontrer. Nous atteignons le dernier ressaut, nous rejoignons Venetz et nous procédons à l'examen de la tour finale.

C'était certainement le plus formidable rocher sur lequel j'avais jamais porté les yeux. Contrairement au reste du pic, il était lisse au toucher ; et ses arêtes coupantes n'offraient de saillies et de prises d'aucunes sortes. Il est vrai que le bloc était fracturé du sommet à la base, mais la fissure, large de dix à douze centimètres, avait des arêtes aussi droites que si elles eussent été l'œuvre d'un maçon, et elle ne possédait pas une de ces irrégularités ou de ces recoins commodes que pareilles fissures présentent souvent. Il y manquait même cet ourlet de pierres folles, à moitié prêtes à partir, fixées avec une sécurité douteuse entre les parois opposées. Ajoutez à tout cela, sur le sommet, un énorme rocher surplombant qui demanderait évidemment un gros effort, précisément au moment où le grimpeur serait à bout de forces.

Dans ces circonstances, Burgener et moi essayons de jeter une corde par-dessus le sommet, pendant que Venetz se repose, en une attitude gracieuse, dans les joies apaisantes d'une pipe. Après maints efforts, au cours desquels Burgener et moi faillîmes plusieurs fois nous précipiter sur la Mer de Glace, mais pendant lesquels du reste nous ne réussîmes pas à lancer la corde, nous prîmes courage et nous décidâmes que le rocher devait être escaladé en nous en tenant aux moyens honorables d'un duel loyal. Pour ce faire nous éveillons Venetz avec un piolet (il était dans les délices d'une calme sieste), nous faisons le branle-bas de combat et nous nous apprêtons pour la dernière lutte,

Notre opération du lancement de la corde avait été poursuivie du faîte d'une sorte de mur étroit, large d'environ soixante centimètres, et situé à peut-être un mètre quatre-vingts au dessus de la coupure. Burgener, posté sur ce mur, se tenait prêt à soutenir Venetz avec le piolet aussitôt qu'il serait à portée, pendant que ma modeste personne, placée dans la dépression, se disposait à l'assister dans la première partie de sa course. Aussitôt que Venetz arrive hors de ma portée, Burgener penché sur l'ouverture presse la pointe du piolet contre la face du rocher, créant ainsi une série de marches d'une sécurité douteuse sur lesquelles Venetz peut se tenir et reprendre force avant chaque effort successif. A la fin il quitte toutes ces aides factices et ne dépend plus que de son habileté, splendide du reste. Centimètres par centimètres il force sa route, tout haletant, sa main errant sur le roc lisse dans cette recherche vague de prises inexistantes dont il est si pénible d'être témoin. Burgener et moi le suivons avec une anxiété intense et c'est avec un vrai soulagement que nous le voyons, avec les doigts d'une seule main, atteindre la ferme prise que lui offre l'arête quadrangulaire du sommet. Peu d'instants après il surpassait le roc surplombant, pendant que Burgener et moi poussions les rauques hurlements de la victoire[1]. Lorsque la corde descend pour moi, je fais une brillante tentative pour grimper sans son aide. Le succès couronne mes premiers efforts, puis vient un moment de suspension, et la suspension de métaphorique devient promptement réelle ; alors, gigottant comme une araignée, je suis hissé sur le

1. M. Dunod apprit, paraît-il, à Chamonix que j'avais emporté pour cette ascension trois échelles de trois mètres chacune (*Annuaire du Club Alpin Français*, XII, 1885, p. 99) ; il est inutile de dire que c'était un mythe de Chamonix. Cela, du reste, le conduisit à s'encombrer de trois échelles de trois mètres soixante chacune.

sommet où j'entends, faites avec une calme tranquillité, diverses remarques sarcastiques au sujet de ceux qui placent leur confiance dans les souliers de tennis et méprisent la douce persuasion de la corde.

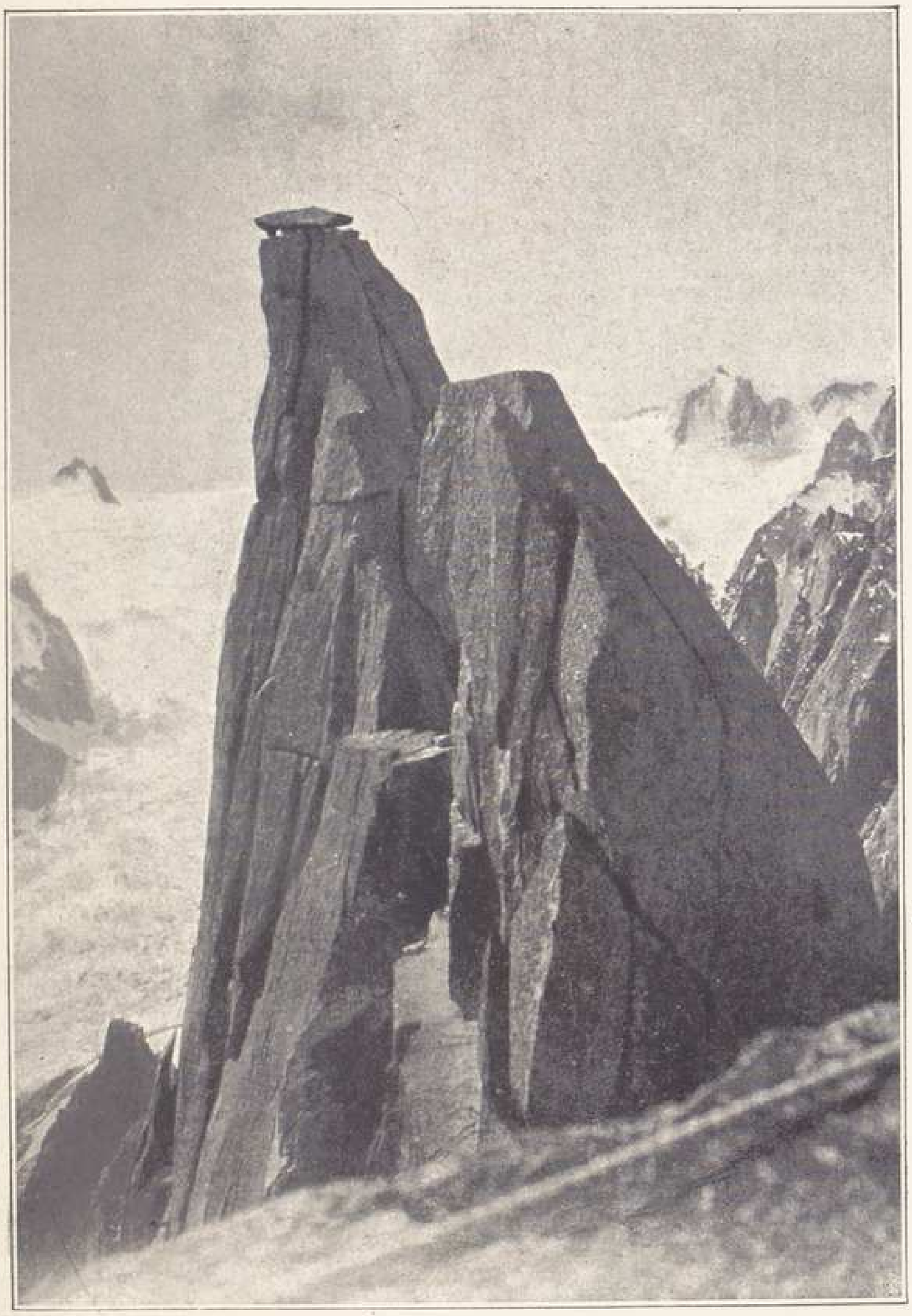
Le sommet a des dimensions dignes d'un palais et il est pourvu de trois fauteuils de pierre. Le plus élevé fut de suite destiné au piolet par Burgener et les membres inférieurs de la caravane reçurent de lui l'ordre d'assurer par de solides fondations la sûreté de sa hampe. Ce rite solennel dûment accompli, nous nous couchons tout de notre long, tout en nous moquant agréablement du minuscule coup de canon de M. Couttet à Chamonix, auquel nous répondons par la détonation beaucoup plus exhilarante d'une bouteille de champagne.

. . . . . .

Le récit déjà ancien que je viens de rapporter finit brusquement ici[1]. Pourtant, avant de quitter le sommet de l'un des rochers les plus abrupts des Alpes, on me permettra peut-être de demander à certains critiques, si l'amour de la grimpade en rocher est vraiment un péché si atroce et si avilissant que ceux qui le commettent ne sont plus dignes d'être rangés au nombre des montagnards, mais doivent être relégués dans cette catégorie spéciale si décriée des « purs gymnastes ».

Il apparaîtra de suite complètement illogique de dénier le terme d'alpiniste à quiconque est habile dans l'art de trouver facilement sa route dans une contrée montagneuse. Dire qu'un homme, qui grimpe parce qu'il est passionné pour le travail de la montagne, n'est pas un alpiniste, pendant qu'un autre homme, qui grimpe parce que cela lui est nécessaire en vue de quelque recherche

1. Des parties de ce chapitre furent écrites il y a quelques années pour l'Alpine Club, et bien que les paragraphes suivants ne conviennent peut-être pas au grand public, de vieux souvenirs m'ont empêché de les couper.



SOMMET DU GRÉPON

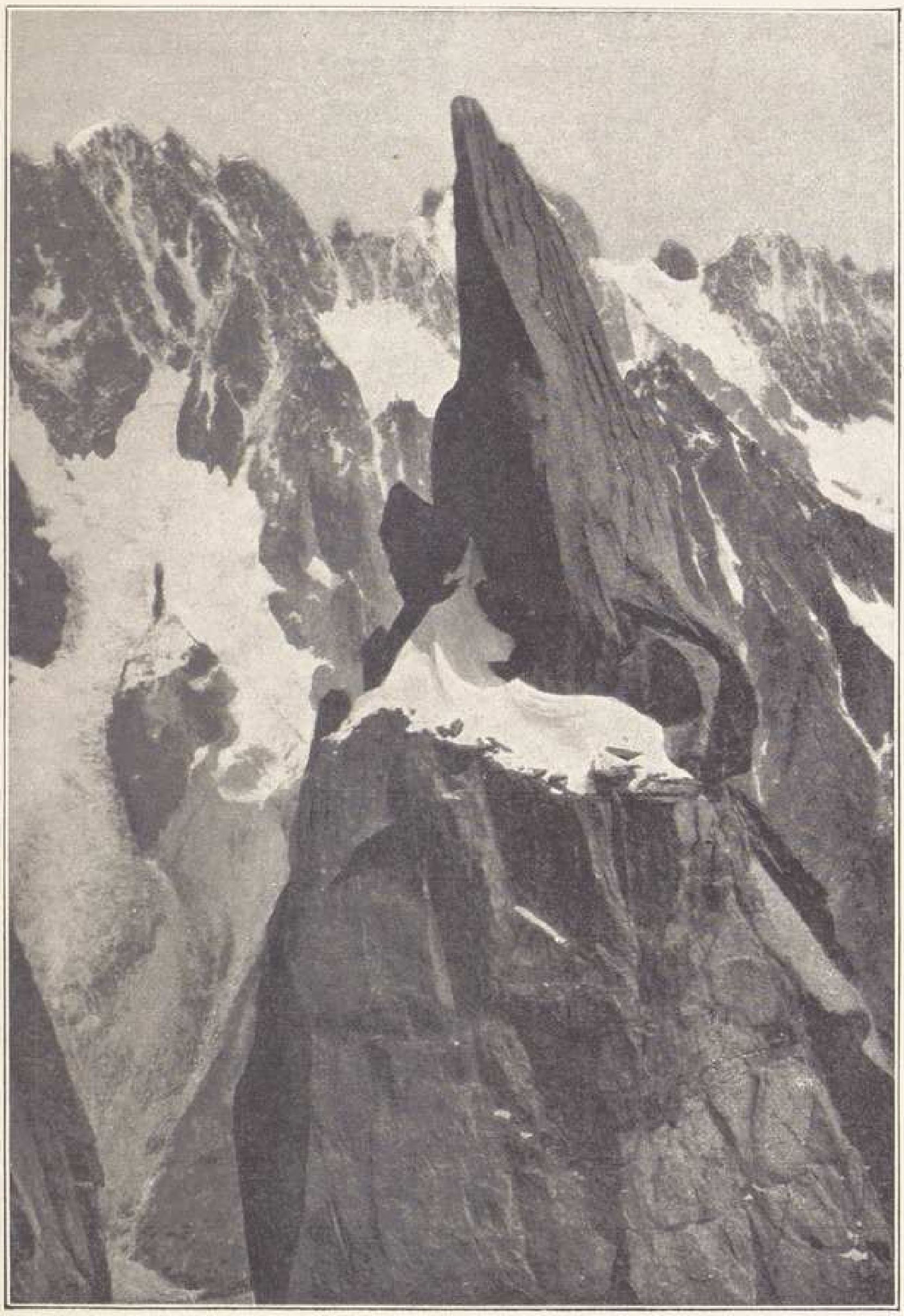
scientifique à laquelle il est intéressé, est à son tour un alpiniste, est contraire aux premiers principes de la logique, et j'espère que cette idée ne se généralisera jamais. On est libre d'admettre que la science a une valeur sociale plus grande que le sport, mais cela n'altère en rien le fait que l'alpinisme est un sport, et son titre ne devra jamais être converti en géologie, botanique, topographie et autres mots finissant en « ie ». On nous reproche comme un crime que la technique de notre sport ait fait de rapides progrès, mais je répondrai qu'en réalité il n'y aurait pas là matière à reproches mais plutôt à félicitations. L'idéal des premiers grimpeurs était d'égaler l'habileté de leurs guides, et j'espère que ce sera longtemps encore l'idéal que nous aurons devant nous. Une terminologie qui suggérerait l'idée que plus un homme approche de ce but, plus il voit croître son talent de grimpeur et plus il est près de cesser d'être un alpiniste, se condamnerait d'elle-même, et doit être sans remords éliminée de la littérature alpine.

De nombreux montagnards seront très probablement d'accord avec moi que, dans la montagne, le charme du paysage se trouve à chaque pas gagné sur le monde d'en haut. L'étrange succession des neiges, des rochers d'une arête dans leur grandiose nudité, de la crevasse large, bleue, aux franges de glace, des grandes dalles lisses aux pentes à pic vers l'espace qui apparaît sans fond, tout cela, en détail comme dans l'ensemble, n'est pas moins admirable que l'horizon sans fin du panorama des sommets. Les soi-disants montagnards ne saisissent pas ce fait pourtant essentiel. Pour eux le vrai chemin d'une montagne, c'est le chemin le plus facile, et toutes les autres routes sont de mauvaises routes. Ils vous diront, pour prendre exemple d'un pic connu, que si quelqu'un va au Cervin pour le plaisir de la vue, il ira par la route

du Hörnli ; mais si, au contraire, il va par l'Arête de Zmutt, ils allégueront que ce sont seulement les difficultés de l'escalade qui l'attirent. Hé bien ! ce raisonnement est complètement faux. Parmi les visions de montagne dont la beauté reste dans mon esprit, aucune n'est plus belle que celle de la stupéfiante falaise et des rocs fantastiques de l'Arête de Zmutt. Dire que cette route, avec son décor toujours splendide, est au point de vue esthétique une route condamnable et dire que la vraie route est celle du Hörnli qui, en dépit de son noble panorama, est gâtée par de pitoyables éboulis et des pentes maculées de papiers, c'est faire preuve d'une incompréhension complète des vrais sentiments de la montagne.

Un soupçon traverse quelquefois mon esprit, c'est que ces soi-disants montagnards confondent les plaisirs, qui peuvent dériver de la photographie ou de la géologie et autres recherches, avec les joies purement esthétiques d'un noble paysage. Sans doute, le sommet d'une montagne est particulièrement bien adapté pour ce genre de travaux à demi scientifiques ; si donc le sommet est le seul point désiré, le chemin le plus facile est certainement la vraie route ; mais, à un point de vue purement esthétique, le Col du Lion, la Dent de l'Arête de Zmutt, ou le Corridor de Carrel, tout en apportant des panoramas aussi beaux, donnent en même temps la puissance dramatique des splendides premiers plans de cette arête dentelée, de ce précipice épouvantable, et de cette hauteur à demi voilée planant sur l'immensité.

L'importance du premier plan ne saurait être trop vantée, et il est certain que plus une ascension est difficile plus hardi et réaliste sera ordinairement l'entourage immédiat du touriste. En d'autres mots, la valeur esthétique d'une ascension varie en raison directe de sa diffi-



AIGUILLE DE ROC AU GRÉPON

culté. Ceci nous conduit, nécessairement, à la conclusion que la route la plus difficile conduisant au pic le plus difficile est toujours ce que le grimpeur doit tenter, alors que les pentes faciles et les abominables éboulis doivent être laissés en toute propriété aux savants, M. Janssen en tête. A ceux qui comme moi ont des vues non utilitaires sur la montagne, la grande arête du Grépon doit être recommandée en toute sûreté, car nulle part le grimpeur ne trouvera des tours plus audacieuses, des cheminées plus sauvages, ou de plus terribles précipices ; nulle part, de plus belles visions de lacs et de montagnes, de vallées embuées de vapeurs, et de glaces crevassées.

Diverses tentatives eurent lieu, en vue de refaire l'ascension du Grépon, mais la montagne défia toutes les attaques jusqu'au 2 septembre 1886, jour où M. Dunod parvint, après un mois d'efforts persistants, à forcer cette escalade par l'arête Sud[1]. Bien qu'il ait atteint deux fois le col Charmoz-Grépon, il est assez curieux que dans chacune de ces occasions il n'ait non seulement pas deviné l'existence de ma cheminée, à 6 mètres de laquelle il doit avoir passé quatre fois, mais qu'il n'ait pas non plus trouvé la variante de cette route qui conduit à quelques dalles sur le versant de la Mer de Glace. Cette dernière variante a été inventée par une caravane inconnue, dont l'existence est déduite seulement des nombreux coins de bois fixés dans la cheminée. Ces coins n'étaient certainement pas là lors de notre expédition en 1881, mais sept ans après ils furent trouvés, bien fixés et d'une grande utilité, par M. Morse, qui, avec Ulrich Almer, atteignit le premier sommet par cette route. Malheureusement, faute de temps (il faisait l'ascension du Grépon à la

1. Plus exactement l'arête Sud-Ouest. — M. P.

descente de la traversée des Charmoz !), il lui fut impossible de compléter la course et il fut forcé de se contenter de l'escalade du sommet inférieur.

En 1892 l'ascension n'avait donc jamais été complètement répétée par ma route, et elle avait été effectuée deux fois seulement par l'arête Sud[-Ouest.] Dans chacune de ces deux dernières courses F. Simond avait été le guide-chef. Au commencement du mois d'août de cette année-là, une caravane, composée de MM. Morse, Gibson, Pasteur et Wilson, fit sans guides l'ascension par cette même route Sud[-Ouest] et laissa, comme défi aux habitués du Montenvers, un piolet, avec une écharpe flottante attachée. Peu de jours après, Hastings, Collie, Pasteur et moi nous nous mîmes dans l'esprit de recouvrer l'objet abandonné. Nous décidâmes de monter par le Col Charmoz-Grépon et de descendre par l'arête Sud[-Ouest] ; comme le ressaut nommé C P[1], passait pour être absolument inaccessible du côté du Grépon — les caravanes antérieures avaient toujours laissé, dans leur ascension au sommet, une corde pendante au dessus de cet à pic pour les aider à se hisser à leur retour — nous engageâmes deux porteurs dans le but d'aller au C P et d'y fixer une corde ; nous les chargeâmes de provisions et de rafraîchissements, autant

1. Un ancien explorateur ayant remonté l'arête Sud[-Ouest] jusqu'à ce point, et n'ayant pas jugé agréables les passages supérieurs, peignit ses initiales sur le roc, et cet endroit est maintenant toujours désigné par ces deux lettres C P. — A.-F. M.

Bien avant la première ascension du Grépon, Pierre Charlet était venu jusqu'à ce ressaut. Il avait planté un drapeau et tracé ses initiales. Voici comment M. Dunod décrit ce passage : « Le rocher, coupé brusquement..., offre une large échancrure, au-delà de laquelle se trouve une paroi presque verticale, et ne présentant d'autre appui pour les mains qu'une petite fissure qu'il faut suivre pendant 4 ou 5 mètres. Dans ces conditions, la corde ne peut aider en rien les bras à supporter le poids du corps... Il faut donc exécuter ce passage à la force des bras, et uniquement à la force des bras. (*Ann. C. A. F.*, 1883, p. 94-5). » Voyez en outre l'article de M. Balfour (*Alpine Journal*, X, p. 397) et la note de la page 108. — M. P.

qu'ils purent en emporter, pensant ainsi ajouter à notre propre confort.

A 2 h. mat., le 18 août, Simond vient m'apprendre la désagréable nouvelle que le nom du Grépon a tellement effrayé les porteurs qu'ils ont subrepticement quitté leurs lits et fui à Chamonix. L'embarras devenait sérieux; deux heures du matin n'est généralement pas une heure convenable pour engager des porteurs, et Simond était pertinemment sûr que le C P était infranchissable du côté du Grépon sans une corde préalablement fixée. Il devenait alors vraisemblable que si nous atteignions la brèche située avant le ressaut, nous serions obligés de revenir sur nos pas tout le long de l'arête. Après une longue conversation, Simond offre de nous prêter le berger attaché à l'établissement, et d'éveiller et d'entrer en pourparlers avec un guide borgne qui couchait à l'hôtel et qui avait accompagné M. Dunod dans quelques-unes de ses tentatives infructueuses.

Ce guide, Gaspard Simond [1] veut bien venir avec nous, et, avec le berger comme second, nous partons gaiement pour la « vallée des pierres ». Chacun des membres amateurs de la caravane avait la certitude absolue que la route que nous suivions le long des détestables pentes de cette arête toute en cairns [2], était bien moins bonne que la route qu'il avait

1. Peu de jours après le même guide perdit sa route sur le Dôme du Goûter dans une tourmente de neige. La conséquence de cette erreur fut que son touriste, M. Nettleship, y perdit la vie; les guides, grâce à l'épaisseur des vêtements de Chamonix, survécurent au froid et échappèrent à la mort.

2. Sur cette longue arête, qui va du Montenvers jusqu'à l'Aiguille de l'M, on rencontre : l'Homme des Charmoz (2.199 m.), pyramide établie par J. D. Forbes en 1842, pour sa triangulation de la Mer de Glace (Voy. le chapitre VI, p. 95, qui se rapporte à ce travail, dans *Travels through the Alps*, par Forbes, dans l'admirable édition publiée par le Rév. W. A. B. Coolidge, London, 1900); un peu à l'Ouest, le Nouveau Signal (2.205 m.), de MM. Vallot; plus haut, une très petite pyramide indiquant le meilleur passage pour atteindre le Glacier des Nantillons; puis le Signal Supérieur (2,471 m.) de MM. Vallot, et ensuite la Croix de Fer, souvenir d'un accident. — M. P.

prise une fois et qu'il avait l'intention de nous faire suivre ; pour moi je remarquai qu'aucune ne valait celle que nous suivîmes soigneusement sous la conduite du berger, et pour la première fois, nous atteignîmes le Glacier des Nantillons, sans avoir senti le besoin d'émettre un sérieux juron. Nous cachâmes nos lanternes sous une pierre et nous attaquâmes le glacier au moment où la lumière douce du matin silhouettait les rudes calcaires de Sixt.

A cet endroit, Gaspard se complut en réflexions vraiment déprimantes. Il nous raconta qu'il était allé récemment sur les Charmoz et que, par une divination tout à fait prophétique, il y avait passé son temps à examiner la fameuse dalle située sur notre route. Cette dalle, il avait pu s'en rendre compte, était garnie de verglas, et les plus ingénieuses défenses de neige, de rocher, et de glace avaient été habilement accumulées sur le sommet ; en résumé, c'était simplement courir à notre défaite que de continuer notre tentative. Il nous parut pourtant que ces défenses compliquées n'étaient qu'un simple produit de l'imagination du guide, et provenaient peut-être en bonne part du désir de n'avoir pas à porter au C P un sac un peu lourd. Nous poursuivons donc ; mais en atteignant le haut des rochers, connus sous le nom de « salle à manger », Gaspard nous donne de nouveaux détails ; cette même dalle était tombée, paraît-il, s'écrasant sur le glacier plusieurs années auparavant, et laissant un mur nu, sans une brisure, qu'il serait inutile d'essayer d'ascensionner par aucun moyen. Nous fûmes réduits au silence par pareille accumulation de difficultés ; non seulement la dalle était infranchissable en raison de l'amoncellement de la glace, mais elle n'existait même plus. Cette argumentation nous remit en mémoire la célèbre

et plaisante plaidoirie du pot cassé. « Nous ne l'avons jamais eu... Il était cassé quand nous l'avons eu... Nous l'avons rendu entier ! »

Pasteur, par d'intéressantes déductions, arriva à une conclusion aussi obscure. « Il était, » dit-il, « extrêmement invraisemblable que j'eusse le bonheur de monter cette année au Grépon ; maintenant que j'y suis allé une première fois, il est absurde de supposer que j'irai une seconde fois. » Il nous suggéra de dire aux porteurs de faire halte au pied du couloir, jusqu'à ce que nous eussions atteint le col ; là, si nous trouvions qu'il nous fût impossible de donner l'assaut à l'arête du Grépon, nous le crierions aux guides qui pourraient alors déposer leur bagage et rentrer aussi vite qu'ils le désireraient. Cette idée fut acceptée par la caravane. D'autre part, un examen du pic à la lunette ne m'avait pas permis d'y retrouver mon ancienne route, pour une bonne raison, comme je m'en aperçus plus tard, c'est qu'elle n'est pas visible de cet endroit. Ceci, joint à l'impressionnante histoire qu'un énorme rocher se serait réellement détaché de cette partie de la montagne, me fait craindre que tout cela puisse n'être que trop vrai et que le pic soit pour toujours fermé de ce côté. Nous partons donc pour le couloir avec l'idée décevante et l'espoir modeste d'un retour par les Charmoz. En atteignant les environs du col, je cherche autour de moi mon ancien passage du « Kanones Loch », mais sans pouvoir le reconnaître, le col lui-même ne m'étant plus familier. Le vent furieux qui souffle et hurle à travers les rochers n'est pas fait pour aider au réveil de ma mémoire, et c'est seulement lorsque j'ai fait le tour d'un rocher du col, côté Charmoz, que je recouvre ma direction et que je reconnais la fissure que nous avons à remonter.

Il était possible que l'assurance que j'avais d'être obligé

d'en tenter l'escalade me la montrât pire qu'elle n'est en réalité ; mais, pour le moment, je fus frappé de son à pic. A l'exception de deux ressauts où le roc se retirait légèrement (peut-être de soixante centimètres en tout), le reste était entièrement perpendiculaire. Il fallait toutefois en exclure une section préliminaire de 2 mètres à 2 mètres 50, qui bombait et surplombait de la plus désagréable façon. D'autre part, la fissure était distinctement plus désagrégée que je ne m'y attendais, et plus nous la regardions, meilleure nous la trouvions ; finalement, avec bon espoir de succès, je me mis à descendre un peu vers le pied de la fissure, à escalader les épaules d'Hastings et à venir aux prises avec le morceau le plus dur de grimpade de rocher que j'aie jamais attaqué. Pendant les premiers 6 mètres ou à peu près, le grimpeur est jusqu'à un certain point protégé par la corde, qui peut être passée autour d'un gros bloc près du col ; au dessus, la corde n'est plus pour lui qu'un simple ornement, alors qu'elle apporte à ses compagnons de plus ou moins agréables sensations toutes les fois qu'une glissade semble imminente. A moitié chemin se trouve une excellente marche sur laquelle on peut reprendre haleine. Quand je dis excellente, c'est relativement au reste de la fissure, non pas qu'elle soit bonne pour y déjeuner, ni même pour s'y balancer sans se tenir ; la première fois, en effet, que j'y étais grimpé, mes méditations à cet endroit furent brusquement interrompues par une glissade du pied sur le roc en pente, et je fus lancé dans l'air limpide. Assagi par ce souvenir, je me tiens avec les doigts autant que peut le permettre l'absence de toute saillie où les fixer, et dès lors, ayant repris haleine, je commence la seconde partie de l'ascension. Cette section fut, de l'avis général de la caravane, déclarée la plus dure. Il y a réellement très peu de prises

pour les mains, et rien du tout pour les pieds ; le grimpeur avance surtout en se fiant dévotement à la Providence, à laquelle suppléent parfois, il est vrai, quelques pierres folles, coincées dans la fissure et plus ou moins douteuses ou branlantes. Au dessus, le besoin de la confiance en la Providence est remplacé, sur la droite, par une saillie excellente, mais où le grimpeur haletant et à bout de souffle trouve encore difficile de hisser son poids. Les saillies deviennent alors plus nombreuses ; finalement vos bras et votre tête arrivent à surplomber le côté Grépon de la grande dalle, pendant que vos jambes luttent encore avec les dernières difficultés de l'autre côté. Quand j'atteins cet endroit, la caravane fait éclater d'en bas de sauvages vivats qui éveillent en moi la crainte que les porteurs ne regardent ces cris comme le signal désiré et ne volent incontinent vers Chamonix. Pendant les intervalles où je peux reprendre mon souffle, je fais part de mes craintes à mes compagnons, et un silence de mort me montre instantanément la saine appréciation qu'ils ont du danger.

Pour empêcher le reste de la caravane de grimper avec une facilité par trop grande et ne pas exposer par là le Grépon au mépris, j'engage judicieusement chacun de ses membres à ne pas perdre de temps à m'envoyer par la corde les piolets et les sacs, mais à suspendre leur piolet à leur bras et à se distribuer les bagages. Mon succès fut complet et je trouvai là une aide des plus efficaces pour imprimer à mes compagnons le respect dû à la fameuse fissure.

Nous escaladons alors la cheminée, nous passons à travers le « Kanones Loch », et à mesure que nous avançons notre espoir dans la réussite finale devient de plus en plus grand ; mon ancienne route est suivie jusqu'au

sommet de la grande brèche. Nous fixons là 30 mètres de corde et la caravane descend un par un. Je dévale le dernier, et, après avoir juste passé une partie de la falaise parfaitement lisse et à pic, en m'appuyant exclusivement sur la corde, je m'arrête un moment sur une petite saillie de rocher. Quand j'essaye de continuer la descente et que je tire sur la corde je la sens céder un peu et venir à moi. Un gros effort réussit à me remettre en équilibre sur la saillie incertaine où je m'étais arrêté ; mais pendant un instant je ressentis une impression suprêmement désagréable. La corde, avait dû se détacher complètement au dessus, et il me semblait d'autre part n'y avoir aucun moyen de descendre sans son aide le rocher jusqu'à la brèche. Pourtant, quand j'eus tiré à moi 3 mètres de la corde le reste ne voulut pas venir et résista même aux efforts combinés de mes camarades restés dans la brèche. Collie examina alors une ligne possible de descente pour moi, et c'est, habilement conduit par lui, tenant la corde dans ma main, simplement comme une aide en dernier ressort, que j'arrive à atteindre le soutien bienvenu d'Hastings et que je prends pied sur la brèche.

Autant que nous pouvions l'apercevoir, la corde avait glissé du sommet de la tour sur la face des Nantillons et s'était accrochée à une saillie quelques 3 mètres en dessous. Nous ne pouvions pas, il est vrai, voir si la saillie était bonne ou non, mais ce sur quoi nous étions tous d'accord c'est que le premier qui sortirait de notre position présente aurait une tâche désagréable. Comme il était encore douteux que nous pussions escalader le pic final, et de ce fait atteindre la route C P, ce qui n'était pas un événement impossible, nous nous hâtâmes vers la résolution de la question.

Le pic final avait presque déjoué Burgener et Venetz,

TRAVERSÉE DU GRAND GENDARME AU GRÉPON

et nous espérions peu être capables de l'escalader, du moins par les moyens ordinaires. Nous étions en conséquence décidés à essayer de vaincre le sommet en jetant une corde par dessus. Il est vrai que Burgener et moi avions carrément manqué la manœuvre; mais maintenant nous avions une corde légère, beaucoup mieux adaptée à ce but que la corde ordinaire de l'Alpine Club dont nous avions usé en 1881. Collie, dans notre route, le long de l'arête, choisit deux excellentes pierres avec lesquelles on pût charger la corde et lui donner ainsi quelques chances de résister au vent furieux qui régnait.

Avec pas mal de désagrément pour lui-même et de graves dommages pour les poches de son habit, il convoya ces armes meurtrières, à travers des difficultés variées, jusqu'au pied même de l'escalade finale.

Nos préparatifs pour l'assaut préliminaire par les moyens ordinaires et légitimes étaient commencés, quand Pasteur s'exclama joyeusement que nous avions déjà rejoint la route C P, et que nous pouvions faire l'ascension par une voie parfaitement simple et assez facile. La fissure par laquelle Venetz avait grimpé n'est pas la seule qui conduise au sommet. Sur la droite, ou plutôt sur la face des Nantillons, se trouve une seconde coupure, abrupte dans le bas, où un ami peut facilement vous prêter l'appui de son épaule, mais complètement praticable au dessus. M. Dunod, dans son ascension par la route C P, atteignit la base de cette fissure et naturellement l'utilisa pour son escalade. Nous, en 1881, nous étions arrivés au pied de l'autre coupure, et Burgener avait repoussé l'autre voie d'accès avec un méprisant « Es ist schwerer als dieses » « Elle est plus difficile que celle-ci ». Il avait tort. Pasteur me prête son épaule, et en quelques minutes nous entourons tous le piolet et son écharpe flottante.

Le vent hurle le long de l'arête avec une telle furie que nous ne pouvons que nous blottir sous des pierres et que bientôt nous nous déterminons à descendre vers des quartiers plus chauds. Nous dégringolons du sommet et une fois arrivés sous le vent nous déjeunons en nous réjouissant de notre victoire. Pasteur, qui précédemment s'était trouvé sur ce côté de la montagne, prend maintenant la tête. Il engage une corde de secours dans un piton laissé par M. Dunod, et tous nous glissons rapidement jusqu'à une large corniche. Quand je dis tous, je dois pourtant en excepter Hastings, qui malheureusement insère son pied dans une fissure tentatrice, d'où aucun effort ne semblait devoir le retirer. Toutes les mains pèsent sur la corde mais c'est en pure perte, et il est à craindre — à part qu'il n'y a pas de vautour — qu'il ne devienne un rival de Prométhée. Quelqu'un lui conseille à la fin de quitter son brodequin. L'idée est saluée de nos approbations et tous nous donnons immédiatement notre avis en criant et hurlant. C'est pourtant un problème assez complexe que de délacer et d'enlever un brodequin qui vous gêne, lorsqu'on est supporté sur une dalle abrupte, pour ne pas dire perpendiculaire, d'un seul pied engagé dans une crevasse à quelques trente centimètres au dessous. La tâche n'en est pas moins accomplie ; mais alors une seconde difficulté se dresse : qu'en fera-t-on de ce brodequin ? On découvre heureusement une poche assez large pour contenir l'objet, et nous voici bientôt en sécurité sur l'arête.

Une courte ascension par une cheminée aisée nous conduit à la brèche entre le pic Balfour et le sommet. A partir de là des corniches faciles nous amènent plus bas à la fissure C P. Nos porteurs nous accueillent avec des cris et nous descendent une corde pour nous aider. Nous

pourrions cependant, c'est certain, nous servir d'un pont de rocher, peut-être pas très facile d'accès, pour nous conduire à tourner l'obstacle sans aide étrangère. Mais puisque nous avons les porteurs sous la main, nous pensons qu'ils doivent conserver le privilège de nous hisser à eux. Heureusement arrivés dans les environs du sac, « nous nous couchons auprès de notre nectar », le temps nécessaire pour que le dit nectar soit consommé. Nous dévalons ensuite jusqu'au rocher du déjeuner, nous descendons le glacier inférieur, et sommes finalement de retour au Montenvers aux environs de 5 h. soir. De bons amis, qui nous avaient aperçus sur notre retour, nous souhaitent la bienvenue avec la large et vaste théière, — l'orgueil et la joie du Montenvers, — et sous son influence stimulante, les rochers deviennent plus abrupts et plus terribles, au point qu'il semble incroyable que de simples mortels aient pu faire face à des périls et à des difficultés si épouvantables.

Une année après [1893] j'étais de nouveau au Montenvers ; j'y étais en train de penser que, en montagne comme dans toutes les autres affaires de la vie, « l'homme propose mais la femme dispose », et que la conséquence de cet aphorisme serait qu'un assaut acharné à l'Aiguille du Plan, dans nos projets depuis plus d'une semaine, devrait céder la place à une autre ascension du Grépon.

Les horreurs de la « vallée de pierres » à la nuit noire furent en vain évoquées dans leur plus hideuse forme. La dernière concession accordée aux membres âgés de la caravane fut la permission d'aller coucher haut dans les rochers, au-dessus de la chute inférieure du Glacier des Nantillons. Je sais que les jeunes grimpeurs méprisent ces gîtes et regardent, comme excellente préparation à une

difficile ascension, une nuit passée à plonger, la tête la première, dans des trous d'une affreuse profondeur. J'étais jadis de cet avis, mais les années sont venues donner chez moi de la force aux arguments en faveur du campement préparatoire ; et maintenant une tente-abri, un matelas de peau de mouton et un sac en édredon ont pour moi une attraction irrésistible en comparaison du départ matinal, des pierres interminables, et des tortures de la lanterne pliante, cet instrument qui vous verse « non pas de la lumière mais seulement des ténèbres visibles ».

Comme toute chose dans les Alpes, une nuit passée dehors est en elle-même un grand plaisir. En aucun autre cas on ne peut jouir d'aussi magnifiques couchers de soleil, de pareilles « formes enchantées de vapeur errantes », d'aussi exquis effets de lumière mourante se jouant dans les découpures fantastiques des séracs chancelants. Voir la nuit sortir en rampant de son repaire dans la vallée, et s'emparer arête par arête des monts les plus bas jusqu'à ce que le grand dôme éclatant du Mont Blanc plane seul au-dessus des ténèbres assemblées, c'est là une jouissance interdite aux habitués des hôtels et dont on ne rêve jamais au milieu du bruit de la table d'hôte.

Peu d'endroits peuvent rivaliser avec l'arête étroite de rocher, ayant en face un précipice et derrière une pente abrupte de glace, où notre petite tente était dressée, et peu de couchers de soleil ont fait apparaître de plus magnifiques contrastes et de plus tendres harmonies que celui qui annonça la nuit du 4 août 1893.

Notre caravane se composait de Miss Bristow, M. Hastings et moi. Chaudement enveloppés dans nos sacs de nuit, nous restâmes assis buvant notre thé à petites gorgées jusqu'à ce que les étoiles les plus petites et les plus paresseuses fussent complètement éveillées. Ce fut seule-

ment quand la brise froide du soir eut tari tous les ruisselets et que le grondement du torrent, 1.500 mètres en dessous, brisa seul le silence solennel de la nuit, que nous nous insinuâmes sous l'abri de notre tente. Hastings tendit alors les cordes, arrangea ingénieusement le fourneau de campement et les diverses provisions en vue du déjeuner et cela à des places commodément accessibles de la tente. Il rampe alors à sa place, nous fermons la porte et nous nous disposons sur nos matelas et dans nos sacs luxueux.

Le lendemain, vers 5 h. mat., un repas somptueux était prêt. Depuis le petit pain jusqu'au lard grillé, depuis la confiture jusqu'au thé et au lait frais, le sac d'Hastings avait suffi à tout et nous fîmes un festin véritablement royal jusqu'à 6 h. mat., moment où arriva le reste de la caravane, Slingsby, Collie et Brodie. Une deuxième édition du déjeuner est promptement servie et pendant qu'on lui rend des honneurs bien dus, Miss Bristow et moi nous partons sur la pente de glace pour tailler le nombre de marches nécessaires. Nous avançons très lentement, mais l'excellence des efforts culinaires d'Hastings retarde tellement nos compagnons qu'ils ne nous rejoignent sur les rochers au pied du couloir, qu'au bout de dix minutes de halte et même plus. Slingsby se décorde et vient avec nous, pendant que le reste de la caravane tourne vers la droite pour tenter l'ascension par l'arête Sud[-Ouest], plus communément connue sous le nom de route C P. Leur objectif était d'effectuer l'escalade, si c'était possible, sans avoir recours au jet de la corde, opération que les caravanes précédentes avaient trouvée nécessaire sur ce côté du pic. En cas d'insuccès, ils accepteraient notre secours aussitôt que nous aurions atteint le pied du pic final et que nous serions en position de leur donner aide. Comme

la seule difficulté de la route C P est une portion de 9 mètres environ, immédiatement en dessous de la plate-forme située sous le sommet, il était certain que nous pourrions le faire sans nous donner beaucoup de peine.

Cinq jours consécutifs de mauvais temps avaient suffi pour garnir le couloir de glace et de neige folle. Nous étions en plus l'un et l'autre surchargés de bagages — une chambre treize-dix-huit et 18 mètres de corde de secours, en plus la nourriture, etc., — le tout suffisant pour rendre le sac des plus obèses et des plus inconfortables. Je me distinguai en outre en gagnant trop sur la droite du couloir, et pour éviter de descendre nous dûmes faire une traversée qui comporta une escalade d'un mérite complètement égal à tout ce que nous eûmes à faire ensuite.

En atteignant le point où la route du Grépon se sépare du sommet Sud des Charmoz, nous trouvâmes le couloir en très mauvaise condition. Non seulement les rochers étaient aussi pourris que de coutume, mais ils étaient décorés d'une torsade et d'un vrai jabot de glace friable, les interstices étaient garnis de la neige la plus folle et la plus poudreuse. Il était donc impossible de dire ce qui était solide et ce qui ne l'était pas, en sorte qu'il valait mieux suivre l'hypothèse que rien ne tenait. Après quelque temps le procédé de râtisser la neige et de tâter la solidité des pierres nous gela les doigts si douloureusement que Slingsby et moi fûmes d'accord qu'il était préférable de traverser directement vers la brèche la plus basse qui sépare les Charmoz du Grépon. Il nous fut assez facile de suivre une grande dalle de rocher, mais l'ascension d'une cheminée verticale, peut-être de 5 mètres de haut, demanda des efforts prolongés et pénibles. Je dois ajouter que mes compagnons paraissaient tout esca-

lader sans la moindre difficulté; Slingsby même avait joint au sien propre, mon piolet, que j'avais laissé s'ennuyer seul dans une fissure

La face de la Mer de Glace était en plein soleil ; il y faisait une chaleur délicieuse après l'ombre des rochers glacés de la face Ouest. Nous traversons des arêtes faciles, dans un gâchis de neige fondante, jusqu'à un rocher à large sommet, d'où se projette très loin une cheminée à pic plongeant sur le Glacier de Trélaporte. Sur le sommet de ce rocher nous sortons nos provisions et faisons notre première longue halte. Nous donnons une excuse à notre paresse, car il se fait tard, en disant que la « fissure » ne peut être escaladée avant que le jour soit assez avancé et que l'ombre soit moins froide. Notre corniche avait un caractère des plus sensationnels. La muraille en dessous surplombait, et les petits ruisseaux de neige fondue tombaient de l'arête par devant nous, en un éparpillement de pluie éclairé par le soleil. En dessous la muraille fléchissait de nouveau, en sorte que les pierres délogées par nous tombaient pendant 120 à 150 mètres avant de toucher les farouches parois du couloir. Mon siège se trouvait à l'extrême bout du roc en saillie et quelque peu dépourvu de prises. Je dois reconnaître que ce précipice épouvantable produisait par moments un tel effet sur mon cerveau, que la stabilité elle-même de notre perchoir me paraissait douteuse, et qu'il me semblait presque sentir le rocher partir en un terrible plongeon dans l'espace.

Au bout de trois quarts d'heure nous refaisons le sac et nous nous dispersons à travers la montagne à la recherche d'une place convenable pour l'appareil de photographie. Une petite arête, à peine assez large pour s'y glisser, conduit à la tour dont le sommet aplati forme la

paroi Charmoz de la fente, qui, de la Mer de Glace, ressemble à un trou dans l'arête. Ce n'est pas en fait un trou, car la clef de voûte en est tombée, laissant en réalité une brèche étroite. La chambre fut apportée à cet endroit, et Miss Bristow suivit promptement, méprisant la corde offerte. Sur ce perchoir aérien nous procédons alors à mettre l'appareil photographique en place, et la dame de la caravane, entourée de trois côtés par le vide, bloquée en avant par la chambre, s'apprête à saisir le moment où un infortuné grimpeur sera dans l'attitude la moins élégante pour l'y fixer à jamais. On peut en voir le résultat à la page ci-contre.

Slingsby et moi revenons au col; je me mets à la corde, je descends le couloir et traverse dans la direction du rocher connu sous le nom de « Take off » « l'Enlevée ». Ma première tentative ne réussit pas, eu égard en partie au froid, qui, au moment où nous entrions dans l'ombre, était encore excessif, et aussi grâce au fait que la première bonne prise, 3 mètres environ au dessus de la base, était garnie de glace plus ou moins masquée par de la neige gelée. Quand j'eus débarrassé cette prise, mes doigts étaient tellement glacés et tellement près d'avoir la crampe que je fus heureux de pouvoir revenir sain et sauf en bas.

Comme je n'avais aucune envie de répéter une seconde fois cet exercice, Slingsby quitta la place où il se tenait accroché et descendit jusqu'à « l'Enlevée[1] ». Ses épaules me permirent de monter sans toucher les prises ver-

1. L'Enlevée se trouve à environ deux mètres cinquante au dessous du pied de l'illustration. Le point où mes mains sont cramponnées est à mi-chemin de la fissure, à l'endroit où l'on peut se reposer, et la partie la plus difficile de l'ascension est à quelques dizaines de centimètres du sommet de la gravure. La corde est tenue du col et n'indique pas du tout la ligne d'ascension. Celle-ci est dans l'axe de la fissure.

FISSURE MUMMERY

glassées et d'atteindre, au dessus, la partie perpendiculaire, mais heureusement sèche, de la fissure. En arrivant à mi-chemin, sur le rebord qui fait corniche, je m'aperçois qu'une bonne quantité de neige s'y est amassée et s'est congelée sur les deux pierres coincées, plus ou moins nécessaires pour l'escalade. Il n'y a pas besoin de dire que l'enlèvement de cette neige glacée devient matière à grave difficulté, et que je peux seulement l'effectuer en me servant de mon coude comme piolet, douloureux procédé bien fait pour se blesser. Enfin, après maints efforts et tout haletant, j'atteins le sommet du rocher. Miss Bristow contourne alors la tour de la photographie et ascensionne la fissure. Une fois qu'elle est arrivée, je ne fais pas attention qu'elle est attachée à deux cordes, et, en la décordant négligemment, je laisse glisser l'un des bouts, pensant que l'autre était passé autour de ma taille. Malheureusement c'était la corde qui la rattachait à Slingsby, et mon manque de précaution le coupait d'avec nous. En conséquence, les piolets, la chambre et les autres bagages ne pouvaient plus être hissés directement du col, mais avaient à être rapportés jusqu'à « l'Enlevée », où je pouvais seulement jeter ma corde.

Ces rochers sont, en mettant les choses au mieux, peu faciles et, pour un homme lourdement chargé, à peine praticables. Slingsby se montra adéquat à la difficulté, et se mit à apporter, de belle façon, jusqu'à l'arête en dessous de la fissure, les bagages empilés, y compris mon habit. Quand toute la masse eût été bien attachée et que j'eus à l'enlever, je fus vivement impressionné de son poids.

La partie suivante de l'ascension est ordinairement facile ; je prends donc le sac et me dispose à l'attaque, mais en atteignant la petite cheminée qui conduit au « Trou du Canon », je la trouve plâtrée de glace. Les parois sont

si resserrées et la cheminée elle-même tellement à pic qu'il est presque impossible de jouer du piolet utilement et que je me trouve obligé de quitter le sac. Libre de cet embarras, je puis alors surmonter l'obstacle, et, franchissant le trou, j'émerge enfin devant un magnifique soleil. Le sac et les autres bagages sont hissés et le reste de la caravane suit. Les arêtes verglassées et les prises de la cheminée, pour ne rien dire de la corde couverte de neige constamment en main, avaient amené nos doigts à un tel degré de froid, que nous souffrions atrocement. Nous nous asseyons sur les rocs chaudement ensoleillés, et là nous nous tournons et retournons dans les attitudes les plus variées, qui nous paraissent les plus propres à nous permettre de souffrir en silence. La sensation, que donne le froid, d'avoir les doigts fendus jusqu'au bout par un couteau ébréché fait graduellement place à une douce chaleur, et, comme nous n'aurons plus rien à faire avec le verglas et autres abominations semblables qui rendent les gants un luxe impossible, nous les mettons et avançons en pleine béatitude. Nous étions satisfaits d'une chose : notre indolence et notre paresse étaient justifiées; eussions-nous tenté de grimper cette partie de la montagne à une heure plus matinale que le froid nous eut ramenés en bas.

A partir de ce point, le soleil brillait sur l'arête, et nos esprits vibrèrent à leur plus haut diapason. Miss Bristow montra aux représentants de l'Alpine Club comment on doit escalader les rocs à pic; elle employa, en opérations photographiques, les haltes que les plus vieux de la cordée passaient à recouvrer leur souffle.

Après avoir atteint le pied de la tour finale, nous glissons une corde à la partie C P de la caravane. Le sommeil, le tabac, l'amour du farniente avaient si bien

agi que l'ascension du mauvais pas n'avait pas même été tentée par elle. Nous escaladons alors le point culminant. Nous lançons des cris pour nos amis qui, nous le pensons du moins, nous regardent de la Mer de Glace ; nous félicitons la première femme qui soit jamais montée sur cette tour farouche ; puis nous écoutons une voix tentatrice qui murmure que du thé chaud et des gâteaux, de la confiture et des petits pains, des biscuits et des fruits attendent les fidèles dans la brèche du Pic Balfour. Arrivés là, nous festoyons somptueusement, et, après avoir serré le réchaud et autres bagages dans les sacs, nous descendons rapidement les faciles arêtes qui conduisent au C P. Nous sommes finalement chassés de la montagne par le vent, la pluie et la grêle.

Il a été souvent noté que toutes les montagnes paraissent condamnées à passer par ces trois états : — Un pic inaccessible ; — La plus difficile escalade des Alpes ; — Une course facile pour dame.

Je dois avouer que le Grépon n'a pas encore atteint cet état final, et les dernières en-têtes de pages doivent être regardées plutôt comme une prophétie que comme une constatation de l'état actuel. En réalité, eu égard à la grande accumulation de la glace et de la neige sur cette montagne, l'ascension décrite ci dessus sera toujours rangée par moi parmi les plus dures que j'aie jamais faites. Néanmoins, sa principale défense, la sensation de crainte qu'elle inspirait dernièrement encore aux guides, s'est évanouie, et quelques-uns d'entre eux ont pris leur courage à deux mains et ont atteint le sommet. La saison dernière une autre femme, bien connue dans le monde des grimpeurs, a fait la montagne en col en sens inverse, et l'ascension promet avant peu de devenir populaire.

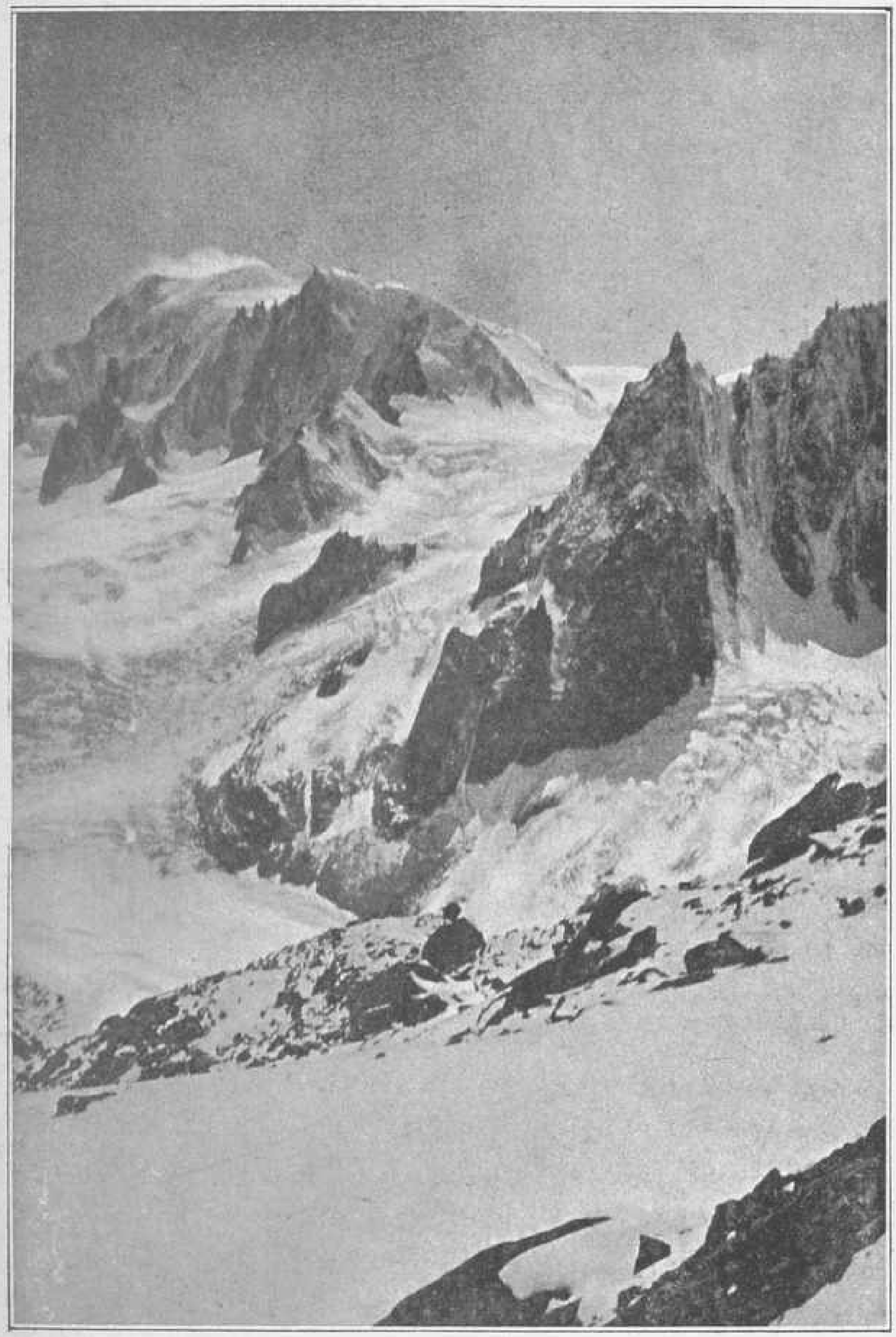
CHAPITRE VII

LA DENT DU REQUIN

Quatre individus[1] fatigués par le voyage arrivaient un soir à sept heures au Montenvers, après trente-trois heures continues de chemin de fer et de diligence ; et, avec l'enthousiasme de grimpeurs invétérés, ils commençaient tout de suite une discussion relative à ce que l'on ferait le lendemain. « Commencer d'abord ! » dis-je. Cette discussion avait été le fond de la conversation durant ces trente-trois longues heures, et, en définitive, aucune réponse satisfaisante n'y avait été faite. La montée jusqu'au Montenvers avait pourtant convaincu trois d'entre eux que partir le lendemain à deux heures du matin serait contraire à toutes les règles de l'alpinisme. D'autre part on sentait bien qu'il ne fallait pas compter sur le beau temps, et, comme concession aux jeunes et aux énergiques de la caravane, il fut décidé que l'on irait bivouaquer en plein air la nuit prochaine et que le jour suivant on donnerait l'assaut à la redoutable Dent du Requin. Une idée même, émise par les susdits jeunes et énergiques, trouva bon accueil et fut nettement approuvée, à savoir que

1. MM. Cecil Slingsby, Norman Collie, G. Hastings et moi. L'escalade fut faite le 25 juillet 1893. — A-F. M.

Le récit de cette magnifique première ascension, dû à la plume humoristique du Dr Norman Collie, a été publié dans l'*Alpine Journal* de février 1894, vol. XVII, p. 9-20. On y trouvera le pointillé de la route d'ascension tracé sur une photographie de la Dent du Requin. — M P.



MONT BLANC ET DENT DU REQUIN

nous passerions une seconde nuit dehors et que, faisant pour ainsi dire coup double à droite et à gauche, nous escaladerions le Requin un jour et l'Aiguille du Plan le lendemain.

Nous consultons et la carte et nos souvenirs collectifs sur ce que nous avions bien pu observer pendant le passage du Col du Géant, et nous décidons de camper, un peu en dessous du Petit Rognon, sur quelque rocher innommé, où nous devons trouver, d'après les plus excités de la caravane, du gazon et autres luxes laissés dans le vague.

Le lendemain nous commençons nos préparatifs immédiatement après le déjeuner; les plus âgés, avec l'expérience accumulée des années, engagent un porteur pour prendre leur part de bagage, mais Hastings, avec sa musculature et son imprudence de jeune, charge un grand sac, et sans sourciller nous ouvre encore le chemin qui conduit au pied des rochers en haut desquels se trouve le bivouac proposé.

A partir de ce point un désir intense de jouir de la vue se manifesta à la fois dans toute la caravane prise généralement, et individuellement dans toutes ses parties constitutives. Dans les rares occasions où nous n'étions pas tous assis sur une pierre plate à admirer de concert le panorama, on aurait pu voir quatre rôdeurs dispersés, appuyés sur leurs piolets et absorbés dans la contemplation sereine des splendeurs d'une pente rapide d'éboulis. Nous n'avancions guère à ce métier, et ce ne fut pas avant 2 h. 35 soir que nous ralliâmes un charmant petit vallonnement gazonné. On aurait pu voir chacun de nous, au moment où il atteignait cette étroite oasis dans les déserts de pierres, regarder au dessus, d'un air fatigué, la moraine rapide, se jeter alors à terre, puis se répandre, avec l'élo-

quence la plus persuasive, en une série de raisons destinées à nous convaincre tous de camper précisément dans cet endroit.

Comme il n'y a aucune dissidence, le porteur est promptement payé, et le thé de l'après-midi est mis en train ; nous nous occupons alors à contempler tout à loisir le formidable sommet que nous allons attaquer. Assis dans l'ombre que projette ce grand rocher, nous l'examinons à la lunette, et nous arrivons à cette conclusion que nous aurons la victoire si nous pouvons seulement atteindre l'arête Est n'importe où dans le voisinage immédiat du sommet. D'une entaille de cette arête nous pouvions voir une fissure ou cheminée commode descendre à un grand promontoire qui émergeait de la face de la montagne, à environ cent cinquante mètres en dessous de l'arête. A gauche de ce promontoire se trouvait une considérable plaque de neige, et il nous semblait que, une fois sur cette neige, nous aurions grande chance de succès. Il est vrai que en dessous de cette neige le roc était, sur une courte distance, en dalles à pic, et il paraissait douteux que nous pussions ascensionner cette partie. Les optimistes étaient sûrs que c'était faisable, mais les pessimistes étaient encore plus sûrs que nous serions arrêtés là. Un plan mixte fut alors suggéré par Slingsby, qui fit remarquer que, bien que l'arête Sud du pic nous cachât la face Ouest, cette face non seulement paraissait facile vue du Col du Géant mais avait été même escaladée par des caravanes cherchant à faire l'ascension. Jusqu'au point où les arêtes Sud et Ouest se rejoignent, nous avions une route assurée. A partir de là, il serait, apparemment, facile de descendre l'arête Sud jusqu'à une tour de roc bien évidente, coiffée d'une grosse pierre ressemblant beaucoup à un tricorne. Serait-il possible de descendre quelque

part dans cette face jusqu'à la plaque de neige, ce n'était pas certain, mais les rochers paraissaient distinctement plus favorables que les dalles situées sous la plaque de neige, et de plus il s'y trouvait un plus grand choix dans les variantes de la route. La seule objection à ce plan était le détour qu'il comportait et la grande quantité de rochers plus ou moins difficiles qu'il serait nécessaire de traverser. On fit remarquer que notre principal but n'était pas une ascension, mais une course d'entraînement, et que de cette façon plus qu'autrement nous aurions l'avantage d'exercer nos muscles et de brûler ce que le professeur Tyndall appelle « effete matters » « les résidus » que la vie anglaise laisse dans les muscles. Il est impossible de résister à la force de ces arguments ; nous nous décidons donc en faveur de l'ascension de la face Sud-Ouest, de la descente de l'arête Sud à la plaque de neige, et de la réascension de l'arête Est.

L'occupation suivante fut de chercher de bons abris pour s'y réfugier dans le cas où le temps deviendrait mauvais et des creux bien secs couverts d'un gazon tendre dans le cas où il ferait beau. Nous faisons alors le thé et nous nous délectons en dégustant un de ces somptueux repas avec lesquels Hastings traite invariablement ses compagnons. Il est inutile d'ajouter que Slingsby et moi donnons à la caravane, une fois de plus, une description pittoresque de l'Aiguille du Plan et des joies que ses pentes de glace peuvent apporter au fervent de la montagne [1]. Cependant, le soleil « dans sa descente des cieux avait glissé sur sa pente occidentale » ; la brise froide du soir nous fait alors penser aux sacs de nuit, chacun se

1. Cette escalade a été racontée par M. Ellis Carr, l'un des participants de la course, dans un récit intitulé « Deux Jours sur une Pente de Glace » (*Alpine Journal*, vol. XVI, p. 422, et seq.).

retire dans la tanière de son choix, et, pensant aux pauvres malheureux entassés dans d'étouffants hôtels, nous dormons bientôt le sommeil du juste.

A 2 h. mat. environ, Hastings me tire d'un repos rafraîchissant, et nous envoyons dans la nuit une série de hurlements variés dans le but d'éveiller Slingsby et Collie, qui sont cachés dans certains trous éloignés et invisibles. A la fin ils émergent de l'obscurité; alors drapés dans nos sacs de nuit nous pensons à manger notre déjeuner. Mais un déjeuner à 2 h. 30 mat., lorsqu'on n'est pas en bonnes conditions, ne peut être qu'un repas infructueux. Il faut être très et soigneusement entraîné pour, à cette heure matinale, arriver à pouvoir manger trois œufs douteux et à les trouver bons. Tout en buvant notre thé chaud, Slingsby et moi donnons à nos compagnons de nouveaux et intéressants détails sur l'Aiguille du Plan, Collie coupe de temps à autre notre dissertation par une démonstration, sans réplique possible, de l'infériorité des Alpes, au point de vue de l'escalade pure, sur les Skye et autres districts écossais [1].

A 3 h. 10 mat., nous partons par la moraine, conduits par Collie, qui avait reconnu cette partie de la route l'après-midi précédente. Nous traversons alors une langue horizontale de glacier nous dirigeant vers le pied de pentes plus rapides. Là nous trouvons la glace juste sous l'angle où l'on peut avancer sans tailler des marches. Plus d'une fois je m'attendis à effectuer une glissade involontaire jusqu'au bas ; mais, comme le reste de la caravane paraissait très satisfait, je cachai mes difficultés ; je prétendis même que je l'aimais, cette pente. Nous atteignons enfin

1. Il y a dans l'île de Skye de courtes mais brillantes escalades, très goûtées des alpinistes anglais. (Voyez *Alpine Journal*, XIII, pp. 265, 433; XV, p. 422.) — M. P.

un champ de glace plus horizontal, et nous avons le choix entre aller à gauche, en plein glacier, ou prendre à droite, le long d'un vallonnement, facile en apparence, entre le glacier et le rocher de notre pic. Malheureusement je me dirige par le vallon en apparence facile et trouve bien vite qu'il ne l'est pas ; il paraît toutefois possible de couper droit, en escaladant un sérac, et d'atteindre ainsi le glacier, évitant par conséquent de revenir sur nos pas. Le sérac était long et d'une glace dure, et tous deux, Hastings et moi, fûmes obligés de faire chacun une tentative avant de parvenir à escalader son sommet. Ce sommet n'était simplement qu'une péninsule de glace avec crevasses sur trois côtés et mur perpendiculaire de 9 à 10 mètres de haut de l'autre côté. La plus basse et seule vulnérable partie de ce mur se trouvait au coin gauche et immédiatement au dessus d'une large et impressionsante crevasse.

Slingsby se taille une marche et se maintient ferme, j'essaye alors de monter ; mais le manque d'entraînement se fait sentir et je souffre à l'idée qu'une déplorable glissade jetterait Slingsby en dehors de sa marche. Je redescends un instant et Collie vient en plus faire fonction de deuxième ancre ; alors, Hastings, planté fermement sur le coin, me donne un coup de main et après une courte lutte, le sommet est vaincu. Dès que le suivant est près de moi, je me décorde et continue la marche pour voir comment nous pourrons bien atteindre le glacier praticable. Ceci se trouva parfaitement aisé, et un grimpeur de ma connaissance fut vite sur la neige à se reposer de ses fatigues, en priant dévotement et du fond du cœur que les progrès de ses compagnons fussent des plus lents. Ces aspirations furent non seulement entendues de façon favorable, mais, à leur arrivée, mes compagnons s'assirent promptement,

comme s'il était très naturel à de fanatiques grimpeurs de prendre leurs aises à 5 h. 30 mat. et de jouir des douceurs d'une halte prolongée. La honte à la fin nous met sur pied et nous travaillons majestueusement les pentes de glace, chacun dans la caravane montrant la plus charmante et touchante modestie à ne pas se mettre en tête.

A 6 h. 10 mat., nous attaquons le rocher. Je me fourre peu judicieusement dans une cheminée, et j'ai le plaisir de voir le reste de la caravane, conduit par Collie, monter un peu à gauche, en toute facilité et gaîté. Après m'être tiré de cette cheminée, je suis les traces de la caravane. Quand je rejoins mes compagnons, ils me disent qu'ils m'attendent, mais l'abandon de leurs attitudes me fait penser qu'ils ne disent pas la vérité tout entière. Voyant quelques signes précurseurs du départ, je parle de déjeuner. Des applaudissements accueillent cette brillante idée, et tous, avec solennité, nous faisons semblant de manger. A la fin nous rebouclons le sac et grimpons pendant une autre demi-heure, puis nous revenons aux tas de boîtes de conserve. Nous décidons promptement que, puisque c'est la coutume de luncher à ce point, ce serait faire preuve de doctrines radicales, pour ne pas dire anarchistes, que de rompre une règle consacrée par le temps. Une fois de plus, et plus solennellement encore, nous nous asseyons pour consommer de la confiture de gingembre, du chocolat et autres pareils légers rafraîchissements. C'est avec ces inventions et d'autres que nous parvînmes à mettre notre marche d'accord avec notre manque d'entraînement, et ce ne fut pas avant 8 h. 50 mat., que nous atteignîmes l'arête.

Il nous fallait maintenant attaquer une cheminée rapide, en partie bloquée au sommet par une énorme pierre.

Nous nous attachons à la corde et Hastings me pousse aussi haut qu'il peut. La grosse pierre paraît ne pas tenir et se trouverait donc désagréable à escalader. Je pense alors à me faufiler entre elle et le rocher. Mais l'espace est insuffisant; je suis obligé de battre en retraite pour enlever mon habit, après quoi il m'est tout juste possible de passer outre. L'habit est alors arrimé en sécurité dans un trou et laissé là jusqu'au retour.

A peu de distance plus loin nous atteignons l'arête Sud à l'endroit où elle se joint à l'arête principale de la montagne. Immédiatement en front se dresse une tour perpendiculaire, et directement derrière elle, mais apparemment coupé par un ressaut lisse dans l'arête, se trouve le sommet. La face Sud de la Tour était fendue par la gelée en trois gros blocs disposés les uns sur les autres. Sur le second de ces blocs pendait la fin d'une corde, amarrée autour d'une pierre plus ou moins sûre ; elle désignait certainement la ligne des plus hautes eaux atteintes pas la marée des tentatives précédentes. Il paraissait à peine possible d'atteindre cette corde en escaladant une fente sur la face située devant nous, mais le meilleur plan était probablement de traverser jusqu'à la cheminée entre la tour perpendiculaire et le pic terminal. Ce fut, nous l'apprîmes ensuite, la ligne d'attaque suivie par la caravane de M. Morse dans ses diverses tentatives à ce pic.

Après consultation nous sommes pourtant d'avis que le pic terminal doit être probablement inaccessible de ce côté, même si la tour peut être escaladée, et de plus nous sommes enclins à penser que le bout de la corde pendant sur le roc est un signe que la partie supérieure de la cheminée doit être un escalier moins commode que ne pourraient le désirer des touristes fatigués. Slingsby termine judicieusement la discussion en nous conduisant le long

de l'arête Sud vers le « Chapeau [1] ». Il trouve ce passage parfaitement aisé, et au point noté l'après-midi précédente il tourne à gauche et se dirige vers la plaque de neige. Au bout de quelques minutes nous sommes repoussés par une muraille, garnie dans sa plus grande partie par une couche de verglas, et tellement croulante que le plus léger contact suffit à détacher une quantité considérable de débris. Arrivés là, nos chances semblaient désespérées. La coupure que nous avions vue la veille avait l'air d'être à pic, et il ne paraissait même pas possible d'y arriver, les murailles entre nous et elle consistant en dalles lisses à pentes contraires. Après une consultation, dans laquelle Slingsby insista encore sur l'opinion favorable émise la veille, il fut décidé que je serais descendu à l'aide de la corde légère tout entière (60 mètres) pour scruter le terrain au-delà de la plaque de neige.

La descente fut beaucoup plus facile que je ne m'y attendais, mais comme on ne pouvait avoir confiance en aucune prise, même aux endroits où l'on pouvait trouver quelque chose de digne du nom de « prise », je fus extrêmement heureux de l'appui moral apporté par la corde. Immédiatement au dessus de la neige je pus faire une traversée facile et commode sur le rocher, me dirigeant en biais sur le faîte du contrefort déjà mentionné plus haut.

A cet endroit, l'opinion formée le jour précédent semble se justifier pleinement ; des rochers faciles conduisent à la coupure, et celle-ci paraît, bien que difficile, devoir être tout à fait dans les limites du possible. Je crie à mes compagnons de se précipiter en haut, ou plutôt en bas, injonction à laquelle ils n'obéirent du reste pas ; puis je

1. Le « Cocked hat » « Chapeau à cornes », dans l'illustration déjà citée (p. 144) de l'*Alpine Journal*, XVII, p. 16. — M. P.

choisis un creux confortable entre deux rochers et je fais là un petit somme. Mes rêves sont fréquemment interrompus par les appels du premier qui se trouve après moi, et demande la direction à suivre. Un temps considérable est ensuite employé à trouver un rocher auquel la corde puisse être fixée pour l'aide et le confort du dernier, et une bonne heure et demie au moins est dépensée à escalader ces 60 mètres de muraille. Pendant que Slingsby et Collie essayent de fixer à un rocher solide l'extrémité inférieure de la corde afin que nous soyons sûrs de la trouver à notre retour, Hastings et moi partons pour escalader les rochers faciles de la coupure. Mais nous ne la trouvons pas telle que nous aurions pu la désirer et nous nous réencordons. Nos compagnons ont vite fait de nous rejoindre; nous commençons alors vivement l'attaque.

Le premier obstacle sérieux était formé d'une dalle lisse complètement dégarnie de saillies, excepté sur une fissure perpendiculaire située entre elle et la muraille à pic sur notre droite. Cette fente était, dans certaines parties, trop étroite pour admettre un doigt, et, à aucun endroit, elle n'offrait de prise réellement satisfaisante. Hastings me donna son coup d'épaule habituel, suivi d'une poussée, mais, eu égard à l'extrême pente de la dalle, il n'était pas commode de se retenir de culbuter en arrière. Malheureusement la dernière limite où il pouvait m'aider était encore à quelques $3^{m},50$ du faîte, et il était évident qu'une lutte sérieuse allait devoir être engagée. De plus, il était impossible de savoir si l'on trouverait une prise au sommet de la dalle. Et, si l'on ne trouvait pas pareille prise, il n'y avait rien à tenter, car un second rocher perpendiculaire se dressait immédiatement au dessus, et, au delà, la corniche inclinée qu'il était nécessaire d'esca-

lader n'avait guère plus de 45 centimètres de large. Hastings, avec une audace et un talent extraordinaires, s'arrange pour me suivre à 1 mètre environ, et me donne l'appui bienvenu de son piolet : ainsi aidé, je place une main sur l'arête et, à son extrême limite supérieure, je trouve une entaille profonde et des plus satisfaisantes ; mais, même avec cette aide, mettre un pied sur la corniche, puis abandonner la coupure, et reprendre l'attitude debout, tout cela n'est pas tout à fait facile.

Nous rencontrons alors le travail habituel des cheminées, coins abrupts, roc parfois humide, et la tendance générale de toutes choses à s'incliner vers le vide et même à surplomber. A plus d'un endroit Hastings eut ainsi à pousser le chef de la caravane pendant $2^{m},50$ à 3 mètres ; mais, à part ce genre d'escalade, qui, du reste, semblait au chef en question la plus commode et la plus reposante façon de gravir une pente, il ne fut plus rencontré de très sérieux obstacles. A environ 11 h. 30 mat. nous atteignons la fenêtre dans l'arête Est et sommes à une courte distance du sommet.

A notre droite un audacieux clocher coupe la vue ; sur la gauche, une lame de couteau de granite[1] se dresse abruptement pendant quelques 5 mètres, et vient alors buter contre une tour carrée. Dans son ensemble elle paraissait formidable, et nous fûmes tous d'accord qu'une halte devenait urgente. Mais, au bout de peu de temps, nous comprenons que ce n'est pas vivre que de rester assis sur un roc incliné vers le précipice à un angle de cinquante grades, à se retenir et à se cramponner à des saillies mal commodément placées ; notez que rien n'est changé si vous tranformez, comme nous le faisons, cette position en une

1. La « Knife edge arête » « Lame de couteau » de l'illustration déjà citée de l'*Alpine Journal*. — M. P.

autre dans laquelle vous êtes assis à califourchon dans une dépression façonnée en V. Cette situation inconfortable nous amena promptement à la conclusion que nous n'avions pas de temps à perdre et qu'il valait mieux aller voir au delà ce que nous pourrions bien faire avec l'arête aiguë et la tour suivante.

L'arête se trouva plus facile que nous ne nous y attendions. Par les doigts d'un côté et la paume de la main de l'autre, par l'étreinte que nous pouvions obtenir en serrant l'arête avec nos genoux, notre avance jusqu'au pied de la tour fut assez facile, sinon très élégante. Au delà, une courte escalade fort embarrassante devient nécessaire. Supportés exclusivement par la prise des doigts sur une arête en lame de couteau, loin d'être l'horizontale, nous avons à tendre la jambe droite jusqu'à ce que nous puissions enfin atteindre une petite corniche en pente sur le vide et apportant une espèce de soutien pour le pied. La main droite doit alors quitter sa prise sur la crête, et, aussi loin qu'elle peut s'étendre, aller tâtonner le long d'un plissement perpendiculaire peu commode de la tour. Lorsqu'on a atteint le meilleur endroit de ce plissement, il faut abandonner définitivement l'arête en lame de couteau, la seule prise digne de confiance, et le poids du corps doit se porter sur le pied droit. Le mouvement, dans son ensemble, est très délicat, car l'appui du pied est si précaire que le moindre faux calcul dans l'équilibre amènerait inévitablement une glissade. La muraille située immédiatement au dessous est remarquablement à pic, même pour les Aiguilles de Chamonix, et je n'ose pas dire combien de centaines de mètres le savant de la caravane lui attribua.

La partie suivante ne nous apparut pas comme beaucoup plus facile. Le plissement dont il a déjà été parlé,

et une ou deux rugosités semblables furent les seules saillies capables de nous porter. Les saisissant entre le pouce et les doigts, et traînant plus bas mes pieds sur les rugosités du granite, j'arrive pourtant à pouvoir avancer centimètres par centimètres. Le rocher se trouvait heureusement avoir une agréable chaleur, et les cris de Hastings m'apportaient constamment les meilleures assurances; en sorte que, peu à peu, les difficultés cédaient une à une; finalement votre grimpeur atteignait tout haletant le sommet carré de la tour.

Le reste de la caravane suit rapidement, et de nouveau nous nous livrons à un repos réchauffant. Nous repartons encore et nous trouvons bientôt devant nous une quantité de ces sortes de rochers fissurés qui sont connus des habitués du Montenvers sous le nom de « boîte-aux-lettres ». En l'occasion présente les arrangements postaux étaient représentés par trois de ces boîtes; celle de gauche était la plus formidable et celle de droite la plus facile. Je fais une reconnaissance préliminaire de celle du milieu, car il ne paraissait pas tout à fait certain que celle de droite aboutît à l'arête au dessus. Elle se trouve être nettement difficile, et le Nestor de la caravane suggère une investigation préliminaire à celle de droite, la plus facile. Je l'ascensionne et je me trouve devant une longue enjambée autour d'un mauvais coin de rocher qui me fait atteindre la partie centrale de la boîte; à partir de ce point, pas de sérieuse difficulté pour remonter une fois de plus à l'arête.

Immédiatement au devant surgit la tour finale. Elle était certainement imprenable par un assaut direct, et, à première vue, nous paraissions devoir être vaincus à près de 6 mètres du sommet. Un second examen nous fait remarquer une lame détachée sur la gauche et qui semble nous offrir des chances distinctes de succès; comme

nous avançons pour l'attaquer, une route facile et commode se montre sur la droite à nos yeux ravis. Ce dernier chemin nous conduit à la crête d'une grande lame séparée du reste; de son faîte le tranchant d'une seconde lame plus à pic et plus aiguë nous mène vers le sommet. Cette escalade ne se fait pas sans coûter quelques dommages à nos doigts, à nos guêtres et à nos culottes; mais la proximité du sommet nous fait passer sur ces petites misères de la vie du grimpeur, et quelques minutes plus tard nous poussons nos cris de triomphe sur le point culminant.

Nous avions laissé les provisions plus bas, mais Hastings tira de ses poches matière à un somptueux repas, et nous fîmes fête à une grande quantité de friandises. La moitié de la caravane s'adonna au délicat plaisir du tabac, et l'autre partie se livra aux douceurs pourtant périlleuses d'un profond et solide sommeil. Après nous être reposés et rafraîchis par ces méthodes également judicieuses, nous construisons un cairn avec le peu de pierres disponibles. Devoirs et travaux sont terminés, nous pouvons regarder les grands pics, et jouir de toute cette lumière glorieuse que reflètent vers nous les vastes champs de neige qui nous entourent.

Comme nous avions laissé nos piolets, nos sacs, notre corde de secours, etc., sur des rochers divers et variés le long de notre ligne d'ascension, il était essentiel pour nous de revenir par le même chemin, autrement nous eussions été tentés de raccourcir légèrement notre route et de couper jusqu'au point où se rencontrent l'arête Sud et l'arête principale. Le sommet de la grande tour était, nous pouvions nous en rendre compte, facilement accessible, et, en admettant que la cheminée située entre la tour et la masse de la montagne se fût trouvée impraticable, un piton et la corde eussent aisément résolu cette difficulté. Malheureusement

nous ne pouvons pas abandonner nos divers bagages, et nous nous voyons en conséquence obligés de suivre notre route d'ascension.

A 2 h. 20 soir nous quittons le pic et nous voici bientôt sur le sommet de la tour au-dessus de la fenêtre. Hastings a tôt fait de produire un piton que nous enfonçons tout de suite dans une fissure commode afin de pouvoir aider le dernier qui descendrait. La fenêtre regagnée, nous jetons un regard d'adieu sur l'arête et nous partons pour la descente de la cheminée. Au premier mauvais passage nous accrochons soigneusement la corde et c'est avec jouissance que nous trouvons l'aide qu'elle nous apporte pour descendre. Ma joie fut quelque peu modifiée quand, après dix minutes passées à essayer de la rappeler, j'eus à remonter pour la détacher. Cet ennuyeux incident était non seulement fatigant, mais de nature, s'il se répétait, à nous aigrir le caractère ; aussi, au second mauvais pas, Hastings fut-il de nouveau utilisé comme marchepied, et je descendis les rochers par les méthodes simples apprises dans ma jeunesse.

Nous atteignons la plaque de neige à 4 h. 45 soir et, pour gagner du temps, nous décidons de remonter avec une seule corde, non sans essayer et choisir soigneusement les prises que la muraille nous apporte afin d'éviter de saisir certaines pierres toujours prêtes à tomber. J'avais, heureusement, le poste de guide chef. Je dis heureusement, car, lorsqu'il s'agit de pierres, je suis absolument d'accord avec la maxime biblique : « Il vaut mieux donner que recevoir. » Ma libéralité en cette occasion fut grande ; mais, comme il arrive souvent, cette générosité n'évoqua pas ces sentiments d'affection durable que l'on désire faire naître. Je dois pourtant excepter Collie qui, comme dernier de la cordée, non seulement se réjouissait des

projectiles que je lui envoyais mais avait en plus ceux que lui éparpillait le reste de la caravane ; autant que je pus en juger, il s'amusait beaucoup à se gauchir d'eux; lorsqu'il n'était pas occupé à ce jeu, d'une corniche toute pourrie et peu commode, il examinait nos progrès avec une tranquillité calme et bienveillante.

Regagnant l'arête Sud à 5 h. 5 soir, nous la parcourons rapidement jusqu'à son point de jonction avec l'arête principale; là, tenu par Hastings, je descends dans le trou et reprends mon habit que le froid du soir rend le très bienvenu. Nous ouvrons alors les sacs et faisons une courte halte, puis nous nous réencordons avec Slingsby comme dernier. Nous nous apercevons bientôt que la neige est tellement en état d'avalanche qu'il est nécessaire de prendre les plus grands soins ce qui fait tomber notre espoir de pouvoir galoper sur le glacier, et ce n'est pas avant 6 h. 25 soir que nous atteignons la rimaye.

Slingsby franchit bien le mauvais sérac ; mais, pendant que Hastings suit le mouvement, le sérac fait entendre un craquement et une énorme masse détachée tombe dans les profondeurs en dessous. Il reste heureusement tranquille après cette petite manifestation de mauvaise humeur et nous pouvons passer puis atteindre le glacier. Les ponts des crevasses se trouvaient en mauvais état et nous étions obligés constamment de quitter nos traces du matin pour trouver une route plus sûre. La nuit était sur le point de venir, et un soupçon commençait à flotter dans mon esprit que nous pourrions bien goûter d'un bivouac impromptu sur la neige. Slingsby se montra bien en cette occasion; quittant notre route du matin qui nous aurait amenés à descendre une longue pente de glace recouverte d'une neige variant de 8 à 23 centimètres d'épaisseur, ce qui, dans l'état actuel d'avalanche immi-

nente, aurait présenté de graves dangers, il nous jeta hardiment à droite, et démêla une série compliquée d'obstacles aussi facilement qu'un simple mortel aurait pu le faire en plein jour. A la fin pourtant il se buta à une falaise perpendiculaire qui semblait marquer la fin du monde et surplombait l'espace. Il y a quelque chose d'étrangement impressionnant à regarder ainsi par dessus un grand mur de glace dans une obscurité noir-d'encre, au milieu d'un silence absolu. Le sentiment d'une profondeur sans fin et du mystère de l'au delà semble envahir l'être entier. La lumière de notre lanterne ne parvenait en aucune façon à percer les ténèbres; nous étions abattus et nous préparions déjà nos esprits à l'obligation de passer une nuit sur la neige, quand une déchirure des nuages laissa tomber un rayon de lune sur le glacier; l'existence de la terre ferme, je veux dire du glacier, nous fut alors révélée à quelques 5 mètres plus bas, accessible par une sorte d'isthme de glace. La lune nous ayant joué ce bon tour s'éteignit méchamment, et laissa à Slingsby l'agréable tâche d'entailler une face de névé presque perpendiculaire, avec une crevasse très profonde en dessous, et cela avec l'aide seule de la lumière que peut émettre une lanterne pliante. Notre guide chef parut prendre tout à fait plaisir à ce travail, le bruit de la taille devint de plus en plus éloigné, et l'un après l'autre mes compagnons disparurent dans l'ombre par dessus la crête. A la fin, vint pour moi le pénible devoir de suivre. Des voix encourageantes, montant de la nuit noire, me disaient que c'était très facile, mais sur ce point je déclare hautement que je ne fus pas d'accord. Les marches, larges comme une écoutille, que j'étais assuré de trouver à profusion, m'apparurent comme de simples égratignures dans la croûte d'une neige folle, et les prises pour les mains

tant vantées se brisaient au moindre effort, ne servant à rien d'utile, sinon à remplir mes poches de débris de glace. Je m'arrangeai ensuite à atteindre un endroit où Collie, sur l'autre côté de la crevasse et armé d'un piolet anormalement long, manœuvrait juste de manière à m'embrocher avec sa pointe; c'est dans ces conditions pénibles et humiliantes que j'abordai, couvert de neige fondante, à une petite arête de glace entre deux profondes crevasses.

Slingsby était déjà reparti dans l'obscurité, le long d'une crête étroite de glace, avec de profonds précipices de chaque côté. Après lui, nous suivons et nous contournons divers obstacles; une courte glissade nous amène sur le plateau du glacier, et nous commençons à nous réjouir dans l'espoir sûr et certain de retrouver nos sacs de nuit, et d'avoir de la soupe chaude.

Les mémoires combinées de Slingsby et de Collie nous sortent du glacier libre sur la moraine, juste au bon endroit, et nous évitons toutes les difficultés que nous avons rencontrées là le matin. Sentant que notre travail est près de finir nous faisons halte quelques minutes. Quand nous nous remettons en route, nous essayons de sortir de l'endroit où nous sommes; à notre droite, nous apercevons se dessinant dans l'ombre un gros sérac, à gauche se trouve une pente de glace qui plonge à pic dans la nuit. Par le procédé d'élimination, nous décidons que notre route doit être devant nous, et, comme nous nous souvenons que cette langue de glace a été trouvée très rapide, même au jour, nous utilisons notre halte à mettre de longs crampons à nos bottes.

En essayant de descendre, nous trouvons que la glace devient beaucoup plus raide; un membre de la caravane proteste que ce n'est pas là la route par laquelle nous

sommes montés. Slingsby se décorde et nous démontre ensuite qu'il n'y a pas possibilité d'aller plus loin dans cette direction.

Nous passons alors une petite crevasse sur notre droite, et bientôt nous dévalons de nouveau, épouvantés par de grands séracs dans lesquels nous nous préparions tous à témoigner n'avoir pas passé le matin. Slingsby se décorde encore et explore à nouveau ; cette fois il nous crie de le suivre. Nous nous apercevons bien vite que les grands séracs en perspective ne sont qu'une pure fiction de la nuit et se réduisent à de simples morceaux de glace, et que les crevasses béantes ne sont que des flaques d'eau, ou des sillons dans un glacier couvert de sable.

Grâce à nos crampons à vis, nous descendons assez facilement la langue de glace, nous atteignons le plateau du glacier, et dégringolons pêle-mêle vers notre gîte où nous retrouvons notre camp à 11 h. 45 soir.

Là, Hastings et moi, nous rendant compte de l'ennui de refaire les sacs à la lueur de la lanterne, et aussi de l'avantage de trouver quelqu'un d'autre pour porter notre bagage, nous nous mettons à faire diverses et fallacieuses remarques sur les délices du sac de nuit. Si entraînante fut la peinture que nous fîmes, que Collie déclara ne pas vouloir aller plus loin, et que Slingsby fut amené au même état d'esprit par mon offre généreuse de lui prêter mon sac de nuit pour s'en servir de matelas. Par cette ingénieuse combinaison, m'étant débarrassé de la nécessité de porter mon bagage, je me sentais désormais capable de descendre au Montenvers; Hastings, avec la même générosité, offre son sac à Collie. Nous partons donc tous deux, descendant à travers les pierres, les éboulis et les cascades qui conduisent au glacier. Désireux d'éviter la nécessité de sauter d'innombrables crevasses,

je propose de descendre par la route des guides de Chamonix à travers les séracs du Géant. L'année précédente, je l'avais suivie sans sauter une seule crevasse; Hastings et moi sommes bientôt d'accord que cela vaut bien une demi-heure de détour. Hélas, à l'endroit où en 1892 une vraie chaussée allait sans aucune fissure, entre le système des crevasses du Tacul d'un côté, et le système de Trélaporte de l'autre, nous trouvons que tous les deux s'étaient donné la main, et nous passons l'heure et demie suivante à sauter et à contourner les crevasses, à courir sur des crêtes de glace en lame de couteau, en sorte que notre arrivée au Montenvers s'effectue seulement à 4 h. 30 mat. La porte est fermée, mais la fenêtre du fumoir est ouverte; nous effectuons une manœuvre bien connue des habitués, puis nous remplissons nos poches de biscuits, et nous nous retirons enfin dans nos chambres respectives.

CHAPITRE VIII

L'AIGUILLE DU PLAN

Je fis la connaissance de l'Aiguille du Plan en compagnie de MM. Cecil Slingsby et Ellis Carr, pendant deux mémorables journées de 1892[1]. En cette occurrence un mauvais sort nous repoussa, battus, abattus et affamés; et, comme nous revenions ennuyés à la maison, les énormes séracs, en équilibre au dessus du premier mur de glace, semblaient dans la lumière incertaine du crépuscule se rire de nous et montrer d'un doigt méprisant notre piteuse et triste apparition. Néanmoins, tout joués et meurtris que nous étions, Slingsby était fortement d'avis que « nous avions fait une belle ballade par monts et par vaux tout un jour durant », ou mieux deux jours durant, et il assurait avec le plus grand enthousiasme que c'était la plus belle escalade que nous avions jamais eu la chance de faire.

1. Les 14 et 15 août. Le 14, Mummery, après une escalade ardue de rochers, entreprit d'entailler une colossale muraille de glace. La nuit du 14 au 15, de 8 h. 30 soir à 4 h. mat., fut passée sur une petite plaque de roc, plus ou moins solide, la corde entourant, de peur d'une chute pendant leur sommeil, nos trois grimpeurs, assis l'un contre l'autre. De 2 h. à 4 h. le froid devint plus intense et fut aggravé par le vent du matin. Malgré des provisions sommaires, la caravane reprit l'attaque et Mummery recommença à tailler malgré le froid : mais, la lutte se prolongeant, les grimpeurs furent obligés de battre en retraite après une des plus énergiques expéditions qu'on eût jamais faites. On pourra en lire l'attachant récit : « Two Days on a Ice Slope », par M. Ellis Carr, dans l'*Alpine Journal*, XVI, 422-46 (avec croquis d'itinéraires). — M. P.

MONT BLANC ET AIGUILLE DU PLAN

Je puis encore en fermant les yeux revoir Carr, peinant comme un géant sur des pentes de glace sans fin, je sens encore le froid blanc qui nous fit frissonner lorsque la nuit chassa les dernières traînées hésitantes de la lumière du jour. Elles sonnent encore dans mes oreilles les chansons avec lesquelles il essayait de nous égayer et de nous tenir éveillés, alors que nous étions assis pressés les uns contre les autres sur une étroite corniche. Et, lorsqu'en dépit de tous efforts le sommeil approchait furtivement, le bras fort de Slingsby m'entourant et me soutenant sur mon perchoir — il y avait le néant entre mon dos et Chamonix, 2.400 mètres plus bas — m'apparaît encore comme une défense assurée contre le péril. Ce n'était pas là sans doute plaisir sans alliage ; pourtant, dans la suite des années, le souvenir de camarades sûrs qui, même dans une situation mauvaise,

> « .., toujours avec une plaisanterie accueillent
> L'orage ou le soleil, et toujours opposent
> Un cœur élevé et un front serein... »

est un profit durable qui enrichit votre vie et qui peut parfois vous aider à chasser l'ennui, dans ces longues nuitées où la platitude des pays d'en bas semble n'apporter que poussière et cendres.

Dans le vacillement du feu d'hiver je vois encore l'oscillation du piolet de Slingsby, alors que le jour suivant il taillait notre route, toujours plus bas vers les pâturages où sous les rayons du soleil tintaient les sonnailles des vaches et parmi les pierres bondissaient de joyeux ruisselets, toujours plus bas vers nos amis dont nos esprits inquiets attendaient anxieusement la joyeuse bienvenue. Je l'entends encore nous dire, pendant que nous escaladions un « mauvais morceau ! » à la tête d'un long couloir, un mur

1. A la tête de ce couloir environ 5 mètres surplombent réellement. En

de glace plus que perpendiculaire, le plus mauvais endroit que pourra de longtemps citer l'histoire alpine : « C'est certainement une magnifique escalade. » J'entends encore les cris fous et les gais jodels, le bruit des bouchons de champagne et le vacarme tumultueusement joyeux avec lequel nos amis nous reçurent à l'Hôtel du Montenvers. Mais ce sont là souvenirs auxquels je ne dois pas m'attarder. Une plume plus habile a retracé les détails variés de cette course, et, comme des éloges tout à fait immérités m'ont été adressés, ce serait une vraie folie de ma part de dissiper l'agréable légende dont Carr a entouré mes faits et gestes. Je passe donc sur douze mois de paresse, plus ou moins sans gloire, jusqu'au jour où Slingsby, Hastings, Collie et moi nous nous préparons à donner un nouvel assaut à l'Aiguille du Plan.

Le matin du 6 août 1893 nous envoyons jusqu'à notre gîte du Grépon deux porteurs chargés d'aller quérir la tente, les sacs de nuit et autres objets nous appartenant que nous avions laissés là après une ascension à ce pic. Nous leur ordonnons d'aller à leur descente jusqu'à l'extrême moraine gauche du Glacier de Blaitière — c'est ainsi qu'on nomme tout à fait à tort[1] un glacier qui descend entièrement de l'Aiguille du Plan — et d'attendre là notre arrivée. Pendant ce temps, accompagnés d'une longue caravane d'amis, nous allons à l'aventure dans les bois situés plus haut que Blaitière Dessus, et nous y faisons un joyeux déjeuner à l'ombre de grands sapins ; nous nous amusons longtemps à faire bouillir une soupe

fait, la glace formée par les chutes d'eau des pentes supérieures s'est congelée en une sorte de corniche bombée. Cette formation en surplomb a heureusement forcé l'eau à se glacer avec plus ou moins de fissures et de trous, en sorte que, de ci et de là, de bonnes prises peuvent être trouvées en enfonçant la main dans ces cavités.

1. Voyez la note 2 de la p. 168 et la note 2 de la p. 181. — M. P.

dans un récipient plat, et, au moment critique, nos deux talents réunis à Hastings et à moi n'arrivent qu'à précipiter dans le feu le précieux liquide. Hastings du moins récolta un véritable triomphe avec une friture de lard et Collie nous fit un excellent thé. Il me fallut cette influence excitante pour me faire retrouver mon état d'esprit habituel qu'avait temporairement troublé la perte désastreuse de la soupe.

Après avoir dit adieu à nos amis, nous partons dans la direction de la Tapiaz, ramassant sur notre passage de gros fagots de branchages pour notre feu de bivouac. Slingsby et Collie nous conduisent alors à un délicieux petit berceau de gazon, évidemment quelque ancien lit lacustre, où, garantis contre tous les vents possibles, nous pourrons dresser notre tente et nous installer des plus confortablement. Nous découvrons bientôt les porteurs bien au dessus de nous sur la moraine, et en réponse à nos cris et à nos signaux, ils commencent à descendre vers nous. Le plus jeune de la caravane est laissé pour les apprêts du campement, et Slingsby et moi partons à la reconnaissance du pic. Nous rencontrons et contrepassons les porteurs, mais bientôt après nous sommes pris de la crainte terrible qu'ils ne manquent le petit berceau où nous sommes installés, en sorte que Slingsby se sacrifie, comme d'habitude, et retourne s'assurer que notre bagage ne s'égare pas. La route du Glacier des Pèlerins fut plus longue que je ne pensais, et lorsque j'y arrivai, la face de l'Aiguille du Plan se trouva voilée par un nuage. Il me parut pourtant qu'il y avait quelques chances de voir se briser cette barrière, et je me dirigeai sur un gros bloc situé sous les pentes inférieures de l'Aiguille du Midi. Je m'asseois enfin à mon aise et regarde les tourbillons et les bouffées de vent, toujours agitant ou emportant les re-

plis tourmentés des vapeurs nuageuses. Ma patience est récompensée ; de temps à autre quelques parties des murailles se montrent, et il devient bientôt évident pour moi que l'on pourra certainement trouver une route conduisant au sommet, en prenant sensiblement à droite du pic, et en attaquant l'arête qui tombe du sommet au col [du Plan]. Ce n'était pourtant pas la route que nous désirions tenter. Notre premier objectif était le col de neige situé sur la gauche du pic et peut-être à 300 mètres au dessous de lui[1].

Ce col est fermé sur le côté de Chamonix par l'aiguille à laquelle vient culminer le grand promontoire Nord du Plan. C'est une brèche dont l'aspect sévère peut être remarqué de l'Homme de pierre situé sur l'arête du Petit Charmoz, juste au-dessus de Montenvers, ou bien encore du Chapeau ; toutefois, lorsqu'on le voit de ces points, il se trouve à droite du sommet. Une fois arrivés sur cette brèche, nous aurions à atteindre le petit et très incliné Glacier [Nord] du Plan[2], sur lequel nous avions, l'année pré-

1. Le col que nous avions pour point de mire est celui qui se trouve à gauche de la grande tour rocheuse et qui est situé à environ 31 millimètres [à la gauche] du côté droit de l'illustration ci-contre. Le point culminant de l'Aiguille du Plan est caché par la grande tour, qui se trouve à 45 millimètres [sur la gauche] de ce même côté droit. Il est très sensiblement plus haut que l'Aiguille de Blaitière [située sur la gauche de la photographie et dont l'arête descend à droite parallèlement et plus bas que l'arête N.-N.-O. de l'Aiguille du Plan], mais il semble plus bas par suite de la perspective. La photographie de M. Holmes est prise de l'arête du Petit Charmoz.

2. Le glacier que les cartes appellent Glacier de Blaitière, pris entre l'arête Nord-Ouest de l'Aiguille de Blaitière et l'arête Nord-Ouest de l'Aiguille du Plan, se trouve divisé dans sa partie supérieure en deux glaciers, séparés par une arête de rocher aiguë, l'un découlant de l'Aiguille de Blaitière, l'autre plus important venant d'un contrefort de l'Aiguille du Plan. C'est ce dernier glacier suspendu auquel il est fait allusion et que Mummery appelle Glacier du Plan. (Voy. la note 2 de la page 181). Cette dénomination crée une confusion regrettable avec le Glacier du Plan situé sur la face Sud-Est de l'Aiguille du Plan, par lequel passe la route ordinaire d'ascension à cette aiguille. Afin de ne pas troubler le travail de cartographie et de littérature alpines déjà fait, il serait peut-être convenable, tout

AIGUILLES DE BLAITIÈRE ET DU PLAN

cédente, fait un si infructueux travail. Mais du moins, au point que nous visions à l'heure actuelle, nous serions au dessus du grand mur de glace et des séracs menaçants, et à peu près certains de forcer notre route au sommet. L'itinéraire menant à ce col conduisait à une longue cheminée, qui formait une ligne de démarcation entre le grand promontoire Nord et la masse principale de la montagne. Malheureusement les vapeurs se collaient obstinément à ce couloir et, après deux heures d'attente, le brouillard ne se dissipant pas, une retraite immédiate s'imposait. Je revins au camp juste comme le crépuscule s'assombrissait des brumes de la nuit, pour y trouver un feu brillant et une soupe chaude, et un tableau plus étrange et plus pittoresque que celui qui d'ordinaire réjouit les yeux d'un habitué des cabanes modernes.

Hastings et Collie avaient déterré un chalet ruiné et de ses débris avaient bâti une construction à la façon d'une tranchée, qui, habilement couverte par le plancher de la tente, ferait, disaient-ils, un splendide dortoir. Slingsby et moi, nous exprimâmes le désir, selon notre magnanimité habituelle, de nous contenter du logement inférieur de la tente. Nous pûmes conclure de remarques diverses, le lendemain matin — ne devrais-je pas dire la même nuit? — que notre générosité n'avait pas été sans récompense.

Nous partons à 1 h. 45 mat[1]. Le ciel est sans nuages,

en maintenant à ce glacier un nom distinct puisqu'il a une identité propre, de ne pas lui garder le nom de Glacier du Plan, mais de lui donner un nom, rappelant la mémorable tentative dont il fut témoin, tel que le nom de Glacier du Bivouac. Voy. en outre la note de la page 164. — M. P.

1. Le 7 août 1893: une note technique assez détaillée, relative à cette première ascension par la face Sud et au remarquable passage en col de cette belle aiguille, a été publiée dans l'*Alpine Journal* de novembre 1893, XVI, p. 513-14. Une première tentative avait été faite sur le versant Nord-Ouest, le 8 août 1880, par M. J. Baumann, accompagné d'É. Rey et de A Maurer; M. Baumann en a fait le récit, sous le titre « An Advanture on the Aiguille du Plan », dans l'*Alpine Journal*, X, p. 443-52. — M. P.

et les étoiles se montrent avec cette fixité qui est le signe le plus certain d'un temps parfait. Nous choisissons notre chemin le long des pentes, habilement conduits par Collie et Slingsby jusqu'à ce que nous ayons atteint l'ancienne moraine. Nous la suivons jusqu'à sa fin, et à 3 h. mat. nous traversons le glacier juste au dessus du point où il fait plus ou moins mine de se transformer en une chute de glace. Dans l'intention d'inspecter notre ligne présumée d'ascension nous nous portons à droite sur la partie libre du glacier ; nous nous asseyons alors pour attendre qu'une lumière suffisante nous montre si le couloir inconnu paraît devoir nous donner passage. Ce grand cirque de falaises, se dressant de près de 300 mètres au dessus du glacier, paraissait dans la lumière douteuse de l'aurore extrêmement formidable. Il y a en effet peu de glaciers dans les Alpes qui soient murés par des remparts si grands et si abrupts. Après nous être assis dix minutes dans une crevasse comblée, nous trouvons que la brise est tellement froide que sans perdre de temps nous remettons nos sacs et nous nous dirigeons vers la base du couloir. Le glacier se relève bientôt, mais la couche fine de neige qui tient à la glace suffit à nous donner l'appui ; elle se trouve tellement bien glacée que nous pouvons utiliser dans notre marche les ponts les plus légers et les plus absurdement fragiles. Mais plus haut ce fin revêtement de neige cesse. Slingsby, avec le flair d'un vieux grimpeur, prend à gauche, où, à l'ombre du grand promontoire, les traînées de neige sont encore intactes. Le reste de la caravane marche hardiment sur le glacier et se trouve bientôt obligé d'user du piolet. Patience et dur labeur nous amènent enfin sur des rochers à la droite de l'entrée du couloir, où Slingsby nous attend. Travaillant sur la droite dans des dalles polies par le glacier et maintenant

verglassées, nous atteignons au delà une arête en pente sur le vide et encombrée de glace, par dessus laquelle un filet d'eau coule des falaises supérieures.

Nous nous blottissons avec quelque difficulté dans un recoin abrité et nous nous mettons à manger, à boire,... et nous nageons en plein bonheur. Après une halte de vingt minutes nous partons de nouveau (5 h. 25 mat.), prenant presque horizontalement une arête large et facile[1] qui nous offre un sentier véritable et des plus tentants. Nous faisons une courte traversée, et nous arrivons à une faille dans la muraille conduisant presque droit en haut. L'ascension en est facile et rapide; elle est suivie d'autres corniches et d'autres couloirs, à réjouir le cœur de gens qui, de l'autre côté de cette grande muraille, avaient été jadis forcés de gagner chaque pas par une taille de marches dans la glace la plus dure. Mais graduellement les corniches et les cheminées se réduisirent tellement en proportion que nous fûmes contents de nous réfugier dans le grand couloir et d'avancer en nous servant de nos piolets. La neige s'était ramollie et recongelée si souvent qu'elle demandait presqu'autant d'efforts pour tailler des marches que la glace même. Nous commençons à chercher tout autour les moyens d'échapper à ce travail. De l'autre côté du couloir les rochers sont certainement praticables, nous faisons donc un effort décidé pour les atteindre. Au centre la neige avait été burinée par les chutes de pierres, de glace et d'eau en une forte rainure de glace aux flancs profondément découpés. Après maints efforts, je réussis à m'y introduire et à tailler des marches de l'autre côté ; mais là le mur de neige se trouve trop fort pour moi. Sa surface était aussi

1. Ornée de *Ranunculus glacialis* et de *Silene acaulis*, dit la note technique de l'*Alpine Journal*, XVI, p. 513. — M. P.

dure et aussi inattaquable que la glace et, cette surface une fois coupée, on trouvait une neige molle ne pouvant apporter aucune bonne prise pour les mains. Comme de plus cette rainure était certainement le canal importun par lequel la montagne jetait tous ses débris, il ne nous parut pas désirable que deux de nous y fussent à la fois, circonstance qui excluait la possibilité de se servir de l'aide d'une épaule et d'une bonne poussée. Nous décidons à la fin que les rocs opposés ne méritent pas cet effort, et j'escalade de nouveau la partie libre du couloir.

Notre espoir futur d'échapper à cette interminable taille de marches était placé dans une cheminée qui s'ouvrait dans notre couloir à environ 75 mètres au dessus. Mais en atteignant sa base nous la trouvons verglassée, à pic et conduisant à d'énormes dalles sans la moindre brisure. Un peu plus loin et plus haut nous découvrons des rochers assez brisés, et nous avons même, avant de les atteindre, la joie de trouver des prises pour la main droite sur le mur de rocher, et des marches d'occasion entre ce mur et la pente (où la chaleur du roc avait amolli la neige à son contact), marches sur lesquelles il était possible de compter pour ancrer la caravane. Nous atteignons et nous attaquons des rochers plus brisés, mais nous sommes bientôt repoussés par une dalle nue de quelques $3^{m},50$ de hauteur. La seule chance d'ascension qui nous est offerte nous est apportée par un piton de roc qui peut tout juste être atteint par les doigts de la main gauche, mais qui se trouve si près d'être hors d'atteinte que l'on ne peut pas s'assurer de sa sécurité. Deux fois j'essaye de monter, et à chaque reprise mon courage m'abandonne ; mais, après une tentative infructueuse pour trouver une voie différente, je fais un dernier effort plus

déterminé qui me permet de surmonter la difficulté et d'aborder sur des rochers faciles.

Pour ne pas échouer sur les énormes dalles dont cette face de la montagne est couverte, nous prenons à gauche une sorte de corniche dans le couloir; un peu plus loin sur notre gauche se trouvait une rainure encore plus profonde, garnie de glace et évidemment le canal principal pour les chutes de pierres. Heureusement, les dalles formant notre corniche se trouvaient séparées de la grande muraille de rocher, terminant le couloir à notre droite, par une fissure étroite et presque continue, juste assez large pour y placer les doigts. Aidés par cette fissure nous progressons sans arrêts, mais un mauvais ressaut se présente fortuitement et reste impraticable jusqu'à ce que l'Hercule de la caravane ait hissé le premier par dessus l'obstacle. L'angle de pente de notre corniche croissait sans cesse, et la fréquence des mauvais ressauts croissait dans la même progression, pour ne plus nous offrir à la fin qu'un mur presque perpendiculaire. Comme cela coïncidait avec une diminution dans la largeur de notre chère fissure, diminution telle que les doigts ne pouvaient plus y entrer, nous fûmes amenés à nous arrêter.

Il devenait maintenant évident qu'il nous fallait entrer dans la partie la plus creuse du couloir et tailler notre route dans la glace, mais la traversée de notre corniche jusqu'à ce creux était un problème d'une grave difficulté. Une fois hors de notre bienheureuse fissure il n'y avait plus de prises sur lesquelles on pût compter. Hastings, avec beaucoup de sagesse, suggéra d'enfoncer un piton dans la fissure, aussi haut que possible, pour y passer la corde afin d'aider ainsi le premier en le garantissant de tout danger et en lui rendant possible une liberté de mouve-

ments à laquelle il ne fallait pas penser autrement. En dépit d'une marche minuscule, Hastings, avec experte habileté et grande force, me hisse sur ses épaules, et, de ce terrain aérien, je plante fortement le piton dans la fissure avec mon piolet. Avant que la corde puisse être passée dans le piton, il est naturellement nécessaire que je me détache, chose qui présente beaucoup de difficultés, spécialement quand on ne peut consacrer qu'une main au travail. Ces opérations durèrent bien à peu près cinq minutes, et ce fut avec un soupir de satisfaction que Hastings me bissa doucement en bas du rocher et frictionna délicatement les parties de son corps froissées par mes clous de soulier.

Nous nous apercevons alors que la corde ne glissera pas sur le piton quand on la rappellera, en sorte que, une fois encore, il nous faut avoir recours à la pyramide vivante, pour attacher au piton, comme anneau, un morceau de la corde dans lequel celle-ci puisse ensuite glisser facilement. Après ces travaux ardus, la traversée de la dalle est effectuée avec une facilité inattendue ; mais il est bien possible que, en l'absence de la protection de la corde, la prise à saisir eût alors semblé terriblement petite. En atteignant le faîte de la cheminée il m'est heureusement possible de toucher juste du piolet le mur opposé ; cet appui me permet de faire avec le pied une mauvaise marche dans de la neige dure et tenant encore contre le rocher. De cette marche je réussis à me couper une entaille dans la glace même, et la traversée du couloir se trouve accomplie.

L'ascension de la cheminée de glace n'était pas tout à fait réjouissante ; il n'y avait pas possibilité d'échapper aux pierres et autres projectiles, s'ils désiraient tomber, et l'angle de la glace se relevait rapidement jusqu'à la

perpendiculaire. Cette partie en pente excessive ne dépas sait pas 3 mètres à 3m,50, et, une fois au dessus, une pente de 55 grades conduisait à des rochers supérieurs praticables. Mais avant que la corde suffisante pût m'être donnée pour me permettre de les atteindre, il fallait que le reste de la caravane avançât. Malheureusement, il était impossible de gagner sur le roc ferme quelques marches solides, bien abritées des chutes de pierres et aisément accessibles sur la droite, sans détacher des franges de glace masquant quelques dalles intermédiaires. Et le faire aurait mis en sérieux danger le reste de la caravane, qui était immédiatement en dessous, à 18 ou 20 mètres plus bas. Une glace de cette sorte est en effet très apte à partir en larges plaques, et, la falaise étant pour ainsi dire perpendiculaire, ces masses auraient glissé avec une force irrésistible sur Slingsby et Collie qui se trouvaient exactement dans la ligne de tir. Déjà, les petits fragments de glace, que pendant ma traversée je détachais de la pente solide au dessus d'eux, produisirent de nombreuses remarques, qui revêtirent même un caractère de reproches. De la discussion subséquente, il ressortit que, pour ceux qui étaient au dessous, ces fragments apparaissaient, l'un dans l'autre, plus larges qu'un sérac moyen tombant avec une vitesse considérablement plus forte que celle que les astronomes attribuent à la lumière; pour ceux qui étaient au dessus, ils leur semblaient comparables aux grains de sable les plus fins, emportés dans les tourbillons d'une douce brise.

Aussitôt que Hastings est monté et qu'il s'est établi solidement dans la grosse marche, je recommence à tailler encore, mais bientôt je suis amené à cesser par une volée d'injures, parmi lesquelles il me semble découvrir le terme usité en tennis, pour définir les qua-

rante à quarante de la fin[1]. Le reste de la caravane ayant atteint les pentes supérieures, la route fut vite taillée jusqu'aux rochers. Au dessus, la falaise se dressait en un précipice abrupt et menaçant, mais elle était hachée par une série de profondes fissures, et nous pensâmes que l'une ou l'autre nous fournirait très certainement une route praticable.

Nous choisissons pour notre premier effort, la plus profonde et la plus noire du groupe. A sa sortie, cette cheminée se trouve plus formidable que nous ne nous y attendions. Les parois sont trop éloignées pour employer la méthode du coincement, et la rareté des prises rend toute avance extrêmement difficile. Avec l'aide de la tête d'Hastings et de son piolet, il m'est possible d'atteindre une hauteur considérable dans l'intérieur même de la cheminée, mais tout progrès direct est barré ultérieurement par un roc en surplomb, et il me devient nécessaire de sortir et de traverser vers la muraille de gauche de la falaise jusqu'à une large marche qui me semble une base convenable pour de nouvelles opérations. La traversée est sans doute praticable si cette marche m'apporte une fissure ou une prise suffisante pour me permettre non pas seulement de me hisser jusqu'à elle, mais encore de l'escalader; performance loin d'être toujours facile quand l'entablement sur lequel on arrive n'est seulement qu'une corniche étroite avec un mur lisse, à pic au dessus. Après un examen prolongé, je tente le passage et je découvre exactement à l'endroit voulu une excellente fissure, de dimensions convenables et rassurantes. A gauche, et sur une courte distance, des rocs faciles nous conduisent au

1. Le mot auquel il est fait allusion ici est le terme « deuce » que l'on emploie au tennis, lorsqu'on arrive à égalité à quarante, comme on emploie « love » quand une équipe n'a rien encore, etc. Le mot « deuce » a un double sens, et devient alors une sorte de juron. — M. P.

dessus; nous sommes alors forcés d'entrer dans une cheminée dont nous sommes du reste bientôt chassés par une série de grandes pierres imbriquées comme des ardoises et formant une sorte de toit protecteur. Il est nécessaire d'entreprendre l'escalade de ce toit en passant successivement en dehors, en haut, et par dessus; pour reprendre l'énergie nécessaire, nous faisons halte et nous sommes régalés par Hastings avec de la confiture de gingembre, des biscuits, du chocolat, et autres gourmandises dont ses poches sont invariablement garnies.

Le passage de cette difficulté nous était apparu pire qu'il ne se trouva être réellement; à part le désagrément mental apporté par l'appui sur des pierres d'une sécurité douteuse, et par l'escalade d'une très haute muraille dans une position à demi horizontale, à peu près comme une mouche contre un plafond, l'obstacle fut passé sans difficulté. Au dessus, l'accès du col paraît certain. Une simple et courte pente de glace se trouve entre nous et ce hâvre tant désiré. De l'autre côté, la vue est des plus imposantes. La muraille immédiatement en dessous surplombe réellement. Le grand clocher, dont il a été souvent parlé comme fermant le col sur son côté Nord, s'élève en dalles lisses et à pic qui rappellent l'impitoyable, terrible et immense précipice du Petit Dru; de l'autre côté, de grandes falaises de glace dominent, aussi sévères et aussi larges que le plus sévère et le plus large mur de rocher que grimpeur ait jamais vu; ces murailles courent circulairement sur près de 200 grades, et forment un des cirques les plus sauvages que les Alpes puissent porter, et qui, avec ses séracs surplombants, ses vastes corniches et ses couloirs garnis de glace noire, rappelle les plus perdues des retraites du Caucase.

Nous emportons d'assaut la courte muraille qui nous

sépare du col, nous attaquons une fine crête de neige et nous envoyons un cri de bienvenue à l'Aiguille de Blaitière, aux Charmoz, au Grépon. Nous avions donc atteint les pentes supérieures du petit glacier sur lequel Carr, Slingsby et moi avions passé de si pénibles heures l'année précédente. Nous étions donc pourtant au dessus de ces séries de murailles de glace et nous pouvions réjouir nos yeux de ces gracieuses courbes que prennent les neiges en contournant le dessus des falaises. Immédiatement à l'opposé se trouvent les rochers nus que nous avions essayé d'escalader, et nous reconnaissons, avec un sentiment mélangé de peine, que, du dernier endroit où nous étions parvenus, l'arête aurait pu être atteinte, en deux ou trois heures au plus, et le sommet enfin vaincu. Notre position actuelle est pourtant plus favorable encore. Le petit glacier, coupé des rochers opposés par un épouvantable couloir de glace nue et où aucun vivant n'aurait l'idée de chercher et ne pourrait du reste tailler une route, nous conduit au dessus à des courbes de neige ciselées par le vent, qui, bien qu'elles exigent l'emploi du piolet, ne nous opposent aucun obstacle sérieux.

A 12 h. 5 soir, après une courte halte, nous repartons, non sans trouver que dix heures de dur travail commencent à se faire sentir et non sans que notre pas se réduise à une allure des plus modérées, bien qu'encore convenable. A moitié chemin, une grande crevasse nous barre la route. Sa lèvre en surplomb, 6 mètres au dessus de nos têtes, paraît devoir nous forcer à redescendre beaucoup, sinon à nous arrêter tout à fait. L'idée de descendre se présente toujours comme extrêmement désagréable à des hommes fatigués, aussi tournons-nous à notre gauche pour voir si nous ne pouvons rien faire à l'endroit où le petit glacier se recourbe vers le grand

couloir de glace. Heureusement, peu de mètres avant d'atteindre la falaise glacée, la lèvre supérieure s'infléchit jusqu'à ne pas être à plus de 3m,50 au-dessus de la lèvre inférieure. Collie est dépêché dans le fond même de la crevasse où il s'ancre dans de la neige molle en vue de toutes éventualités. Hastings et Slingsby font bénévolement la base d'une pyramide, et je suis habilement hissé sur leurs épaules. Grâce à cet avantage, je puis tailler des marches minuscules dans la glace surplombante sous la lèvre de la crevasse, et, après maints efforts, j'arrive à me faire une bonne et sûre marche dans la pente de glace au dessus. Grimper des épaules de Hastings à cette marche fut loin d'être facile, et Collie fut averti d'avoir à parer à tout. La lèvre surplombait tellement qu'un homme tombant aurait tout à fait manqué la crevasse, et, sans le frein de la corde, serait parti en une course folle sur des pentes rapides s'incurvant toujours vers le grand couloir de glace.

Juste au dessus de la lèvre, la glace était très rapide, et ce ne fut pas avant qu'on m'eût donné 20 mètres de corde, que je pus me tailler une marche assez bonne pour qu'elle me suffit à assurer la sécurité du suivant. Hastings est alors hissé par les efforts unis de Slingsby et de Collie ; à son arrivée à la grande marche, j'avance un peu plus loin, jusqu'à une crevasse remplie de neige dans laquelle je trouve un siège admirable et très agréable. Mais, comme c'était au delà de la portée de notre corde, je dus ajouter et bien fixer à la première, une seconde corde légère. Slingsby fut le suivant qui monta, et alors nous en vînmes aux prises avec le sérieux problème de l'ascension de Collie. Tant qu'un homme restait en dessous pour prêter son épaule, la lèvre de la crevasse pouvait être atteinte et l'ascension effectuée de façon raisonnable,

mais le dernier avait évidemment à être hissé à force de bras. Malheureusement nous étions si haut et si loin sur la pente, et le surplomb de la lèvre était si prononcé et si abrité de tous bruits que nous n'entendions pas ce que nous disait Collie. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de le hisser tous à la fois. Nous sentîmes bientôt que tous nos efforts restaient sans effet ; la corde l'avait malheureusement porté en dehors des marches et l'avait amené sous la lèvre à une courte distance sur leur droite. Mais Collie se met à la hauteur des circonstances ; voyant que sa tête et ses épaules refusent de passer par-dessus la lèvre de la crevasse, il appuie les pieds contre la glace, et forçant en dehors contre la corde, il surpasse le surplomb dans une position plus ou moins horizontale. Cette manœuvre l'amène les pieds complètement en dessus sur la pente, ce qui, il n'y a pas besoin de le dire, étonne à la fois et amuse beaucoup les spectateurs. Il reprend bientôt une attitude plus normale et remonte la pente jusqu'à la petite crevasse. Comme le temps commençait à nous presser et que nous nous étions décordés, je repartis immédiatement et commençai à tailler les marches nécessaires pour arriver à l'arête. A une centaine de mètres plus loin la pente cédait un peu et ce travail laborieux ne devint plus nécessaire.

Une forte corniche surmontait l'arête, en surplomb au dessus des terribles falaises qui dominent le petit Glacier d'Envers de Blaitière. Me maintenant sensiblement sur sa droite je poursuis ma route solitaire jusqu'au pied de la tour finale. Celle-ci est presque complètement détachée de l'arête principale et se trouve en fait le point culminant de l'arête secondaire qui en part à angle droit. La fin Sud-Est de cette arête secondaire se redresse à la Dent du Requin. En conséquence, la route que nous sui-

vons du Nord-Est nous amène au même, ou presque même point, que celui que M. Eccles avait atteint en faisant la première ascension par l'arête [Sud-]Sud-Ouest[1]. Dans les deux cas on tourne droit au Sud-Est et quelques cheminées de rocher, quelques rochers abrupts conduisent au sommet le plus élevé (2 h. soir).

Nous nous chauffons longuement sur les rochers, et ce n'est pas avant 3 h. 30 soir que nous prenons la descente. Les pentes rapides conduisant vers le Glacier du Requin[2] demandent de l'attention, car la neige se trouve molle et fondante, en état d'avalanche. Hastings nous fait passer la rimaye et juste comme nous discutons la meilleure façon de traverser les séracs voici qu'un chamois apparaît. Il dévale les pentes avec une insouciance désordonnée prenant ensuite à gauche, à travers les falaises de la Dent du Requin. Nous sommes comme de coutume victimes de la tradition et nous pensons ne pouvoir mieux faire que de suivre ses traces. Mais nous avons bientôt à prendre les rochers et à escalader en montée puis en descente des pentes d'éboulis, crevées de courtes plaques de rocs abrupts. Finalement nous forçons notre route vers le glacier en traversant un long sérac remarquablement pourri, simple lame de 25 mètres de longueur, dans un tel état de vieillesse et de décrépitude que nous nous attendons à chaque instant à voir tomber tout cet édifice. Il nous sert pourtant dans notre projet et une courte glissade nous amène

1. Cette première ascension fut faite, avec M. et A. Payot, « assez tôt dans le mois de juillet 1871 », mais la description n'en parut que longtemps après, en 1881, dans l'*Alpine Journal*, X, p. 451-2, intercalée dans le récit de M. J. Baumann (Voyez la note page 169). Elle fut faite également en juillet 1871, par M. Tideman avec D. Ballay (Voyez l'*Écho des Alpes* p. 172-73). — M. P.

2. Le Glacier du Plan de la carte de Kurz. Ce glacier ne descend pas, en effet, de la Dent du Requin, mais bien de l'Aiguille du Plan elle-même qui se trouve, comme on vient de le voir, sur cette face même. — M. P.

sur les races que nous avions suivies dans notre route au Requin une quinzaine auparavant. Bien qu'il soit déjà 5 h. soir, telle est l'endurance que deux semaines de travaux alpins ont mise dans nos muscles que nous espérons encore atteindre le Montenvers. A notre retour du Requin nous avions pris dix heures pour regagner ce « home » des grimpeurs fidèles, dix heures sur lesquelles nous n'avions pas fait plus d'une heure de haltes volontaires. En l'occasion présente, sensiblement moins de quatre heures nous suffisent pour atteindre cette retraite bienvenue, et à 8 h. 50 soir quatre voyageurs affamés demandent instamment à M. Simond de leur fournir un dîner expéditif et substantiel. Nos prières reçoivent, il n'est pas besoin de le dire, la plus cordiale attention et de nombreux amis se joignent à notre caravane. A une heure matinale, un alpiniste, en tenue de combat, et tout prêt à accomplir des prouesses, tomba au milieu de notre festin. Il s'attendait à trouver la lumière douteuse d'une petite chandelle et la triste solitude d'une salle déserte, et voici qu'à son grand étonnement il rencontre une large assemblée, illuminée de nombreuses lampes, et, éparpillés tout autour, des anges, je veux dire des garçons, voltigeant à droite et à gauche. Sur le moment il fut complètement ahuri, et crut qu'il avait dormi un jour entier, juste pour arriver à temps à la table d'hôte. Finalement nous lui expliquâmes la chose en lui faisant remarquer avec plus ou moins de justesse que nous dînions pour la veille alors que lui déjeunait pour le lendemain.

CHAPITRE IX

L'AIGUILLE VERTE

PAR LE GLACIER DE LA CHARPOUA

Comme nous passions assez tôt dans l'année 1881 le Col du Géant, Burgener et moi, il nous parut que l'Aiguille Verte pourrait être escaladée par sa face Sud-Ouest ; un couloir, vraie route d'ascension, conduit de la tête du Glacier de la Charpoua droit en haut de l'arête Ouest de la montagne. Burgener fut tellement frappé de la possibilité de cette route qu'il ne pouvait guère croire qu'une voie aussi prometteuse n'eût pas été déjà prise par quelqu'un de ces hardis chercheurs de courses nouvelles. Ces craintes étaient, je l'en assurai, complètement sans fondement, et à notre arrivée à Chamonix elles furent finalement détruites.

Après une longue discussion nous décidons de partir à minuit du Montenvers : je n'avais pas encore, à cette époque déjà ancienne, compris la folie de passer les heures de nuit en pénibles culbutes dans les trous et les crevasses. Burgener, avec la sagesse de l'âge et une aptitude à dormir à poings fermés à des températures qui auraient toute la nuit fait danser une bourrée à son Monsieur, Burgener opinait en faveur d'un bivouac. Il se rendit pourtant au sage principe que « celui qui paye les violons a le droit de choisir l'air ».

Pendant l'après-midi du 29 juillet, je pars pour le Mont-envers, et à 11 h. soir, la même nuit, nous prenons cordes et provisions et partons par le Passage des Ponts. Nous perdons pas mal de temps à cajoler notre lanterne qui se refuse à brûler proprement, et finalement nous allons nous empêtrer dans le réseau irritant des crevasses, qui découpe le bord oriental de la Mer de Glace. Nous montons alors au dessous du Glacier de la Charpoua à travers les mauvaises pierres de sa moraine latérale. Arrivé là, Venetz se sent obligé de confesser qu'il est mal en point. Je prends son sac et il lutte encore pendant une demi-heure. Il devenait parfaitement certain qu'il ne pourrait pas faire l'ascension, et il était par conséquent tout à fait inutile de le laisser remonter ces atroces pentes de pierrailles que nous ascensionnions. Nous tenons un conseil de guerre, et Venetz est soumis à une enquête sur la nature, la source et l'extension de sa maladie; comme celle-ci paraît se limiter à un violent mal de tête et à une mauvaise digestion, nous décidons qu'on peut sans crainte le laisser là pour qu'il retourne à la maison dès le jour venu.

Burgener avait un doute dans l'esprit: il ne pensait pas que nous fussions assez forts pour faire l'ascension par nous-mêmes; de plus il croyait qu'il nous serait impossible de revenir par le même chemin et que nous serions obligés de descendre par la route Whymper, et malheureusement aucun de nous deux ne la connaissait exactement, bien que nous sussions en bloc qu'un grand couloir conduisait au Glacier de Talèfre[1]. L'un de nous deux suggéra

1. M. Ed. Whymper avait fait, en compagnie de Christian Almer et de Franz Biener, le 29 juin 1865, la première ascension de l'Aiguille Verte, en passant par le grand couloir qui du Glacier de Talèfre monte à l'Est du sommet. La route avait été prise depuis et trouvée difficile et dangereuse, mais était restée la route usuelle; voy. *Alpine Journal*, II, p. 131-32 et *Escalades*, p. 357-60. Quelques jours après, le 5 juillet 1865, MM. T. S. Kennedy,

comme alternative que nous devrions essayer le Dru ; mais ce plan ne trouva pas faveur à nos yeux, et nous partîmes sans projet bien défini. Après avoir atteint le Glacier de la Charpoua, nous attaquons la glace et discutons sérieusement notre plan, nous décidant finalement à examiner les mérites de notre couloir. Nous nous défendons l'un et l'autre de toute intention de l'ascensionner mais pourtant nous voulons le reconnaître suffisamment haut pour voir s'il est digne d'une seconde tentative. Plus tard, dans la journée, le cœur réchauffé par la proximité du sommet et aussi par une bouteille de champagne, nous dûmes nous avouer qu'un faible espoir d'escalader le sommet nous avait poussés dans notre voie. Mais, pour revenir à mon histoire, Burgener, comptant bien intérieurement faire le travail des grands jours, me tend la lanterne parce qu'il ne veut pas se fatiguer prématurément. Nous trouvons le glacier assez crevassé, et de nombreuses marches doivent être taillées ; pourtant à l'aurore nous atteignons la langue de rochers qui coupe le Glacier de la Charpoua en deux bras. Cette langue de roc est maintenant plus connue sous le nom de Gîte du Grand Dru, et

C. Hudson, et G. Hodgkinson avec M. Croz, Jean Ducroz et P. Perren avaient découvert et suivi la route beaucoup moins dangereuse de l'Arête du Moine et, chose curieuse, n'appréciant pas la portée de cette découverte, conseillaient la route Whymper (Voy. *Alpine Journal*, II, p. 132 et III, p. 68-75 ; *Écho des Alpes*, 1871, p. 155-64). Un autre côté, la terrible pente d'Argentière, avait été escaladé, le 31 juillet 1876, par MM. Middlemore, J. O. Maund, H. Cordier, avec les guides Johann Jaun, Jakob Anderegg et A. Maurer ; on trouvera à ce sujet une note technique dans l'*Alpine Journal*, VIII, p. 105, une description de cette rude chevauchée par M. Maund, p. 289, et deux courts récits de M. H. Cordier, *Bulletin du Club Alpin Français*, 187[illegible], p. 212 et *Annuaire du C. A. F.*, 1876, p. 170-73. Il était réservé à A. F. Mummery de trouver une nouvelle route à l'Aiguille Verte, celle du Glacier de la Charpoua, suivie le 30 juillet 1881 et décrite dans ce chapitre ; elle fit l'objet d'une note dans l'*Alpine Journal*, X, p. 337 et de citations dans l'ouvrage de MM. Cunningham et Abney, *Pioneers* (in-4 de p. X-287 ; London 1887), p. 104, 118 et 119.

Consulter la carte esquisse de la page 199. — M. P.

se trouve fréquemment utilisée par les caravanes ascensionnant ce sommet. Il n'y a pas besoin d'ajouter que notre route jusqu'à ce point n'est pas celle que l'expérience a montrée depuis comme la meilleure et celle qui se trouve maintenant suivie invariablement. Cette dernière n'emprunte pas une minute le Glacier de la Charpoua, l'ascension se faisant par des pentes interminables de pierres roulantes.

Nous faisons halte pendant une demi-heure, dans l'intention de voir se lever le soleil, et aussi pour déjeuner. Nous cachons soigneusement notre lanterne et nous nous préparons à faire face à un sérieux travail. Jusqu'à la première rimaye nous ne trouvons aucune difficulté, mais en atteignant cette grande crevasse, à 5 h. 30 mat., elle nous apparaît comme devant barrer complètement tout progrès ultérieur. Elle coupe droit tout le glacier et les rochers de chaque côté paraissent tout à fait impraticables. Pourtant, en un endroit, la forte couverture des neiges d'hiver ne s'est pas effondrée tout à fait, mais elle s'est affaissée seulement d'une quinzaine de mètres, et là, protégée des rayons du soleil, elle ne s'est pas encore complètement ramollie. C'est une construction fragile, ponctuée en divers endroits de trous ronds d'où pendent de longs glaçons; sur d'autres se trouve une mince couche de glace d'un demi-centimètre d'épaisseur. Quand on enfonce un piolet dans ces endroits faibles, il fait une ouverture sur des profondeurs terrifiantes. Nous nous apercevons bientôt que le seul point où il est possible de descendre sur ce pont est très à droite alors que le seul moyen d'escalader le mur opposé de la rimaye se trouve loin sur la gauche. En conséquence nous sommes forcés de passer sur cette fragile superstructure pendant une centaine de mètres, sinon plus. Une ou deux

fois la trépidation de notre passage détache quelques glaçons perdus qui se précipitent dans les noires profondeurs en dessous, ce qui fait pousser à Burgener des exclamations d'horreur. En dépit de ces impressions désagréables, nous atteignons la base d'un sérac détaché, dont le sommet se trouve relié à la glace ferme, au dessus de la rimaye, par une fantastisque imitation d'arc-boutant. Après avoir taillé quelques marches, aidé par une poussée de Burgener, j'escalade le sérac et je hisse à la corde l'ancre de veille de la caravane. Nous rampons comme des chenilles le long de l'arc-boutant, distribuant notre poids aussi loin que possible et nous attendant à chaque instant à ce que la fragile construction s'écroule. Heureusement, suivant l'invariable habitude de la glace au grand matin, elle se trouve aussi dure que du fer, et nous voici marchant en toute sûreté vers la seconde rimaye, que nous passons sans difficulté. La troisième se trouve peut-être pire que la première. Sa lèvre la plus basse surplombe de la façon la plus désagréable, et nécessite même à l'approche les plus grands soins, alors que sa lèvre supérieure se dresse au dessus de nos têtes en une lisse et abrupte falaise de glace bleue d'une vingtaine de mètres.

Nous nous décordons, et Burgener se dirige à droite pour chercher une direction possible tandis que je vais à gauche. Au bout d'un instant Burgener me crie que, de son côté, cela ne va pas; mais, de mon côté, j'avais, avec grande chance, aperçu un endroit qui paraissait pouvoir être forcé. Après avoir rampé le long d'une arête aiguë en lame de couteau, séparant la rimaye d'une large crevasse, nous atteignons le point désiré. La pente au dessus, extrêmement rapide, avait été burinée en un profond couloir par les chutes constantes de pierres, de glace, de

neige et d'eau. Le plancher de ce couloir était à environ 3^{m},50 plus bas que le reste de la pente, et en dessous les chutes de débris avaient bâti un cône exactement à l'endroit voulu. Le mur de glace surplombant se trouvait pratiquement réduit, de par cet arrangement, à une hauteur de 3 mètres environ, que Burgener décida pouvoir être escaladée. Il me fait promptement une bonne marche sur le sommet du cône et taille quelques prises pour les mains dans le mur opposé. En atteignant le cône, je trouve qu'il est coupé de la falaise par une échancrure d'environ 1^{m},20. M'étendant au dessus, je place mes mains dans les trous creusés pour cet usage, et forme ainsi une façon de pont plus ou moins sûr. Burgener entreprend alors de grimper sur moi pour s'établir sur mes épaules. Il ne me sembla pas se méfier un instant de la stabilité de notre pyramide humaine et fut ainsi très lent à tailler les marches nécessaires. Les clous des bottes de Burgener étaient si durs, la glace était si froide à mes doigts, et le travail du piolet si interminable qu'il parut à mon imagination désordonnée que l'éternité tout entière s'écoulait.

A la fin, trois marches en dessous de la lèvre et une autre au dessus, avec toutes les prises nécessaires pour les mains, sont dûment complétées; Burgener m'ordonne alors de tenir ferme, il prend un demi-élan, escalade les marches, parvient au dessus de la lèvre de la crevasse et arrive ainsi sur la pente. Je fus bientôt tellement criblé par les morceaux de glace détachés par son piolet que je descendis du cône pour attendre jusqu'à ce qu'il eût besoin de moi. Le fond du couloir était exceptionnellement dur et ce ne fut presque pas avant vingt minutes que la corde se tendit et que Burgener me dit qu'il était prêt. L'ascension de la lèvre ne fut pas facile mais une fois au dessus un véritable escalier me conduisit près de lui. Le couloir

dans lequel nous sommes maintenant étant le tracé suivi par les pierres et autres bonnes choses que la Verte garde en magasin pour ses fidèles, nous décidons d'en sortir et de forcer notre route sur la pente même. Ce n'est qu'après de très grandes difficultés que nous pouvons y réussir, la paroi du couloir est en effet si profondément érodée qu'il est impossible de se tenir sur les marches sans avoir de prises pour les mains, et nous sommes obligés pourtant d'en lâcher une pour manier le piolet. Une fois sur la pente, nous nous dirigeons droit sur les premiers rochers, car la glace se trouve si terriblement dure et rapide qu'il est absolument essentiel de la quitter aussitôt que possible.

Il était certain que la ligne la plus facile pour l'ascension de la muraille nous faisant front se trouvait sensiblement à notre gauche, ligne qui d'ailleurs m'avait été indiquée par M. Eccles comme devant offrir la meilleure route. Mais dans l'état actuel des pentes il est impossible de l'atteindre sans une considérable perte de temps; nous nous jetons donc dans une cheminée rocheuse avec l'espoir de la traverser plus haut. Nous la grimpons, trouvant les rocs très pourris et en bonne partie verglassés; elle est, elle aussi, le trajet naturel des chutes de pierres; un bruit fortuit nous avertit de chercher ailleurs. Plus haut le verglas va tellement en s'épaississant que nous avons à y tailler des marches superficielles; nous pouvons pourtant faire d'assez rapides progrès, et bientôt escalader les pentes situées en dehors de la cheminée, jusqu'à une corniche de rocher dominant le grand couloir de neige.

J'étais content de pouvoir enlever enfin les deux sacs que j'avais portés ; aussi, comme excuse à une halte, prétendîmes nous manger. Il est bien possible que l'extraordinaire appétit que montrent dans la montagne les grimpeurs

vienne surtout de leur désir de faire la halte nécessaire. Sur les hautes arêtes le besoin de manger et sur les pentes inférieures le besoin de voir me paraissent l'apanage de ceux dont le souffle est court et les muscles faibles.

Au bout d'une demi-heure nous nous attachons encore, et je donne de la corde à Burgener pour qu'il traverse à gauche, en partie le long de quelques grandes dalles rocheuses, en partie sur la crête supérieure d'une croûte de glace plus ou moins perfide rejoignant ces dalles. A un moment nous étions tous deux engagés ensemble dans la traversée; Burgener parvint à accrocher la corde autour d'un piton de roc au dessus de nous. Comme cette opération avait paru lui apporter le plus vif plaisir, je pensai qu'il serait cruel de lui faire remarquer que, comme le piton branlait de la plus menaçante façon à la moindre pression, j'avais prudemment décroché la corde avant de m'aventurer au dessous.

Après avoir atteint le couloir de neige nous commençons à prendre une allure très vive. Le piolet de Burgener détache de gros morceaux glacés qui acquièrent une grande vitesse avant d'arriver à moi; un ou deux violents chocs de ces blocs nous avertissent qu'il est désirable d'avoir entre nous deux moins de 30 mètres. Je me rapproche de mon chef et nous raccourcissons la corde. Comme le travail de la taille des marches se trouve très dur à ces allures, je prends, en plus des sacs, l'habit de Burgener.

A notre gauche se trouve la profonde tranchée que d'innombrables avalanches ont burinée dans la pente; plus d'une fois Burgener nous conduit vers le bord dans l'espoir d'y découvrir quelque point vulnérable où nous puissions forcer le passage, car le couloir est taillé comme un grand Y dont nous occupons maintenant la

queue. Notre seule chance de succès est d'ascensionner sa branche gauche ou Nord, mais la tranchée d'avalanche nous conduit à l'inaccessible branche Sud; comme nous nous trouvons sur sa droite, nous nous voyons toujours rejetés de notre vraie ligne d'ascension. Ses parois sont tellement érodées et même coupées en surplomb que nous n'osons pas tenter de les franchir, et en conséquence, quand nous atteignons le point où le couloir se divise, nous nous trouvons sur la droite et au dessous de la branche de droite. Un regard d'un instant suffit pour nous enlever tout espoir qu'elle pourra se trouver praticable, et nous tournons d'un commun accord sur la gauche.

Le couloir cette fois cessait d'être entre deux parois profondes, et n'était plus guère qu'une légère dépression dans la face de la montagne. Grâce à cela, peut-être, il n'était plus garni de neige épaisse, mais se trouvait simplement emplâtré à une profondeur de quelques centimètres; l'alternance du soleil et du gel avait converti la plus grande part de cette neige en glace. Il n'y a pas besoin de dire que là du moins la trace creusée par les avalanches allait s'amincissant jusqu'à n'avoir plus que des proportions insignifiantes, et que nous pûmes la traverser sans difficulté. Mais les pierres n'étant plus désormais dirigées sur une trace bien marquée sifflaient à nos oreilles d'une façon tout ce qu'il y a de moins agréable, et l'une d'elles en choquant un rocher juste au-dessus de nous se brisa en fragments qui nous frappèrent tous deux Burgener et moi. Dans ces conditions mon compagnon fit les efforts les plus désespérés pour sortir de cette ligne et, comme il arrive d'habitude quand il exerce toute sa force, son piolet se cassa, la hampe brisée en deux. Promptement, je lui tendis le mien, mais malheureusement il était émoussé, ce qui amena maintes

remarques discourtoises concernant les alpinistes amateurs et les piolets faits à Londres. Néanmoins, il fit bien son travail, et nous entrâmes dans la branche Nord du couloir où nous fûmes comparativement en sûreté.

Celle-ci se trouve presque entièrement garnie de glace, en sorte que nous nous jetons sur les rochers à notre droite aussitôt qu'il nous est possible d'y trouver un appui. Burgener, très excité par une victoire imminente, se trouvant de plus débarrassé de tout bagage, et libre de la gêne de l'habit qui comme un bandage comprime la poitrine, Burgener monte à un pas qui met pitoyablement hors d'haleine son Monsieur. Ce dernier commence à comprendre que le sort du porteur « n'est pas un sort heureux », que deux sacs avec un habit comme superstructure sont bien faits pour s'accrocher dans les rochers saillants ou pour s'empaler sur chaque pointe aiguë qui se trouve dans un rayon de 2 mètres, et que de plus leur poids est un frein puissant à toute marche en avant. Mais Burgener ne se démonte pas et sa seule réponse à mes observations est de jeter des jodels en signe d'amère dérision pour les murailles faciles qui se dressent encore devant nous. Notre pas de course a bientôt fait de nous porter sur une petite arête de neige qui nous conduit, en trois minutes environ, à la grande arête joignant le Dru à notre sommet. Celle-ci grossit graduellement en une large chaussée durement gelée que nous suivons bras dessus bras dessous jusqu'au point culminant.

Mon premier mouvement est de me débarrasser du poids que j'ai charrié, celui de Burgener est de courir le long de l'arête conduisant vers l'Aiguille du Moine pour examiner la route que nous aurons à descendre. Il revient plein de joie, disant que tout est « bares Eis » « glace nue », et que je serai certainement tout raide le

AIGUILLE VERTE ET GLACIER DE LA CHARPOUA

lendemain, si je tiens le serment solennel que j'ai fait de tailler autant de marches que la descente en comportera.

Pendant ce temps j'avais défait les sacs et nous nous étions jetés sur la neige pour manger notre déjeuner et déguster la vue glorieuse que donne ce pic si rarement visité. Burgener entreprend alors de raccommoder son piolet. Bien que ses efforts dans ce sens n'aient aucun succès, il réussit pourtant à se faire au pouce la plus profonde et la plus vilaine blessure qu'on puisse voir; le reste du temps est employé à réparer le mal fait. Grâce à ces opérations variées nous passons une heure vingt sur le sommet, et ce n'est pas avant 1 h. 30 soir que nous partons pour la descente, tout à fait inconnue de nous, qui conduit vers le Jardin. Nous commençons, à tort ou à raison je n'en sais rien, à descendre vers les Droites, et, en atteignant la tête du grand couloir, nous tournons et coupons vers une pente de glace extrêmement rapide, jusqu'à une plaque rocheuse qui nous donne un point d'appui et nous permet de regarder tout autour. En dessous de nous, par endroits, une ligne de rochers sort de la glace du couloir, et comme la pente n'est pas très raide et que le temps presse, Burgener invente une nouvelle méthode de marche. Je le descends d'abord à la corde jusqu'à la prochaine plaque de rocher, et alors, avec la confiance de la jeunesse, je glisse, Burgener me saisit habilement quand j'arrive à portée. Dans les parties où ce procédé n'est pas applicable, nous faisons un rappel de corde et glissons jusqu'au prochain rocher commode. Par ces méthodes et d'autres similaires, et le plus souvent sans avoir à tailler de marches, nous descendons le couloir, dans toute sa longueur, jusqu'au point où les rochers de l'arête du Moine s'y projettent fort avant, l'amincissant jusqu'à

le faire ressembler à une taille de femme à la mode. La série la plus avancée de ces rochers est séparée de la masse principale par une étroite cheminée, en partie verglassée, et tellement à pic que toute chute de pierres passerait par dessus la tête du grimpeur qui la suivrait. C'est cette cheminée que nous entreprenons de descendre, et après une ou deux dégringolades assez ardues, nous atteignons la large pente qui gît entre les parties inférieures de deux puissants contreforts formant les parois du grand couloir. Nous trouvons la pente recouverte d'une neige compacte et durement gelée, et nous avançons gaiement, taillant de petites marches, jusqu'à ce que, à 4 h. soir, je me trouve arrêté par une terrifiante rimaye.

Burgener, qui est à 18 mètres au-dessus de moi, me conseille de couper droit jusqu'au bord même de la crevasse, afin de voir si, avec les débris du piolet brisé et une corde de rappel usée, nous serons capables de battre l'ennemi. Quand j'arrive à l'extrême bord de la falaise, je la trouve surplombant à un point tel que je n'en puis tirer d'autre information utile, sinon qu'aucune corde en notre possession n'en pourra atteindre le fond. Burgener, avec son esprit fertile en ressources, se taille une large marche et m'ordonne de me raidir pour lui permettre de me tenir penché aussi loin qu'il sera nécessaire pour me rendre compte s'il sera possible de trouver facilement quelque méthode capable de nous faire contourner l'obstacle. A l'exception de quelques séracs loin sur ma droite et touchant presque le grand promontoire, le mur de glace n'avait pas une fêlure; à gauche, un cap de glace cachait tout à la vue. Après ces observations, je crie à Burgener de me relever et nous considérons ce qu'il nous reste à faire. Les séracs sur la droite peuvent bien être atteints par une traversée prolongée, mais, avec un

seul piolet pour la caravane, cela ne paraît pas devoir être très agréable. En sorte que nous nous décidons pour la pente invisible de gauche. Après avoir taillé environ deux cents marches, je trouve une petite crevasse coupant la pente à angle droit jusqu'à la rimaye, et Burgener, qui est près de moi, me crie : « Es geht » « Ça va. »

Nous procédons alors à nous ensevelir nous-mêmes dans cette petite crevasse ; nous y descendons par des marches taillées dans une des parois, et, pendant que nos têtes s'appuient contre l'autre paroi tant que le permettent leurs murailles allant toujours en se resserrant, nous nous faufilons ainsi le long de la crevasse, coincés entre les parois glacées ; finalement nous émergeons devant la grande falaise. En face, à une distance trop grande, une grosse plaque de glace s'était détachée de la masse principale, laissant une lame aiguë d'une glace usée par le temps, parallèle à la falaise, mais plus bas que notre position présente. Burgener décide de suite que l'espace intermédiaire peut être sauté ; il pourra même me retenir si je ne parviens pas à me loger sur le sérac. La méthode à suivre est de sauter de telle façon que je puisse placer mes mains sur la lame de couteau, pendant que mes pieds viendront racler la face interne du sérac, avec l'espoir que sa surface pourrie et délabrée apportera aux bottes un appui suffisant pour réduire l'effort des bras.

Après avoir accompli ce saut, au détriment de mes pauvres mains, je taille une grande marche pour que Burgener puisse y descendre. Grâce à sa carrure il se trouve ne pas pouvoir avancer dans la crevasse aussi loin que j'avais été capable de le faire, et il a, en conséquence, à sauter de plus loin. Néanmoins, il se reçoit aussi bien que possible et nous allons le long de la crête en lame de couteau, jusqu'à l'extrême bout du sérac. Il y avait encore

un ressaut d'au moins 12 mètres avant d'atteindre le glacier libre ; nous tournâmes jusqu'à la crevasse entre le sérac et la falaise de glace pour nous aider à descendre. Tandis que la première crevasse s'était trouvée trop étroite pour être commode, celle-ci était tout le contraire, et les premiers 3 mètres eurent à être descendus à l'aide de marches pour les pieds et de prises pour les mains. Il devient alors possible d'atteindre de la tête le mur opposé et la descente peut une fois encore être faite avec une facilité normale. Après avoir atteint le niveau du glacier, un long saut de côté me porte sur la neige libre et nos ennuis sont loin. Sans perdre de temps, car le passage de la rimaye nous a coûté deux heures de travail, et il est maintenant 6 h. soir, nous descendons en courant vers le Couvercle, aussi vite que nos jambes peuvent nous le permettre. Nous atteignons ce port désiré en dix minutes : il n'est pas besoin de dire que dans ces endroits où aucune glissade n'était possible, nous allions à toutes jambes. Puis l'excitation de l'escalade étant tombée, la majesté de notre démarche s'accroît de tout ce que perd la rapidité de notre marche, et sur chacune des moraines de la Mer de Glace, nous trouvons bon de réarranger notre bagage, de contempler la vue, ou de nous engager dans quelque autre occupation également importante et entraînant un repos de cinq minutes sur une pierre plate. Grâce à ces retards variés, il est presque 8 h. soir avant que nous réintégrions le Montenvers. Venetz nous rencontre à la porte et se lamente amèrement sur la perte de cette expédition pour lui ; mais nous mettons du baume sur ce cœur blessé en lui promettant qu'il grimpera autant que cela lui plaira sur le Grépon [1].

1. C'est en effet 4 et 6 jours après qu'eurent lieu les ascensions racontées au chapitre VI. — M. P.

CHAPITRE X

L'AIGUILLE VERTE

PAR L'ARÊTE DU MOINE

On peut objecter à l'ascension de l'Aiguille Verte décrite ci-dessus, que presque à chaque moment le grimpeur est exposé à voir mettre à l'épreuve, sous le choc d'une pierre, la dureté de son crâne. Bien que cette ascension conduise à une escalade très intéressante et très excitante, elle est d'une nature telle qu'elle perd complètement sa puissance de plaire dès que l'alpiniste a passé la première fièvre de la jeunesse. Une objection analogue, bien que très modifiée dans la forme, peut être opposée à la route ordinaire ; en effet, divers passages sont tellement battus et accablés de projectiles, que cette ascension a été, depuis de nombreuses années, très rarement effectuée. Phénomène assez étrange, le Dru, qui épouvantait tellement les premiers explorateurs, que sans hésiter ils le décrivaient comme absolument inaccessible, le Dru est devenu une ascension de tous les jours et maintenant on le regarde comme comparativement facile. Une troisième route conduisant du Glacier d'Argentière à l'Aiguille Verte, a été découverte par MM. Maund, Middlemore et Cordier[1] ; elle est encore plus exposée aux avalanches et aux pierres, et, jusqu'à ce jour, personne ne s'est aventuré à la reprendre.

1. Voyez la note des pages 184-5. — M. P.

Dans ces circonstances, il était de toute nécessité pour les grimpeurs de découvrir une route sûre et commode pour arriver au sommet. On pouvait arguer, il est vrai, que là où des caravanes nombreuses et diverses avaient les unes comme les autres été forcées de recourir à des couloirs balayés de pierres, il n'existait aucun moyen d'atteindre en sécurité le sommet. Mais Collie, avec son irrésistible logique, nous démontra la fausseté de pareille conclusion. « N'est-il pas », dit-il, «universellement admis, n'est-il pas écrit dans l'encyclopédie de Badminton comme dans celle de All England[1] — et si cela ne l'est pas, cela devrait l'être — que tout pic peut être ascensionné en sécurité absolue par une caravane proprement constituée ? Et puisque les routes connues à la Verte sont toutes dangereuses, il s'ensuit nécessairement qu'un quatrième itinéraire — le sentier direct et étroit du salut — doit exister. » Convertis par cet enseignement, nous nous décidons à élucider ce problème à la première occasion.

Durant l'été de 1893 nous avions examiné la montagne plus d'une fois, et le résultat de ces observations, appuyé par l'étude de maintes photographies achetées avec une furieuse extravagance pendant l'automne de cette même année, nous avait amenés à croire que le « sentier du salut » se trouvait le long de l'Arête du Moine. Il semblait que cette arête pouvait être atteinte en toute sécurité et commodité depuis le Glacier de Talèfre[2], au moyen d'une arête secondaire bissectrice de deux couloirs dans le voisinage immédiat du grand promontoire rocheux qui se

1. Allusion à deux fort intéressants volumes, sortes de manuels de l'Alpinisme. Le premier paru en 1892 à Londres (in-8 de XX-439 p.), dans «The Badminton library », a pour titre *Mountaineering* et pour auteur l'alpiniste anglais bien connu C T. Dent aidé de quelques uns de ses collègues. L'autre paru sans la série « All England » est dû à la plume experte de Claude Wilson et a aussi pour titre *Mountaineering* (in-8 de VI-208 p. London, 1893).

2. A. F. Mummery orthographie Talêfre ; l'usage est d'écrire Talèfre. — M. P.

CARTE ESQUISSE

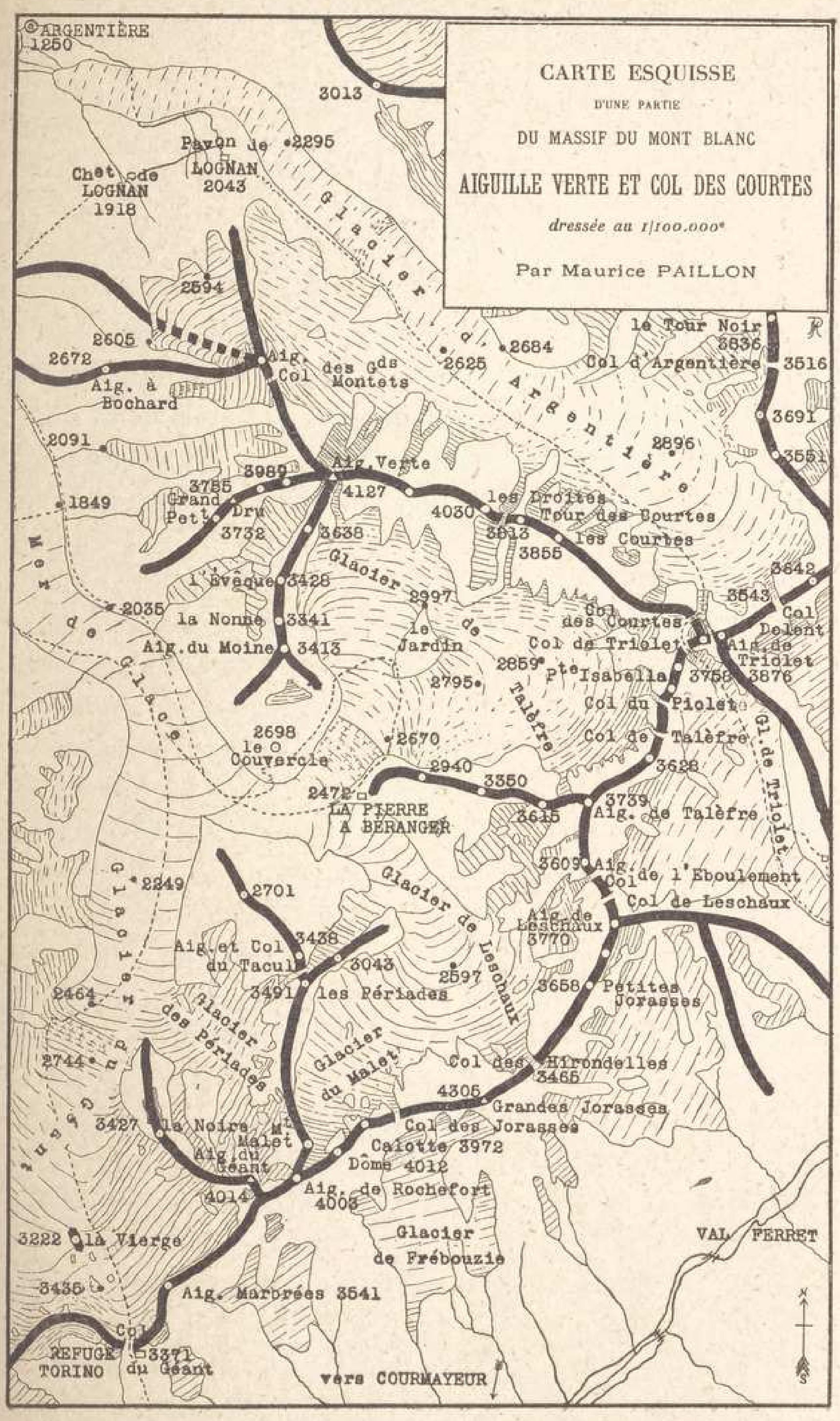
D'UNE PARTIE

DU MASSIF DU MONT BLANC

AIGUILLE VERTE ET COL DES COURTES

dressée au 1/100.000e

Par Maurice PAILLON



AMIS DU VIEUX CHAMONIX

projette fort avant dans ce glacier. Ce contrefort devait nous conduire à l'arête, à un point situé immédiatement sur la droite, ou sur le côté de la Verte, de la tour connue au Montenvers comme le « Pain de Sucre ». Nous étions tellement sûrs que c'était là la vraie route d'ascension que nous étions très étonnés qu'aucun des guides ni des voyageurs qui hantent la Mer de Glace n'eût encore pris cette route d'une évidence si certaine, mais nous attribuions cela à ce manque d'initiative qui devient rapidement la note caractéristique des guides alpins et de leur Monsieur perpétuellement encordé. Nous ne pensions pas que, enterrée dans un ancien numéro de l'*Alpine Journal*, se trouvait une description complète d'une ascension faite par cette même arête vingt-neuf ans plus tôt[1]. Il est assez curieux de constater que MM. Hudson, Kennedy et Hodgkinson ne se soient pas rendu compte des nombreux avantages de leur escalade, et qu'ils aient conseillé aux voyageurs futurs de donner la préférence à la route sans intérêt et balayée par les pierres que M. Whymper suivit dans la première ascension. La confraternité montagnarde accepta cet avis erroné, et pendant trente ans les grimpeurs ont fatigué leurs muscles et exposé leur crâne sur cette face Sud, plus longue, moins intéressante et beaucoup plus dangereuse. Puisque le souvenir de l'ascension de Hudson est si complètement mort, et puisque le paysage et les vues de l'arête sont tout ce que l'enthousiasme le plus affiné peut désirer de mieux, on me pardonnera peut-être de relater ici nos faits et gestes, bien qu'ils constituent une redite.

Immédiatement à notre arrivée au Montenvers l'an dernier, nous engageons un porteur, et de bonne heure le lendemain matin nous secouons nos jambes encore crispées

1. Voyez la note des pages 184-5. — M. P.

et raidies par le chemin de fer, sur le sentier du Couvercle que nous suivons à une allure lente et majestueuse. Les premiers grimpeurs avaient l'habitude de partir de Chamonix ou d'autres vallées également basses, et marchaient sans s'arrêter, et, autant que nous pouvons le savoir, sans la moindre fatigue, jusqu'au sommet de leurs pics ; nous autres grimpeurs modernes nous sommes coulés dans un moule moins robuste — tout au moins quelques-uns de nous — et j'avoue volontiers que je me trouvai complètement épuisé à nager et à glisser en reculant sur la dernière pente d'éboulis qui conduit au Couvercle; je dirai même que Hastings... Mais l'amour du vrai ne doit pas être poussé trop loin. La vérité, même en dehors de toute représentation symbolique, demande à être vêtue et drapée décemment ; la croyance en une Providence gouvernant tout est certainement renforcée et soutenue par la sage ordonnance des choses qui fait que non seulement la vérité est convenablement habillée et voilée, mais encore qu'elle est forcée ordinairement de se cacher au fond d'un puits. D'ailleurs, il est toujours peu sage d'exciter la réplique. Hastings, en colère contre l'effrontée divinité, pourrait aussi bien faire allusion à certains événements passés quelques jours plus tard, alors que, remontant laborieusement et lentement vers la Calotte du Mont Blanc et fatigués par une longue lutte dans le labyrinthe des pentes de la Brenva, nous tendions la corde entre nous et lui tellement que sa fonction semblait bien plus être celle d'un remorqueur que celle d'un simple protecteur contre les crevasses cachées. Mais ce sont là des incidents qui seraient, même dans cette période de réalisme brutal, trop pénibles à raconter ; adonc je me contenterai de rapporter le simple fait que nous voici tous arrivés au Couvercle. Affaissés sur diverses pierres anguleuses, nous nous faisons

mutuellement admirer le splendide toit en avancement, le parfait abri comme gîte, et l'admirable appartement en sous-sol où, semble-t-il, on pourra se reposer au chaud, au sec et en sécurité, même si le vieil Éole ouvrant ses outres nous envoie toutes les tempêtes qui hurlent à travers monts. A ce moment une blanche rafale nous assaille, balayée d'en haut. Nos chapeaux et autres effets mobiles nous sont arrachés rudement et nous-mêmes sommes littéralement enlevés de notre cave. Et nous voici tous immédiatement d'accord pour dire que cet appartement souterrain n'est qu'un trompe-l'œil et pour revenir incontinent au gîte accoutumé. Mais nous avons bientôt découvert que son énorme toit en avancement constitue un excellent éventail et nous renvoie, dans toute la force de leur éclatement, des morceaux de glace aigus agrémentés d'une sorte de grêle et de grésil, et cela dans tous les coins, dans toutes les fissures que l'on puisse trouver.

La pluie et la neige fondante qui tombaient sur le faîte du roc descendaient à l'intérieur; les coulées les plus importantes furent promptement capturées et emprisonnées dans nos diverses bouteilles ainsi que dans nos bouilloires d'étain, pour nous permettre de procéder aux opérations culinaires, sans la moindre pénible et longue recherche de source ou de ruisselet. Pourtant, lorsqu'un courant inattendu descendit dans le cou de l'un de nous, ou quand la pierre de l'autre fut submergée tout à coup, nos sentiments d'altruisme s'évanouirent, et cela nous amena à prier ardemment, et du fond du cœur, que ces bénédictions variées nous fussent promptement enlevées, et placées à portée commode ou des dieux ou d'une autre humanité souffrante.

A la fin de la nuit, la pluie cessa, et le brouillard nous

enveloppa dans une obscurité dense et noire. A 4 h. mat. environ, cette obscurité commença à devenir lumineuse, et vers 5 h. le mur opaque dont nous étions entourés émit suffisamment de lumière pour nous permettre de procéder au thé et autres apprêts alimentaires. Encouragés par les plaisirs variés que donne toujours un déjeuner sous les auspices de Hastings, nous décidons que le temps ne sera pas aussi mauvais qu'il en a l'air; il était de la plus profonde évidence qu'en aucune façon il ne pouvait être pire. En conséquence, nous nous proposons d'atteindre le glacier, avec la chance que le soleil et le vent balaient tous ces brouillards errants.

La recherche des piolets et des sacs fut des plus difficiles, il était impossible de voir à 2 mètres de son nez. Vraiment, en dehors de Londres, notre grande et glorieuse métropole, juste source d'orgueil britannique, je n'ai jamais eu l'heur de tâtonner dans une atmosphère plus épaisse et plus complètement opaque. Après avoir escaladé de nombreuses pierres, nous arrivons au glacier, et, essayant de trouver notre route à travers quelques crevasses, nous atteignons une pente de neige ayant l'air de continuer, et qui, faute d'indications contraires, doit nous conduire dans la bonne direction. Arrivés là, Collie suggère sagement l'idée d'une pipe ; nous nous accroupissons sur la neige et nous arrivons bien vite à la conclusion que, dans certaines circonstances, l'alpinisme lui-même n'est que vanité des vanités. Fermement appuyés sur ce dicton de l'antiquité, Collie et moi exprimons notre détermination irrévocable de ne nous lever que pour descendre. Mais Hastings, un contempteur du tabac, partant tout à fait dégénéré, Hastings est insensible aux arguments qu'oppose à nos jambes fatiguées une pente de neige rapide et fondante, Hastings est résolu à continuer l'ascension.

« N'avons-nous pas », dit-il, « peiné à travers les crevasses, remplissant nos poches de neige, secouant nos organes digestifs en de longs sauts ou en des chutes inattendues au fond de trous cachés, et maintenant que nous avons atteint une route évidente et facile, n'est-ce pas le comble de l'absurdité que de battre en retraite ? »

Mais son éloquence n'était pas à comparer avec le discours muet de la pente. Nous sentions déjà dans chacune de nos jambes la peine que nous aurions à la lever, jusqu'à toucher le menton du genou, nous sentions déjà l'agonie que nous aurions à tendre tous nos muscles jusqu'à ce que notre poids soit enfin soulevé, nous sentions déjà le déchirement de cœur que l'on a, lorsqu'un craquement vous avertit que la neige donne coup, et que finalement le seul résultat, ou presque, de votre effort est d'avoir ouvert dans la neige un trou de 45 centimètres. Il est donc impossible à Hastings de nous persuader, et comme nous sommes convaincus de cette grande vérité que « la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée », nous déployons de fallacieux arguments, basés sur des textes, et appuyés des sentences variées d'après l'avis de sages et augustes personnages, présidents de l'Alpine-Club et autres de même acabit, à savoir que les grimpeurs doivent toujours faire demi-tour devant le mauvais temps. Hastings regardait les 2 mètres de pente visibles devant nous, avec la même joie qui inspirait les Ironsides de Cromwell, quand une troupe de cavaliers venait en vue ; il était difficile à convaincre et faisait appel précisément aux exemples des héros et des demi-dieux que nous venions de citer. Les expéditions étaient empilées sur les expéditions, démontrant que les auteurs de cet excellent avis, ceux dont l'intelligence était la mieux comprise et la plus appréciée, avaient invariablement et

uniformément dédaigné cet enseignement; montrant, comme il le prétendait, que là comme dans les autres circonstances de la vie humaine, « on honore plus une règle en l'éludant qu'en l'observant ».

Ici l'argument touchait à une question plus large, à savoir s'il est préférable de suivre l'avis ou l'exemple des grands hommes : ayant alors vu avec plaisir que nous en avions pour longtemps sur cette question, j'allumai une nouvelle cigarette. Collie accentuait son argumentation, la main tendue et rendue plus majestueuse encore par sa pipe ; il faisait justement une brève revue des lignes générales du problème, quand une averse de grêle, de neige et de pluie vint terminer la discussion en notre faveur. Avec nos cols retournés, nos chapeaux assurés par des attaches variées et pittoresques, nous nous précipitons en retraite sur l'abri de pierres, et avons bientôt regagné le Couvercle.

Nous refaisons le paquetage de nos sacs de nuit et autres bagages, et, la pluie ayant presque cessé, nous traversons vers la Pierre à Béranger. Pendant ce temps le soleil fait quelques tentatives partielles pour percer les nuages; alors, enlevant et étendant nos habits pour les faire sécher, nous nous livrons à des ascensions variées et périlleuses sur le grand rocher contre lequel est bâtie la cabane.

Durant l'après-midi nous revenons en flânant au Mont-envers poursuivis par des averses, pendant que le temps va toujours en s'obscurcissant. Arrivés à l'hôtel, nous secouons la poussière de nos sandales, je veux dire la boue de nos bottes et la pluie de nos habits, en signe de mépris pour ces lieux désolés, de glace et de rocher; nous nous promettons bien que notre prochaine promenade se fera au milieu des sapins et des prairies de Lognan, et qu'ensuite

nous partirons pour les riches campagnes et la végétation luxuriante du Val d'Aoste.

Une semaine plus tard nous retournâmes au Montenvers, mais malheureusement un esprit général de paresse avait mis son grappin sur nous, et, en compagnie de quelques amis, nous gaspillâmes de précieuses heures à escalader des rocs et des séracs à proximité de la cloche du dîner et à portée des signaux annonçant le thé de l'après-midi et autres plaisirs mondains analogues. Un de nos amis, étranger, caractérisa nos occupations en disant que « c'était une éternité de déjeuners et une perpétuité de goûters ».

A la fin Hastings nous tira de cette peu noble indolence et nous emmena à travers le Passage des Ponts à la Pierre à Béranger. Bien que cette cabane représentât l'âge de l'étable à cochons, caractéristique du massif de Chamonix, nous la préférions au Couvercle, nous souvenant que, de même que la charité couvre le péché, son toit recouvre une multitude d'horreurs.

A 2 h. mat. les dormeurs sont éveillés, le feu est allumé et un déjeuner quelque peu substantiel est consommé. Lors, le sac est examiné en détail et tout bagage supplémentaire est impitoyablement rejeté. Ces occupations variées nous prennent beaucoup de temps, et ce n'est pas avant 3 h. 15 mat. que nous quittons la cabane et que nous commençons la monotone ascension de la moraine. Nous traversons le glacier juste comme les premiers signes de l'aurore apparaissent, puis nous atteignons de nouveau la longue étendue de pierres dans laquelle nous luttons pour ne remonter que lentement.

La venue du jour était en grande partie empêchée par les denses masses de vapeur qui remplissaient le bassin du glacier et apportaient leur aide puissante aux pouvoirs

AIGUILLE VERTE ET ARÊTE DU MOINE

des ténèbres de la nuit. Mais nous n'avions pas encore beaucoup monté que déjà les énormes tours de ces brouillards sans consistance avaient été touchées par les rayons du soleil, et voici que les dernières traînées obscures étaient mises en fuite. Nous saluons cette ascension des nuages comme d'un bon augure, et nous nous mettons plus résolument à attaquer la pente. En atteignant la branche haute du glacier, située près et sous l'arête en muraille qui s'étend du Moine à la Verte, nous faisons halte pendant un quart d'heure dans l'espoir que le balayement des nuages nous permettra de voir quelque chose de notre montagne. Mais le grand rideau noir se tient fermement collé autour d'elle et, de ce côté, rien n'est visible. Dans l'autre direction, pourtant, nous avons une vue merveilleuse des Grandes Jorasses, à moitié voilée par les gazes flottantes des nuages. Très haut, nous pouvons même voir de légères et tendres vapeurs poussées par un gentil vent du Nord. Encouragés par ces bons présages nous marchons le long de la branche du glacier jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par un ressaut de glace court mais abrupt. Après un peu de travail au piolet nous gagnons le niveau supérieur et, les nuages s'étant pendant ce temps un peu élevés, nous sommes enfin récompensés par une vue très nette des rochers par lesquels nous espérons gagner l'arête.

Au point où le véritable pic de la Verte commence à dominer les nombreuses tours de la longue Arête du Moine, un grand promontoire s'avance très avant dans le Glacier de Talèfre. Entre ce contrefort et l'Arête du Moine se trouve un demi-cirque, divisé du bas jusqu'en haut par une nervure de rocher. De chaque côté de celle-ci il y a des couloirs remplis de neige, et nous espérons atteindre l'arête soit par l'un ou l'autre de ces couloirs soit par la

nervure qui les sépare. Autant que nous pouvons le voir, aucune difficulté sérieuse ne paraît devoir être rencontrée, bien que, tous les rochers supérieurs et toute l'arête se trouvant encore obstinément cachés par le brouillard, nous ne puissions pas en être absolument certains. Nous traversons la rimaye, et, après une courte lutte avec quelques débris congelés, nous pouvons nous loger sur la muraille à 6 h. 45 mat.

Nous décidons alors à l'unanimité que le temps n'est pas trop mauvais et que nous sommes aussi sûrs d'arriver au sommet que si nous y étions déjà : « Ce pourquoi, » disons-nous « mangeons, fumons, et réjouissons-nous. » Une demi-heure plus tard tous ces devoirs dûment accomplis, nous commençons à escaladerles dalles, chacun prenant la direction particulière qui lui plaît. Pendant ce temps les nuages nous enserrent encore une fois. Les falaises au dessus, vues à travers les vapeurs se ruant sur elles, paraissent encore plus grandes et plus précipitueuses, en sorte que, pour éviter la possibilité d'être coupés par quelque insurmontable ressaut, nous travaillons sur la droite dans le couloir. Nous pouvons de temps en temps nous servir, comme d'une échelle, des rochers qui sont sur notre droite et éviter ainsi le travail de la taille des marches, mais plus haut les dalles deviennent trop larges et trop lisses et nous sommes forcés d'avancer à l'aide du piolet seul. Nous sommes bientôt fatigués de cet exercice et retournons à notre nervure ; nous nous apercevons alors que sa mauvaise apparence est trompeuse et que, en fait, c'est un escalier parfait. En atteignant le voisinage immédiat de l'arête, nous marchons sur notre droite à travers des pentes faciles, traversant ensuite la tête du couloir et allant vers le sommet du grand promontoire.

Je prends cette direction dans la crainte de gaspiller

différemment de précieuses forces en escaladant le sommet du Pain de Sucre; en l'état, dans ce brouillard intense, il nous est impossible de dire au juste où se trouve ce clocheton. Collie, il est vrai, est tout à fait sûr que nous sommes sur sa face qui regarde la Verte; mais, le scepticisme de l'expérience ayant patiné mon esprit, je tourne à droite. Juste comme nous escaladons la crête du contrefort, une bouffée de vent balaye de tout nuage l'arête, et nous faisons halte cinq minutes pour inspecter la montagne sur notre gauche; une courte ascension en diagonale nous fait aborder l'arête principale à 8 h. 20 mat.; de là nous pouvons regarder, au dessous, le Glacier de la Charpoua et, au delà, la grande face Sud-Ouest de notre pic. Par une faiblesse, qui n'est peut-être pas très rare chez les grimpeurs, je montre avec orgueil à nos compagnons les divers rochers ou couloirs, les diverses pentes en glace ou en dalles par lesquelles Burgener et moi avons frayé notre route au sommet, treize ans auparavant.

Une invasion de nuages, apportant dans ses flancs plus qu'un soupçon de neige, nous chasse de nos sièges et nous grimpons gaiement le long de l'arête. Plus loin pourtant des tours dentelées commencent à nous susciter quelques difficultés. Au contour de l'une d'elles sur le côté du Talèfre nous sommes surpris de trouver une bouteille brisée. Bientôt après nous découvrons les restes d'un bâton cassé pris dans une fissure du roc et rendu immuable par une masse de glace congelée tout autour. Sa tournure antique nous conduit à supposer qu'il marque la limite d'exploration de quelque ancienne caravane et qu'il date du temps où l'Aiguille Verte était encore un pic vierge.

Presqu'immédiatement après, le travail devient plus sérieux. J'essaye un mouvement tournant sur la gauche,

mais je suis bientôt amené à l'opinion que si un autre itinéraire est possible, il est désirable de le prendre. Pendant que je me sors de ces difficultés, Collie tourne sur la droite et après une courte lutte surmonte l'obstacle. Quelques mètres plus loin nous sommes repoussés par un ressaut à pic, qui ne peut pas être tourné et qui défie tout effort unique. Hastings m'élève d'un coup jusqu'à ce que je puisse saisir une saillie sur le sommet du bloc ; après quelques mouvements spasmodiques je peux enfin atteindre une bonne marche. Ce genre d'exercice continue quelque temps.

Une délicieuse petite traversée est pourtant digne d'être rapportée. Un grand gendarme nous barrant tout assaut direct, nous le contournons sur la face de la Charpoua. Au dessus de nos têtes une masse de rochers en surplomb nous force à abandonner toute attitude correcte et nous voici forcés de ramper comme des vers le long d'une corniche se déversant en dehors. A la fin de ce passage, nous pouvons reprendre une posture normale, mais cet avantage est plus que compensé par la nécessité d'abandonner toute prise pour les mains et de faire une longue enjambée au dessus d'une vilaine coupure sur un rocher étroit, verglassé et en forte pente. Ce passage n'est, certes, pas difficile à faire, mais je trouve qu'en pareil lieu l'esprit s'arrête désagréablement sur les conséquences probables de la plus légère erreur ou du plus petit manque d'équilibre. Une fois en sécurité au delà, je me trouve au pied d'une tour à pic garnie et flanquée de neige et de glace. Une escalade directe était hors de question, mais en allongeant un cou de cigogne tout autour de la tour on pouvait apercevoir une corniche, partie roc partie glace, qui contournait la tête d'un grand couloir tombant jusqu'au Glacier de la Char-

poua. Pour atteindre cette corniche il était nécessaire de traverser la face de la tour emplâtrée de neige. Hastings trouve heureusement pour la corde un piton de roc ; confiant jusqu'à un certain point dans la sécurité douteuse de cet arrangement, je me penche, et, avec mon piolet, de la main gauche, je fais quelques légères entailles dans la muraille au delà. Je trace ainsi au dessus de moi dans la neige et la glace une rainure, dans laquelle la corde est soigneusement passée, de manière à ce qu'elle se trouve toujours au dessus de moi, m'arrivât-il quelque chose d'imprévu. Sur la première marche mon adhérence à la muraille était quelque peu douteuse, et j'ai un très vif souvenir de mon incapacité à passer la jambe droite autour d'une bosse difficile, sans faire de la main un effort dangereux sur une prise soigneusement creusée au dessus dans la neige fragile. Mais soutenu par les avis encourageants de Hastings qui est toujours là pour inspirer confiance au chef de la caravane, je passe enfin la dite bosse, et après avoir taillé une marche comparativement facile j'arrive à la corniche. Celle-ci me conduit à son tour sur l'arête.

Nous fûmes bientôt encore forcés de la quitter, notre arête, et de descendre pendant quelque temps sur la face de Talèfre. En la réescaladant de nouveau nous rencontrons une grande corniche, frangée d'une longue file de glaçons. Nous suivons doucement entre le mur de neige et les pendeloques de glace, craignant de toucher à celles-ci de peur que toute la construction ne tombe lourdement sur nos têtes. Une petite ouverture de la corniche est enfin atteinte ; après avoir cassé les quelques cylindres de glace qui l'encombrent, nous pouvons enfin passer à travers. Trouvant que j'y serai bien ancré pour soutenir le reste de la caravane, j'escalade la

corniche et de ce point je puis aller me loger sur la tour rocheuse la plus prochaine. Ces diverses traversées ou escalades, semées de haltes pour lesquelles notre paresse ingénieuse inventait des excuses passables, nous avaient pris beaucoup de temps, et nous étions encore loin d'avoir une idée précise au sujet du sommet.

Soudain nous sortons du nuage au milieu des brillants rayons du soleil; en dessous de nous s'étend une mer sans fin de vapeurs houleuses, hors de laquelle émergent seuls le Mont Blanc et les Grandes Jorasses. Pressés que nous sommes par le temps, nous ne pouvons pourtant pas résister à nous arrêter pour examiner ce spectacle extraordinaire et des plus beaux. Devant nous une courte arête de neige conduit à ce qui doit certainement être la pointe terminale, nous nous mettons alors carrément au travail et après un quart d'heure ou vingt minutes de taille de marches nous arrivons sur le sommet (2 h. soir).

Le souffle mordant du vent du Nord balayait l'arête, et tenait en mouvement constant, au dessous de nous, les immensités nuageuses. A certains moments de vastes masses tendaient à s'élever vers le ciel, et, prises par le vent, mettaient à la voile, posant des ombres extraordinaires sur l'étendue moutonnée en dessous. Cette halte, comme quelques-unes auparavant, fut terminée par une soudaine bourrasque de nuages glacés et par une petite chute de neige. A 2 h. 15 soir nous quittons le sommet et nous descendons hâtivement la pente. Malgré le temps qui empire nous rampons et nous dégringolons le long de l'arête aussi vite que nous le pouvons. En dépit du changement d'aspect de la montagne causé par la neige tombant rapidement, Collie suit notre route du matin avec une précision absolue. A l'endroit exact il tourne et

abandonne l'arête (5 h. 10 soir), et nous conduit, à travers le gâchis de la neige nouvelle, en bas de la nervure, au point où nos traces du matin peuvent se reconnaître dans le couloir. Il préfère pourtant garder le contrefort et après avoir serpenté et tourné nous rattrapons notre direction du matin en dessous de l'endroit où nous avions pris le couloir, et nous la suivons jusqu'au glacier et à la rimaye. Celle-ci est ramollie et en dangereux état ; elle demande une manœuvre délicate. Une fois au-delà (6 h. 5 soir), nous courons le long des champs de neige et dévalons vers les pentes pierreuses au dessus du Couvercle.

Traversant sur la Pierre à Béranger, nous ramassons nos bagages et après un court repas nous partons à 7 h. 40 soir pour le Montenvers, à travers une pluie fine et persistante. Nous avions l'intention de descendre cette nuit même à Chamonix, et nous y avions en conséquence envoyé nos bagages ; mais à notre arrivée nous trouvons qu'il est beaucoup trop tard pour ce faire. Des amis nous affublent le plus gracieusement du monde de vêtements variés, et à 11 h. soir environ nous rendons pleine justice aux efforts du chef de M. Simond.

Il n'est pas besoin d'ajouter que notre ascension a été faite dans de très défavorables conditions. Nous étions constamment forcés de faire halte pour attendre une déchirure des nuages et il est probable que l'impossibilité de voir ce que nous avions devant nous dut nous empêcher à certains moments de prendre la meilleure route. L'escalade est pourtant des plus intéressantes, et se trouve, d'un bout à l'autre, complètement à l'abri des chutes de pierres.

CHAPITRE XI

UN PETIT COL. — LE COL DES COURTES

La grande muraille située à la tête du Glacier de la Brenva avait depuis longtemps attiré mes aspirations et mes espoirs, mais une série d'événements malencontreux m'avaient pendant trois saisons consécutives empêché de faire aucune tentative pour convertir ces espérances en réalités. L'an dernier pourtant notre caravane entière était résolue, adviendrait que pourrait, à ascensionner le Mont Blanc par la Brenva. Aussi, lorque nous vîmes le temps avoir une propension à ne plus être propice à notre tentative à l'Aiguille Verte, nous abandonnâmes momentanément l'attaque qui vient d'être décrite, et nous décidâmes de traverser à Courmayeur dans le but de consacrer notre saison tout entière, si besoin était, à attendre un jour favorable pour l'escalade du Mont Blanc par la Brenva.

Nous ne désirions pas pourtant repasser le trop connu Col du Géant; ou encore suivre un des passages partant du bassin de la Mer de Glace[1]. Il nous parut que la route de M. Whymper, du Glacier d'Argentière à Courmayeur

1. Allusion aux cols de Talèfre et de Triolet : le Col de Talèfre, passé le 3 juillet 1865 par M. Ed. Whymper en compagnie de Christian Almer et de Franz Biener (Voy. *Alpine Journal*, II, p. 132 et *Escalades*, p. 363-66) ; l'année précédente, le 8 juillet 1864, M. Whymper avait accompli le passage du Col de Triolet avec M. Adams-Reilly et les guides Michel Croz, Henri Charlet, Michel Payot (Voy. *Alpine Journal*, I, p. 263, 374 et *Escalades* p. 259 et 260). — M. P.

n'était ni la voie la plus courte ni la plus directe que l'on pût suivre[1], et, avec cet altruisme dont M. B. Kidd nous dit qu'il est la source dominante de notre civilisation, nous étions désireux d'offrir à l'humanité le don gracieux d'une route meilleure et plus facile, de Lognan[2] aux délices sans pareils de l'Hôtel de M. Bertolini. Il ne faudrait pas croire que c'était là simplement un sentiment subit de charité; bien au contraire, comme le supposeront les lecteurs attentifs de la « Social Evolution », ce projet avait surgi et mûri dans nos esprits depuis de longues années. Nous avions en effet, en 1893, fait une excursion au Col de Triolet dans le seul et unique but d'étudier si notre col pouvait être ascensionné, et nous étions arrivés à la conclusion si chère à l'oncle Remus, que: « c'était possible, sans être possible, tout en étant possible ».

Comme les cartes sont toutes incorrectes dans cette région[3], il sera peut-être bon d'expliquer que l'Aiguille de Triolet ne se dresse pas, comme on le représente, au point où l'arête des Courtes vient rejoindre la ligne de partage des eaux. A ce point précis se trouve un petit pic sans nom, entre lequel et l'Aiguille de Triolet il y a un col, probablement plus bas que le Col de Triolet. Sur l'un des côtés de ce col un couloir rapide conduit au Glacier de Triolet, sur l'autre des pentes de glace escarpées tombent sur le Glacier d'Argentière. Ce col, si le passage en était possible, offrirait de nombreux avantages, mais une autre route plus facile devait évidemment se trouver

1. Mummery fait allusion ici au passage du Col Dolent par M. Whymper (Voy. *Escalades*, p. 343-52). — M. P.

2. A.-F. Mummery orthographie « l'Ognan », nous conservons l'orthographe usuelle. — M. P.

3. La carte de MM. Barbey, Imfeld et Kurz date de 1896. Consulter notre carte esquisse, p. 199. — M. P.

dans la grande muraille de neige et de glace qui est située au Nord-Est des Courtes et qui dans le Guide de Kurz[1] est indiqué sous le nom de Col des Courtes. Du faîte de cette muraille il devait être, probablement, possible de traverser l'arête dans la direction du curieux bassin supérieur du Glacier des Courtes et d'atteindre le vrai Col de Triolet.

Avec ces deux cordes à notre arc nous pensions être suffisamment certains d'arriver à franchir l'arête, et le 2 août 1894, nous quittions le Montenvers à environ 9 h. mat. pour descendre et traverser le glacier dans la direction du Chapeau. Entre le glacier et la petite buvette, nous nous refusâmes, Hastings et moi, à suivre le sentier à l'endroit où il descend un peu, et nous préférâmes grimper quelques rochers humides et boueux. Après maints efforts et une escalade au piolet, nous arrivâmes à forcer notre route jusqu'au sentier connu sous le nom de sentier du Mauvais Pas, un peu au dessus des difficultés; pendant ce temps, avec un doux chagrin, Collie nous regardait accomplir cette performance, et son attitude se résumait en cette question: « Pourquoi diable des gens qui ont de jolies guêtres bien sèches vont-ils les sacrifier dans l'eau et dans la boue, lorsque 5 mètres de descente leur auraient permis de suivre un sentier commode et sec ? »

François Simond nous accueille avec une cordiale bienvenue, et, apprenant que nous ignorons la direction du sentier de Lognan qui passe dans la forêt, il insiste pour nous faire monter une série de zigzags rapides jusqu'à ce que nous ayons atteint une côte découverte d'où il peut nous montrer des sapins brûlés et de gros blocs de rochers

1. *Guide de la Chaîne du Mont-Blanc*, par L. Kurz, p. 62; Neuchâtel 1892, in-12 de XVI-210 p.

capables de nous servir désormais de points de repère et de guides. Quand nous avons échangé nos adieux avec notre bon ami Simond, Hastings dépose le sac à terre et nous prenons tous des attitudes parfaites pour un repos confortable. Deux membres de la caravane trouvent bientôt que leur ascension sous une cascade les a beaucoup trop mouillés pour qu'ils puissent s'arrêter longuement. Collie plongé dans les plaisirs nuageux du tabac proteste en vain. Nous restons sourds à son insinuation que la plus grande des joies de la montagne se trouve dans une halte habilement choisie, que le grand Dôme du Goûter aux blanches neiges dominant une vallée de pourpre, que la crête déchiquetée des Charmoz, que les falaises glacées du Plan avec tous leurs souvenirs de soleil brûlant et de nuit glaciale, sont dignes d'une halte plus longue. Mais nous n'écoutons rien, et, tournant vers la montagne, nous nous mettons à la remonter à travers les sapins et les rochers. Une agréable promenade nous amène quelques heures plus tard au chalet de Lognan.

Assis au soleil, nous buvons de grands verres de lait, en nous rappelant ces années lointaines où de larges lampées prises dans de grands bols de bois constituaient la partie la plus importante de la nourriture des grimpeurs. L'interview de notre hôtesse nous ayant apporté de confortables assurances sur la possibilité d'un vrai dîner, nous nous adonnons à la contemplation d'un soleil irradiant sur les arêtes noueuses du Buet. Graduellement les lignes plus dures et les contrastes plus accentués s'adoucirent et s'immatérialisèrent en ces vapeurs vagues et ces merveilleuses visions qui voltigent toujours aux approches du sommeil. Et quelques-uns de nous tombèrent dans les bras du dieu du Léthé.

Le lendemain matin nous partons à 12 h. 40[1] ; notre caravane est renforcée par un grand porteur pour charrier le sac et par un petit gars pour conduire le porteur à travers les dédales du chemin. Nous ascensionnons successivement un chemin de mulet, une simple piste, une moraine et un glacier, ce dernier passage se diversifiant à l'occasion de descentes sur les pentes situées sur le côté du glacier. Après un pèlerinage quelque peu fatigant nous arrivons sur la glace lisse et plate, et nous pouvons avancer rapidement vers la grande muraille qui l'enclot. Des nuages menaçants fuient rapidement au gré d'un vent de Sud-Ouest; ils viennent péniblement impressionner notre esprit, et nous voici déclamant sur la vanité des départs de bonne heure et la honte de retourner une seconde fois au Montenvers, mouillés et battus. Peu après la venue du jour une proposition concernant le déjeuner est reçue avec enthousiasme. Nous nous dirigeons donc sur un petit sérac, derrière lequel la caravane s'abrite en partie du vent.

Inutile d'ajouter que c'est un repas à plusieurs services ; nous commençons par du lard du Yorkshire ; nous poursuivons au milieu des délices des petits pains avec beurre, de la confiture et des biscuits, des conserves de fruits et de gingembre, du chocolat et de tous les comestibles variés dont nous a pourvus notre prince des fournisseurs. Les deux porteurs, après avoir jeté un regard d'étonnement au développement de cette grande « symphonie gastronomique », nous disent adieu, et tournant rapide-

1. Ce premier passage du Col des Courtes eut donc lieu le 3 août 1894. Une tentative avait été faite le 17 août 1876 par M. G. Gamard, sa femme et son beau-frère, avec les guides Joseph Devouassoud et Joseph Simond et avec un porteur ; les grimpeurs durent battre en retraite devant l'heure tardive, les chutes de pierres et le nombre trop élevé de touristes à la même corde (Voy. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1876, p. 582-84). Le Col des Courtes est facile à atteindre sur le versant de Triolet. — M. P.

ment autour d'un épaulement des Courtes ils sont vite perdus de vue.

Le calumet de la paix est encore une fois allumé ; pendans ce temps, Hastings, qui n'étant pas fumeur n'a aucun devoir particulier à remplir, est chargé de paqueter les sacs et finalement d'aller sur le sommet du sérac, sous le souffle glacial du vent, chercher une voie facile et commode pour le passage de la rimaye. Toute idée de franchir le col situé immédiatement contre l'Aiguille de Triolet avait été abandonnée, en partie à cause de la difficulté d'y trouver une route praticable, en partie à cause du fait qu'une pareille route devait nécessairement être exposée aux chutes de projectiles nombreux et variés. Nous revenons donc à l'autre plan, à savoir de grimper au Glacier des Courtes et de traverser alors le vrai Col de Triolet. Mais avant de commencer cette opération il est nécessaire de franchir une rimaye tout à fait formidable qui défend l'accès des pentes des Courtes.

A 5 h. mat. nous quittons notre ami le sérac et nous nous dirigeons lentement vers la grande crevasse béante. Deux directions nous étaient ouvertes. Nous pouvions, soit assaillir la rimaye à un endroit où, une fois au delà, l'ascension promettait d'être une simple et ordinaire taille de marches; soit prendre plus à droite, là où un sérac possible et une pierre plus que probable pouvaient choir, et de là remonter une série de séracs empilés les uns sur les autres jusqu'à ce que nous eussions gagné un couloir d'avalanche sensiblement au dessus de la rimaye.

Suivant notre habitude, nous nous décidons pour la direction la plus courte et momentanément la plus difficile, et nous nous portons vers la rimaye ouverte et vers sa lèvre surplombante. Mais comme nous approchions il devenait de plus en plus certain que ladite lèvre était trop haute

pour être atteinte, en sorte que nous changeâmes notre direction pour tourner à droite vers un entassement de débris de séracs. Quand nous eûmes atteint cette construction boiteuse, nous fîmes halte un moment pour nous mettre à la corde et prendre nos dispositions pour l'attaque.

Nous avions d'abord à grimper sur cette superstructure fragile, sorte de coquille d'œuf, qui formait pont sur la crevasse et conduisait au plus bas des séracs. On ne pouvait pas tailler des marches dignes de ce nom, car il était certain que la plus légère intervention du piolet précipiterait avec fracas la construction tout entière dans la crevasse ouverte au dessous. Après quelques efforts préliminaires, Hastings me hisse sur ses épaules et m'élève sur le sommet du pont. Sa crête supérieure est particulièrement dangereuse et tellement garnie de neige poudreuse que le passage en suggère de désagréables éventualités. Au point où le pont s'appuie sur la face à pic du premier sérac il est couvert de neige folle, qui demande beaucoup de travail en vue de la battre et de la tasser pour en faire un semblant de marche. Une première tentative pour surmonter cet obstacle avorte et l'aide nécessaire d'Hastings est réclamée. Dès que Collie s'est ancré autant que les circonstances le lui permettent, le second de la caravane se confie alors au pont. Heureusement celui-ci se trouve plus vertueux que nous ne nous y attendions, et, malgré toutes les tentations, il ne suit pas le sentier du péché qui mène aux régions d'en bas.

L'arrivée de Hastings change vite la face des affaires; se plantant sur la plus haute de nos marches dignes de confiance, il me hisse de nouveau sur la pente, et quand je suis hors de son atteinte, il me donne encore l'appui moral que sa connaissance des ressources et son habileté extraordinaire pour « venir à l'aide » apporte toujours et

qui, dans la plupart des cas, vaut un appui réel. Le mur perpendiculaire ayant été ascensionné, j'atteins une cheminée étroite et très rapide située entre un grand sérac et la pente de glace à notre gauche. Cette cheminée se trouve garnie d'une neige en poussière incohérente, aucun appui convenable ne peut lui être demandé. Mais comme notre corde est tout entière en jeu, il devient nécessaire que Collie vienne s'établir sur le pont. Ceci fait, Hastings se détache pour me donner la corde suffisante en vue de contourner le sérac et de l'escalader. De cet endroit on voit à plus de 30 mètres en dessous de soi la falaise de glace surplombant les profondeurs noir-bleu de la rimaye. Le sommet de cette falaise qui forme la lèvre supérieure de la crevasse nous domine encore de très haut ; mais les séracs empilés nous donnent le moyen de contourner l'obstacle et notre première sérieuse difficulté est dès maintenant surmontée. Avec moins d'embarras, mais non sans avoir à tailler de nombreuses marches ou à lutter de temps à autre contre de la neige folle, nous gagnons le couloir d'avalanche si bien balayé et nous pouvons nous faire de belles et bonnes marches dans son plancher de glace. Le sifflement d'un ou deux petits fragments filant gaîment près de nos têtes dirige bientôt nos pensées et nos aspirations vers quelques rochers fermant la pente de glace, à courte distance sur notre droite. Un premier effort pour y aller se trouve déjoué par une dangereuse couche de neige nouvelle, étendue sur toute la pente au delà de notre couloir d'avalanche si bien brossé. A 15 mètres au dessus, la neige semble un peu plus compacte et nous n'y serons pas si terriblement près de la crête de la grande muraille de glace surplombante. Bien que le péril réel ne soit pas dans la proximité d'un pareil mur, néanmoins l'esprit humain

est ainsi fait — du moins le mien — que l'on semble plus heureux lorsqu'une longue glissade vous sépare de la conclusion du saut final.

Nous traversons la pente sans grands risques, en nous tenant soigneusement, et en traitant la neige nouvelle comme Isaac Walton conseille au pêcheur de traiter la grenouille qu'il est en train d'empaler, « usez-en avec elle comme si vous l'aimiez ». Une courte escalade autour et au dessus d'un coin à pic nous porte sur une corniche sûre ; nous nous y asseyons promptement pour reprendre haleine et pour jouir quelques minutes d'une halte bien gagnée. Les feux du sacrifice sont allumés, et Collie, calmé par leur charme reposant, se voit forcé d'admettre que le Ben Nevis lui-même n'a rien de tout à fait pareil à cette rimaye. Un quart d'heure après il prend la tête et escalade sur la gauche un coin particulièrement délicat. Plus loin, une petite aiguille de roc leurre notre rochassier. J'arrive et je trouve qu'elle ne peut être atteinte que du bout des doigts de la main gauche pendant que la main droite est condamnée à imiter « le Juif-Errant » et à rôder haut et bas sur la face du roc. La glace est nettement embarrassante, mais la vue de Hastings, fermement planté sur une large corniche, réchauffe mon courage, je donne un fort élan, et, après quelques soubresauts, j'aborde avec succès sur notre aiguille.

Les rochers deviennent faciles, et nous pouvons dès maintenant voir que notre route est assurée jusqu'à l'arête. Le temps, s'apercevant que nous nous rendons plus ou moins indépendants de ses variations, ne se donne plus la peine de nous ennuyer et éloigne ses nuages, ses bouffées de vent et autres engins de torture, loin là-bas par delà l'Oberland Bernois. Nous pensons que ces circonstances aussi variées que satisfaisantes doivent être

célébrées par une halte. J'ai le regret de dire que ce ne fut pas la seule ; en effet, nos progrès en avant furent à partir de là interrompus par de si fréquentes pauses, pour nous reposer ou nous restaurer, que notre arrivée définitive sur l'arête fut un sujet de profonde surprise pour toute la caravane. Malgré tout, nous jugeâmes encore que notre première vue des crevasses du Glacier des Courtes devait être honorée par un goûter, et à l'unanimité, nous décidâmes une halte, qui se prolongea plus que d'habitude.

A notre droite, une extraordinaire aiguille de roc bloque l'arête, pendant qu'à gauche, une série de dentelures nous fait espérer que nous pourrons, peut-être, trouver le moyen de mettre notre courage à l'épreuve. Fort heureusement, l'un des meilleurs avantages des caravanes d'amateurs est de n'avoir jamais de craintes pour l'avenir, qui toujours vient s'interposer devant les réjouissances du présent; nous nous réchauffons, éparpillés en divers réduits, au milieu de tout un monde de formes glorieuses et de délicieuses couleurs qui réjouissent nos yeux mi-clos, et sans être le moins du monde distraits de la beauté reposante de ce paysage. Mais peu à peu nous commençons à trouver que les pierres sont aiguës et que des courants d'air froid nous empêchent de goûter cette parfaite béatitude, invariable but vers lequel tend le grimpeur ; aussi saluons-nous avec enthousiasme l'idée de Collie, de suivre tout le long de l'arête jusqu'à une large corniche de roc brisé, où nous découvrirons évidemment un abri parfait et une luxueuse place de repos (9 h. 45 mat.).

Une dure descente, suivie d'une rude escalade aux flancs précipitueux d'une flèche en aiguille, nous porte à ce délicieux plateau. Je ne sais pas si nous aurions jamais été capables de reprendre le courage de partir, peut-être

serions-nous encore enveloppés dans les joies du soleil, du ciel et du plein air, si une soif intense n'était pas venue allumer en nous son feu consumant. Emportés malgré nous par ce démon, nous luttons corps à corps avec les quelques obstacles qui restent. Nulle part ils ne deviennent sérieux, sauf en deux ou trois endroits ou quelques jolis petits problèmes dans l'art de grimper le rocher se présentent à nous pour que nous leur donnions une solution. A la fin, les neiges supérieures du Glacier des Courtes se haussent à notre niveau, et nous traversons d'un bon pas leur surface amollie par le soleil, jusqu'à ce qu'enfin nous atteignions le Col de Triolet (10 h. 30 mat.).

Nous découvrons une petite cuvette d'une eau délicieuse, formée dans un léger berceau entre le névé et l'arête rocheuse du col ; immédiatement les sacs, et tout ce qui nous embarrasse, sont écartés, et nous buvons à notre soif avec la pleine jouissance d'hommes altérés. Hastings, comme d'habitude, extrait de son sac un luxe inimaginable de provisions et nous procédons aux joies d'un vrai banquet officiel avec un appétit et une puissance de digestion plus qu'officielle. A la fin de ce festin, qui, naturellement, a lieu sur le bord de notre lac, nous nous rendons sur le côté italien du col, où nous nous abritons du vent et nous réchauffons aux pleins rayons du soleil.

Le sommeil eut vite fait de se nicher dans la caravane, et ce ne fut pas avant 11 h. 40 mat. que le rigide sentiment du devoir nous fit descendre les rochers. Une ou deux rimayes ne nous donnent pas beaucoup de mal, mais la crevasse finale, qui sépare du champ de neige principal cette baie du glacier, se trouve être de la plus formidable espèce. Nous n'avons qu'une seule circonstance pour nous consoler, c'est qu'il n'est possible d'en tenter le passage qu'à un seul endroit; les allées et

venues, les recherches inutiles pour trouver une voie meilleure, si habituelles en pareilles circonstances, sont donc totalement écartées, et nous nous déterminons à forcer le passage.

Après quelques efforts je descends sur une curieuse plaque de glace qui s'était détachée de la lèvre supérieure de la rimaye, et, soigneusement tenu par Hastings et Collie, j'examine sa solidité. Cette grande plaque m'apparaît parfaitement solide et sûre, et telle que mes camarades puissent venir s'y établir ; après une soigneuse inspection nous sommes d'accord que, si nous pouvons atteindre une petite brèche dans la crête de notre plaque de glace à quelque distance sur notre droite et à une sixaine de mètres en dessous de notre position présente, le dernier pourra laisser filer à la corde les deux autres et sauter alors à travers la crevasse jusqu'à une bonne pente de neige.

La crête de la plaque était par trop désagrégée et par trop brisée pour nous être d'aucun secours, mais nous pouvions tailler des marches au bas et le long de la plaque, près de la fissure qui la séparait de la glace mère. Par ce moyen, nous pouvions atteindre la brèche sans être trop retardés. Mais au moment où, l'un après l'autre, nous y arrivions, nous fûmes tous saisis d'une pénible surprise. Il était évident que, sous la neige sur laquelle nous désirions sauter, se trouvaient de larges blocs de glace brisée bien faits pour nous casser les jambes ou tout autre membre à qui il arriverait d'y toucher ; de plus, la différence de hauteur était plus considérable que nous ne l'avions jugée d'en haut, certainement pas moindre de 9 mètres. Un fort et irrésistible sentiment de modestie s'empara de chacun, et personne ne voulut consentir à accepter la distinction habituellement enviée de descendre le dernier, humilité qui résista même aux plus douces et

plus habiles flatteries. Il nous fallait donc chercher une autre méthode pour surmonter cette difficulté.

De ce côté-ci de la plaque et à environ 1^{m},80 au dessous de nous se trouvait une petite corniche sur laquelle il paraissait possible de tailler un escalier conduisant en oblique au bas de la crevasse, jusqu'à ce qu'il émergeât au dessus de la crête de la plaque, au niveau même du champ de neige le plus bas. Serait-il possible de franchir la rimaye en cet endroit, ce n'était pas très certain, mais dans l'alpinisme il faut toujours laisser quelque chose au hasard heureux. Cela ajoute tant de piment et d'intérêt à la course !

Je n'avais pas plutôt descendu la corniche et commencé le travail de l'escalier que l'opinion générale de la caravane tourna, au point de se prononcer une seconde fois pour le saut. Collie en vint même à offrir de nous laisser filer à la corde et de risquer alors les 9 mètres. Mais comme il y a peu de plaisirs musculaires plus délicats que celui qu'apporte la taille des marches vers le fond d'une crevasse — les joies elles-mêmes de l'escalade de rocher pâlissent devant celles des murs de glace perpendiculaires, — les remontrances qui me venaient d'en haut restèrent en conséquence sans écho et je taillai ma route de plus en plus bas dans les profondeurs bleues. Il me fut d'abord possible de descendre, un pied placé dans une marche de la plaque, l'autre pied demeurant dans la masse principale ; aussi longtemps que cette position me fut permise, le piolet put être manié des deux bras, et d'excellentes marches pouvaient être taillées dans les murs opposés. Un peu plus bas la crevasse s'élargissait beaucoup, et, en dépit de la grandeur de mes jambes, je ne pouvais plus atteindre la paroi opposée. J'étais, en conséquence, obligé de tailler mon escalier exclusivement dans la plaque. Il

était impossible de se tenir sur les marches ainsi taillées sans se soutenir, tout au moins, avec une main, l'autre étant seule libre pour le piolet. Les marches commençaient à devenir moins bonnes et mes compagnons étaient obligés de me donner l'appui de la corde. Heureusement que le piolet, tenu de toute sa longueur, pouvait encore atteindre le mur opposé, il m'apportait ainsi une aide importante pour l'exercice, autrement périlleux, d'aller d'une marche à l'autre.

La plaque, sur sa crête opposée, se recourbe vers le grand mur supérieur de la rimaye; après avoir frayé ma voie jusqu'à cette partie de la crevasse, je puis enfin me préparer un terrain plus sûr. Là je fais halte un instant pour me remettre des effets de la lutte. Un de mes pieds était supporté par la plaque, l'autre était coincé dans une brèche de la glace mère, et toute l'éternité bayait en dessous ; c'est dans cette attitude que j'avais à considérer ce qu'il me restait à faire. La plaque devenait très mince, on pouvait en effet distinguer clairement à travers sa masse les différences d'ombre et de lumière au delà; sa contexture aussi laissait à désirer et il était évident qu'il faudrait prendre les plus grands soins pour en user avec elle. Ajoutez à cela la formidable difficulté présentée par une masse de glace pesant des centaines de kilos, suspendue par une tige curieuse et apparemment des plus insuffisantes de la même matière fragile, et située exactement au dessus de la place où je désirais passer. Envoyer d'un seul coup de piolet cette masse s'écraser avec un bruit de tonnerre dans le fond de la crevasse était des plus faciles ; mais la santé délicate de la plaque ne semblait pas devoir supporter un remède aussi énergique.

Je décide à la fin de passer au dessous de cette « horreur suspendue », en évitant complètement d'y toucher.

Après plusieurs tentatives sans succès, et non sans avoir violemment exercé la patience de ceux qui étaient en haut, je finis par fixer mon piolet de l'autre côté de la crevasse et par contourner le coin de la plaque de telle manière que je puisse saisir la crête d'une deuxième plaque plus basse qui forme une sorte de continuation de notre première connaissance et amie. Un instant plus tard j'escalade sa surface brisée et délitée, et je passe sur un pont excellent qui me conduit au delà sur la glace ferme.

Le sac est descendu et Collie le suit bientôt. Hastings, qui vient le dernier, jette un regard méprisant sur la grande masse de glace, et, appuyant son dos contre elle, il se faufile autour du coin avec la plus grande facilité. Comme il se trouve dès lors à un niveau supérieur, il peut franchir la crevasse sur les piolets que Collie et moi avons disposés en travers, et éviter ainsi les difficultés principales du passage.

Deux ans auparavant j'avais passé le Col de Triolet et franchi la même rimaye presque sans difficulté ; mais deux hivers sans neige en avaient totalement changé la physionomie. Plus bas, me souvenant de splendides pentes d'avalanches sur la rive droite du glacier, j'y conduis notre caravane ; mais à la place d'une glissade de 300 et quelques mètres sur de la neige dure, nous avons à nous débattre avec des éboulis et des rochers, car les mêmes hivers exceptionnels ont manqué au devoir de remplir ce que le soleil de l'été a gaspillé. Comme conséquence le pont dont on se sert pour traverser le torrent du Val Ferret a complètement disparu, et très probablement personne ne vient plus maintenant dans ces pays de désolation et de hideur sans fin. Après avoir traversé à gué le torrent nous descendons sur Courmayeur, où nous arrivons au milieu d'un déluge d'orage, à 9 h. 15 soir.

DYCH TAU

CHAPITRE XII

LE DYCH TAU[1]

Bien que le grimpeur fidèle soit dans son essence même un homme tout à fait domestiqué et que rarement il s'écarte de son domaine, les Alpes, parfois pourtant un esprit inquiet met sa griffe sur lui et le jette en avant vers des régions plus lointaines. J'avais été pris d'une crise semblable de divagation physique, et les premiers jours de juillet 1888 me trouvèrent campé sur la rive droite du Glacier de Bezingi, où, dans l'air frais des champs de neige, sur les pentes blanches de rhododendrons[2], au milieu du silence des pics vierges, je pouvais enfin me reposer du cliquetis et du grondement des trains, du bruit des buffets et de la persécution des douanes.

Mon seul compagnon était Heinrich Zurfluh, de Meiringen. Une expérience de dix jours de continuel voyage, et particulièrement de deux jours et demi sur les selles

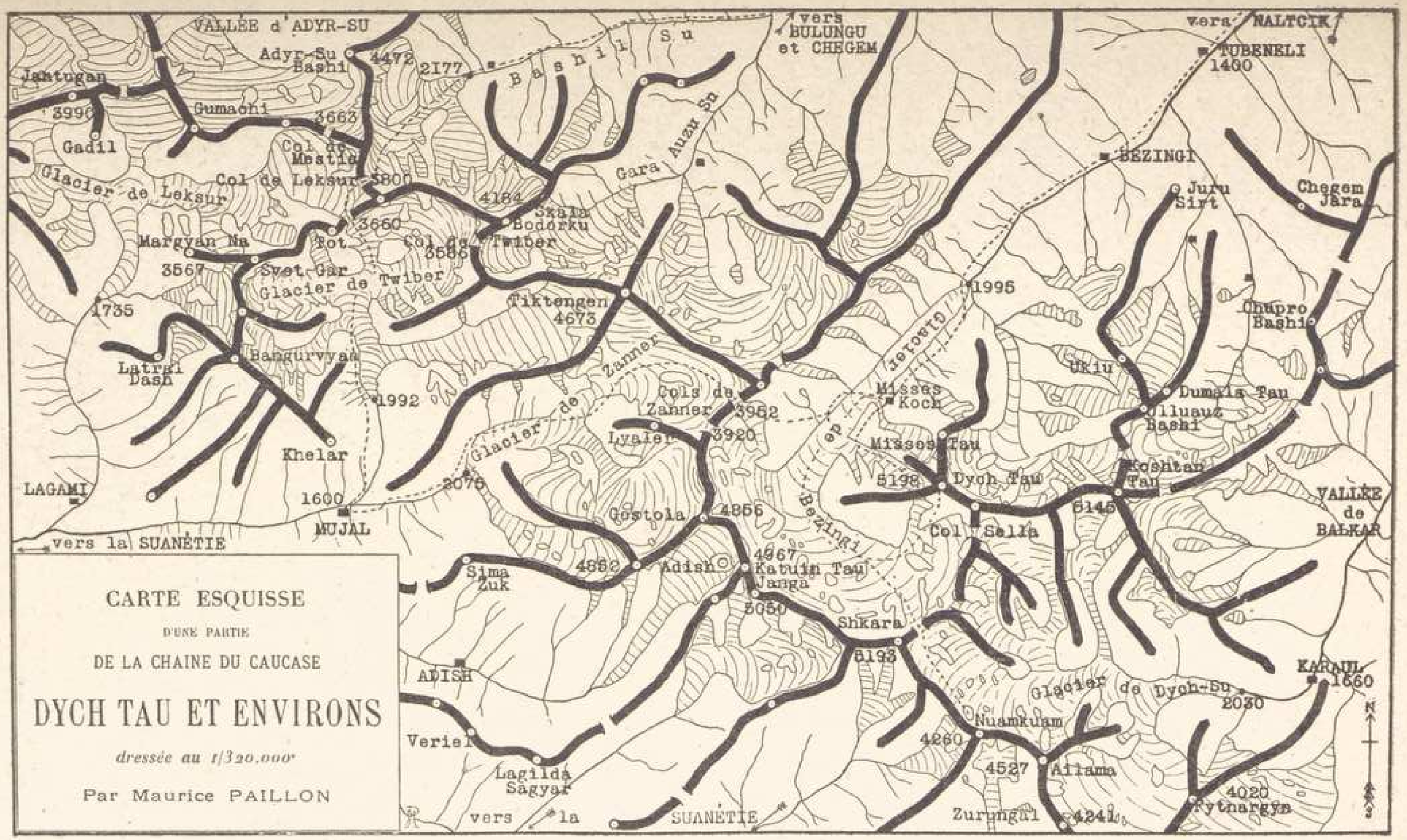
1. Le Koshtant au de la Carte russe dite de 5 verstes (1/210.000e), de la littérature alpine anglaise antérieure et des cartes françaises actuelles. C'est la première ascension de ce pic qui est racontée dans le présent chapitre ; elle eut lieu le 24 juillet 1888. Voyez en outre *Proceedings of the Royal Geographical Society*, XI, p. 351-9 et *Explorations of the Caucasus*, par Freshfield et Sella, 2 vol. grand in-8 magnifiquement illustrés, London 1896. Ce dernier ouvrage résume toutes les notions topographiques et bibliographiques sur l'exploration actuelle du Caucase. — M. P.

2. La variété caucasique de cet arbuste, *Rhododendron ponticum*, est ordinairement à fleur jaune : il en existe une variété à fleur blanc pur, comme du reste du *R. hirsutum* et du *R. ferrugineum ;* cette dernière, rare dans nos Alpes françaises, existe pourtant aux environs d'Embrun. — M. P.

tartares si inconfortables — nous étions allés à cheval de Patigorsk à Naltcik, de là à Bezingi, et au pied du glacier — avait suffi pour faire de lui un pessimiste accompli. « Es gefällt mir nicht » « cela ne me plaît pas » était le refrain de sa chanson, et bien que, peut-être, cette phrase puisse être regardée comme la conclusion qui résume la philosophie moderne, elle ne me paraissait pas précisément le mot d'ordre d'un montagnard face à face avec les plus grands géants encore inexplorés.

Notre camp était de la plus spartiate simplicité, car nous avions devancé notre bagage, et le sac de Zurfluh, que je m'imaginais avec tendresse devoir contenir nos sacs de nuit et notre pot-au-feu, se trouva être presque rempli par un pot de graisse à souliers de la plus détestable odeur, apporté à grand'peine toute la route depuis Meiringen, par un large marteau, par un stock complet de clous à grosse tête, et par une sorte d'enclume, une bigorne, pour les fixer sur les brodequins. Ces articles divers avaient indubitablement une précieuse valeur, mais ils n'étaient pas d'une grande utilité pour notre coucher : on a beau n'être pas un sybarite et ne pas être tenté de se plaindre d'un pli de feuille de rose, on peut regretter d'avoir des clous de souliers pour matelas. Heureusement quelques portions de mouton, un large morceau de pain russe, et un fagot de bois avaient été empilés sur un vigoureux indigène que nous avions rencontré et que nous nous étions attaché avant de laisser le reste de notre caravane.

La nuit fut remarquablement froide, aussi fûmes-nous heureux de sortir dès 4 h. mat. et de partir pour un examen préliminaire de notre pic. Je découvre bientôt que Zurfluh a les plus ambitieuses visées et qu'il est possédé par l'idée déraisonnable de prendre comme lieu d'entraî-



CARTE ESQUISSE

D'UNE PARTIE

DE LA CHAINE DU CAUCASE

DYCH TAU ET ENVIRONS

dressée au 1/320.000e

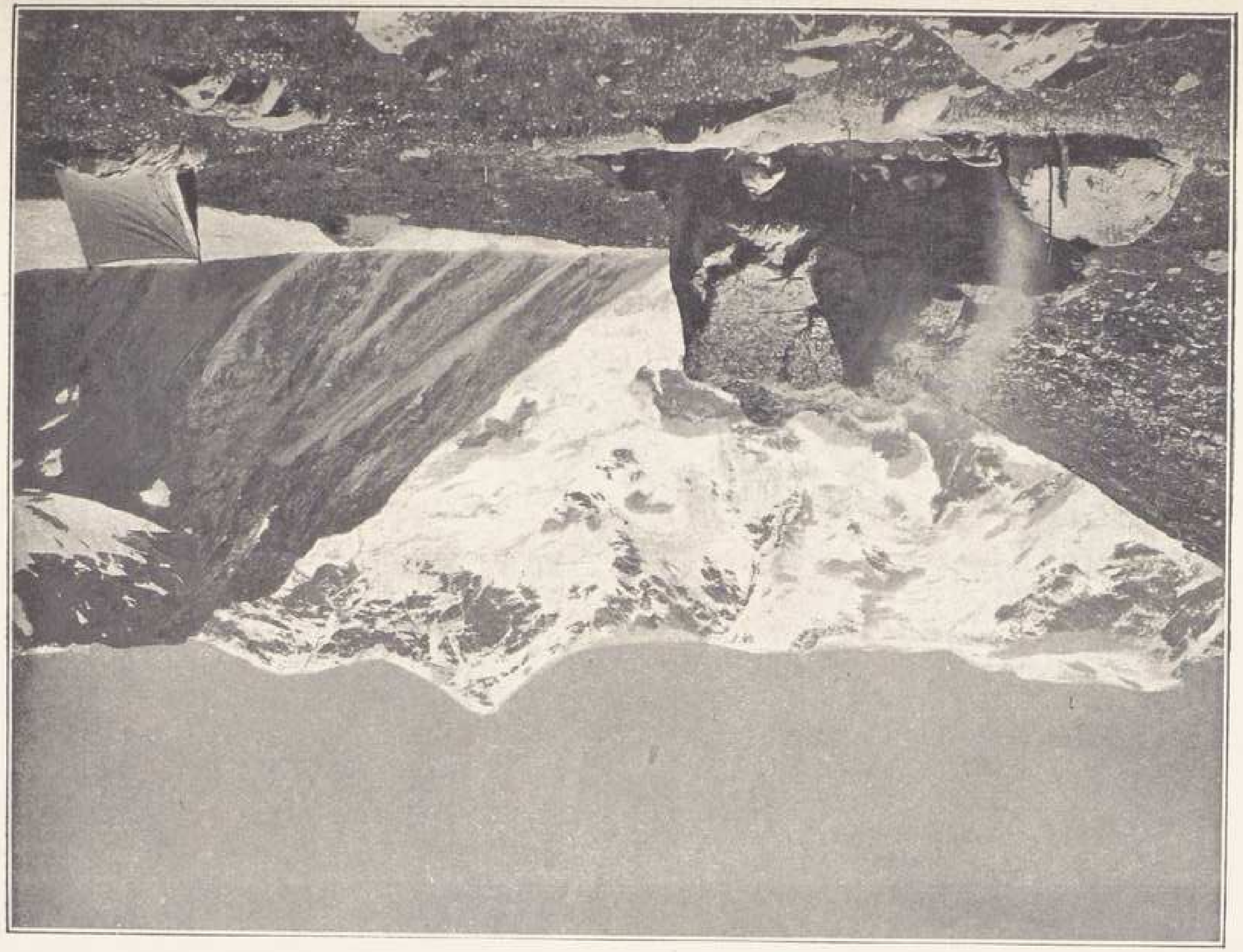
Par Maurice PAILLON

nement une montagne de 5.198 mètres! Il est pourtant désirable de voir ce qu'il y a derrière le Glacier de Misses[1], en sorte que je limite mes protestations et que je suis les pas rapides de mon guide. Nous prenons un long couloir séparé du Glacier de Misses par une basse arête rocheuse. Après en avoir atteint la tête nous aurions dû traverser le glacier, mais nous n'avions aucune attraction pour ces longues pentes de neige qui nous auraient conduits au faîte d'une arête sur laquelle nous pensions, à tort, je crois, trouver de la glace vive.

En conséquence, nous prenons les rochers à notre gauche, et, à 8 h. mat. environ, nous atteignons un endroit où il sera peut-être possible de traverser la grande pente; malheureusement j'ai encore, bourdonnant dans mes oreilles, le sifflement du train, et dans tous les muscles l'amollissement de la vie anglaise, aussi ne puis-je parvenir à donner à mon guide l'appui moral nécessaire. Il examine la traversée à faire et n'est pas précisément ravi de son aspect. Il examine la pente au dessus et pense qu'elle est bien longue. Il examine l'arête conduisant au sommet et la déclare interminable. S'il avait eu affaire à un Monsieur ayant foi dans le succès, sa grande habileté, sa rapidité et sa force nous auraient, j'en suis absolument sûr, conduits au sommet. Mais j'avais pour la circonstance adopté le rôle destructeur de critique; je fis remarquer qu'il était déjà tard, qu'une nuit sur l'arête serait un peu froide et que la traversée de la pente au dessus avait l'air d'être balayée par les pierres. Mon esprit était aussi déprimé que mes muscles; et au lieu de me déclarer pour une prompte et immédiate retraite, je suivis sans entrain Zurfluh sur les falaises, pour

1. Affluent secondaire, rive droite, du grand Glacier de Bezingi, sur les pentes Ouest du Dych Tau; voyez l'illustration de la page 229. — M. P.

CAMPEMENT AU MISSES KOSH



voir si nous pourrions rencontrer une autre traversée plus facile. Il ne se trouva pas y en avoir, et à 9 h. mat. nous abandonnâmes l'ascension.

A notre retour nous descendons en glissade le couloir, filant ainsi d'un seul trait pendant plus de 300 mètres. Peu de semaines après MM. Woolley, Holder et Cockin[1] arrivèrent au Misses Kosh[2] et trouvèrent que ce couloir avait été totalement dégarni de neige par le soleil du Caucase.

Nous nous apercevons avec ennui que le camp n'est pas encore arrivé ; il s'ensuit que nous passons une seconde nuit froide et inconfortable. Comme conséquence, le lendemain matin, Zurfluh n'est pas assez bien pour partir, et je m'en vais, grâce à l'énergie que possède toujours le touriste amateur, explorer les approches de la face Sud de la montagne. Pendant ma course solitaire j'effraye une harde de dix-sept Turs[3], et j'atteins ensuite l'extrême contrefort Sud-Ouest du pic, sommité presque digne d'avoir un nom particulier, car elle est séparée de la masse de la montagne par un large col et ne peut être ascensionnée que par une arête longue et peu commode. Son altitude est d'environ 4.100 mètres, peut-être même plus ; de son sommet on peut voir la Suanétie par dessus le Col de Zanner, et, par dessus le Col de Shkara les montagnes

1. Le 19 juillet 1888, ces touristes quittaient, en compagnie de U. Almer et de C. Roth, le Misses Kosh et réussissaient, le 20, l'ascension du Dych Tau par l'arête Nord (Voy. *Alpine Journal*, XIV, p. 90 et 185 et *Explorations of the Caucasus*, p. 263-64). — M. P.

2. *Kosh* signifie en turc, chalet grossier, cabane, abri ; en l'espèce il s'agit d'un abri en sous-sol sous une énorme pierre, comme le montre l'illustration ci-contre. (Voyez en outre *The Explorations of the Caucasus*, II, p. 26-27). — M. P.

3. Le Tur (*Capracaucasica*) est différent de notre bouquetin (*Capra Ibex*) ; ses cornes, notamment, au lieu d'être rejetées droit en arrière, s'écartent latéralement de la tête. Il y aurait deux variétés de Turs au Caucase (*The Explorations of the Caucasus*, p. 140-1). — M. P.

situées de l'autre côté du Glacier de Dych Su[1]. Mais c'était la face du Dych Tau qui attirait toute mon attention. Le pic, vu de ce côté, présentait deux sommets et il me fut complètement impossible de savoir quel était le plus élevé; la grande tour, sur la droite et en apparence derrière la masse principale de la montagne, paraissait toutefois devoir être le point culminant. Ce doute, et le fait qu'il y avait encore beaucoup de neige sur la grande face rocheuse, me déterminèrent à franchir auparavant les cols que je désirais explorer avant de tenter l'ascension; de cette façon, par les vues lointaines que j'en aurais, je pourrais éclaircir mon doute relatif au vrai sommet et le soleil du Caucase aurait le temps de faire disparaître la neige des rochers. En revenant au Misses Kosh je trouvai que la fortune me souriait : le camp était arrivé et Zurfluh était de nouveau prêt à partir au travail.

Les deux semaines suivantes furent consacrées à des excursions dans les vallées de Balkar, de la Suanétie, de Bashil Su et de Chegem[2].

Au retour de la dernière par un col gazonné qui nous conduit à Tubeneli, nous revenons encore une fois vers le Glacier de Bezingi. Au pied de ce dernier l'ennui d'un brouillard épais et humide, combiné avec la tentation d'une offre de lait frais, nous induit à faire halte près d'une vacherie, et c'est là près d'un gros bloc que nous dressons le camp. Pendant la nuit une chèvre prend notre tente pour une pierre et saute d'un gros bloc sur le sommet de la toile, vite aplatie au milieu de ses habitants épou-

1. Nous gardons ici les orthographes de A. F. Mummery. MM. Freshfield et Sella écrivent Dykhsu, et Dykhtau. *Tau*, qui est d'origine turque, signifie sommet, rencontre de deux arêtes. *Su* est un courant, un torrent. — M. P.

2. Nos expéditions dans ces vallées et à ces cols sont décrites dans le chapitre suivant. Il m'a paru plus commode de réunir ensemble mes excursions au Dych Tau.

vantés. Bien que je sois tout à fait disposé à garantir l'excellence de la fabrication de ma tente même sur une arête exposée à toutes les tourmentes, on admettra volontiers qu'elle n'est pas de taille à résister à l'attaque d'une chèvre. Après maints efforts Zurfluh et moi parvenons à nous extriquer de l'enchevêtrement des débris et à relever notre maison. Mais, lorsque vint le matin, elle nous apparut en misérable état, et nous exhiba une tournure vraiment peu honnête. Pendant le déjeuner notre porteur tartare nous laisse à entendre qu'un Kosh, un vrai palais rempli de tous les luxes de la vie, se trouve sur la rive gauche du glacier, presque en face du Misses Kosh. Le temps semble si menaçant que Zurfluh insiste auprès de moi pour que nous allions dans cette Capoue de la montagne où, comme il le dit avec sagesse, nous pourrons attendre que le temps soit devenu assez beau pour notre grande expédition. Cette proposition semble si bonne que nous paquetons immédiatement le camp et que nous partons. Zurfluh et le porteur tartare commencent bientôt à montrer par la rapidité de leur marche des signes de rivalité et finissent peu à peu par faire un véritable match pour l'honneur de leurs races, de leurs sectes, et aussi de leurs chaussures respectives. Je n'ai nullement l'ambition de les rejoindre et mes hommes ont rapidement disparu de la vue. Suivant peu judicieusement quelque vague direction que m'a indiquée Zurfluh et qu'il m'a assuré être l'interprétation fidèle des remarques du Tartare, j'essaye de suivre la moraine rive gauche; mais elle se relève bientôt contre les falaises et se trouve coupée par de profonds canaux pleins d'eau, ce qui vient me démontrer l'insuffisance de Zurfluh comme interprète. Après quelques embarras, pour ne par dire quelques dangers, j'arrive à atteindre le glacier, sus

la surface unie duquel je marche gaiement. Mais peu après un brouillard épais se répand sur la vallée et me donne à penser que je pourrais bien ne pas trouver le chalet, car je n'ai malheureusement qu'une vague idée de l'endroit où il peut être. Dans la crainte de le manquer je choisis à tâtons ma direction à travers un enchevêtrement de crevasses sur la rive gauche, puis j'explore un alpage sans le moindre habitant. Sous un gros bloc je trouve une excellente caverne. Là où les murs naturels ont fait défaut, on en a habilement bâti en pierres sèches, et le tout est large, propre et sec. C'est sans aucun doute le meilleur abri qu'on puisse trouver au dessus de Bezingi. Pourtant il n'y a pas un mouton dans les pâturages, et pas le moindre Zurfluh, berger ou porteur; je n'ai donc plus qu'à revenir de nouveau sur le glacier, ici tourmenté et déchiré, dans le plus sauvage désordre. Après une lutte prolongée et de nombreuses marches taillées, je trouve une seconde oasis. Celle-ci paraît aussi inhabitée et je commence à penser qu'il me faudra revenir à la caverne que j'ai découverte précédemment, lorsque, en contournant un gros rocher, j'entends le bienvenu bêlement des moutons et je tombe presque dans les bras de Zurfluh. Il avait été très alarmé de mon sort. Grâce à son interprétation des plus erronées de la route à suivre il s'était écarté considérablement de sa direction pour prendre les séracs exactement dans l'endroit le plus mauvais et le plus crevassé. Croyant que cet affreux passage était le seul praticable, il avait conclu avec assez de raison qu'il avait dû m'arriver quelque accident inouï.

Après nous être rassurés mutuellement, je demande à Zurfluh de me conduire au Kosh tant vanté. Nous avons tout d'abord quelque difficulté à en découvrir l'emplacement, mais le berger vient à notre aide et nous conduit

vers une trace noire, située contre une falaise abrupte et qui définit la place où il allume son feu, dans les rares occasions où il a du bois pour l'allumer. Pour le moment présent, nous explique-t-il, il n'en a pas du tout. Quant à d'autres soupçons d'habitation ou d'abri, il n'y en a pas le moins du monde. Notre petite tente, qui formait une partie du bagage du Tartare, avait disparu et le Tartare lui-même s'était évanoui dans l'espace. Zurfluh était tout disposé à penser qu'une crevasse devait être son dernier lieu de repos, mais l'expérience que j'avais de son habileté me faisait facilement croire qu'il n'avait pas choisi cette méthode toute particulière de rejoindre les houris dans le Paradis. La bruine se répandait partout ; le côté abrité des rochers était aussi mouillé que le côté du vent ; peu à peu nous en vînmes à cet état d'humidité générale qui déprime même les caractères les plus gais. Nous avions, en outre, pour notre dîner, jeté notre dévolu sur un ou deux moutons que nous voyions rôder autour de nous ; mais la conversion d'un bétail vivant en un mouton cuit est une opération plutôt difficile en l'absence de feu. Nous regrettâmes amèrement le Misses Kosh où une tente en toile de Willesden[1] et un bon fagot de bois étaient pliés en sécurité dans la cave. Je proposai même de traverser ; Zurfluh refusa absolument d'avoir rien à faire avec les séracs tant que le brouillard tiendrait. Mais voici qu'une heure plus tard notre deuil se change en joie, car nous apercevons les larges épaules du chasseur, qui, enseveli sous une pile de bois, remonte péniblement les pentes herbeuses. En apprenant qu'il n'y avait pas de bois, il avait, paraît-il, caché ses bagages dans un trou bien sec, sous une pierre, et traversé jusqu'au Misses Kosh pour y chercher nos approvisionnements.

1. Voyez la note de la page 253. — M. P.

Hardie et bonne action, faite sans espoir de récompense, pour des gens qui avaient peu ou pas de droits sur lui.

Un agneau est promptement poursuivi et immolé; et bientôt nous sommes assis autour d'un feu ronflant, à veiller sur les quartiers du dit agneau, grésillant sur de longues baguettes de bois. La vue de ces succulents morceaux, enchâssés dans un halo de flamme dansante, a vite fait de relever mon moral et je regarde même comme une prédiction inspirée la réponse favorable du chasseur à ma demande sur l'état du temps. Mais il n'y a pas moyen de réconforter Zurfluh : il n'accepte pas le sens de ma traduction de « Yak shi », et considère avec le plus amer mépris mes efforts pour parler la langue tartare.

Le lendemain son pessimisme semblait justifié, car le brouillard était plus épais et plus humide que jamais. Toutefois le chasseur répondit encore « Yak shi » à toutes les demandes; aussi, un peu malgré Zurfluh, le camp fut-il levé; et à midi environ le chasseur nous conduisait, à travers le brouillard, le long d'un excellent sentier. Le berger avait aussi consenti à se joindre à notre caravane, de sorte que j'avais le rare et délicieux privilège de marcher sans être chargé. Comme nous montions, nous entrevîmes, jusqu'à l'évidence même, la source des embarras de Zurfluh le jour précédent. Le chasseur avait voulu certainement qu'il remontât le glacier jusqu'au dessus des séracs et que de là il revint au chalet par le sentier que nous suivions actuellement. Mais Zurfluh, voyant qu'il remontait le glacier beaucoup trop loin, avait tourné à droite et, au milieu d'un brouillard impénétrable, avait forcé le passage au point le plus difficile. Le chasseur, lui, n'avait naturellement pas voulu paraître avoir peur devant un Incroyant et il avait suivi.

Nous passons les séracs et nous atteignons sans diffi-

culté le plateau du glacier. En traversant nous ramassons quelques belles cornes ayant appartenu à un Tur et qui, je crois, font maintenant l'ornement de l'habitation de Zurfluh à Meiringen. Après avoir ascensionné une courte pente conduisant à la longue moraine horizontale qui forme, en cet endroit, le plus commode des sentiers, nous faisons halte pendant que le chasseur cherche à réarranger la combinaison qui lui sert de chaussure; celle-ci avait été, en effet, désespérément usée par nos courses précédentes. La vue de son pied saignant le met dans une grande colère et, finalement, il jette les débris de ses sandales de peau dans une crevasse et exprime l'intention de retourner chez lui. J'avoue qu'il avait raison; j'ai connu un membre, même très bien chaussé, de l'Alpine Club, dont certaine moraine altérait le caractère; que pouvait-on dès lors attendre d' « un pauvre sauvage ignorant »? Nous entreprenons, en l'amadouant, de l'emmener plus loin, mais il reste inaccessible aux plus habiles flatteries, peut-être bien parce qu'il ne comprend pas un traître mot de ce que nous lui disons. L'idée, rendue à l'aide de gestes appropriés et d'un mot par ci par là, qu'il ne serait pas payé s'il n'achevait pas le travail commencé, appela simplement la réponse, aussi exprimée par gestes et par une foule de mots complètement inintelligibles, qu'il ne s'attendait pas du tout à l'être. Ces efforts de conversation se trouvèrent ne satisfaire personne, tout en nous prenant beaucoup de temps. Ce fut, en conséquence, longtemps après 4 h. soir, que nos bagages furent redistribués. Les brouillards commençaient heureusement à s'éclaircir, et à travers leurs déchirures nous pouvions déjà voir les longues arêtes du Shkara, luisant au soleil dans un ciel sans nuage.

Quittant la moraine nous tournons à notre gauche et

commençons à ascensionner d'interminables pentes de séracs et de pierres. Arrivés là, le berger prend pitié de ma peine, et saisissant mon sac il insiste pour l'ajouter à l'énorme pile de bagages qu'il porte déjà. En dépit de sa charge, il est encore capable de nous montrer le chemin et d'avancer à grands pas, tout en nous faisant admirer la splendeur de ses muscles et la perfection de son équilibre. A 6 h. soir environ, nous atteignons l'endroit le plus élevé où vraisemblablement nous pourrons encore trouver de l'eau. Au dessus, de longues pentes de neige et d'éboulis conduisent au petit glacier situé en dessous du col séparatif du pic et du grand promontoire que j'avais escaladé deux ou trois semaines auparavant.

Nous creusons l'éboulis avec nos piolets et y faisons une excellente plateforme pour la tente; lors, le feu est allumé et tout joyeux nous absorbons une soupe chaude, des biscuits anglais et du mouton du Caucase. Devant nous se trouve le grand mur crénelé de glace du Shkara et du Janga, se dressant haut, dans l'air chaudement coloré, pendant que, en dessous, le glacier silencieux s'assombrit dans un froid noir et que les vapeurs rassemblées par le soir se traînent lentement le long de ses pentes. En arrière de notre tente surgissent les grandes falaises du Dych Tau. Il y a dans les grands pics vierges, spécialement quand on les voit à la lumière tombante du jour, quelque chose d'étrangement solennel. Plaisanteries et badinages sont écartés comme une profanation, et l'on regarde leurs terribles falaises avec des sentiments tout à fait analogues à ceux avec lesquels le pèlerin du moyen âge adorait quelque sainte relique. Les ombres grandissantes s'allongeaient à travers la face de la montagne montrant de profonds couloirs ou des arêtes déchiquetées, des rocs verglassés ou de vastes et impitoyables

FACE SUD DU DYCH TAU

dalles de granite sans une cassure. Nous étions là à tracer notre itinéraire, de fissures en couloirs et de couloirs en arêtes, jusqu'à ce qu'il nous conduisît à la grande face abrupte et lisse, où, comme le faisait dévotement remarquer Zurfluh, nous n'avions plus qu'à espérer que « Der liebe Gott wird uns etwas helfen » « le bon Dieu voudrait bien nous aider un peu ». Nous examinâmes les derniers vacillements des rayons du soleil se jouant autour des blocs les plus élevés du Dych Tau, puis nous nous insinuâmes sous l'abri de la tente et dans nos sacs de nuit. Notre Tartare, plus endurant, refusa la place offerte auprès de nous ; après s'être lavé la tête, les pieds et les mains suivant les rites de sa secte, il se coucha en plein air le long d'un grand rocher (le même peut-être à côté duquel MM. Woolley, Holder et Cockin campèrent quelques semaines plus tard). Zurfluh regarda ces arrangements avec un intérêt plein de tristesse, pensant certainement que le vent glacé ferait mourir de froid notre pauvre compagnon avant le matin[1].

A 1 h. mat., Zurfluh qui s'est constamment tenu éveillé, pour se lamenter sur le décès lent et pitoyable du Tartare, se traîne hors de la tente pour voir où il en est. Quelques minutes plus tard, tout en claquant des dents, mais néanmoins avec une joie réelle et sur son visage et dans la voix, il vient me dire que non seulement le Tartare est encore en vie, mais que, pieds nus, il paraît

1. Notre camp était placé sur les éboulis, à un point situé lui-même à deux centimètres et demi du bas de l'illustration ci-contre et à deux centimètres du bord gauche. Nous montâmes à un col de neige encore plus loin sur la gauche et nous ascensionnâmes la montagne diagonalement jusqu'à la grande arête secondaire, à gauche du long couloir situé entre les deux sommets. Eu égard au fort raccourcissement dû à la perspective, notre traversée de cette face paraît presque horizontale ; en fait ce fut presque une ascension directe. La même cause fait que les pentes paraissent matériellement moins rapides qu'elles ne le sont réellement. Les pentes elles-mêmes du terrain le plus rapproché sont déjà très rapides.

jouir d'un sommeil rafraîchissant : Zurfluh, l'esprit tranquillisé de ce côté, se livre à une lutte acharnée avec le feu. Le bois de Bezingi demande toujours des égards, mais à 1 h. mat., il lasserait la patience d'un saint et l'habileté du plus expert des chauffeurs de sa Majesté Satan. Malheureusement le petit ruisseau, sur lequel nous avions compté pour nous fournir toujours de l'eau, se trouvait gelé jusqu'au cœur, et nous eûmes à employer l'ennuyeux procédé de la fonte de la glace. Mes bottes étaient gelées elles aussi et les chausser se trouva être la partie la plus ardue et la plus pénible de l'expédition. Pourtant, ces difficultés préliminaires eurent une fin et nous pûmes enfin jouir, sous l'abri réchauffant de la tente, d'une tasse de thé chaud accompagnée de biscuits.

Un peu après 2 h. 30 mat. nous commençons l'ascension et nous marchons sans nous arrêter sur la neige ferme en remontant vers le petit glacier. Nous le traversons et nous ascensionnons les pentes qui se dirigent vers le col par la voie que j'avais précédemment prise dans ma route au contrefort Sud-Ouest. Après avoir atteint celui-ci, nous tournons franchement à droite, et escaladant en écharpe une ou deux tours croulantes, nous nous lançons droit sur la face du pic. Nous remontons, tout en nous portant toujours sensiblement à droite, et nous atteignons un couloir peu profond, encore garni par places de masses de neige à moitié fondante. L'une d'elles frappée par le piolet de Zurfluh se détache en bloc et vient me toucher sévèrement à la tête, au genou et à la main. J'étais heureusement tout près de lui, malgré cela, pendant une minute ou deux, j'eus à peine conscience de ce qui venait de m'arriver. Si nous avions été trois ou quatre à la corde l'aventure n'eût pas manqué d'être

sérieuse. On considère habituellement, je le sais, deux hommes comme constituant une caravane trop peu nombreuse pour travailler sérieusement dans la montagne. N'empêche que sur des rochers brisés, ou sur des arêtes et des rocs en saillie garnis de blocs de neige glacée sans adhérence, ils y a, autant que j'en puis juger, un avantage tel à n'être que deux, que de ce nombre je fais presque le nombre idéal.

Heureusement, cinq minutes me suffisent à reprendre mes sens, et nous quittons ce couloir mal élevé, nous portant encore plus à droite à travers des rocs désagrégés et des pierres folles. Grâce à une marche rapide, nous atteignons, à 7 h. mat., la grosse masse de rochers rouges indiquée par M. Donkin, comme marquant le terme de la tentative qu'il fit en compagnie de M. Dent[1]. Sans faire halte, nous poussons plus loin, nous portant toujours sur la droite pour atteindre le plus petit des deux longs couloirs qui se trouvaient bien visibles de notre camp. Ce couloir remonte la face du pic vers la grande arête Sud-Ouest, au voisinage même du sommet. Zurfluh avait la veille au soir diagnostiqué qu'il était en neige, et, comme les rochers étaient pour la plupart verglassés et distinctement difficiles, nous pensions qu'il était désirable de l'atteindre aussi tôt que possible. Quand, à la fin, nous en avons gagné les bords, nous voyons d'un regard qu'il est beaucoup plus rapide que nous ne l'avons imaginé, et que — l'on me pardonnera cette assertion digne de Calino — la neige est de la glace. En conséquence, nous nous maintenons sur le rocher tant que nous faisons des progrès suffisants; et c'est seulement lorsque chaque mètre d'avance

1. Dans leur exploration de 1886, car dans l'expédition de 1888 qui coûta la vie à W. F. Donkin, C. T. Dent fut arrêté en Suanétie par une indisposition. — M. P.

nous coûte de précieuses minutes, que nous retournons au couloir.

Des grimpeurs, à la critique facile, ont soutenu parfois que j'avais l'habitude de tailler des marches assez espacées. Je voudrais que ces chicaneurs aient vu les marches d'escalier de Zurfluh. Il a l'habitude, à lui particulière, de ne tailler des marches que pour son pied gauche, son pied droit ayant la faculté d'adhérer fermement sur la glace absolument lisse, ce qui lui permet ainsi, par une combinaison de saut et de tortillement, d'enlever son pied gauche d'une marche solide pour le porter sur une autre 1^{m},80 plus haut. Il me montra gentiment comment il faisait et me pressa d'imiter son procédé, tout en me faisant remarquer combien de temps cela nous épargnait. Mais comme la moindre erreur nous aurait amenés à faire désagréablement connaissance avec le glacier en dessous, je préférai tailler les marches intercalaires ; et même alors il me fallait faire une gymnastique des plus ardues pour grimper de l'une à l'autre. Heureusement une vingtaine de minutes de ces exercices violents nous amena à un endroit où nous pûmes quitter le couloir pour la pente à notre droite. Un rocher dur, solide, nous conduisit allègrement au dessus, à une grande arête secondaire. Cette arête divise la face Sud du pic en deux parties bien marquées : à l'Est se trouve le grand couloir qui va de la base de la montagne au col situé entre les deux sommets, et au delà il y a encore les interminables séries de contreforts et de couloirs qui se déploient vers le Mishirgi Tau ; à l'Ouest se trouve la falaise moins découpée, qui rejoint l'arête Sud-Ouest. Nous travaillons à remonter cette arête secondaire, tantôt sur une face, tantôt sur l'autre, jusqu'à ce que nous soyons arrêtés au point où elle bombe en dehors et culmine en un énorme rocher qui, comme

le style d'un gigantesque cadran solaire, projette ses longues ombres à travers le flanc de la montagne. Il devient évident que le travail va devenir beaucoup plus sérieux, aussi faisons-nous halte pour prendre un bon repas. Nous paquetons le reste des provisions dans le sac et le serrons sous une large pierre.

Après avoir examiné la falaise sur notre droite, Zurfluh arrive à la conclusion qu'il n'y a rien à faire de ce côté. Nous tournons donc notre attention vers les rochers qui sont sur notre gauche, et bientôt nous traversons une grande dalle à l'aide de contournements minutieux et de dislocations variées. Nous pouvons heureusement tourner bientôt vers le haut, et là, en nous confiant surtout aux bouts de nos doigts et aux rebords de nos semelles, nous parvenons à forcer notre route de nouveau vers l'arête pour l'atteindre au sommet même du style du cadran solaire. Il est, sur une courte distance, presque horizontal et extrêmement coupant. Tellement, en effet, que nous sommes contraints d'adopter l'attitude que la presse alpine étrangère attribue à ses grimpeurs, c'est-à-dire d'avancer sur les mains pendant que les jambes pendent de chaque côté comme une sorte de balancier. Une ouverture profonde de $4^{m},50$ sépare cette lame de rasoir de la masse de la montagne au delà. Zurfluh saute dans cette brèche sur un lit de neige commode et continue gaillardement sa route Peu après, j'atteins la coupure, et je me mets à sauter pareillement, du moins je me l'imagine ; mais le lit de neige reçoit mal le choc et glisse dans le petit couloir situé à ma gauche, pendant que le « Monsieur », plus ou moins hors d'haleine, se cramponne à une sorte de balustre de roc qui fait saillie dans la brèche. Fort heureusement cet incident échappe au professionnel de la caravane. Je dis heureusement, parce que le moral du guide chef est fré-

quemment une plante tendre qu'il faut soigneusement garantir de toutes les influences contraires.

Nous sommes maintenant sur le pic lui-même. Le Gestola, le Tetnuld et le Janga sont sensiblement en dessous de nous, et la corniche même de l'arête du Shkara[1] ne semble plus nous dominer beaucoup. Malheureusement une masse nuageuse d'un vilain aspect s'était amassée sur cette grande arête et de temps en temps des bandes se déchiraient, s'arrachaient de cette nuée et venaient s'enrouler dans l'espace intermédiaire, poussées par une furieuse tempête du Sud. Quelques-uns de ces rubans de nuage arrivaient jusque sur nos têtes, nous privant de la chaleur pourtant bienvenue du soleil; d'autres, doués de moins de force d'ascension, allaient se mêlant mille fois aux arêtes en dessous, les maculant de leurs spires déchiquetées, et nous avertissant que, d'un moment à l'autre, les falaises qui nous entouraient pourraient bien être voilées d'un brouillard impénétrable.

Le mur au dessus était évidemment des plus formidables. Bien que j'eusse l'air de ne pas douter du succès, il m'était impossible de me rendre compte comment nous pourrions avancer au delà. Mais Zurfluh est un homme à la hauteur de pareilles circonstances et il est de plus un grimpeur de rocher exceptionnellement brillant. Il se montra adéquat à l'occasion et jura par les dieux immortels que nous ne serions pas joués une seconde fois. Pendant qu'il examinait la meilleure ligne d'attaque, je répondais aux cris du berger, qui de bon matin avait grimpé au col et qui, grandement intéressé par nos progrès, avait, malgré un vent mordant et froid, passé le reste du jour dans cet endroit inabrité.

Zurfluh, après une exploration soigneuse, détermine

1. Le Shkara a 5.193 mètres d'altitude. — M. P.

que nous avons encore à traverser la muraille sur notre gauche. Nous grimpons le long de la grande falaise, collés à des pentes se déversant sur le vide ou à des corniches peu rassurantes, jusqu'à ce que nous ayons atteint un endroit où il nous faut faire de violents efforts pour nous permettre tout juste de nous élever sur une sorte de surplomb. Au dessus, l'angle de pente est moins rapide et quelques fissures ou quelques éclats de rochers nous assurent de bonnes prises. Un peu plus loin pourtant un second et, s'il est possible, plus mauvais surplomb nous apparaît. Après qu'il m'eût été donné de contempler les gracieuses attitudes de Zurfluh et de l'entendre tout haletant, alors qu'il se trouvait aux prises avec quelque difficulté désespérée, il commença à devenir évident pour moi que le second pic du Caucase ne devait pas être escaladé sans être attaché à la corde. N'était-ce pas, du reste, chose contraire à toutes les règles édictées pour servir de guide à la jeunesse et à l'innocence par les encyclopédies de Badminton et de All England[1] ? Cela ne serait-il même pas regardé comme une insulte pour notre pic ? Comme je suggérais délicatement ces craintes à Zurfluh, il me demanda si je voulais venir jusqu'à la corde ou si je voulais que la corde vienne à moi. Pour quelque raison cachée, un large rire illumina sa face alors qu'il me recommandait fortement la première manière de faire, tout en me faisant remarquer que la corniche sur laquelle j'étais juché n'était pas une place commode pour s'encorder. En dépit de ses avis je me décide sans la moindre hésitation pour la seconde alternative, et quand la corde est descendue c'est avec succès que je résous les difficultés de la mettre. Et maintenant, il faut que je rende compte d'un étrange phénomène : un moment plus tôt

1. Voir la note p. 198. — M. P.

j'aurais juré devant une cour plénière — et j'eusse été heureux de le faire, assuré qu'une cour plénière serait comme toutes les cours plénières, sur un terrain horizontal — j'aurais juré que la falaise en face était absolument perpendiculaire. Je ne fus pas plutôt attaché à la corde que la falaise se rabaissa jusqu'à ne pas excéder plus de quelques 66 grades d'inclinaison !

Nous pouvons maintenant contourner le coin rectangulaire du pic sur la face faisant le front du petit sommet, et nous apercevons au delà les falaises, balayées par les glaces, du Koshtantau. La coupure entre les deux sommets de notre pic se trouve déjà assez en dessous de nous — et nous voici même presque de niveau avec le sommet inférieur. J'avais toujours eu des doutes au sujet de cette partie de l'ascension ; c'est donc avec une vraie joie que j'aperçois une longue fente le long de laquelle nous pourrons presque certainement forcer notre route : cette fente accidentelle mise à part, je ne suis pas sûr que cette muraille puisse être ascensionnée. En appuyant d'un côté nos épaules et notre dos, nos genoux de l'autre, nous parvenons vite au dessus. Le pic inférieur s'abaisse rapidement, et l'apparition, au-dessus de sa crête, des neiges lointaines est saluée avec des cris de triomphe. Zurfluh plonge alors au fond d'un trou noir, derrière une pierre qui s'est fichée dans notre étroit passage, et c'est avec des contorsions et des efforts désespérés qu'il parvient à passer son corps à travers l'étroite ouverture. Il nous faut maintenant pendant un ou deux mètres quitter la fente et escalader une grande dalle sur le côté. Nous revenons encore à notre fissure, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous émergions sur l'arête. Sur l'arête, dis-je ? Non pas : sur le sommet lui-même. Tous les pics européens, l'Elbruz seul excepté, sont au dessous de nous; et de la

tour de notre observatoire, haute de 5.198 mètres, nous dominons le monde tout autour de nous. Je tourne à gauche, quelques pas m'amènent au point culminant, et je m'asseois sur sa crête déchiquetée. De grands nuages enveloppent maintenant le Shkara dans un manteau qui va toujours en s'épaississant, et la longue arête du Janga est ensevelie dans un mélange dense de vapeurs blanches et brillantes au dessus, mais noires et sombres au dessous de leurs bords inférieurs de plus en plus obscurs. Le Koshtantau se montre, son armure de neige toute blanche contre l'amoncellement noir des vagues orageuses. L'Elbruz seul est clair et sans tache, et son immensité le fait paraître si près que Zurfluh se met à rire en signe de dénégation quand je lui dis que tous les passages que nous avons faits depuis Mujal jusqu'au Bashil Su sont là, entre nous et lui. Il me soutient — et le croit encore — que l'Elbruz est situé à côté du Tiktengen[1], et je défie tous les cartographes du Saint Empire de Russie de le convaincre de son erreur. Une lumière jaune sur les neiges montrait bien il est vrai une distance considérable, mais la dimension colossale et la hauteur de l'énorme masse diminuaient tellement l'espace intermédiaire que je ne suis pas autrement surpris de sa méprise.

Comme je refusai de donner ma place sur le point le plus élevé, Zurfluh fut obligé de bâtir le cairn — ce qui était son plus grand désir, — sur un point un peu moins élevé. De par ses soins empressés, ce point grossit et grandit ; bientôt il apparaît dominant fièrement la tête de son rival, qui depuis les quelques derniers millénaires l'a surpassé d'un pied. Au bout de trois quarts d'heure de halte nous sommes invités par les

1. Le Tiktengen est situé à 13 kil. du Dych Tau et l'Elbruz est encore à 51 kil. au delà. — M. P.

souffles furieux de la tourmente à rompre volontiers notre repos et à 11 h. 30 mat. nous quittons le sommet. Nous descendons vivement les rochers de la grande fente et nous revenons à la face Sud sans beaucoup d'embarras. Là je me distingue en perdant la route et je me vois relégué au poste nominalement plus important de dernier de la cordée. Zurfluh reprend avec la plus brillante habileté la lignes des corniches et des fissures que nous avons ascensionnées et nous atteignons régulièrement l'arête horizontale. Encouragés par notre succès, nous marchons hardiment à grands pas sur son étroite crête au lieu d'adopter notre indigne procédé du matin. Peu après Zurfluh imite mon mauvais exemple et perd la bonne direction de descente. Nous voyons bien le rocher qui recouvre en sécurité notre sac, et les traces de nos pas sont là sur une petite plaque de neige, juste au dessus de la muraille ; mais nous ne pouvons plus découvrir la ligne par laquelle nous avons joint ces deux points. Finalement nous sommes forcés d'exécuter une descente sensationnelle, dans une petite fissure ou fente juste assez large pour y placer le bout des pieds et des mains. Sa terminaison inférieure s'ouvrait sur l'espace, et un long saut de côté était nécessaire pour atteindre une console de roc. Zurfluh, aidé par la corde, traverse la fissure ; il me dit alors qu'il pourra m'attraper et me tenir quand je sauterai en dehors. J'ai encore profondément gravé dans ma mémoire le souvenir d'avoir descendu la fissure, d'avoir avancé aussi bas et aussi loin que je le pouvais, d'avoir pu tout juste faire reposer la pointe de mon piolet sur une petite saillie, et là d'avoir porté tout mon poids dessus pour sauter à côté de Zurfluh. Un instant après il m'embrassait les genoux avec une dévotion si enthousiaste que je me parus être un saint prophète jeté des splendeurs de

la montagne dans les bras de quelque fidèle adorateur.

Le dernier mouvement terminait à peu près nos difficultés. Quelques minutes plus tard nous retrouvions notre sac et nous avions bientôt fait de bousculer son contenu. Notre porteur était encore assis sur le col, nous regardant, et Zurfluh, se remémorant les habitudes des guides suisses quand ils sont dans le pays d'en haut, m'assurait qu'il aurait certainement fini toutes les bribes de provisions restées au camp. Nous répondons néanmoins à ses cris par de bruyants jodels et aussi en brandissant triomphalement nos piolets. Notre lunch se termine sommairement par la consommation complète des provisions; nous rembourrons avec la corde le sac vide puis nous recommençons à descendre. Nous allons rapidement jusqu'à ce que nous ayons atteint le couloir. La glace y était tellement pourrie, et la plus grande partie en était si mal soudée aux rochers et à la couche de glace sous-jacente, le couloir tout entier devait être si certainement balayé par les chutes de pierres, que nous nous refusâmes à l'unanimité à suivre nos traces du matin. Mon impression est que, toutes objections à part, Zurfluh n'était pas précisément enchanté de descendre le remarquable escalier qu'il avait escaladé. Traversant le couloir, nous nous jetons vers le rocher et découvrons une cheminée à pic et verglassée que nous entreprenons de dégringoler. Après avoir regagné notre route du matin nous nous hâtons gaîment vers la ceinture des rochers rouges. Avoir en poche le sommet d'un pic vierge donne force et vitesse même au maladroit; pour moi, je traîne mes guêtres derrière Zurfluh aussi vite que je puis. Notre porteur en vient bientôt à la conclusion que l'intérêt du jeu n'y est plus : nous le voyons alors se lever et descendre les pentes avec circonspection. Un peu plus tard, pensant

que même un Monsieur ne peut pas perdre le bon chemin, Zurfluh est saisi du désir de montrer au Tartare comment l'on doit traverser des pentes faciles, et le voici lancé vers le col avec la vitesse, la facilité et la grâce d'un chasseur de chamois aguerri. Quand un homme est dépassé sans espoir par son compagnon, il éprouve toujours grand plaisir à voir ce même compagnon manquer la route de descente la plus facile. J'éprouvai ce grand plaisir en voyant Zurfluh prendre, après avoir atteint le col, la direction que nous avions suivie le matin. L'escalade que j'avais faite dans mon exploration préparatoire m'avait montré un couloir de neige commode dans lequel était possible une glissade debout extrêmement rapide. Après avoir atteint cette grande route, je file en bas jusqu'au petit glacier. Je le traverse en courant, je m'assieds confortablement sur mon chapeau et je glisse le long de ces grandes pentes jusqu'en bas, presque jusqu'à la tente, où Zurfluh est encore occupé à sortir la neige de ses poches.

Le porteur m'accueille avec de grands cris de « Allah il Allah! Minghi Tau, Allah! Allah![1] »

Nous découvrons bientôt que, loin de consommer toutes nos provisions, le porteur n'a même pas pris une croûte de pain. Nous le pressons, pendant que la soupe cuit, de prendre un lunch, ou plutôt un déjeuner, mais il refuse et semble n'être pas pressé de dîner. Il arrange le feu avec beaucoup d'habileté, faisant brûler le plus mauvais des bois d'une façon vraiment incroyable, et il ne se repose que pour me décerner de temps en temps sur le dos une claque d'approbation. Comme il est encore

1. Allusion probable à ce qu'il jugeait A. F. Mummery digne de faire la plus haute montagne du Caucase, l'Elbrouz, dont le nom local est Minghi Tau, (littéralement le blanc sommet). — M. P.

DYCH TAU AU COUCHANT

tôt, 4 h. soir, Zurfluh exprime un vif désir de lever le camp et de descendre ; mais les douceurs du Kosh n'enflamment pas mon enthousiasme et je refuse de bouger. C'est en effet un des grands plaisirs des voyages dans le Caucase, que les marches fatigantes dans les éboulis, sur les glaciers raboteux et les horribles moraines, et que les remontées trop fréquentes à l'hôtel y sont complètement inconnues. Un camp est pratiquement aussi confortable dans un endroit que dans un autre[1] ; par conséquent, aussitôt que l'on se sent enclin à s'asseoir et à paresser, le travail du jour se trouve fini et l'on renvoie au doux lointain du lendemain éboulis et moraines. C'est en vérité de rares délices que de s'asseoir à son aise de bonne heure dans l'après-midi et de contempler les grandes falaises dans lesquelles on a erré, avec l'esprit libre de toute pensée de précipitation, de moraines et d'obscurité.

Vers le soir les nuages amassés crevèrent en orage et en tonnerre, et les éboulis situés au dessous de nous, droit en bas vers le glacier, se poudrèrent de grêle et de neige. Comme la lune se levait, pourtant, le rideau se tira, et, luisant des brillantes blancheurs de la neige fraîchement tombée, les grandes arêtes nous regardaient à travers le golfe sombre du Glacier de Bezingi. Le soir, sans aucune brise, était relativement chaud, il était près de minuit quand le sommeil pacifique de Zurfluh fut troublé par un Monsieur frissonnant, en lutte avec son sac de nuit.

1. Pour son voyage au Caucase A. F. Mummery avait perfectionné le trop primitif sac de nuit et combiné une tente très ingénieuse qui se trouve décrite et représentée dans le livre de M. C. T. Dent, *Mountaineering*, p. 63-4. Elle pesait seulement 1600 grammes. Aucun bâton de tente n'était nécessaire, les piolets suffisant à tout ; sa longueur était de 1 m. 83, et sa largeur de 1 m. 20 ; sa hauteur celle d'un piolet. Un léger plancher imperméable venait ajouter seulement 450 grammes au poids total. — M. P.

Le lendemain matin nous descendions le glacier vers le Misses Kosh, nous paquetions ce qui nous appartenait, et nous nous en allions à Tubeneli[1]. Des provisions fraîches étaient arrivées de Naltcik et le vieux chef nous festoya avec des poulets et des gâteaux; mais ces douceurs n'arrivèrent pas à réconforter la mélancolie de Zurfluh, et il refusa nettement de faire autre chose que de retourner directement chez lui. Sur le Dych Tau l'excitation de l'escalade avait porté à leur maximum toute la vigueur et la force dont il était capable, mais maintenant qu'il n'était plus éperonné par la difficulté, il était complètement déprimé. Il semblait être tout-à-fait à bas, et paraissait n'être plus qu'un spectre diaphane et mélancolique de son ancienne forme. « Es gefällt mir nicht, » peut être d'une bonne philosophie, mais cet axiome tend sans aucun doute à une condition pré raphaélite des corps.

1. Descendant la vallée du Bezingi Chereck. Tubeneli est à 1.400 m. d'altitude. — M. P.

CHAPITRE XIII

QUELQUES COLS CAUCASIENS

Nous nous étions rétablis du mauvais effet des nuits froides dont il a été parlé au commencement du dernier chapitre et nous nous étions alors décidés à faire la traversée du bassin où nous étions à celui du Glacier du Dych Su pour voir s'il était possible de trouver en chemin une route commode et facile aboutissant au sommet du Shkara. A 4 h. 30 mat., nous quittons notre camp et nous remontons, comme en nous promenant, le Glacier de Bezingi, faisant de temps à autre des haltes pour examiner la face de la montagne. La série sans fin des glaciers suspendus à ses falaises semblait entraîner de ce côté tant de risque et de danger, que nous ne fûmes en aucune façon tentés de changer notre plan. Nous vîmes plus tard pourtant (en faisant l'ascension du Dych Tau), que de grands plateaux de glacier se trouvaient cachés par le raccourci dû à notre position, et que, en réalité, l'ascension pouvait être effectuée de ce côté, sans qu'on eût à s'aventurer sur aucune place balayée par les séracs. Mais nous ne pouvions pas avoir connaissance du fait alors que nous remontions le glacier et que nous contre-passions ses interminables terrasses et falaises de glace, en route vers le Bezingi Vsek[1].

1. *Vsek* est un terme du dialecte Ossette qui signifie *col*. Ce passage nommé par A. F. Mummery Bezingi Vsek est appelé Col de Dykhsu par

Zurfluh conseillait de prendre le long de l'arête du col jusqu'au sommet, route qui depuis a été prouvée faisable ; mais je fus impressionné par son énorme longueur, et je décidai finalement de suivre notre premier plan. En conséquence nous descendons le glacier qui se trouve à nos pieds, et une demi-heure plus tard nous atteignons une difficile chute de séracs. Nous pouvons voir en dessous de nous la tranchée profonde du Glacier de Dych Su, mais notre porteur Tartare manifeste une forte objection à la descente directe par les séracs. Zurfluh grimpe donc à une petite brèche, dans l'arête à notre droite, et, après un court examen, nous appelle pour le suivre. Nous trouvons sans grande difficulté une route pour descendre les rochers et à 4 h. soir nous atteignons une petite corniche de gazon à une centaine de mètres au dessus du grand Glacier de Dych Su. Le Tartare vide gaîment son sac et descend à travers les glaces jusqu'à Karaul[1], avec le devoir d'acheter et de cuire un mouton et de prendre tout le pain que les ressources de ce petit hameau comporteront. Zurfluh et moi, après avoir mis la soupe à bouillir, nous explorons des yeux quelle est la meilleure voie à suivre pour arriver au sommet de notre pic.

Le grand glacier, que nous avions descendu en venant du Bezingi Vsek[2], tombe dans le courant principal du Dych Su à angle presque droit. Entre ces deux glaciers se dressent les puissants contreforts de rocher qui forment le piédestal Nord-Est du Shkara. Un long couloir, sinon les rochers qui le bordaient, devait certainement nous

MM. Freshfield et Sella (*Exploration of the Caucasus*, II, p. 260) et Col du Shkara par l'*Alpine Journal*, XIV, p. 89, 91. Mummery fit à cette occasion le premier passage connu de ce col, le 12 juillet 1888. — M. P.

1. C'est le plus haut (1660 m.) village de la vallée de Balkar. — M. P.

2. C'est le Glacier de Bashchaauz, venu du Nord-Ouest, qui est un affluent rive gauche du grand Glacier du Dych Su venu, lui, du Sud-Ouest, du Nuam Kuam, c'est-à-dire de la grande chaine. — M. P.

SHIKARA

donner accès à une grande région glaciaire d'où nous considérions pouvoir atteindre les hautes arêtes de notre montagne. Dans leur ensemble nous regardions nos chances de succès comme assez bonnes, nous revînmes donc à notre camp dans le meilleur état d'esprit.

Le lendemain matin de bonne heure le feu est allumé, le thé fait, et notre frugal repas de pain noir dûment consommé. Nous laissons nos objets de campement soigneusement paquetés dans les sacs imperméables ; nous partons à grands pas puis nous escaladons les pentes dans la direction du plateau que nous avons marqué comme notre premier objectif.

Les falaises se montrent meilleures que nous ne croyions et nous prenons espoir à constater la facilité avec laquelle nous voyons s'abaisser au dessous de nous les crêtes environnantes. Arrivés au plateau, nous nous trouvons en dessous d'un énorme mur de roc garni de glace qui forme l'arête séparant le ressaut, sur lequel nous sommes, d'un vaste glacier qui s'écoule presque du sommet du Shkara dans le glacier que nous avions descendu le jour précédent. Tout en côtoyant notre ressaut, nous avançons gaiement jusqu'à un grand contrefort de rocher noir, projeté de l'arête, et qui l'interrompt partiellement. Ou il nous fallait tourner ce contrefort, procédé entraînant une descente considérable, ou bien il nous fallait escalader jusqu'à l'arête et la suivre. Comme nous croyons avoir déjà couvert dans notre marche une grande quantité de terrain, comme nous pensons être certainement déjà à une grande hauteur, nous concluons que nous devons être quelque part dans le voisinage du sommet. Agissant d'après cette supposition, complètement erronée comme nous nous en apercevrons plus tard, nous tournons vers la falaise et nous voici bientôt engagés dans un travail réel-

lement sérieux. Rochers verglassés, pentes pourries de pierres maintenues ensemble par un ciment de glace et de neige, se trouvent alternés par des dalles en forte pente qui mettent à l'épreuve à son plus haut degré l'habileté de mon guide chef. En approchant de l'arête nous atteignons une pente de glace, que nous avons beaucoup de peine à remonter et où nous perdons beaucoup de temps.

Une large corniche surplombait le glacier au Nord-Est de l'arête, et ce fut avec une crainte respectueuse que je me mis, soigneusement tenu par Zurfluh qui se trouvait assez bas sur l'autre pente, à avancer jusque sur la crête elle-même, dans le but d'obtenir quelques renseignements sur ce qui nous environnait et sur ce que devenait notre arête. Ma position était superbe; à travers un gros trou dans la corniche je pouvais voir en bas, à plus de 1.000 mètres, le vaste glacier lisse dont j'ai déjà parlé, pendant que de chaque côté les arêtes géantes s'étendaient loin de moi jusqu'à la région des arbres et des hauts pâturages. Très loin au Sud deux cônes de neige, un large cône avec un plus petit à gauche, ne pouvaient être autres que l'Ararat lui-même. Jamais peut-être je n'ai regardé à travers un air plus limpide, jamais il ne m'a été donné de distinguer si nettement chaque repli de terrain, chaque contrefort faisant plier et replier les blanches lignes d'écume qui marquaient les torrents allant se précipiter dans les vallées profondes au dessous de moi.

Mais Zurfluh, qui n'est pas très enclin à apprécier les plaisirs d'un beau paysage, et qui d'autre part ne voulait pas se rendre compte de l'extrême solidité de la corniche, congelée au point de rivaliser avec la tenacité du fer, Zurfluh me pressait d'examiner rapidement la route à suivre et de revenir de mon perchoir aérien. Suivre

l'arête était évidemment facile et si l'on eût désiré mettre à l'épreuve son étoile ainsi que la solidité de la corniche, cela n'eût pas entraîné une perte considérable de temps ; mais nous n'entendions pas assumer ce risque, et d'autre part tailler des marches dans la glace vive, le long de la face abrupte en dessous de la corniche, aurait entraîné le travail de jours entiers plutôt que d'heures entières. Il était certain que nous avions attaqué l'arête beaucoup trop tôt et nous ne pouvions échapper à une défaite que par le dangereux expédient d'user de la corniche comme grande route.

Les avis prudents prévalurent et nous nous déterminâmes à la retraite[1]. D'une corniche commode, formée d'un rocher projeté, nous voyons comme sur une carte diverses routes promettant de nous conduire jusqu'au sommet de notre pic ; mais la limpidité extraordinaire de l'atmosphère, l'absence de tout vent, et la chaleur intense, sont des signes infaillibles du mauvais temps imminent. Cette journée était bien à nous, mais le lendemain appartenait évidemment à la tempête et aux tourmentes de neige. Nous prenons notre goûter dans cet état de bonheur atténué qui résulte de l'ennui d'un échec d'un côté, et de l'autre du charme d'un paysage exquis et du confort de la chaleur d'un beau soleil.

Il nous fallut prendre beaucoup de soins pour regagner notre ressaut glaciaire. La chaleur du soleil avait ramolli les liens glacés qui maintenaient la pente croulante. La

1: La première ascension du Shkara (5.193 m.), que A. F. Mummery venait de manquer si malheureusement par un excès de prudence, fut faite deux mois après, le 7 septembre 1888, par M. Cockin, avec U. Almer et C. Roth, par le glacier qui remonte entre le grand promontoire du Shkara et l'arête Nord qui tombe sur le Bezingi Vsek (col de Dych Su), puis par une étroite arête de neige dure qui nécessita une longue taille de marches; il arriva au sommet seulement à 3 h. 42 soir. (Voyez *Alpine Journal*, XIV, p. 197 et XVI, p. 477.) — M. P.

AMIS DU VIEUX CHAMONIX

course des rochers, détachés de temps à autre au travers de la pente, était rapide et irrésistible ; nous étions obligés de descendre, la tête toujours par dessus l'épaule, pour voir quel petit tour la montagne cherchait à jouer à nos dépens.

Quant à la dernière pente, composée de la plus désagréable mixture de pierres folles, de glace et de neige, nous déclinons l'honneur d'avoir rien à faire avec elle, et, après beaucoup de travail et de recherches, nous découvrons une ligne de rocs à pic conduisant à un petit couloir. Une fois dans celui-ci nous nous hâtons au milieu d'un nuage de neige poudreuse, vers le champ de névé qui est le bienvenu. Nous revenons d'un bon pas vers le faîte des pentes rapides qui conduisent à notre bivouac ; Zurfluh prend la tête du grand couloir et propose hardiment de le descendre en glissade du haut en bas. Le couloir était courbe et une profonde rainure coupée par les eaux et les débris tombés traversait d'un côté à l'autre ; glisser dans ce couloir ouvert eût entraîné par conséquent une chute soudaine dans le canal profondément érodé. Zurfluh, pour obvier à cette difficulté, me proposa de glisser dans la rainure elle-même. L'exagération de la grande courbe du couloir et maintes sinuosités variées réduisaient matériellement l'angle de pente et compensaient en quelque sorte le caractère de son plancher de glace.

Zurfluh s'élance dans le canal et disparaît au premier coin ; il émerge de nouveau à la vue, une centaine de mètres plus bas, et se perd encore dans une autre courbe. Il paraît si à son aise que je me confie à ladite rainure. Je contourne les coins à une furieuse allure, et plus d'une fois je perds pied par suite du choc d'une pierre congelée dans le plancher du couloir. Heureusement, aux petits

tournants, il était d'ordinaire possible d'amortir la rapidité de son vol et de reprendre l'attitude habituelle des montagnards qui se respectent. La plongée finale sur la surface de la neige fut simplement délicieuse et je rejoignis Zurfluh avec le sentiment que cette journée sans succès n'était pourtant pas sans compensation ; il est hors de doute que la compagnie d'un hardi chasseur de chamois et que l'intérêt des méthodes et des trucs appropriés à ce sport, étaient pour quelque chose dans mes sentiments de satisfaction.

En atteignant notre campement nous trouvons que le Tartare n'est pas encore de retour, et Zurfluh, déprimé par le vide du garde-manger, tombe victime d'une profonde mélancolie. Le Tartare, affirmait-il avec insistance, était tombé dans une crevasse et il était probablement dans ce moment même en train de mourir gelé entre deux murailles de glace. En vain lui faisais-je remarquer que le Tartare avait l'habitude de chasser les « grandes cornes » sur le glacier et qu'il savait, nous l'avions vu à l'œuvre, voir une crevasse cachée avec une facilité que le meilleur alpiniste pouvait lui envier. Malgré cela le décès du Tartare, et comme conséquence l'absence de dîner, restaient dans l'esprit de Zurfluh l'idée dominante et l'ennui et le souci se peignaient sur les rides profondes de sa figure. Pourtant, juste comme la nuit venait, il découvrit sur le glacier un point mouvant ; et à nos cris répondit une voix qui ne semblait en aucun cas devoir appartenir à un mort. A 9 h. soir environ le Tartare arrive, chargé de nombreux morceaux d'agneau, de quelque extraordinaire gâteau de seigle, et d'un grand fagot de bois. Nous attachons une lanterne au toit de la tente, et nous faisons un somptueux repas avec une viande bouillie froide et la plus inacceptable des galettes.

Le jour vint avec tous les symptômes d'un orage imminent. De longues traînées de nuages se formaient au dessus des arêtes, balayées et entrechoquées sous le souffle capricieux des vents hurlant là-bas dans les gorges des glaciers. Le Tartare nous dit alors en branlant la tête « Karaul? »; comme nous restions là refusant de descendre, il se drapa dans sa burka et nous donna à entendre que le vent et la neige seraient notre lot sur le Bezingi Vsek.

Après avoir ascensionné les rochers rapides par lesquels nous avions auparavant tourné la chute de séracs, nous commençons une courte, mais très rapide descente sur la partie supérieure du glacier. La glace elle-même était coupée des rochers par une rimaye commençante et pourvue d'un excellent pont. Le Tartare laissa tomber son bâton ferré dans un des trous de ce pont. Zurfluh et moi considérions son arme comme perdue sans espoir quand le Tartare insista pour être attaché à bout de corde et être descendu dans la crevasse. Nous fîmes sauter des bords la neige glacée, pensant que les noires profondeurs seraient plus éloquentes que notre parole. Pas le moins du monde, il semble même plutôt se réjouir de cette obscurité terrible : nous le descendons alors jusqu'à ce qu'il disparaisse de la vue. Au bout d'une sixaine de mètres, un cri de joie nous fait penser que sa recherche est couronnée de succès, et nous hissons et amenons à nous le Tartare, ses cheveux et sa barbe noirs tout poudrés de neige et de glace. Il était des plus satisfaits d'avoir recouvré son bâton ferré et me donna dans le dos plusieurs coups résonnants, ce qui était une marque d'affection et de bon vouloir. Sa satisfaction prit même une forme plus agréable pour moi, car il insista pour prendre mon sac en plus du sien.

Au lieu de revenir par le col que nous avions passé

deux jours auparavant, nous attaquons un petit glacier remontant à une ouverture située à quelques centaines de mètres plus loin du Shkara et peut-être à 150 mètres plus haut que notre col[1]. Son accès est beaucoup plus facile pour un Tartare chargé et sa descente sur le côté de Bezingi est admirablement disposée pour une glissade.

Comme nous atteignons la crête, une furieuse rafale de vent vient nous ensevelir dans un nuage de neige glacée et d'aiguilles de glace, arrachées des pentes situées derrière nous. Nous fuyons devant son choc irrésistible, et, glissant, courant, culbutant, nous sommes jetés sur le glacier en dessous de nous. Arrivés sur la moraine, qui court comme un sentier le long de sa rive, le porteur se décharge de son bois et le fagot est soigneusement caché sous une grande pierre. L'orage, pendant ce temps, avait enveloppé toutes les arêtes dans une masse de nuages sales et d'un vilain aspect. Des grondements de mauvais présage et des coups de tonnerre longuement répercutés partaient d'une obscurité impénétrable, annonciateurs de l'arrivée prochaine de la pluie. Nous nous hâtons le long de la moraine, quand je dis nous, il s'agit de Zurfluh et de moi ; car nous apercevons toujours notre Tartare assis sur un rocher, semblant nous attendre, tant il peut facilement dépasser les représentants des Alpes ! c'est hors d'haleine que nous faisons la courte montée qui précède l'oasis de gazon où est dressé notre camp, et à ce moment même une trombe d'eau se jette sur nous.

Dans les Alpes il n'y a pas grand inconvénient à être mouillé mais il n'en va pas de même dans le Caucase pendant un mauvais temps établi. Le seul moyen de faire sécher ses habits est, en effet, de les suspendre aux cordes

1. Se reporter à l'illustration de la page 256. — M. P.

de la tente, ou de les étaler sur des rochers chauffés par le soleil, méthodes également inapplicables durant la pluie.

Aussi nous congratulons-nous vivement de notre retour très opportun. Nous procédons alors à vérifier le dépôt des provisions. Il est évident qu'un voyage à nos approvisionnements de Tubeneli en quête de biscuits, chocolat, thé et soupes, devient nécessaire. Le Tartare, toujours de bonne humeur, nous dit qu'il est prêt à partir, et nous le voyons disparaître aussitôt au milieu du déluge. Pendant ce temps, le berger du pâturage opposé, dans le but désirable de nous fournir de côtelettes d'agneau, affilait son poignard sur une pierre à repasser que le soigneux Zurfluh avait apportée de Suisse. La malheureuse victime, banquet désigné, était encore en train de brouter le gazon luxuriant, sans plus s'inquiéter de la pluie torrentielle et de la sentence qui la menaçait à courte échéance.

Pendant l'après-midi, un sérieux défaut dans notre tente Whymper se révéla. A chaque bout, dans ce genre de tente, il se trouve un petit trou dans le toit, à travers lequel passe le piquet supportant la toile. Bien que ces trous fussent très petits, la pluie tombait en tels torrents, qu'il en passait assez à travers les joints pour former deux mares sur notre plancher imperméable. Pour drainer ces mares, il fallut faire des trous dans ce qui nous servait de plancher, mais alors dans l'étroit espace disponible, nous avions l'inconvénient d'avoir deux régions humides inhabitables. Zurfluh, dans un moment d'inspiration, sauta dehors, au milieu du déluge, et plaça un brodequin sur chacun des deux bâtons. Cette ingénieuse combinaison nous redonna un confort relatif.

Tard dans la matinée du lendemain, nous voyons notre porteur réapparaître. Un arrangement complexe de sacs — l'un devant, l'autre derrière — un énorme fagot de bois jeté un peu partout, et une burka habilement drapée autour de ses épaules et de son paquetage, lui donnaient la tournure d'un énorme parapluie, faisant tranquillement sa petite promenade, dans les conditions atmosphériques où les parapluies ont l'habitude de la faire.

Un peu avant la nuit un furieux vent de Sud-Ouest chassa les nuages du fond de la vallée, puis les grands pics émergèrent, resplendissant d'une neige très blanche. Le vent tourna au Nord durant la nuit, et de terribles rafales mirent à l'épreuve la solidité de notre tente. Plus d'une fois nous fûmes obligés d'avoir recours à des moyens énergiques pour la sauver d'une ruine totale. Heureusement, nuages et nuées furent mis en complète déroute, et au jour nous pûmes voir les derniers soldats de leur armée battue se précipiter pêle-mêle à travers le Col de Zanner.

Quand je songe à mettre mes bottes de montagne, je m'aperçois que l'un de ces objets de première nécessité a complètement disparu. Dans sa grande sagesse, Zurfluh avait utilisé mes bottes pour l'ornementation des bâtons de tente, et, durant la nuit, un coup de vent plus violent que les autres en avait jeté une au loin. Une recherche subséquente me la fait découvrir submergée dans une flaque de boue !

Le berger du pâturage opposé nous avait promis de traverser et de nous servir de second porteur; pendant que nous l'attendons nous avons donc tout loisir de laver mon brodequin, puis de le débarrasser autant que possible de l'humidité intérieure ; nous utilisons aussi le marteau et la bigorne de Zurfluh pour remettre des clous à nos

souliers là où il en manque. Nous passons alors en revue nos restes variés d'agneau bouilli, choisissant ceux qui ont l'apparence la moins mauvaise et la moins endommagée. Les sacs sont enfin prêts, mais le berger tarde encore. Finalement, à 6 h. mat., comme il n'y a aucun signe précurseur de son arrivée, nous redistribuons les bagages et partons sans lui.

Notre interprète, presque enfoui sous une gigantesque burka, lutte bravement pendant toute l'ascension du millier de mètres d'éboulis qui nous conduit au Col de Zanner. Mais, arrivé là, comme l'on commence à sentir dans toute leur force les rafales, ses allusions au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob deviennent de plus en plus fréquentes; finalement, il se jette sur un monceau de pierres et nous exprime l'intention de rendre l'âme. Notre caravane, groupée et accroupie en des attitudes pittoresques, examine avec intérêt ce qu'il va advenir de lui. Graduellement nous reprenons haleine et nous nous apercevons bientôt de la folie de notre genre d'action, ou mieux d'inaction, bien faite pour nous glacer ; nous députons donc le Tartare, toujours prêt à ajouter quelque chose à son travail quotidien, pour remettre l'interprète sur son chemin, suffisamment loin pour qu'il soit en dehors de tout risque et de tout danger. Zurfluh et moi gagnons alors le col sans nous arrêter. Avant longtemps nous sommes rejoints par le Tartare, qui nous rapporte que l'interprète s'est trouvé immédiatement mieux dès que ses pieds ont été tournés vers la vallée.

A 10 h. mat. nous atteignons notre col[1] ; bien que le

1. Le Col de Zanner est formé de deux passages, la passe supérieure de 3.952 m. d'altitude et l'inférieure de 3.920 m. Celle-ci, située à 1.500, m. au Sud-Ouest de l'autre, est le passage le plus facile, connu de tous temps par les indigènes. Le col supérieur, celui dont il est question ici, a été passé pour la première fois par MM. D. W. Freshfield et M. de Déchy,

vent ait emporté des pentes Nord jusqu'au moindre vestige de vapeurs et de brouillards, la Suanétie tout entière est une mer de nuages, hors de laquelle les grands pics surgissent au soleil. Le vent est terriblement froid, aussi plongeons-nous tout de suite au dessous de nous dans les vapeurs humides en perpétuel mouvement. Mais le Monsieur fatigué s'aperçoit bientôt que l'on remonte une pente au lieu de la descendre. Zurfluh finit par m'avouer le fait après que j'ai fait entendre des protestations diverses et toujours croissantes. Je veux bien admettre que, dans ce pays de bosses et de trous, où toutes choses vont par les contraires, la meilleure voie possible pour descendre est encore de remonter; mais mes muscles protestent contre cette doctrine ; aussi revenons-nous sur nos traces pendant quelques instants. Des investigations ultérieures nous montrent que, en nous dirigeant au Nord-Est, parallèlement à l'arête principale, on peut exécuter une descente assez douce. Comme nous nous dirigeons à grands pas à travers les nuages, l'angle de pente s'accroît toujours, et des crevasses, puis de gigantesques clochetons de glace commencent à apparaître dans le brouillard. Zurfluh, oublieux de cet air d'ennui qui est le propre du guide suisse en pays étranger, commence à se réjouir de la lutte future. Une chute de séracs inconnue, surgie au milieu d'un impénétrable nuage, est en vérité bien suffisante pour relever dans tout montagnard l'instinct sportif.

A un endroit, nous sommes presque arrêtés. Le sérac sur lequel nous nous tenons surplombe une falaise rocheuse dont le bas se perd dans le brouillard. La descente directe est impossible, mais le côté du sérac donne

avec F. et M. Devouassoud et J. Désailloud, le 7 août 1887 (Voy. *Alpine Journal*, XIII, p. 364-65, et XIV, p. 1-9.) — M. P.

évidemment accès à la pente de rocher qui se trouve à notre droite. Zurfluh nous affirme qu'il a senti dans le sérac un mouvement précurseur et que le plus léger choc, tel que la taille des marches, enverrait inévitablement toute la construction en une avalanche de tonnerre dans les profondeurs garnies de brouillards. Zurfluh et le Tartare reviennent donc sur le terrain solide, pendant que, attaché à l'un des bouts de la corde, j'entreprends d'escalader, à l'aide de quelques marches, un sérac plus petit et mieux ancré sur la pente. Les guides suivent et nous descendons les rochers jusqu'au glacier, pressés vivement par l'idée que le sérac pourrait bien se mettre dans la tête de nous rouler dessus.

Le brouillard, qui s'était éclairci, commençait maintenant à se déchirer par masses détachées, et l'on pouvait voir de temps à autre les arêtes et les profondes vallées de la Suanétie. A mesure que nous avancions, les grandes murailles du glacier commençaient à se refermer sur nous, laissant juste une étroite gorge, à travers laquelle la chute de glace plongeait jusqu'au monde des gazons, des fleurs et des forêts.

Grâce à la description de ce col, due à M. Freshfield, nous savons maintenant où nous sommes ; mis en gaîté par le temps qui s'améliore rapidement, nous traversons sur les rochers situés à gauche de la chute de séracs, et nous tournons ainsi l'obstacle. Après avoir atteint le glacier inférieur, nous marchons pleins d'entrain, et, à environ 4 h. 30 soir, nous sortons de la glace pour trouver la végétation luxuriante des pentes méridionales.

Notre Tartare, qui n'avait plus les difficultés de la montagne pour occuper son esprit, nous donna son opinion sur la race Suanétienne. Il avait dans la voix un véritable acharnement quand il nous décrivait la joie

sauvage d'un corps-à-corps; bien que, à tout prendre, il eût clairement l'opinion qu'il y avait une joie plus durable et plus artistique à affûter habilement son adversaire, et à lui tirer un coup de feu de derrière quelque pierre commode. La conversation était illustrée par une telle richesse de gestes et de mimique, qu'il suppléait ainsi à notre presque totale ignorance de la langue. Je dois avouer que j'étais quelque peu troublé et que je me demandais s'il était prudent d'emmener un homme d'un esprit aussi furieusement guerrier dans des villages remplis de ses ennemis héréditaires.

Nous faisons route à travers les bois épais des pentes de la vallée, et de temps en temps, dans nos efforts pour éviter ces inextricables sous-bois, nous sommes presque forcés de suivre le torrent bouillonnant. Peu à peu la vallée s'ouvre, et vers le soir nous dirigeons nos pas vers de riches pâturages, ombrés de nobles massifs de hêtres et de sapins.

Arrivés aux premières maisons, mes craintes au sujet de la conduite du Tartare s'évanouirent; sa demande sur la direction de la résidence du Starshina [du chef] fut, sinon conciliatrice dans le ton, du moins élaguée de toute expression indicatrice de ses véritables sentiments. Il faisait tout à fait nuit quand nous eûmes atteint la maison de ce digne homme à Mujal[1]. Nous frappons à sa porte, et, après quelques minutes, mouvementées par les féroces aboiements de divers chiens, il apparaît et nous fait un accueil cérémonieux. Paré de ses plus beaux habits, orné de cette chaîne absurde portée par les huissiers français comme par les maires anglais, il nous montre le chemin de la maison des hôtes.

1. Mujal est le plus haut village de la vallée de Mulakh, affluent rive droite de la Suanétie; il est à 1600 m. environ d'altitude.

La nuit, noire comme de l'encre, était éclairée par huit torches éblouissantes faites d'éclats de sapin. Dans la longue procession figurait un samovar fumant, et nous remarquions avec satisfaction un large panier, dans lequel les yeux de la foi et ceux de la faim découvraient beaucoup de bonnes et nourrissantes choses. Pendant que nous avancions, quelques jeunes gens aux pieds légers furent détachés de la caravane dans la nuit noire. Ces jeunes gens, nous le découvrîmes plus tard, avaient été dépêchés en quête de pain russe, de beurre frais, et de lait, friandises que les indigènes savaient devoir être appréciées par les habitants de l'Ouest aux brodequins ferrés. A la fin de cette promenade un peu allongée nous atteignons la maison des hôtes et nous voyons que l'un des jeunes gens aux pieds légers nous y a précédés et y a déjà allumé un feu flambloyant. Les flammes dansantes de ce feu bienvenu tombent sur les faces étranges et les curieux vêtements de nos hôtes, pendant que des ombres noires et étranges règnent dans les recoins éloignés et jettent un agréable voile derrière lequel les naturels plus jeunes ou plus timides vaquent aux soins du ménage.

Du thé, des gâteaux azymes et des œufs nous sont immédiatement servis, puis, à l'arrivée de divers jeunes gens hors d'haleine, du lait frais, du beurre et du pain sans levain. Durant le repas, nous apprenons que les femmes de la famille du Starshina sont en train de préparer un banquet d'une magnificence plus compliquée. Sachant par expérience que ce banquet sera probablement prêt aux environs de une heure du matin, nous demandons au Starshina de nous excuser, alléguant la fatigue et le besoin de sommeil. Un des jeunes gens aux pieds légers se précipite dans la nuit et arrive, je pense, à arrêter les

apprêts culinaires pour permettre aux femmes de se livrer à leur premier sommeil. Divers préparatifs sont faits pour nous assurer tout le confort; la foule des visiteurs est rejetée dehors sans cérémonie ; les mystères des verrous et des barres de fermeture nous sont expliqués ; des adieux corrects nous sont faits et nous sommes alors laissés à notre repos bien gagné.

Le soleil luit déjà à travers les volets quand des coups timides sont frappés à la fenêtre et nous font lever. Nous sortons de nos couvertures et nous ouvrons la porte : un déjeuner nous attend dans la véranda. La maison des hôtes est magnifiquement située, assez loin du village et dans un endroit ouvert, un vrai parc. De splendides arbres et des eaux murmurantes nous environnent pendant qu'au delà se dresse la grande pyramide blanche du Tetnuld. De l'autre côté la crête rocheuse de l'Ush-ba se montre juste au dessus des arêtes inférieures. Les rais de soleil, se trémoussant à travers les feuilles, suggèrent une ravissante sensation de fraîcheur et de *home*, sensation qui est encore accentuée plus tard par un délicieux plongeon dans le ruisseau voisin. Je reviens et je rattrape alors Zurfluh dans les attentions qu'il prodigue aux bonnes choses que nous a fournies notre hôte.

Nos quartiers sont tellement tentants que, après le déjeuner, nous dépêchons le Tartare pour acheter du poulet, du pain, des œufs, des pommes de terre et autres ressources luxueuses que peut fournir Mujal. Pendant ce temps, un indigène qui connaît quelques mots de français se présente et vient nous chanter les merveilles de l'Ush-ba et les richesses de la vallée d'Ingur. Mais comme notre plan est de passer à Chegem, nous députons notre ami pour engager deux porteurs qui puissent nous amener au

campement habituel d'où l'on franchit le Col de Twiber[1].

Deux ans plus tard je vins me promener, à pied et à cheval, le long de la crête de la basse arête qui sépare le district de Mujal de la vallée principale d'Ingur. Comme délicieux paysages cette arête n'a pas d'égale. Des pelouses de gazon ombragées d'arbres magnifiques et arrosées de ravissants ruisseaux viennent offrir le terrain rêvé pour un campement. Loin vers le Nord se dresse la grande chaîne dominée par le plus majestueux des pics de la région, l'Ush-ba aux deux têtes[2]; pendant que, au Sud, s'étendent les vallées couvertes de forêts et les villages fortifiés où les naturels regardent encore l'étranger avec suspicion. A Scena on peut encore voir le foulage du blé par les bœufs et le vannage grossier fait en jetant en l'air le grain avec des pelles de bois creusées dans un seul morceau de sapin. On peut encore y voir les femmes broyant le blé dans les grouards primitifs[3]. Et ainsi toutes les idées du village reportent votre pensée aux plus anciens pionniers de la civilisation. Si ravissante est cette région aux denses forêts primévales, aux vallées où les torrents creusent leur lit à travers les troncs de sapins colossaux, aux petites oasis de gazons, aux rives enfouies sous les buissons de framboisiers chargés de fruits délicieux, que le montagnard y

1. A.-F. Mummery était, on le voit, dans l'intention de traverser le Col de Twiber, passage connu et facile qui, par une branche Nord-Est du Glacier de Twiber, et par le Glacier de Kulak, affluent du Chegem, met en communication Mujal et Chegem (voy. la *Suanétie Libre*, par M. de Déchy). En route il changea d'avis comme on le verra plus loin. — M. P.

2. L'Ush-ba a 4 697 m. d'altitude. — M. P.

3. Ces vieux grouards étaient encore en service en France vers le milieu du XIXe siècle; on en trouve encore des spécimens : il en existe un notamment à la mairie de Crémieu (Isère). On moulait ainsi le blé et on le moulait grossièrement, ce qui produisait un grain de farine non réduit en poussière, mais débarrassé du son : c'était alors le gruau qu'on utilisait pour la soupe, évitant ainsi les droits de mouture. Le mot de gruau a été ensuite dérivé de son sens primitif pour celui qu'il possède maintenant, de fine fleur de farine. — M. P.

VALLÉE DE MUJAL

est exposé à perdre de vue le sentier du devoir et à s'abandonner paresseusement sur le gazon à regarder les petites taches de soleil dansant dans le feuillage.

Mais voilà que mon enthousiasme m'éloigne du récit que je faisais. Tôt dans l'après-midi nous disons adieu à notre hôte, et nous remontons une vallée latérale, tout en nous promenant à travers des pentes bien boisées. A 4 h. soir environ, nous atteignons une clairière de gazon entourée de beaux arbres et coupée de ruisselets jaseurs. C'est un idéal terrain de campement, et Zurfluh et moi avons la même idée : notre travail d'aujourd'hui est terminé. De grandes fougères nous serviront d'excellent matelas et des arbres tombés vont nous faire un feu magnifique. Mais les porteurs Suanétiens protestent. La vraie place pour camper, disent-ils, se trouve une heure plus haut. Je suis le sentier pendant quelques mètres et j'arrive dans un grand alpage ouvert. Le long des pentes rapides de la gorge on voit le sentier serpenter au dessus de nous à travers une région gazonnée, dont aucun arbuste, aucun arbre ne vient interrompre la ligne. Auprès de cela les délices du camp inférieur étaient irrésistibles ; je retourne donc à notre clairière abritée. Les Suanétiens protestent encore; évidemment ils pensent que puisqu'ils ne sont pas allés jusqu'au gîte ordinaire une part correspondante de leur paye leur sera déduite. Dès qu'ils ont appris que ce n'est pas le cas, ils tirent leurs longs couteaux et coupent les fougères pour nous en faire un lit. Ils allument alors un énorme feu et ramassent une telle provision de bûches et de branchages qu'elle eût suffi tout l'hiver à un Suisse économe.

Ensuite ils préparent le poulet ; ils coupent longitudinalement le sternum et, ouvrant la bête de manière à l'aplatir complètement, ils l'empalent sur une longue

broche de bois pour le mettre à cuire. Comme nos provisions sont abondantes nous invitons à dîner les Suanétiens. Accroupis autour du feu nous passons là un bon moment à examiner curieusement en vrais Caucasiens les armes de chacun. A leur départ, la physionomie des Suanétiens s'illumina devant un « schönes Trinkgeld » « un bon pourboire », et après un dernier cri d'adieu nous les vîmes disparaître silencieusement dans la forêt.

Zurfluh et le Tartare, se trouvant d'accord que le poulet est une nourriture vaine et frivole à mettre dans les sacs, veulent en conséquence consommer la fin de la provision. Le reste de ces volatiles est donc préparé et pareillement mis à la broche. Pendant ce temps le feu est devenu une vaste fournaise, mieux faite pour les exercices bibliques et pédestres de Shadrach, Meshach et Abednego que pour rôtir un diminutif de poulet. Une charge furieuse à coups de piolets nous suffit à éteindre les racines de bois mort et autres combustibles que le feu est en train de gagner, et à le réduire de telle sorte que la forêt elle-même ne soit plus en danger. Nous dressons la tente et nous nous sentons alors prêts pour notre dîner supplémentaire.

Quand nous nous replions pour aller dormir, nous trouvons nos quartiers tellement luxueux qu'il nous vient presque à l'esprit de livrer assaut le lendemain à un petit pic rocheux situé à la tête de la vallée, pour avoir l'excuse de passer une seconde nuit dans la plus exquise des clairières. Mais le sommeil nous prit avant que ces idées ne se fussent cristallisées en une résolution solide, et le lendemain matin nous étions trop endormis pour faire autre chose que de suivre notre plan original.

Nous partons avant l'arrivée du jour, et laissant derrière nous la forêt, nous marchons à grands pas sur les

gazons le long de la rive droite du torrent de Twiber[1]. Nous contrepassons le gîte ordinaire en nous félicitant beaucoup ; il est en effet difficile d'imaginer un campement moins plaisant, et il nous paraît plus que douteux que l'on puisse y trouver de l'eau, cette première nécessité de la vie de camp. A partir de là le sentier cesse ou du moins nous le perdons, nous avons alors à escalader une rapide pente de gazon, et, en désespoir de cause, nous dégringolons vers le glacier. Pour rompre la monotonie de notre marche sur la glace nous faisons nos plus grands efforts pour effrayer deux chamois qui suivent nos mouvements ; mais ils se refusent à se laisser effaroucher par nos cris et nos gestes. Ils rôdaient encore dans les pentes quand nous les perdîmes de vue dans le lointain. En atteignant le glacier supérieur nous trouvons la neige accumulée en hautes inflexions. Les sillons creusés entre deux vagues avaient au moins 35 à 40 centimètres de profondeur ; la marche en travers y était tellement fatigante que nous prîmes le parti de quitter le grand glacier et de nous diriger sur une ouverture bien visible à notre gauche[2]. Il est juste de dire que les Suanétiens nous avaient expressément mis en garde contre pareil procédé ; mais il est bien possible que ce soit en partie cet avis qui ait influencé notre décision ; n'y a-t-il pas toujours plaisir à aller à l'encontre de l'expérience du sage.

Après une longue ascension à travers des éboulis, nous atteignons une pente de neige qui nous conduit au col[3].

1. Le 19 juillet 1888 : A.-F. Mummery fit ce jour là le premier passage d'un col secondaire de 3650 m. environ d altitude ainsi que du Col de Leksur (3800 m.?). Voy. *Exploration of the Caucasus*, II, p. 248, et *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1889, p. 354. — M. P.

2. Abandonnant ainsi à angle droit la route du Col de Twiber. — M. P.

3. Entre le Glacier de Twiber et le Glacier de Leksur, probablement à l'Ouest-Sud-Ouest du Bashil Tau et à l'Est-Nord-Est du Tot. — M. P.

AMIS DU VIEUX CHAMONIX

En face se trouve un bassin glaciaire, fermé au Nord par un petit mur de rochers déchiquetés. Ce mur évidemment va en contournant plus à l'est, et ferme le haut du glacier. Zurfluh et le Tartare tournent à gauche, ne doutant pas que notre route doive se trouver dans cette direction. Pendant un moment, je ne parviens pas tout à fait à comprendre où nous sommes ; une halte est donc décrétée. Un examen de quelques minutes me convainc que le puissant sommet qui bloque la largeur entière de la gorge, en bas de laquelle le glacier situé devant nous se fraye son chemin, ne peut être autre que l'Ush-ba lui-même, et que le glacier doit être le Glacier de Leksur. Il était donc évident que notre chemin se trouvait à droite, et que nous devions forcer notre route à travers l'arête en face, si nous voulions souper cette nuit avec les bergers du Bashil Su.

Pour éviter de perdre de la hauteur, nous suivons en courbe les pentes à notre droite, et une simple descente nous amène au glacier libre. Nous commençons alors à ascensionner une muraille rapide de neige glacée, qui nous porte sur le réservoir supérieur du Leksur. Bien qu'extrêmement étroit, il se trouve considérablement long, et nous n'atteignons pas l'arête[1] avant 11 h. mat.

Un vent violent nous chasse de la crête même de l'arête, et nous faisons halte sur quelques rocs, à 1 mètre environ en dessous du col, sur le côté de Chegem. Après une demi-heure de repos, nous dégringolons les rochers aussi longtemps qu'ils sont praticables, et nous prenons alors une facile pente de glace, couverte sur une épaisseur de 15 centimètres d'un peu de neige assez adhérente. Le Tartare suit sans aucune difficulté Zurfluh, les pas dans ses marches, mais, malheureusement, il s'impatiente de

1. Au Col de Leksur lui-même. — M. P.

GLACIER DE LEESUR

GLACIER DE LEESUR

notre avance aussi lente, et, sans nous dire ce qu'il va faire, il saute hardiment sur la pente. Le résultat peut être imaginé. En un instant il est sur le dos, glissant comme un serpent sur une masse de neige bruissante, et laissant derrière lui un sillon de glace luisante. Immédiatement en avant bayait l'ouverture de la rimaye et le « Herr Gott ! er ist verloren » « Mon Dieu ! il est perdu » de Zurfluh semble inéluctablement vrai. Par un bonheur extraordinaire, il est envoyé en une culbute par-dessus la crevasse et va s'arrêter dans la neige molle au dessous. Nous le vîmes alors, à notre grande satisfaction, se relever et commencer à secouer de ses vêtements la neige en poussière, ce à quoi nous conclûmes avec raison qu'il n'était pas plus effrayé que blessé. Il s'assit ensuite tout content sur la neige et se reposa tranquillement pendant que nous taillions laborieusement nos marches pour le rejoindre. Une fois sur le névé, Zurfluh sortit la corde et le Tartare fut placé sous sa protection efficace.

Nous traversons le bassin lisse du glacier, et nous nous trouvons au dessus d'une grande chute de séracs. Comme la Passe de Bashil fréquentée par les indigènes conduit dans le même bassin, il est certain qu'une route facile passe sur l'une ou l'autre rive du glacier. Malheureusement nous décidons d'essayer la rive gauche. Nous abordons sans difficulté les rochers, et suivons une corniche sur une courte distance. Le passage suivant était moins simple. Sur environ 20 mètres, la falaise était complètement à pic ; mais il semblait que, cet obstacle une fois surmonté, nous pourrions forcer notre route en bas, et regagner le glacier en dessous de la chute de séracs.

Après nous être consultés, nous décidons de faire face

à la difficulté. Nous pensions bien que nous aurions pu gagner du temps en revenant sur nos traces, en traversant le glacier et en descendant la rive droite, où le sentier des indigènes devait se trouver. Mais tous deux, Zurfluh et moi, nous nous sentions le besoin d'une bonne petite escalade. Les sacs, les habits et les piolets sont laissés de côté, et nous nous apprêtons à exécuter un travail rarement fait depuis les Aiguilles de Chamonix. Les rochers avaient été polis par l'action du glacier, mais avaient été depuis travaillés par le temps le long d'une faille perpendiculaire. Malheureusement plus bas cette action avait été trop violente : au faîte de la faille les rochers se trouvaient extraordinairement délités, alors que plus bas ils étaient partis en masse. Après une tentative pour forcer la descente par cette route, nous décidons que ce serait trop périlleux. D'un autre côté, les rocs verglassés situés sur notre droite étaient certainement impraticables. Entre ces deux directions infranchissables, il y avait un roc à pic. Quelques-unes des ruptures et des fissures produites par l'action du froid et du soleil dans la faille s'étaient étendues jusque-là ; avec cette aide il semblait tout au plus possible de descendre. J'arrive à gagner 18 mètres plus bas, mais immédiatement en dessous de ce point, le roc est coupé, et il devient nécessaire de traverser vers la cheminée ou faille. Cette traversée fut particulièrement sensationnelle et dut être exécutée à l'aide de saillies arrondies par l'action du glacier. Bien qu'elles pussent suffire à maintenir mon équilibre, elles ne pouvaient m'être d'aucun secours dans un cas critique ; le plus léger faux pas, le moindre faux calcul dans l'adhérence des doigts contre le roc lisse m'auraient envoyé faire le balancier au bout de la corde. Ce qui eût été extrêmement malheu-

reux, car je serais allé nécessairement me balancer de l'autre côté du coin, suspendu à 2 ou 3 mètres de la falaise. La force de deux hommes est peut-être bien suffisante pour en retirer un troisième d'une hauteur de 18 mètres, mais je préférerais ne pas servir à la détermination expérimentale de ce problème. En prenant les plus grands soins, j'arrive à atteindre sain et sauf la faille, et je puis tout juste me faufiler dans une fissure qui me met enfin en toute sécurité.

J'attache alors le bout de la corde à un morceau de forte ficelle pour que, grâce à cette adjonction, le bout le plus bas reste toujours en ma possession et que je puisse empêcher de cette façon tout mouvement de pendule, le Tartare glissât-il. Il fit montre de la plus grande habileté ainsi que de beaucoup de résolution, et descendit sans avoir besoin d'aucune aide. Je dois dire que ses allusions à Shaitan furent légères, et par manière d'acquit, telles qu'elles peuvent être compatibles avec une foi solide et intacte dans une vie future. Zurfluh descend ensuite les piolets et les autres bagages, mais il nous est impossible de loger tous ces impedimenta dans la cheminée. Le Tartare doit en conséquence continuer à descendre pour leur faire de la place.

C'est maintenant à Zurfluh de descendre. Il essaye d'abord la ligne par laquelle le Tartare et moi sommes venus ; après connaissance plus intime, elle ne se montre pas très attractive pour lui. Il essaye alors la faille, mais, après avoir détaché divers fragments de roc qui viennent désagréablement frôler ma tête, il en revient à sa première opinion que les rochers sont trop pourris. Après quelques nouveaux essais, il adopte l'expédient d'enlever ses souliers ; et alors ces précieux objets sont descendus avec des soins amoureux ; je suis exhorté à

les arrimer dans la plus absolue sécurité. Les nerfs tendus pour l'effort final il se confie à la falaise. Il parvient à descendre assez aisément ; et pourtant il ne repousse pas ma main tendue, à l'arrivée dans la cheminée, indication d'une modestie rare chez les montagnards professionnels.

Grâce à ce que toute la place disponible est occupée par les sacs, les piolets, les burkas, les bottes et le reste, je suis obligé de suivre le Tartare en bas de la fissure pour donner à Zurfluh le moyen de s'asseoir et de mettre ses bottes. Je prends donc le sac du Tartare et je commence la descente, très encouragé par les assurances joyeuses que la fissure est « ganz leicht » « tout à fait facile ». Mais je trouve bientôt que le sac bombe tellement qu'il est impossible de descendre face en avant. Une tentative pour aller face au rocher se montre également périlleuse. La grosseur du sac fait qu'il est complètement impossible de regarder par dessus l'épaule la saillie suivante, et son poids est tellement lourd que les exigences de l'équilibre excluent toute possibilité de s'éloigner assez pour voir entre soi et la falaise. Me retournant une autre fois, je vois le Tartare, en dessous de moi, sur une corniche commode, me donnant une représentation de pantomime, suggestive de la rapidité des corps tombant dans l'air libre, ou encore des conditions de l'écrasement produit par la rencontre soudaine de l'organisme humain avec le roc dur ou la glace vive. Dès qu'il me paraît possible de jeter le sac en bas, sur la corniche où est le Tartare, je me détermine à risquer le coup. Alors, glissant mes bras hors de l'esclavage de ses détestables courroies, et, sourd aux supplications urgentes, je peux même dire aux larmes d'en haut, je confie le précieux sac aux tendres soins des lois de la gravitation. Le sac arrive à la

corniche avec la plus grande facilité ; là il essaye d'arrêter sa dernière chute en tendant ses courroies sur le rocher comme de longues tentacules sinueuses; mais je vois avec horreur que ses efforts sont infructueux, et au milieu des hurlements lamentables de Zurfluh notre tente, notre coucher, nos soupes disparaissent par dessus la falaise. Tout l'ennui que comportait sa perte fut chez moi temporairement contrebalancé par la ravissante facilité de mouvement que j'avais ainsi obtenue. Le Tartare, lui, complètement indifférent aux tentes, couchers ou autres luxes occidentaux, sourit avec approbation, et je compris à divers gestes et remarques qu'il ne craignait plus pour moi désormais les sombres horreurs de ce monde inférieur où sont relégués les infidèles, et qu'il lui était agréable de penser qu'une chance de plus me restait d'embrasser les enseignements du vrai Prophète pour m'endormir ensuite pendant l'éternité dans les délices données en récompense aux Croyants.

Zurfluh, je dois le dire, ne parut pas s'apercevoir des difficultés ; malgré un énorme paquet empilé sur son dos, il descendit dans le style le plus brillant et le plus accompli qu'il soit possible de voir. Le désir de conclure en tirant la morale de l'histoire ne fut pas pour rien sans doute dans la gracieuse facilité de ses mouvements. En effet, à son arrivée sur notre corniche, il se répandit en termes brillants sur les facilités et les commodités de la grande route par laquelle nous étions descendus.

En atteignant la crête du glacier nous rencontrons un enchevêtrement, vrai labyrinthe de crevasses. Pendant que Zurfluh étudie leurs particularités, je fais un court détour pour découvrir si le sac est visible quelque part. A ma grande joie je l'aperçois bientôt, situé sur le haut d'un sérac isolé. Mon compagnon, ignorant ce que je viens d'apercevoir,

et toujours pessimiste, me presse de ne pas perdre de temps en recherches infructueuses, « car, » dit-il, « non seulement le sac est réduit en atômes, mais il est nécessairement enseveli dans les profondeurs d'une crevasse ». Il n'y a pas besoin de dire que je persiste et que, après quelques vigoureux efforts, j'arrive enfin à atteindre mes trésors réunis. Je les rapporte en triomphe, à la confusion des pessimistes et à la déroute définitive des lamentations prophétiques. Une halte est décrétée à l'unanimité pour fêter le retour de l'enfant prodigue ; la précieuse provision de tabac est tirée de sa retraite, et, accalmis par les douceurs du feu sacré, nous tombons d'accord que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Au moment de reprendre la descente, nous nous trouvâmes dans une position présentant quelque difficulté. Il devenait certainement très dangereux, si même c'était possible, de rester plus longtemps sur la rive gauche du glacier. Immédiatement au dessous, un courant glaciaire, tributaire des grands champs de neige qui sont sur l'arête bissectrice des vallées d'Adyr et de Bashil, se précipitait par dessus un mur peu élevé de rochers en une série presque ininterrompue d'avalanches qui menaçaient le voyageur d'une destruction complète. D'un autre côté, toute tentative pour atteindre le centre du glacier paraissait presque impossible. En face de nous la glace était crevassée de la plus extraordinaire façon ; de vraies lames de couteau et des plaques de glace pourries alternaient avec les profondeurs bleues des vastes crevasses. Contrairement à la fissuration ordinaire des glaciers, où les crevasses peuvent être considérées comme divisant dans leurs cassures de la glace solide, ici il semblait n'y avoir qu'une seule et unique grande crevasse délica-

tement sectionnée en feuillets séparés par un réseau d'écume glacée. Ces crevasses parurent si déplaisantes à Zurfluh qu'il partit seul, dans le but d'examiner la falaise exposée aux menaces d'avalanche. Le Tartare, le croyant évidemment ignorant du danger qu'il courait, l'en avertit de ses cris les plus aigus, appelant alternativement Allah et Shaitan à témoin de la vérité de ses affirmations. Mais Zurfluh n'alla pas très loin. La muraille de la falaise était trop longue pour un coup de collier, même si elle n'avait pas été impraticablement lisse et à pic. Nous fûmes forcés de revenir à la glace, et après quelques performances sensationnelles ressemblant fort aux exercices de la corde raide et du saut en longueur nous atteignîmes le plateau du glacier. Je suis forcé de reconnaître que durant ce passage le sectateur du Prophète se comporta avec une liberté, une assurance, une facilité, une perfection d'équilibre et un absolu mépris du danger que les Incroyants ne sauraient prétendre égaler.

Nos difficultés sont finies, et à peu de distance plus bas nous voyons, tout à fait dans le lointain, sans doute possible, des vaches broutant les pentes en dessus du glacier. Zurfluh se met tout de suite à courir, en nous faisant remarquer que ces vaches sont évidemment déjà au retour de la pâture et par conséquent sur le point d'être traites, et que si nous n'arrivons pas à temps pour interrompre cet exercice nous trouverons déjà tout le lait tourné à l'aigre. A 6 h. 30 soir, notre marche frénétique est récompensée et nous atteignons les chalets pendant que la traite se fait. Nous arrivons à nous procurer dans notre seau de caoutchouc six litres d'un lait délicieux. Les récipients dont usent les naturels sont toujours aigris, et gâtent immédiatement, d'après Zurfluh, tout lait qui les touche. Il est inutile de faire remarquer que traire une

vache rétive dans un instrument de caoutchouc flasque, à l'étroit goulot, est un tour de force demandant beaucoup de patience et de tact, et ne pouvant être accompli qu'avec l'aide de tout un état major habile.

Les bergers s'étaient tellement laissés aller aux douceurs du luxe, qu'ils s'étaient bâti une grossière cabane de pierres sèches, couverte d'un toit de grandes branches de sapin. Avec l'invariable courtoisie des Tartares, ils étendirent leurs burkas sur la terre et nous invitèrent avec insistance à nous reposer près de leur feu.

Pendant ce temps le porteur avait engagé des négociations préliminaires pour l'achat d'un agneau; je trouvai judicieux de lui laisser ce devoir, car j'aurais eu quelques difficultés à identifier un agneau, à moins qu'il ne fût dûment accompagné d'une sauce à la menthe et autres condiments ordinaires. Le seul achat que dans notre voyage je fis par moi-même ne me valut pas un grand succès. C'était à Bezingi, et le sujet de l'achat était un poulet. Toute la population ailée du village fut passée en revue, chaque individu les pattes réunies dans les mains de son propriétaire. La façon de choisir me fut indiquée par le chef, qui labourait de ses doigts la victime, lui faisant pousser des cris perçants, et lui causant parfois de tels efforts convulsifs et de tels battements d'ailes que le sujet de l'achat se sauvait, remplissant tout le village de ses cris. Finalement, après avoir soigneusement fourragé leurs plumes, je me décidai pour trois volatiles qui me parurent à vue d'œil devoir être jeunes et succulents. A l'expérience, et l'expérience fut piteuse, ils démontrèrent que j'avais mieux à faire que de choisir des poulets. Le porteur, lui, n'était jamais en faute. En l'occasion, il s'acquitta de son devoir splendidement; il expliqua au berger que nous avions fait face ensemble à des périls

désespérés, et que nous nous étions comportés de façon presque digne de vrais Croyants : le prix de l'agneau fut en conséquence fixé à un rouble, ce qui est, je crois, le prix local ordinaire pour les indigènes ; en tous cas les étrangers ont habituellement à payer de deux à trois roubles et demi.

Nous envoyâmes des invitations formelles aux bergers et à un ou deux naturels qui avaient remonté la vallée pour venir bavarder un peu. Les uns ou les autres, nous étions huit ou neuf, accroupis devant le feu, à examiner les flammes affamées léchant le grand chaudron dans lequel les plus gros morceaux s'agitaient comme s'ils étaient encore en vie. Les portions les plus petites, empalées sur des broches, étaient habilement rôties dans des trous rutilants en dessous des grandes bûches de sapin pétillant. La danse des flammes éclairait les faces barbues des fidèles du Prophète, pendant que notre porteur leur faisait une description imagée des falaises à pic et des séracs menaçants au milieu desquels ces étranges Occidentaux semblaient se réjouir de se promener. A la fin le festin commença à être prêt. D'accord avec quelque étrange loi de nature, les festins de ce genre commencent toujours avec les parties de l'économie intérieure de la victime, les festoyeurs passant ensuite lentement aux côtes puis aux plus larges morceaux. L'extraction de ceux-ci du chaudron bouillant, environné de flammes brûlantes, fut un travail qui exigea beaucoup d'habileté, et fut suivi, la respiration suspendue, par toute la caravane.

Nous dormîmes tard, et le lendemain nous trouvâmes encore notre seau complètement rempli de lait par ces bons bergers ; déjeuner fut donc une longue affaire, car Zurfluh pensa qu'il était de notre devoir de ne rien laisser gâcher du précieux liquide. Devant cette nécessité nous aban-

donnons l'idée de passer un col et de franchir la montagne jusqu'au Gara Aouzu Su[1], et nous décidons d'aller seulement nous promener en bas de la vallée, à Bulungu[2], où nous espérons trouver notre bagage.

Nous avons bientôt atteint une petite forêt, où nous nous accordons une longue sieste sous l'ombre agréable des sapins. Ensuite je prends un bain délicieux dans les vagues glacées du torrent. Plus bas nous rencontrons un tonnelier qui construit des seaux grossiers avec la laborieuse méthode suivante : il creuse d'abord à la main un trou dans le centre d'un billot de sapin jusqu'à ce qu'il en reste un tube de bois. Une rainure est alors taillée dans le bas pour soutenir le fond. Dans le but d'insérer celui-ci le tube est fendu sur le côté et maintenu légèrement ouvert. Le fond étant dûment placé, le tube est de nouveau serré à force et encloué tout autour de fortes chevilles de bois. Le tonnelier nous régale d'un peu de lait, et semble ravi de l'intérêt avec lequel nous examinons son travail.

La vallée supérieure du Bashil Su peut se glorifier encore d'avoir des forêts assez étendues, malheureusement le son de la cognée s'y fait entendre sans cesse, et moutons et chèvres y détruisent tous les jeunes plants; aussi la forêt diminue-t-elle rapidement, comme le prouvent des masses de troncs pourris attestant ses anciennes limites. Après avoir traversé la forêt nous sortons soudainement dans une contrée largement ouverte; peu après, nous contrepassons une tour ruinée, qui, si j'ai bien compris le Tartare, marque l'endroit où, dans

1. Affluent rive droite du Chegem; l'une de ses branches supérieures, le Glacier de Kulak, vient se joindre, d'une part au Glacier de Bashil sur le col auquel fait allusion Mummery, et va d'autre part, par le Col de Twiber, rejoindre le Glacier de Twiber. — M. P.

2. C'est le plus haut village de la vallée de Chegem. — M. P.

les temps anciens, on se gardait des razzias de moutons et de troupeaux faites par les Suanétiens; il est présumable par conséquent qu'elle marque le point extrême au delà duquel, dans ces mêmes temps anciens, les moutons et les bestiaux n'étaient pas emmenés à la pâture. En dessous de ce point on pourrait chercher en vain non seulement un arbre mais le moindre arbuste. Pendant que je descendais la vallée, je ne pouvais pas échapper à cette conclusion que la présence ou l'absence des forêts dans la vallée de Bashil a été déterminée par la présence ou l'absence des moutons et des chèvres. Et bien que sans doute je généralise sur des faits insuffisants, je suis très porté à attribuer le contraste extraordinaire qu'il y a entre les pentes dénudées des vallées septentrionales et les denses forêts des vallées méridionales, moins aux différences climatériques qu'à la forme qui existe dans les biens et richesses de leurs habitants respectifs. Dans un cas les bœufs, les chevaux, les moutons et les chèvres; dans l'autre des champs et des vergers bien labourés et bien fermés. Quoiqu'à première vue il paraisse difficile de croire que moutons et chèvres puissent, sur une grande étendue de terrain, détruire toutes les forêts, un examen soigneux de la vallée supérieure de Bashil Su montre que la cause est suffisante pour produire un retrait continu de l'aire forestière et laisse à penser que ce n'est plus qu'une simple question de temps pour que le dernier arbre de cette vallée soit abattu et brûlé.

A Bulungu nous constatons que notre bagage tant espéré n'est pas arrivé; nous voici donc obligés de traverser à Beziugi, car notre garde-robe est tout à fait insuffisante et a besoin d'être renouvelée. Le lendemain matin nous suivons à cheval le petit col gazonné qui réunit ces deux localités. A notre arrivée nous trouvons le village

en fête et je reçois promptement une invitation à me joindre à ces réjouissances. Je me mets à suivre le superbe indigène qui est venu m'en prier, et nous allons presque en ligne droite à sa demeure, escaladant parfois la façade d'une maison, passant par dessus son moelleux toit de gazon, et dégringolant de l'autre côté. Arrivé sur la scène de la fête, je suis conduit à un siège garni de grands coussins de plume, de couleurs et de dessin voyants, pour y voir se dérouler le programme. Les jeunes gens et les beautés de Bezingi, attifés de costumes de soie et de pantalons de teintes variées et brillantes, étaient réunis là en grand nombre ; mais, comme il arrive quelquefois chez nous, très rares étaient les danseurs ; le maître des cérémonies mettait la dernière vigueur à combattre la forte tendance qu'ils avaient à s'appuyer contre un portant commode et à esquiver ainsi leurs devoirs. Le fils du chef et un personnage qui me parut être son échanson furent infatigables. Les femmes disparaissaient entre chaque contre-danse, et, pendant ces intervalles, on nous donna la danse du sabre du Daghestan et autres représentations similaires.

A la fin de ces réjouissances, nous nous reposâmes pour nous préparer à un second et prochain assaut au grand clocher du Dych Tau. Mais j'ai déjà raconté plus haut nos exploits sur ce sommet.

CHAPITRE XIV

PLAISIRS ET PÉNALITÉS DE L'ALPINISME

Quelques grimpeurs très connus, et dont l'opinion a nécessairement le plus grand poids, ont déclaré récemment que les dangers de la montagne n'existent plus. L'habileté, la science et les textes les ont relégués dans le domaine des croquemitaines auxquels on ne croit plus. Je ne demanderais pas mieux que d'opiner en faveur de ces conclusions optimistes, mais il m'est impossible d'oublier que le premier guide auquel la corde m'ait lié, et qui possédait, oserai-je le dire, une connaissance de la montagne plus grande que toute celle que l'on pourra trouver dans l'encyclopédie de Badminton[1], ne s'en tua pas moins sur la route du Mont Blanc par le Glacier du Brouillard, comme son fils, du reste, plus récemment sur le Koshtantau[2]. Le souvenir de deux joyeuses caravanes, comprenant sept personnes, qui, par un beau jour de 1879, escaladaient la face Ouest du Cervin, est là devant mon esprit comme un fantôme qui m'engage et me force à me rappeler que, sur ces sept, M. Penhall a été tué au

1. Voir la note de la page 198. — M. P.

Johann Fischer, le père, de Zaun près Meiringen, périt en compagnie de M. J. A. G. Marshall, tandis que U. Almer échappait à la mort par un hasard heureux; ce fut la chute d'un pont de glace qui les précipita tous trois dans la rimaye (Voy. *Alpine Journal*, ,VII p 110;. Johann Fischer, le fils, disparut avec M. Donkin dans le Caucase près du Dych Tau (le Koshtantau de la littérature alpine), le 30(?) août 1887 (Voy. *Alpine Journal*, XIV, p. 100). — M. P.

Wetterhorn[1], que Ferdinand Imseng l'a été sur le versant de Macugnaga du Mont Rose[2], et Johann Petrus sur le Mont Blanc par le Glacier du Fresnay[3]. Soutenir que chacun de ces hommes était moins prudent ou moins compétent, ou bien qu'il avait moins de connaissance de tout ce qui concerne le métier de grimpeur, que ceux qui survivent encore, serait certainement des plus absurdes. Nos meilleurs efforts doivent être quelquefois secondés par la grande divinité du Hasard ; l'Alpine Club devrait offrir à ce dieu ses vœux et ses actions de grâces.

En effet, si, pour un instant, nous considérons l'essence même du sport alpin, il est certain qu'il consiste, et consiste exclusivement à égaler l'habileté du grimpeur aux difficultés opposées par la montagne. Un accroissement dans l'habileté comporte *pari passu* un accroissement dans les difficultés avec lesquelles on se mesurera. De l'Arête du Breuil, au Cervin, nous passons au Dru, et du Dru à l'Aiguille du Grépon ; ou, pour choisir un champ plus vaste, du Mont Blanc par Chamonix nous passons au Mont Blanc par le Glacier de la Brenva et par l'Aiguille Blanche de Peuteret. On ne pourra pas dire que Bennen et Walters étaient moins en mesure de s'attaquer à la muraille qui surmonte le « Linceul[4] » que nous autres modernes à escalader la « Fissure du Grépon » ; ou que Jacques Balmat était moins capable de conduire en haut de l' « Ancien Passage » que Émile Rey d'emporter d'assaut

1. Tué avec son guide Andréas Maurer de Meiringen, le 3 août 1882 (Voy. *Alpine Journal*, XI, p. 93). — M. P.

2. Dans une tentative de Macugnaga au Mont-Rose par l'Est, le 8 août 1881, avec les guides Battista Pedranzini et Damiano Marinelli (Voy. *Alpine Journal*, X, p. 364 et *Pioneers*, p. 166-68). — M. P.

3. Avec M. F. M. Balfour, le 18 juillet 1882, dans une tentative à l'Aiguille Blanche de Peuteret (Voy *Alpine Journal*, XI, p. 90). — M. P.

4. Dans une tentative d'ascension au Cervin ; Bennen devait aller mourir au Haut-de-Cry, le 20 février 1864, enseveli en compagnie de M. Boissonnet dans une avalanche de neige. — M. P.

les horribles précipices de la Brenva et de Peuteret[1]. Mais même si l'on admet que l'habileté du grimpeur ne s'est pas accrue en proportion des difficultés avec lesquelles il se mesure, on sera obligé de reconnaître que l'alpinisme n'est ni plus ni moins dangereux qu'avant.

Il est vrai que d'extraordinaires progrès ont été faits dans l'art de grimper le rocher et que, par conséquent, n'importe quelle escalade de roc est beaucoup plus facile maintenant qu'il y a trente ans ; mais l'essence même du sport alpin est, non pas dans l'ascension d'un pic, mais bien dans la lutte pour surmonter les difficultés. Le grimpeur heureux est, comme le vieil Ulysse, celui qui a « goûté aux délices de la lutte avec ses pairs », et cette joie-là le montagnard ne peut l'atteindre qu'en s'attaquant à des murailles qui élèveront ses moyens à leur plus haute limite. La lutte comporte les mêmes risques, et pour le grimpeur ancien qui attaquait ce que nous appelons maintenant des rochers faciles, et pour nous autres modernes qui nous mesurons à de formidables rocs, et pour le grimpeur futur, être encore idéal, qui donnera l'assaut à des murailles que nous regardons aujourd'hui comme sans espoir d'être jamais accessibles. La différence qui existe entre mes idées et celles des autorités dont je parlais plus haut est due, principalement sans doute, à un point de vue tout à fait différent sur la raison d'être de l'alpinisme. Si on le considère comme un sport, un danger y sera, et devra y être toujours attaché ; si on le considère comme un exercice au milieu de beaux paysages en vue de quelque but quasi-scientifique, ou encore comme matière première pour un article intéressant ou pour quelque vantardise,

1. Cette rude et admirable expédition, de Courmayeur à Saint-Gervais, prit 5 jours, du 15 au 20 août 1892. On en trouvera la description dans le livre de M. Paul Güssfeldt, *Le Mont Blanc*, in-8 de XVIII-344 p., Genève 1899, p. 271-91, traduction de l'édition allemande de Berlin 1894. — M. P.

il est devenu aussi sûr que l'ascension du Rigi ou du Pilate l'était pour les grimpeurs d'il y a trente ans. Mais ce n'est pas là l'alpinisme dans le sens que les fondateurs de l'Alpine Club donnaient à ce terme, et ce n'est pas l'alpinisme dans le sens où en usent les élus, un tout petit clan, qui peut-être même diminue. Mettre toutes ses facultés, physiques et morales, à se mesurer à quelque précipice farouche, à forcer quelque couloir déchiqueté et revêtu de glace, est un travail viril, digne d'un homme ; peiner le long de pentes d'éboulis, derrière un guide « capable de dépeindre de son lit chaque marche de la route avec toutes les places pour les mains et les pieds », n'est qu'un travail digne de ce paquet de chairs revêtu d'habits à la mode, apporté à Zermatt par le chemin de fer, avec tous ses parfums et ses onguents, son linge empesé et ses bottes luisantes.

Le vrai montagnard est un vagabond, et par vagabond je n'entends pas un homme qui dépense tout son temps à parcourir la montagne de ci et de là sur les mêmes traces que ses prédécesseurs — tel un cycliste court le long des grandes routes de l'Angleterre — mais j'entends un homme qui aime à aller où jamais homme n'a pénétré avant lui, qui met sa joie à s'accrocher à des rochers n'ayant jamais senti le toucher des doigts humains, ou à tailler sa route dans des couloirs de glace dont les ombres farouches sont le séjour sacré des nuages et des avalanches depuis que la Terre est sortie du chaos. En d'autres mots, le vrai montagnard est l'homme qui tente de nouvelles ascensions. N'importe s'il réussit ou s'il échoue, il prend sa jouissance dans la fantaisie ou le jeu de la lutte. Les dalles décharnées et nues, les ressauts perpendiculaires et précipitueux de l'arête, et la glace noire du couloir en surplomb sont le souffle même de la vie de son être. Je ne

prétends pas pouvoir analyser ces sentiments, encore moins les faire saisir aux philistins. Il faut les avoir sentis pour les comprendre ; ils font circuler le sang dans les veines, ils détruisent le cynisme jusqu'à ses dernières traces, ils coupent dans sa racine même le pessimisme, et partant ils rendent heureux.

Ceux qui nous critiquent répètent en substance, assez bizarrement, le vieux reproche de Ruskin[1], à savoir que nous regardons les montagnes comme des mâts de cocagne plus ou moins graissés. Je dois avouer que le piquant de ce reproche n'arrive pas à pénétrer l'épaisseur naturelle et incurable de l'épiderme de mon intelligence. Mettons de côté, si vous voulez bien, la question de graisse, qui est malpropre, et qui serait par trop horrible à contempler sur le drap de nos culottes — et dont les traces même seraient pires que les effets destructeurs des lames et des esquilles de roc de l'arête du Grépon, — ceci dit, je ne perçois pas l'énormité, disons le crime, qu'il y a à escalader le mât lui-même. Dans le temps, je dois le confesser, je prenais grand plaisir à cet art, et, autant que j'en puis juger, le goût en est encore largement répandu parmi la jeunesse anglaise. Il est possible, il est même probable, qu'une bonne part du plaisir de l'alpinisme vienne de l'effort physique lui-même et du parfait état de santé que procure cet effort à ceux qui s'y vouent; et, l'on peut, jusqu'à un certain point, prétendre assez plausiblement qu'il est la conséquence simple et le développement même des grimpades de notre jeunesse sur les mâts et sur les arbres. Le piquant du reproche se cache probablement sous la supposition que le grimpeur est incapable

1. John Ruskin, dans son splendide ouvrage, *Modern Painters*, a consacré son vol. IV (dernière édition, in-8, de XII-435 p., avec magnifiques illustrations, London 1896), à la Beauté des Montagnes. Ce livre peu connu en France, n'est pas traduit et mériterait de l'être. — M. P.

de jouir des beaux paysages ; que, suivant le jargon de certains écrivains modernes, il est un pur gymnaste. Mais pourquoi donc un homme serait-il jugé incapable de jouir des plaisirs esthétiques, par le fait qu'il est en outre capable de jouir des plaisirs physiques et inesthétiques de l'escalade de rocher ?

Un montagnard bien connu affirme que les maîtres de l'art ne regardent pas l'action de « surmonter les obstacles physiques à l'aide d'exercices musculaires ou d'habileté » comme « le principal plaisir de l'alpinisme ». Mais en est-il bien ainsi? Peut-on lire le grand ouvrage classique de la littérature alpine, « The Playground of Europe[1], » sans ressentir que l'assaut de ces obstacles était un des principaux facteurs des jouissances de l'auteur ? Peut-on lire les « Peaks, Passes and Glaciers[2] », et les premiers numéros de l'*Alpine Journal* sans ressentir que leurs écrivains divers se complaisaient dans la technique de leur art ! Il va sans dire que dans l'objection présentée plus haut l'habile intercalation des mots « principal plaisir » ouvre la porte à la discussion, mais après tout, qu'est-ce que cela signifie? Comment peut-on mesurer et comparer un plaisir qui a son siège dans la vigueur et la gaîté, dans la « bonne circulation du sang » avec un sentiment purement esthétique ? Il paraîtrait difficile d'arguer que, de ce qu'un homme cultive et accroît son habileté musculaire et sa connaissance de la montagne, il doive par cela même rapetisser et affaiblir le côté esthétique de sa nature. S'il en était ainsi, nous arriverions à magnifier le cagneux et l'impotent, le boiteux

1. Par Leslie Stephen ; ce volume, outre d'intéressantes descriptions de courses alpines, a deux chapitres magistralement traités, le premier et le dernier, sur la psychologie de l'alpinisme ; il en est à sa quatrième édition, 1re et 2e en 1871, 3e en 1894 et 4e en 1899. — M. P.

2. Voir la note 1 de la page 97. — M. P.

et l'aveugle, et à reconnaître comme faux l'idéal grec de la perfection humaine. On peut trouver sans doute pareille tendance dans quelques pensées modernes, mais comme beaucoup d'autres idées récentes, elles ne sonnent pas leur pur métal. Ceux qui sont si complètement maîtres d'eux qu'ils peuvent rire et s'amuser sur les arêtes elles-mêmes, libres qu'ils sont de la contrainte de la corde comme de la peur du danger, ceux-là sont beaucoup plus capables d'apprécier les gloires des « monts éternels » que ceux qui ne peuvent bouger qu'avec une crainte constante pour leur précieuse vie, au milieu des bavardages sans fin et de l'âcre fumée du tabac de leurs guides jamais lavés.

Le fait qu'un homme prend son plaisir à escalader des rocs à pic ne le rend en aucun cas insensible à tout ce qu'il y a de beau dans la nature. Les deux genres de sentiments ne sont pas du tout du même ordre. Un homme peut aimer à grimper et se moquer des paysages de la montagne ; il peut être passionné pour les beautés de la nature et haïr l'escalade ; mais il peut être également touché par ces deux sentiments. Il est à présumer certainement que ceux qui sont le plus attirés par les montagnes et qui reviennent le plus constamment vers leurs splendeurs, sont ceux qui possèdent au plus haut degré ces deux sources de jouissances, ceux qui peuvent combiner la fantaisie et la gaîté d'un magnifique sport avec la joie indéfinissable qui vient du charme des formes, des tons et de la couleur des grandes chaînes.

Je suis bien libre d'avouer que, quant à moi, je grimperais encore, même s'il n'y avait plus de paysages à voir, même si les seules escalades possibles se trouvaient dans ces grottes, dans ces horribles trous à marmites sombres des vallons du Yorkshire. D'autre part, je rôde-

rais encore dans les névés supérieurs, leurré par les vapeurs silencieuses ou par les rayons rutilants d'un soleil sur son déclin, même si des infirmités physiques ou autres, même si, après les temps révolus, des ailes ou autres apanages angéliques étaient venus emporter dans un passé lointain toute pensée d'escalade rochassière.

Il a été souvent affirmé, même parmi les doctes, que, puisque l'alpinisme comportait un danger quelconque, personne ne devrait jamais s'y livrer, et, à plus forte raison d'aussi précieuses individualités que celles du Club Alpin Anglais. Avant d'examiner cette très pernicieuse doctrine, il est bon de se souvenir que, bien que les périls de l'alpinisme n'aient pas été complètement dissipés dans l'espace par les éclairs et les foudres des encyclopédies de Badminton et de All England, encore s'en faut-il pourtant que ces périls soient très grands. Les pages précédentes contiennent, à une seule exception près[1], le récit de toutes les difficultés que j'ai éprouvées dans la montagne, récit qui a pu faire naître l'idée possible d'un désastre : hé bien ! comme ma dévotion à notre sport commence en 1871, et qu'elle s'est continuée depuis avec une ardeur sans repos, il devient évident — autant qu'un modeste individu peut se poser comme le type d'une catégorie — que les périls qui menacent le grimpeur sont extrêmement peu nombreux et sont très rarement rencontrés. Pourtant tels qu'ils se sont présentés à moi je ne voudrais pour rien au monde les avoir manqués. Il y a dans le danger une puissance éducative et purifiante que l'on ne trouve à aucune école; c'est en effet une excellente chose pour un homme que de savoir qu'il ne marche pas à la gourmandise et à l'efféminement. On

1. Voyez la note de la page 8. — M. P.

peut admettre que la montagne pousse quelquefois les choses un peu trop loin, et apporte à ses fidèles une vision de l'imminence de la mort que le bourreau lui-même, avec son accompagnement d'échafaud, de potence et de bascule, arriverait difficilement à surpasser. Mais, si farouches et désespérantes que puissent parfois paraître les grandes falaises alors que le crépuscule baisse, que les dernières lueurs sont chassées par le vent et la neige hurlants et que les furies chèvauchent follement les arêtes, on a toujours le sentiment que de braves compagnons et un courage sans défaillance seront suffisants pour déchirer la toile croissante du danger, *forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

La sensation d'indépendance et de confiance en soi que nous donnent les grands précipices et les vastes champs de neige silencieux a quelque chose d'absolument ravissant. Chaque pas apporte la santé, la fantaisie et la gaîté. Les embarras et les soucis de la vie, et aussi la vulgarité essentielle à toute société ploutocratique, sont laissés bien loin en bas, miasmes délétères répandus dans les bas-fonds des vallées fumeuses. Au dessus, dans l'air limpide, où la lumière pénètre tout, les hommes vont de pair avec les dieux, ils peuvent se connaître et savoir ce qu'ils valent. Aucun sentiment ne peut être plus beau que celui que l'on ressent en marchant, avec « des camarades inébranlables comme les fondateurs de notre race », à l'attaque de quelque muraille décharnée et précipitueuse. Rien ne peut vous être plus agréable que de sentir que de vos doigts, d'une seule de vos mains vous suffisez à assurer l'existence de toute une caravane, que vos jarrets sont fermes et demeurent inaccessibles à tout tremblement de frayeur, même si c'est grâce à la morsure d'un seul clou que vous êtes

accroché sur quelque arête pendant sur le vide, que votre corps n'est pas jeté dans l'espace et que votre âme ne va pas rejoindre les régions éthérées.

Je sais bien qu'il y a un âge qui se soucie peu des vertus viriles, et qui regarde de travers toute forme de sport pouvant être, avec une imagination très féconde, considéré comme dangereux ; mais, puisque nous ne pouvons pas tous, pour de très bonnes raisons, prendre notre plaisir à nous « vautrer dans les parages boueux du lucre », il nous faut certainement insister en faveur d'un sport qui enseigne, comme aucun autre ne peut le faire, l'endurance et la confiance mutuelle, et qui force parfois les hommes à regarder franchement et carrément en face la mort sous son aspect le plus farouche. Bien que l'alpinisme ne soit peut-être pas plus dangereux que les autres sports, il apporte pourtant à l'esprit une sensation du danger plus immédiate, sensation, en vérité, hors de toute proportion avec le danger réel. Il est par exemple tout à fait impossible de regarder d'en haut du Petit Dru ses terribles précipices sans ressentir dans chaque filament nerveux qu'une chute entraînerait infailliblement la désagrégation finale de tout ce qu'il y a d'humain en nous, et cette éventualité se présente fréquemment à l'esprit; ne fait-on pas dans toute l'ascension de constants et énergiques efforts précisément pour l'éviter? En dépit des enseignements religieux, l'amour du pari est encore inhérent à notre race, et personne, surtout dans ces jours de matérialisme, où le diable des anciens temps ne voudrait plus échanger l'âme du joueur contre du bon or sonnant et trébuchant, personne ne pourra trouver un enjeu plus élevé que la conservation de sa peau ; et c'est là l'enjeu que le montagnard met habituellement et constamment au pari. Il est vrai que les chances sont toutes

de son côté; les chances contraires sont là cependant pour garder la loyauté du pari, et pour prouver aussi à quel degré la décadence physique nous a pénétrés. Peu de personnes, parmi celles qui ont les connaissances suffisantes pour prononcer un jugement impartial, voudront nier que l'alpinisme ait une haute valeur d'éducation. Qu'il ait son mauvais côté, je l'admets franchement : nul ne pourra jeter les yeux sur son triste nécrologe sans ressentir que notre sport se paye d'un effroyable prix.

L'alpinisme étant un sport non complètement exempt de danger, il convient que nous examinions la façon dont ce danger peut venir et la manière dont on peut se mesurer avec lui et le vaincre. Dans la montagne, comme ailleurs, « c'est l'inattendu qui arrive toujours ». C'est un moment d'oubli dans un endroit facile, une faute d'attention, un regard distrait qui sont les auteurs habituels du désastre. Il semble que jusqu'à un certain point les dangers sont évitables et que par conséquent les hautes autorités dont nous avons parlé plus haut peuvent justifier leur optimisme. Mais qui de nous peut se vanter que son attention envers la pente comme envers ses compagnons ne faiblira jamais, que ses yeux seront toujours en éveil sur les chutes de pierres, sur les rochers instables, sur les crevæsses cachées, et sur toutes les chausse-trapes que Dame Nature répand à profusion le long des « monts solitaires »? La principale source de danger est cette nécessité d'une attention incessante, l'invariable promptitude de la glace, de la neige et du rocher à punir sans répit un instant d'oubli, ou la plus légère négligence. La première leçon que doit apprendre le novice est d'être toujours sur ses gardes, et c'en est une sur laquelle les plus vieux grimpeurs sont rarement passés maîtres. Malheureusement, c'est un enseignement que le

commençant doit apprendre par lui-même, c'est une habitude qu'il doit acquérir et que rien ne lui donnera, sinon une pratique constante. Il faut une longue expérience pour imprimer dans son esprit que le danger principal d'une ascension extrêmement difficile se trouve aux endroits faciles qui la suivent; qu'il se trouve moins dans le plein d'une lutte désespérée avec les plus mauvais rochers que dans l'attention relâchée à laquelle vous êtes amené à votre retour sur un terrain comparativement facile. On entend continuellement dire après une formidable escalade — on peut même le lire dans l'*Alpine Journal* — que dans telle ascension, certains rochers préliminaires ont paru nettement difficiles, qui à la descente, après une lutte terrible dans les murailles supérieures, ont été ensuite trouvés « ridiculement faciles ». C'est cette apparence trompeuse de sécurité présentée par ces « rochers ridiculement faciles » qui augmente la liste des victimes alpines. Il y a peu de grimpeurs, même parmi les plus anciens et les plus fins, qui n'aient pas à lutter contre ce sentiment que les difficultés sont finies et qu'il n'est plus nécessaire de faire attention [1]. Pour ma part j'ai vu deux fois des commencements d'accident arriver de ce fait, et dans chacune de ces occasions le seul bon dieu du hasard a gardé un de mes amis d'un désastre.

De plus, il est impossible de savoir, sauf après expérience, la durée de temps pendant laquelle on pourra se fier à son système nerveux. L'effort prolongé, nécessaire

1. La mort d'Émile Rey, arrivée l'année même où paraissait le livre de Mummery, est venue donner une terrible confirmation de la vérité des assertions contenues dans cette dernière page. On sait que ce fameux guide, particulièrement estimé par Mummery, glissa, à la Dent du Géant, l'ascension une fois terminée, et qu'il perdit ainsi la vie (Voy. *Revue Alpine*, Lyon 1895, p. 272-77). — M. P.

sur une longue pente de glace, agit sur l'homme de façons totalement différentes. Pour quelques-uns il actionne et aiguise simplement leurs facultés; il ne fait que les assurer et les rendre plus fermes sur leurs marches; pour d'autres il apporte la dépression et l'épuisement. On comprendra qu'il est parfaitement désagréable d'avoir un compagnon qui, au moment où vous pensez qu'il prend intérêt à l'ascension, vous informe soudain qu'il ne sait plus s'il pourra se tenir sur les marches, que ses genoux tremblent, et qu'il s'attend à glisser d'un moment à l'autre. A de pareils moments, si vous n'avez pas eu une forte éducation religieuse, rien ne pourra vous empêcher de jurer en choisissant les termes les plus énergiques en même temps que les plus soulageants. Vous me direz qu'un homme de cette trempe ne devrait pas grimper; mais comment saura-t-il qu'il est affecté de cette façon par la montagne, s'il ne l'a pas encore parcourue? Un homme ne pourra jamais connaître ses capacités, qu'il ne les ait essayées; et c'est cette preuve qui comporte un risque. Il ne lui servira pas d'aller sur un terrain où une glissade n'entraînerait rien de sérieux; aussi longtemps que ce sera le cas, il peut être aussi bon et même meilleur que ses compagnons. C'est la connaissance même qu'il tient la vie de la caravane dans ses mains qui le fait se maîtriser et se vaincre, et non pas les difficultés techniques de la pente, qui, pour un homme qui a de bonnes marches taillées sous lui, peuvent n'être pratiquement rien du tout.

Tous ces dangers influencent beaucoup plus le novice que le vieil habitué de la montagne. Ceux qui ont appris le métier, et ont passé quinze ou vingt étés dans les Alpes connaissent leur façon de sentir et leurs faiblesses; ils sont assurés d'être toujours en alerte. Les dangers

auxquels sont sujets ces anciens proviennent principalement et en premier lieu des « courses nouvelles ». On ne peut plus trouver de premières ascensions dans les Alpes que sur des faces non encore escaladées, et le montagnard sait ordinairement que s'il atteint le sommet il pourra en descendre par une route facile et bien connue. La tentation de persévérer dans l'ascension, spécialement si l'on a déjà fait quelque formidable passage, devient extrêmement grande, et une caravane peut être poussée en avant par la crainte de la retraite. Cette crainte ne devrait pourtant jamais entrer en ligne de compte; elle peut entraîner les grimpeurs au milieu de difficultés d'où ils n'ont ni le temps de se tirer ni l'habileté nécessaire pour le faire. Si un passage ne peut pas être redescendu il ne devrait jamais être escaladé.

Un danger similaire et encore plus trompeur se trouve dans les ascensions matinales de couloirs, qui, quoique parfaitement sûrs à cette heure de la journée, sont connus pour être dans l'après-midi sujets aux avalanches et aux chutes de pierres. Qu'une cause imprévue arrête la caravane dans le haut de la montagne et il ne se trouve plus aucune ligne sûre de retraite. Par exemple, quand MM. Lammer et Lorria, déjoués par les rochers verglassés de la face Ouest du Cervin, furent forcés de revenir sur leurs pas, ils trouvèrent le grand couloir balayé sans cesse par les chutes de pierres et de neige. Persistant malgré cela dans la descente, ils furent emportés par une avalanche, et, bien que par une extraordinaire chance ils aient l'un et l'autre échappé, ils n'en furent pas moins sérieusement blessés[1]. A moins donc que le grimpeur ne

1. En 1887, Voy. *An Accident on the Matterhorn in 1887*, in-8 de 4 p., tirées à part du *St-Moritz Post*, Samaden 1888, et une série de notes parues dans l'*Alpine Journal*, XIII, p. 399-400, 468, 470, 550-53. — M. P.

soit absolument certain que l'ascension puisse être menée jusqu'au bout, il est dangereux au plus haut point d'entrer dans de pareils couloirs, et ceux qui le font doivent reconnaître nettement qu'ils courent des risques très sérieux. Si pourtant la caravane a couru ce risque et qu'elle soit tenue en échec dans le haut de la montagne, il lui sera préférable de passer la nuit sur les rochers et d'attendre que le froid ait scellé les pierres instables, la neige et la glace. Cet expédient a été adopté plus d'une fois par mon vieux guide, Alexandre Burgener. Dans la fameuse descente du Col du Lion, il a incontestablement sauvé ainsi la vie du Dr Güssfeldt et la sienne[1]. Je sais bien que par ce procédé on court un léger risque de la part d'un changement dans le temps, que l'on a le gros désagrément du froid, de la faim même possible, mais ces désagréments sont de légers riens pour des hommes forts et dûment vêtus; quant au risque, il faut bien dire que des endroits comme le grand couloir de la face Ouest du Cervin sont beaucoup plus sûrs pendant une tourmente de neige que lorsque le soleil commence à chauffer les grandes pentes qui le dominent. En effet, quand la neige tombe à une basse température, elle tarit tout de suite les filets d'eau, arrête le ramollissement des gros glaçons suspendus, et empêche généralement la chute de tous projectiles, rendant alors pratiquement sûrs des pentes et des couloirs, que l'on n'ose pas escalader par le beau temps. Mais d'un autre côté une rafale de neige estivale, suivie d'un vent au dessus du point de congélation (ce qui est un phénomène assez fréquent), convertira des pentes rocheuses habituellement sans danger en cascades d'eau, rendues terribles par les pierres et les rochers délogés. On voit dès lors combien il faut savoir juger très

1. *In den Hochalpen*, p. 269-270.

exactement; et les connaissances nécessaires pour bien juger, l'alpiniste ne les obtiendra que le jour où il aura appris par de dangereuses expériences à saisir la nature exacte de la tourmente et les effets qu'elle aura vraisemblablement sur les pentes qu'elle frappe.

Quelques grimpeurs soutiennent qu'il est possible d'éviter toutes les pentes exposées aux chutes de pierres ou de glaçons. En fait, bien que l'on puisse jusqu'à un certain point les éviter aux jours et aux heures dangereux, il est impossible de s'en garder complètement.

Des montagnards d'une grande expérience et d'une prudence à l'épreuve, même des présidents actuels ou d'anciens présidents de l'Alpine Club, sont connus pour avoir descendu, des heures durant, des pentes de rocher ou de glace sans le moindre abri et exposées à tout moment à être enfilées du haut en bas par des chutes de pierres ou de glace. Le critique orthodoxe protestera : il n'en est pas moins certain que ceux qui cherchent à faire de nouveaux passages se trouvent parfois dans des positions qui ne leur laissent aucune bonne alternative. Le pseudo-alpiniste, il est vrai, pourra presque éviter ces dangers. Accompagné de guides qui connaissent tous les ressauts de la montagne, il est conduit par une route assez bien abritée, ou, s'il n'en existe pas, il en est averti avant le départ, et peut en conséquence changer ses plans. Mais répéter une ascension déjà faite, la répéter dans les conditions voulues, avec un plan soigneusement calculé, sous le commandement rigide d'un guide comme metteur en scène, ne se recommandera jamais au véritable montagnard. La joie et le plaisir de ce sport dérivent surtout de l'incertitude et des difficultés mêmes que la vraie fonction d'un tel guide est précisément d'éliminer. Même si le passage n'est pas tout à fait nouveau,

le vrai montagnard aimera l'attaquer sans avoir la connaissance exacte de la route, connaissance qui réduirait la course à une simple promenade de tant d'heures de durée ; il ne pourra donc pas éviter invariablement tous les risques.

En fait, bien peu des ascensions habituelles sont complètement à l'abri des chutes de glace et de rochers. La route elle-même de Chamonix au Mont Blanc passe à un endroit où la trace est quelquefois balayée par les pierres de l'Aiguille du Midi[1], et à un autre endroit où les avalanches de glace du Dôme du Goûter menacent, et quelquefois atteignent le voyageur[2]. Il n'y a vraiment aucune immunité certaine contre ce danger, et il est pourtant à désirer que le jeune montagnard apprenne les différents moyens par lesquels il pourra le plus convenablement lutter contre lui. Acquérir l'art d'attendre une pierre qui tombe, et, au moment critique, sortir de la ligne de tir est chose essentielle pour le rochassier. Obtenir les connaissances suffisantes pour juger où et quand on doit s'attendre aux avalanches de glace et de neige, est également nécessaire pour guider avec sécurité une caravane. Il faudra pour cela les meilleures leçons des guides les plus anciens et les plus expérimentés, et combiner encore ces enseignements avec une longue expérience des neiges supérieures. Ceux qui aspirent à servir de guide à une caravane ne porteront jamais une trop grande attention à ce sujet ; ils doivent être capables de

1. Le dernier en date des accidents de ce genre est celui qui contusionna, peu gravement il est vrai, le baron de Holzhausen, le 11 juillet 1895 (*Revue Alpine*, Lyon, 1895, p. 311). — M. P.

2. Allusion à l'accident du 21 août 1891, dans lequel M. Rothe et le guide Simond perdirent la vie, ensevelis sous une avalanche du Dôme. Se reporter à l'émouvant et pathétique récit de cette tourmente par M. F. Schrader, dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, 1895, p. 21-45 et spécialement p. 42. — M. P.

juger avec une certitude suffisante les effets causés, par la neige nouvelle d'un côté, par la persistance du beau temps de l'autre, sur les séracs qui dominent les pentes inférieures des glaciers. Les commençants oublient facilement que les chutes de glace ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'un soleil prolongé a travaillé fortement ces monstres suspendus en équilibre au dessus d'eux et qui guettent les traces où ils vont passer. Faire concorder une expédition avec l'état météorologique nécessaire pour la mener à bien est fréquemment d'une importance toute critique; cela peut conduire non seulement à la différence qu'il y a entre la réussite et l'insuccès, mais même à celle qui existe entre la santé et la gaîté d'une part et un désastre irrémédiable de l'autre.

Sous ce rapport, il faut noter qu'une caravane inattachée est plus en sûreté qu'une caravane encordée, et que ses chances d'échapper aux projectiles que la montagne tient en réserve, varient au moins en sens inverse de sa longueur. A trois à la corde, celui du milieu est plus ou moins un meuble à demeure et il a fort peu de chances d'esquiver les chutes de pierres, à moins qu'il n'ait un abri sous la main. S'il n'y a pas d'abri possible, le fait, que la caravane est répandue sur une grande étendue de rocher, rend très probable que la vraie façon d'éviter les pierres est pour le premier et le dernier d'être dans une direction opposée. Dans ce cas, aucun mouvement n'est permis à celui qui est au milieu et sa position n'est guère enviable. Personnellement, je préfère beaucoup quitter la corde dans de pareils endroits, et s'il vaut mieux ne pas le faire, je considère deux comme le nombre maximum permis. J'ajouterai que c'est l'opinion préconisée par des hommes tels que Alexandre Burgener et Émile Rey. J'ai vu chacun d'eux faire à l'addition d'un troisieme

dans la caravane l'objection que cela empêche la rapidité des mouvements aux endroits où cette rapidité peut être nécessaire. Il y a aussi le risque, très sérieux, des pierres détachées par le premier, et qui peuvent acquérir une vitesse très dangereuse avant d'atteindre le dernier lorsqu'il y a plusieurs grimpeurs à la corde. Pendant la première ascension du Rothhorn depuis Zermatt, un désastre fut près d'arriver précisément pour cette raison[1].

Il y a certains couloirs où il est impossible de ne pas détacher des pierres, et, comme conséquence, les grandes caravanes y sont forcées de se « serrer sur elles-mêmes ». Cette pratique obvie, jusqu'à un certain point, au risque des chutes de pierres, mais elle annihile tous les avantages de la corde, et, force souvent tous les grimpeurs, sauf le premier, à être simultanément sur un endroit dangereux. Et même ainsi, j'ai vu plus d'une fois un homme être blessé sérieusement par des pierres; on doit en conclure que quelques-uns des accidents inexpliqués sont dus à un bloc détaché qui est venu frapper et jeter un des touristes hors de ses marches, sa chute entraînant les membres de la caravane « serrée sur elle-même », les uns après les autres, hors de leurs appuis. De plus, sur la glace en grande pente, le premier est quelquefois sérieusement gêné par l'existence d'une longue caravane au dessous de lui, et par la nécessité conséquente de ne faire que de petites entailles de glace à chaque coup de piolet, ou d'éviter absolument en atteignant les rochers de les dégarnir de glace; la chance de détacher un fragment suffisamment large pour frapper un camarade à 20 ou 25 mètres en-dessous de lui, étant plus forte que l'avantage de se faire un appui sûr pour le pied.

1. [C. T. Dent]. *Above the Snow Line* [in-8 de XIV-327 p.; London 1885], p. 49-50.

Ces considérations sur la corde et le nombre des touristes s'appliquent avec plus de force encore à tous dangers provenant des avalanches de glace. Tout homme de plus à la corde comporte un décroissement sérieux de la vitesse extrême avec laquelle une caravane peut se mouvoir, et c'est par la vitesse, et par la vitesse seule, qu'elle peut, ainsi surprise, espérer se tirer du danger. En 1871, la caravane de M. Tuckett fut presque balayée par une grande avalanche tombant de l'Eiger, et il attribue d'avoir échappé au danger, surtout au fait que la caravane n'était pas encordée, et eut en conséquence une plus grande rapidité de mouvements qu'elle ne l'eût possédé autrement[1].

Il est bien entendu que, si un touriste incompétent se trouve dans la caravane, la corde devra être constamment employée, et qu'il faudra au moins deux bons et solides montagnards pour surveiller ses idiosyncrasies; mais des cordées ainsi empêtrées doivent éviter des couloirs semblables à ceux que l'on ascensionne au Schreckhorn, ou des pentes impitoyables comme celles du côté italien du Col des Hirondelles.

Il y a une autre condition dans laquelle la corde accroît sérieusement les risques d'alpinistes compétents. En cas d'avalanche détachée, une caravane encordée est presque dans l'impossibilité de se secourir. Souvent l'un des grimpeurs peut échapper à la neige bouillonnante, mais, s'il est encordé, il sera nécessairement entraîné par ses compagnons. En pareil cas, sortir d'une avalanche n'est possible que si tous peuvent sauter de la neige en mouvement sur celle qui ne l'est pas, du même côté et à la fois, et même alors seulement, s'ils peuvent affranchir la corde de la masse mouillée de la neige dans

1. *Alpine Journal;* vol. II, p. 341 et seq.

laquelle il est sûr qu'elle sera plus ou moins prise. Il est certain que, dans des circonstances qui comporteraient pour un seul membre de la caravane une douzaine de chances d'échapper, il sera très improbable que tous aient une chance simultanée, et dès lors la corde devient une véritable cause de mort. Dans de fortes avalanches, là où tout ce que peut faire le grimpeur est de garder la tête hors de la crête de la vague, celui qui est encordé est enchevêtré avec ses camarades, comme le serait un nageur au milieu d'un furieux ressac. On n'a qu'à lire le récit de la mort de Bennen pour se rendre compte combien la corde peut être désastreuse[1].

Je n'ai pas ici le moindre désir de m'élever contre l'usage de la corde, mais seulement de faire remarquer certains faits bien connus qui ont été perdus de vue dans des articles récents de la littérature alpine. En thèse générale elle est de la plus grande valeur, et, lorsqu'il y a des grimpeurs d'habileté et d'expérience différentes, son usage constant est réclamé par les sentiments primordiaux de camaraderie et de solidarité. Mais il y a quelque danger à la regarder comme une sorte de Providence, toujours prête à sauver l'insouciant ou l'inhabile, n'importe s'il a peu d'expérience, n'importe s'il n'est pas fait pour l'expédition qu'il a entreprise. Si j'ai déjà longuement disserté sur les désavantages occasionnels que la corde comporte, et si j'ai dit peu de choses sur la sécurité constante qu'elle assure, c'est seulement parce qu'il n'y a, me semble-t-il, aucun danger de méconnaître cette dernière assertion et qu'il y en a beaucoup à totalement oublier la première. Il faut d'ailleurs se

1. [John Tyndall]. *Hours of Exercise in the Alps*, [London 1871], p. 204-205 — A. F. M.

Quatre éditions ont paru depuis, la dernière en 1894. — M. P.

souvenir que j'ai en vue surtoût la conduite des caravanes sans guides. Chaque touriste dans un parti ainsi composé doit être absolument certain de ne jamais glisser, la précaution monotone de la corde pourra alors, en de nombreux endroits, être abandonnée en toute sécurité et parfois même avec avantage.

Je sais bien, il est vrai, que les hautes autorités affirment qu'une caravane devrait toujours être encordée, et qu'elle ne devrait jamais être moindre de trois, l'encyclopédie de All England ne dit-elle pas : « n'importe quel nombre peut être bon, mais celui de deux est mauvais »? J'avoue que je n'arrive pas à comprendre les raisons qui ont amené l'auteur à cette assertion inqualifiable. Il est certain que le meilleur nombre dépendra d'une foule de conditions, qui varient elles-mêmes avec l'expédition en vue. Par exemple, au Col du Lion, deux est sans aucun doute le nombre le meilleur et le plus sûr. Non seulement il est désirable de réduire à sa plus petite dimension la cible offerte à la mousqueterie de ces canons colossaux; mais il est de plus essentiel d'être capable de se mouvoir avec la plus grande rapidité obtenable. En pareil cas chaque personne ajoutée est une source de danger.

Beaucoup de récents écrits sur la question posent en principe que, sur des pentes rapides ou sur des murailles, trois hommes sont plus en sécurité que deux. Nous allons démontrer que c'est là une erreur. Si le premier glisse, cela entraîne presque nécessairement la perte de la caravane; en effet le choc tout entier viendra se produire sur la personne qui est au dessous de lui dans la ligne de chute, et si celle-ci est enlevée de son point d'appui il est absurde de supposer que le troisième sera capable de supporter le choc de deux hommes qui

tombent. On peut en dire exactement de même d'une traversée; si le « leader » glisse il doit être soutenu, s'il est soutenu il doit l'être par celui qui vient immédiatement après lui dans la ligne. N'importe le nombre de ceux qui sont derrière lui, ils seront nécessairement enlevés les uns après les autres de leur point d'appui. Il est certain que si le premier est retenu par celui qui se trouve immédiatement derrière lui, deux sont suffisants pour la sécurité; s'il ne l'est pas, alors trois ou plus sont également voués à la destruction. Ceux qui ont écrit sur ce sujet semblent croire qu'une caravane de trois et plus n'a pas de fin à la corde — que chaque membre de la caravane se trouve toujours entre deux autres — auquel cas sans doute un appui assez efficace pourrait être donné. Il n'y a pas besoin de faire remarquer que pareille chose est impossible. Dans toute caravane, il y a deux personnes dont la chute dans une traversée de forte pente serait extrêmement dangereuse, sinon fatale. L'intercalation d'un troisième grimpeur, entre les deux autres, ne réduit ou ne diminue en aucun cas le danger, bien que dans certaines circonstances que l'on pourra facilement concevoir elle puisse gravement y ajouter.

La vérité est évidemment dans ce fait que, si d'une caravane de trois vous enlevez le moins bon grimpeur, les deux restants seront, sur des pentes abruptes, beaucoup plus en sûreté que la caravane entière. Si d'un autre côté, de la caravane de trois vous enlevez l'un ou l'autre des plus expérimentés, les deux restants seront alors beaucoup moins en sécurité. Il faut bien se souvenir que je ne parle pas d'une caravane comprenant un montagnard et un imbécile, mais bien deux hommes également compétents et expérimentés dans tout ce qui concerne l'art du grimpeur.

Un examen soigneux de tous les événements qui peuvent assaillir le montagnard sur des pentes très rapides nous amènera à la conclusion qu'une caravane de trois ou de quatre est aussi souvent trop nombreuse qu'une caravane de deux l'est trop peu. Les pertes de temps et le danger des pierres détachées, et même la glace et la neige enlevées pendant la taille des marches semblent à peu près contrebalancer les avantages d'un plus grand nombre.

Ces avantages consistent principalement en ce que, dans certains endroits, quand le second prête au chef de la caravane l'appui de ses épaules, le troisième peut tenir tout le monde en accrochant la corde; ou encore, lorsque la lèvre supérieure de la rimaye est presque hors d'atteinte, un troisième peut apporter son aide effective en hissant et en soutenant le premier sur les épaules de son compagnon pendant que les marches nécessaires sont taillées. Il est aussi à désirer que, dans toutes les expéditions où il y a souvent à venir à l'aide du premier, le second soit libéré et désencombré du sac, de la corde de secours, etc., et ceci comporte nécessairement un troisième pour servir de porteur. Il semble donc que, tant que nous avons à considérer les fortes pentes, le nombre des participants devra être adapté à la nature de la course, et que l'on ne devra pas tenter d'enfreindre aucune règle déterminée et importante.

La plus forte objection à l'escalade de deux hommes seuls est peut-être dans la croyance commune que si l'un tombe dans une crevasse, son compagnon sera incapable de l'en retirer. Si l'on examine cette supposition peu agréable, on pourra remarquer d'abord qu'il n'y a pas de raison d'y tomber. Qu'un individu tienne à aller se balancer dans une crevasse noire et froide, est un des

profonds et insondables mystères qui confondent l'imagination. C'est en effet un incident qui n'est pas du tout nécessaire, et un de ceux qui, peut-être, n'arrivent pas si fréquemment qu'un vain peuple imagine. Une fois seulement je me suis trouvé près de tomber dans une crevasse, mais à cette occasion, comme je n'étais pas à la corde, je fus d'avis d'abandonner tout le plaisir que pourrait m'apporter semblable visite.

Une crevasse, excepté après la neige fraîche, est toujours visible pour quiconque se donne la peine de chercher; et même si le guide ne fait pas attention et qu'il brise la croûte qui la recouvrait, la corde doit, si on en use avec rapidité et habileté, l'empêcher de tomber plus bas que la ceinture.

C'est un fait curieux que, depuis les premiers temps de l'alpinisme, deux guides, renvoyés après avoir passé un col, aient toujours l'habitude de rentrer chez eux sans personne avec eux. Autant que je sache, aucun accident de crevasse ne leur est arrivé. Si l'on remarque que des champs de glace, aussi immenses et aussi crevassés que ceux que traversent les routes du Col du Géant, du Mönch Joch, du Weiss Thor, du Col d'Hérens et de la Brèche de la Meije, sont parmi ceux qui sont habituellement franchis par deux guides seuls, on s'apercevra que le danger pour de semblables expéditions n'existe pas du tout ou presque pas du moins. Si de pareilles caravanes étaient exposées au danger auquel nous faisons allusion, ce serait une sorte de crime de faire passer à deux hommes un col de glacier et de les renvoyer dans des conditions qui, pratiquement, comportent leur traversée à deux à la corde. Permettre aux guides de courir un risque auquel leur employeur n'aura pas à faire face est, au bas mot, contraire à toutes les traditions des Anglais

en général et à celles de l'Alpine Club en particulier.

Les difficultés de réconcilier sur ce point la pratique et la théorie me font supposer que ces réclamations sont peut-être bien portées, non pas contre une cordée de deux montagnards, mais contre une caravane composée d'un montagnard et d'un maladroit. C'est peut-être la politesse, cette archi-corruptrice de la vérité, qui a amené nos maîtres à dire que « une caravane ne devrait jamais être composée de moins de trois, sur lesquels deux doivent être des guides », au lieu de dire de préférence que « une caravane devrait toujours être formée de deux montagnards avec ou sans adjonction d'un ou deux spécimens de colis vivant ». Il serait en effet des plus étranges que mes vieux amis Alex. Burgener et Émile Rey, désireux de passer le Col du Géant, soient obligés de recourir à quelque faible écolière ou à quelque touriste décrépit, avant de pouvoir faire face aux dangers du col! Et ce sont là les conclusions auxquelles nous conduisent nécessairement les doctrines de nos prophètes! Ceux qui aspirent à se promener avec les « dieux tranquilles » sur des hauteurs plus qu'olympiennes devraient laisser là la politesse formaliste qui cache la vérité et dire toute leur pensée, sans s'inquiéter des incompétents et des imbéciles. Deux de mes amis désiraient un jour traverser un immense champ de neige norvégien; enseignés par la sagesse des livres, ils pensaient qu'un troisième était nécessaire. Ils le trouvent et pendant les deux jours suivants ils se réjouissent fort de la garantie ainsi apportée à leur sécurité! Hé bien! Non seulement ce troisième les força à aller si lentement qu'ils furent obligés de coucher dans le plus inconfortable des bivouacs, non seulement il fit de son mieux pour les dérocher, toutes et quantes fois qu'il y avait possibilité de voir ses efforts récompensés;

mais, j'en ai eu l'assurance auprès d'autorités absolument indiscutables, il se livra parfois à des écarts de langage des plus profanes et des moins convenables! Depuis ce temps mes amis ont été fermement convertis à cette doctrine que, si d'un parti de trois vous enlevez le plus faible, la cordée se trouve matériellement renforcée et améliorée, et que deux grimpeurs expérimentés constituent une caravane beaucoup plus sûre et bien meilleure que les deux guides et le voyageur si chers aux autorités orthodoxes de l'alpinisme.

Mais, puisqu'il est possible de concevoir qu'un large pont de neige puisse donner coup et laisser tomber le premier pendant quelques instants avant que la corde puisse entrer en jeu, il sera avantageux de décrire un moyen de se servir de la corde par lequel, même dans ce cas, une caravane de deux sera capable de travailler à son propre salut. C'est un fait assez connu, attesté par un nombre considérable d'expériences involontaires, qu'un homme peut retenir un compagnon qui est tombé à quelque distance dans une crevasse. La friction de la corde sur le bord de la crevasse et le splendide appui qu'apporte une neige molle horizontale, empêchent la chute sans grande difficulté. Mais le point critique est de ramener votre compagnon. Ceci est impossible avec la corde employée comme d'habitude. Ferdinand Imseng[1] et d'autres expérimentateurs auxquels j'ai fait allusion plus haut l'ont essayé sans réussir et leur expérience peut, je crois, être prise comme concluante. Mais si, à la place de la corde habituelle, vous employez une corde de moitié poids et de demi-force, *en la doublant*, le problème

1. Dans chacune de ces circonstances une autre caravane se trouvait heureusement à portée, et la délivrance du grimpeur enseveli fut effectuée grâce à son assistance.

est aisément résolu. Une de ces cordes est garnie de deux brides, l'une près de chaque grimpeur. Dans le cas d'un bris de pont de neige, et aussitôt que la chute a été arrêtée, le grimpeur restant plante son piolet dans la neige, se rend libre de la corde aux brides et glisse sa bride par dessus la tête du piolet. La position se trouve maintenant la suivante : l'homme qui est dans la crevasse est soutenu par la corde fixée au piolet; autour de sa taille se trouve une seconde corde passée aussi autour de la taille de son compagnon et soutenue par lui. Celui qui est dans la crevasse tire sur la corde fixée au piolet, et celui qui est au dessus tire sur la corde passée autour de la taille de son compagnon; en d'autres termes, deux hommes travaillent pour en hisser un seul. Chaque avance est assurée et rendue permanente par l'homme qui est au dessus, qui n'a pas de corde flottante dans les mains, mais qui s'éloigne de la crevasse, pas à pas, au fur et à mesure que son compagnon s'approche du bord. Arrivé à ce point où les cordes ont profondément coupé la neige, celui qui a été englouti n'a plus qu'à se laisser aller de tout son poids sur la corde qui passe autour de sa taille, il peut alors secouer l'autre corde, la libérer de la neige, la reprendre un peu plus loin, et, peu à peu, se sortir lui-même de la crevasse.

Puisque la corde ainsi employée est une sauvegarde absolument effective contre ce danger — aussi effective peut-être que la corde employée de la façon habituelle par une caravane de trois — on admettra que ceux qui ont une tendance constante et irrésistible à plonger dans les profondeurs bleues des crevasses feraient sagement de voyager avec deux compagnons ou plus. Un cabestan léger et portatif serait peut-être un judicieux placement pour les forces supplémentaires et inemployées que pareille cara-

vane possède. Mais, ceux qui ont l'énergie de résister au charme de la crevasse, ceux dont les oreilles sont garnies de poix et n'entendent pas dans les profondeurs le chant des sirènes pourront adopter la précaution de la corde double et être assurés de sa complète efficacité. On devra aussi se souvenir qu'il faut au moins 15 mètres de corde entre deux hommes lorsqu'ils veulent aller seuls sur le glacier.

L'habitude de grimper seul donne lieu à beaucoup et à de très sérieuses objections. Il est vrai que dans des circonstances absolument exceptionnelles, lorsque, par exemple, un beau temps a rendu visibles toutes les crevasses on peut traverser de bon matin les champs de neige sans grand risque. Dans des conditions pareilles, j'ai passé le Trift Joch, le Weiss Thor, le Col du Géant et d'autres cols sans apercevoir un symptôme de danger; mais la sensation de solitude, sensation qui, lorsque le brouillard et les vapeurs ondulent autour des arêtes, devient presque pénible, est de nature à affecter la fermeté et les ressources d'un homme. Il est certainement à désirer qu'on ne pousse pas ces promenades solitaires au delà de limites très étroites.

D'un autre côté, rien ne développe les facultés aussi rapidement et complètement. Personne ne découvre une crevasse aussi promptement que celui qui est habitué à traverser seul des champs de neige. Personne ne prend aussi soigneusement note de la ligne d'ascension, que le rochassier qui est obligé de retrouver tout seul sa route de retour. La concentration de toutes les responsabilités et de tout le travail sur un seul individu le force à acquérir une habileté de tout genre, qu'il est difficile de gagner autrement. Grimper en caravanes développe la spécialisation. L'un taille des marches, l'autre grimpe le

rocher, et le troisième s'inquiète de la direction. La division du travail est sans doute une excellente chose, et mérite peut-être tout ce que Adam Smith a dit en sa faveur ; mais elle ne développe pas le montagnard idéal ; dans ce compartiment des devoirs humains, William Morris nous donne de meilleurs avis. Bien entendu, cela revient à dire que le chasseur de chamois, c'est-à-dire le montagnard solitaire, est la meilleure matière première pour faire un guide. Le fait qu'un homme a eu l'habitude de grimper seul comporte que la loi de survie du plus apte aurait eu entière et ample occasion de l'éliminer s'il avait été un montagnard sans précaution et sans capacité.

Au point de vue individuel, cette élimination pourra peut-être ne pas paraître tout à fait désirable ! mais le vrai grimpeur, jugeant par ses habitudes, emporté par des sentiments d'altruisme et pensant simplement au salut de ses futurs compagnons, préférera que la loi de survie du plus apte ait libre carrière et le passe lui-même à son feu d'épuration. Les critiques supposeront peut-être bien à ce devoir d'autres motifs moins aimables, et je pourrais peut-être bien aussi en trouver moi-même, mais pourquoi enlever à l'ennemi qui se cache la joie d'une attaque virulente ? En tous cas, quelques motifs qu'il ait eus, l'homme ainsi éprouvé est tout à fait indépendant de la corde, et il se meut aussi librement, peut-être plus librement sans elle qu'avec elle. Il fait croire qu'à chaque marche il ajoute à la poule de sécurité du jeu et qu'il la personnifie même. Quant à ceux qui, imbus des textes d'encyclopédies, craignent de mouvoir une main et un pied lorsqu'ils ne sont pas entravés par quelques brides et quelques nœuds, ils suggèrent insensiblement qu'ils empruntent au lieu de donner à cette même poule de sécurité.

Ne supposez pas que je sois un avocat de l'alpinisme solitaire. Il n'est pas nécessaire d'avoir une connaissance approfondie de la moyenne des amateurs pour savoir que neuf sur dix se casseraient le cou s'ils voulaient sérieusement le tenter. Tout ce qu'il y a à dire, c'est de préciser, à ceux qui désirent aller sans guides, la façon dont ils doivent chercher des compagnons de confiance. La méthode d'ascensionner des pics entre deux guides est certainement très recommandable ; mais ses fervents doivent être évités par ceux qui aspirent à attaquer les grandes arêtes, confiants exclusivement dans leurs bras vigoureux et dans leur expérience lentement acquise.

La corde devrait être regardée par chaque membre de la caravane, exclusivement comme une aide et une protection pour son compagnon. Ceux qui sentent son emploi constant comme essentiel à leur confort propre devraient comprendre avec une indiscutable évidence, qu'ils sont engagés dans des expéditions trop difficiles pour eux ; pratique qui ne fera jamais d'eux de bons grimpeurs confiants en soi. Être capable de marcher librement et en sécurité sur une pente de montagne, devrait être l'objectif de tout jeune alpiniste. A l'occasion, dans un mauvais pas, il peut légitimement demander à son compagnon de faire attention à lui, et même de lui donner une aide effective ou de le sauver d'un désastre s'il glisse, mais cette aide ne doit être que tout à fait exceptionnelle. S'il s'aperçoit que, dans chaque course, il a constamment besoin de cette protection, il devra franchement reconnaître qu'il tente un travail pour lequel il n'est pas fait.

Le Cervin nous fournit un curieux exemple de la manière dont le niveau des alpinistes amateurs modernes est en train de baisser. Les premiers grimpeurs s'encordaient à

« l'Épaule ». En 1873 ils se mettaient à la corde à la vieille cabane. En 1886 ils s'attachaient à quelque distance au dessous de l'ancienne cabane. Maintenant ils le font au nouveau refuge et les exploits d'un certain Monsieur, en 1893, ne rendent pas impossible que les futurs grimpeurs ne prennent la corde au Hörnli. Ces infortunés devraient reconnaître qu'ils entreprennent un travail tout à fait au dessus de leurs forces, et qu'ils sont pouponnés et dorlotés par leurs guides de façon à perdre tout respect de soi-même et à détruire tout sentiment de bravoure et de confiance en soi. Alors que le vrai montagnard est sans conteste « l'œuvre de Dieu la plus noble », on pourra s'imaginer facilement comme un objet digne de mépris ce genre de colis qui, poussé et hissé en haut des pics par des paysans suisses, est tellement incapable de prendre soin de soi que l'on ne peut pas même se fier à l'asseoir sur un roc s'il n'est tenu par la corde. Un homme ne devrait jamais, en connaissance de cause et de propos délibéré, se mettre en situation d'être maîtrisé et dominé sans espoir par ce qui l'entoure. Ceux qui agissent ainsi sont regardés par leurs guides comme une vache à lait, source commode d'émoluments et de pourboires ; un plastron pour les petits jeux d'esprit ; une chose à enduire de graisse, à décorer d'un masque ou d'un voile, et à boutonner dans d'étranges guêtres chaînées de fer ; un objet à remonter avec du vin et du cognac, et à ne jamais perdre de vue jusqu'à ce qu'il soit remis sain et sauf entre les mains du propriétaire de l'hôtel. Il est difficile de comprendre comment des hommes, qui dans d'autres situations de la vie ne manquent pas d'un sens suffisant de dignité personnelle, consentent à être traités de cette façon. Il n'en va pas ainsi parce qu'il n'y a d'ouverte pour eux qu'une seule forme de courses de mon-

tagne. Le travail dont sont capables les moins compétents se trouve abondamment réparti dans toute vallée alpine, la plupart du temps au milieu des plus beaux paysages de glace et de neige. L'art de l'alpinisme consiste à vous rendre capable de grimper facilement et en sécurité, à élever votre talent à la hauteur des pointes qui vous dominent et vous environnent, et cet art peut jusqu'à un certain point être agréablement pratiqué de façon compatible avec une sécurité raisonnable et aussi avec le respect de votre personne ; tout homme peut en jouir n'importe quelle soit la faiblesse de ses aptitudes naturelles ou de son entraînement. Il est seulement nécessaire qu'il sache reconnaître les limites qui lui sont ainsi imposées.

On n'est passé maître dans un sport que lorsqu'une aptitude naturelle vient se combiner avec de longues années de pratique, et cela non sans un peu, parfois beaucoup, de danger, d'accidents partiels et même vitaux. Fort heureusement, le bon grimpeur acquiert d'ordinaire cette habileté à un âge où les responsabilités de la vie n'ont pas encore mis leur griffe sur lui, et où il peut avoir quelque latitude pour les affaires de cette sorte. D'autre part il y gagne la connaissance de soi-même, l'amour pour tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et un débouché comme n'en apporte aucun autre sport pour les énergies inquiètes de la jeunesse ; gains pour lesquels on ne saurait demander un trop grand prix. Les grandes escalades, il est vrai, demandent parfois leur sacrifice, mais le vrai montagnard ne renoncera pas à sa passion même s'il sait qu'il est la victime désignée. Heureusement pour la plupart de nous les grandes dalles brunes suspendues par delà l'espace incommensurable, les lignes et les courbes des corniches moulées par le vent, les délicates ondulations de la neige sur les fissures de la glace, sont

de vieilles et de bonnes amies ; elles nous amènent à la santé, à la gaîté et au rire, et nous rendent capables d'opposer un vigoureux défi à toutes les misères que le temps et la vie nous opposent.

DU VIEUX
A
CHAMONIX

FIN

TABLE DES ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

Les dix illustrations dont le titre est précédé d'un astérisque ont été reproduites, avec la permission de M. Fisher Unwin, d'après les gravures de l'édition anglaise. Les autres illustrations ont été faites directement d'après des photographies obligeamment communiquées par les auteurs.

A. F. MUMMERY . . . . . *frontispice*

Phototypie d'après une photographie de M. Martin Jacolette, de Dover (Angleterre).

face à la p.

* CERVIN 14

D'après une photographie de M. Sella, prise de la Dent d'Hérens. A droite, profil de l'Arête de Zmutt, et à gauche celui de l'Arête du Lion. Le Col du Lion se trouve dans les nuages à droite.

CERVIN ET LAC DU RIFFEL 24

D'après une photographie de M. Émile Piaget. A droite l'Arête de Zmutt, au centre l'Arête du Hörnli, et à gauche l'Arête de Furggen.

* AIGUILLES DES CHARMOZ 82

D'après un dessin de Miss Bristow, pris du Col Charmoz-Grépon.

ESCALADE DES GRANDS CHARMOZ 92

D'après une photographie de M. Émile Piaget prise en 1894. Elle représente le guide F. Munier, en tête, le guide J. Mathon, l'alpiniste connu, Théodore Camus († 1895) et le guide L. Faure, de la Grave.

face à la p.

* GRÉPON 107

D'après une photographie de M. A. Holmes, prise des Charmoz. Le point culminant est à droite du Petit Pic du Grépon qui, par suite de la perspective, se trouve plus élevé sur la gravure.

AIGUILLE DU GRÉPON ET COL CHARMOZ-GRÉPON . . . 114

D'après une photographie de M. Émile Piaget, prise des Charmoz; elle forme presque suite panoramique avec l' « Escalade des Grands Charmoz » de la page 92. Au dessus du Col Charmoz-Grépon on voit dans le lointain la Dent du Géant.

* PETIT PIC DU GRÉPON 117

D'après une photographie de M. A. Holmes, prise du point culminant du Grépon. On distingue, en dessous et à gauche du sommet, une corde indiquant le chemin parcouru.

SOMMET DU GRÉPON 122

D'après une photographie de M. Alexandre Brault, prise du Petit Pic du Grépon ou Grand Gendarme; on distingue bien le gros bloc du sommet qui identifie le point culminant dans les gravures des pages 106 et 114. Dans le fond, à droite, la Tour Ronde, le Haut Glacier du Géant, et à gauche, le Rocher de la Vierge.

* AIGUILLE DE ROC AU GRÉPON 124

D'après une photographie de M. A. Holmes, montrant bien ces magnifiques premiers plans dont parle A. F. Mummery à la fin de la page 124. Au second plan, de gauche à droite, les Courtes, les Droites (derrière l'aiguille de roc), à gauche l'Aiguille Verte.

TRAVERSÉE DU GRAND GENDARME, AU GRÉPON. . . . 132

D'après une photographie de M. A. Brault. La corde qui va de gauche à droite indique le chemin parcouru dans cette aérienne traversée.

face à la p.

* FISSURE MUMMERY 140

D'après une photographie de Miss Bristow, prise du Portail du Charmoz ; consulter la note de la page 140.

* MONT BLANC ET DENT DU REQUIN 144

D'après une photographie de M. A. Holmes, prise des environs du Jardin de Talèfre. De gauche à droite, la Dent du Requin, la Vallée Blanche et le Col du Midi, le Mont Blanc du Tacul et le sommet du Mont Blanc, puis le Mont Maudit.

SÉRACS DU GÉANT 150

D'après une photographie de M. Émile Piaget, prise de la moraine de la Mer de Glace. De droite à gauche, les contreforts de la Dent du Requin, les aiguilles qui descendent du Mont Maudit au Trident, les Séracs du Géant, la Tour Ronde et les contreforts de la Noire.

* MONT BLANC ET AIGUILLE DU PLAN 164

D'après une photographie de M. A. Holmes. Au premier plan, l'arête déchiquetée des Aiguilles de Chamonix, depuis l'Aiguille du Midi. Au second plan, le Mont Blanc.

* AIGUILLES DE BLAITIÈRE ET DU PLAN 168

D'après une photographie de M. A. Holmes. Consulter les notes de la page 168.

AIGUILLE VERTE ET GLACIER DE LA CHARPOUA . . . 192

D'après une photographie de M. Émile Piaget. Au premier plan de droite à gauche, le Glacier de Talèfre, l'Arête du Moine, le Glacier de la Charpoua (au fond, bien visible, est le couloir remonté par A.-F. Mummery), l'arête des Dru (Pic sans Nom, Pain de Sucre, Grand et Petit Dru) et Glacier du Mont Blanc. Au deuxième plan, de droite à gauche, le Col de Triolet, les Courtes, la Tour des Courtes, le Col des Droites, les Droites, l'Aiguille Verte.

AMIS DU VIEUX CHAMONIX

face à la p.

* AIGUILLE VERTE ET ARÊTE DU MOINE. 207

D'après une photographie de M. A. Holmes, prise en dessous du Jardin de Talèfre. Le point où Mummery atteignit l'Arête du Moine se trouve à deux millimètres à gauche de la gravure. Le couloir Whymper est bien visible à droite et en dessous du point culminant.

DYCH TAU. 229

D'après la photographie 556 de M. V. Sella, prise du Col de Zanner. A droite, le pic secondaire gravi par Mummery (Voyez page 233), extrême contrefort Sud-Ouest du Dych Tau. Au centre, le Dych Tau sur sa face Ouest. A gauche, le Misses Tau.

CAMPEMENT AU MISSES KOSH. 233

D'après la photographie 569 de M. V. Sella, prise sur la rive droite du Glacier de Bezingi, dont la nappe s'écoule vers la droite. De droite à gauche : un contrefort qui cache l'ouverture de la haute vallée, conduisant aux Cols de Zanner ; dans l'arête du fond, la Gestola et le Katuin Tau ; le Janga est un peu plus à gauche et n'est pas visible dans la gravure.

FACE SUD DU DYCH TAU. 241

D'après la photographie 562 de M. V. Sella, prise de la moraine descendant au Sud du Mishirgi Tau (sommet situé au Nord du Col Sella). Consulter la note de la page 241.

DYCH TAU AU COUCHANT. 253

D'après la photographie 574 de M. V. Sella, prise au-dessus de la moraine rive gauche du Glacier de Bezingi.

SHKARA. 256

D'après la photographie 561 de M. V. Sella, prise de la moraine descendant au Sud du Mishirgi Tau. De droite à gauche, la longue arête qui, venue du

face à la p.

Katuin Tau et du Janga, va se terminer au sommet du Shkara ; puis les deux cols franchis par A.-F. Mummery (Voyez pages 255-6 et 262-3) ; enfin l'arête qui va au Col Sella et au Mishirgi Tau. Cette gravure montre bien, sur la droite du Shkara, les divers plateaux terminés par des chutes de séracs dont Mummery parle à la fin de la page 255.

VALLÉE DE MUJAL 272

D'après la photographie 756 de M. V. Sella, prise au dessus de Mulakh ; les divers hameaux de Mulakh et de Mujal sont épars de droite à gauche. A gauche, la vallée remonte vers le Glacier de Zanner. Au deuxième plan, de droite à gauche : l'arête de pâturages dont parle A.-F. Mummery à la page 272 ; puis le Tetnuld, le Gestola et le Lyaler.

GLACIER DE LEKSUR 276

D'après la photographie 1903 de M. V. Sella, prise de la tête du glacier, en dessous et sur la face Sud-Ouest du Col de Leksur. L'arête de gauche comprend de droite à gauche : le Margyan Na, le Svet Gar, et le Tot. C'est près du Tot, à sa gauche sur la gravure, que se trouve le Col du Tot (3,660 m.), franchi par A.-F. Mummery (Voyez page 275) pour descendre à la tête du glacier de Leksur et remonter de là au Col de Leksur (Voyez page 276). L'Ush Ba est caché sur la droite de la gravure. Au premier plan, silhouette d'un guide suisse et d'un porteur tartare.

TABLE DES CARTES

CARTE ESQUISSE DU MASSIF DU CERVIN 5

Dressée au 1/100.000e par Maurice Paillon.

CARTE ESQUISSE D'UNE PARTIE DU MASSIF DU MONT BLANC, AIGUILLES DE CHAMONIX. 85

Dressée au 1/100.000e par Maurice Paillon.

CARTE ESQUISSE D'UNE PARTIE DU MASSIF DU MONT BLANC, AIGUILLE VERTE ET COL DES COURTES. 199

Dressée au 1/100,000e par Maurice Paillon.

CARTE ESQUISSE D'UNE PARTIE DE LA CHAINE DU CAUCASE DYCH TAU ET ENVIRONS. 231

Dressée au 1/320.000e par Maurice Paillon.